
U d'/of OTTAWA
39003010553101

La Vieille Morale à l'École

DU MÊME AUTEUR

La Parole de l'Évangile au Collège. 3e édit.

Les Jeunes Ames. 2e édition.

Le Bon Esprit au Collège.

Les Grands Jours du Collège.

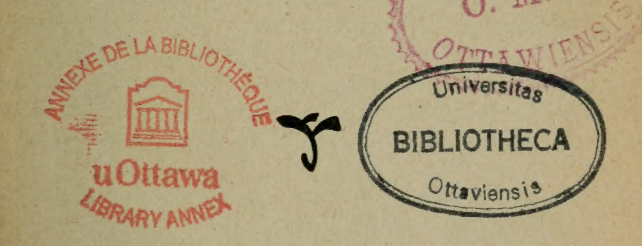
Soyons Apôtres!

En préparation : De l'École au Foyer.

JOSEPH TISSIER

La Vieille Morale à l'école

Ad usum J. Ernest Renaud O.M.I.



PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1910

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 31 decembris 1909.

P. Fages, *v. g.*

LETTRE DE S. G. MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES

Chartres, le 15 décembre 1909.

Monsieur l'Archiprêtre,

C'est un vrai régal que de parcourir ces charmants entretiens, dans lesquels votre parole, tour à tour vivante, alerte et gracieuse, sait indiquer les moyens les plus propres à entraîner les jeunes gens vers les cimes de beauté morale où vous vous efforcez de les conduire.

Sous un titre qu'il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui, vous avez réussi à grouper tout un ensemble de sujets qui constituent un véritable programme de vie chrétienne et de vie sociale, comme il convient d'en proposer à la jeunesse contemporaine. J'ai éprouvé d'autant plus de plaisir à feuilleter la nouvelle série de vos instructions, qu'une certaine expérience, puisée dans un long contact avec cette jeunesse, m'a permis de constater qu'elle était capable de comprendre ce langage élevé, sincère et viril.

J'espère que ce volume aura le même succès que ses devanciers et je souhaite, Monsieur l'Archiprêtre, d'y contribuer par les affectueuses bénédictions de votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

✝ Henri-Louis,
Évêque de Chartres.

AVANT-PROPOS

La pensée d'offrir à la jeunesse, comme la dernière gerbe d'une longue moisson, un nouveau recueil d'instructions, nous est venue des révélations douloureuses que les débats parlementaires nous ont faites en juin 1909 sur la crise morale des lycées, au sujet du suicide retentissant du jeune Armand Nény, en pleine classe, à Clermont-Ferrand.

Quelques articles sensationnels[1]*, écrits depuis par diverses personnalités politiques et religieuses sur la faillite des morales laïques, nous ont confirmé dans notre dessein.*

Nous avons rassemblé les discours vécus qui composent ce volume, pour qu'ils soient d'abord un enseignement *substantiel et un ferme* réconfort *à tant de jeunes âmes tourmentées de ces besoins éternels qu'évoquait si éloquemment à la Chambre M. Barrès et moralement abandonnées par les maîtres officiels d'aujourd'hui. Habiles instructeurs peut-être, ils sont incapables, en effet, ne « se sentant*

[1] Voir aux documents justificatifs.

pas charge d'âme » et n'y croyant plus, — c'est leur aveu, — « de parler aux enfants de devoir, de conscience, de responsabilité et de liberté humaine. »

Fidèles, nous, à cet autre mot de Barrès que « l'éducation de l'âme est toujours l'affaire du prêtre », nous avons voulu, alors que ministre et professeurs se taisent, nous entretenir encore avec les chers jeunes gens qui nous ont toujours si bienveillamment écouté « de la demeure familiale, de la tombe des aïeux, de l'honneur du nom, de la valeur morale, du prix de la vie, de la religion, de toutes les libertés et de toutes les vénérations par lesquelles existent quelque nation et quelque société que ce soit ».

De ce fait, ce livre sera en second lieu une apologie *vivante, suggestive et peut-être victorieuse, de l'enseignement libre que M. Doumergue sacrifie si volontiers dans ses désirs hostiles sur l'autel du monopole.*

Tandis que l'Université en quête d'une morale nouvelle, *non encore trouvée et sans doute introuvable, ne sait plus quelle direction donner à la jeunesse inquiète, sceptique et désespérée, on verra à l'œuvre et prises sur le vif dans l'enseignement journalier d'un humble pasteur d'âmes, si l'on veut bien lire ses discours, la force et la puissance éducatrices de la* vieille morale, *que les écoles libres s'honorent d'avoir gardée entière comme programme d'éducation.*

« C'est du jour où l'on a congédié des classes la vieille morale, avec le Christ qui l'enseignait encore, écrivait fort judicieusement un de nos anciens élèves[1]*,*

[1] *Journal de Chartres*, juin 1909.

que se sont développés librement les pires instincts, jusque-là refrénés et contenus, l'esprit de révolte et d'indiscipline, l'oubli des plus élémentaires devoirs, l'irrespect des plus saintes choses.

« C'est du jour où l'on a démonétisé cette vieille morale pour lancer dans la circulation on ne sait quelle morale nouvelle, sans fondement ni base, ni soutien, que le doute et le désespoir se sont levés dans les petites âmes tourmentées, lasses déjà du mal de vivre et emplies d'ombres mortelles.

« La vieille morale portait en elle les principes de guérison, les secrets de vie et de santé morale; et l'expérience se fait petit à petit, mais à quel prix, que sans elle rien ne peut tenir et durer : famille, patrie, société, amour de la justice, enthousiasme du droit, frénésie de la liberté, respect de son propre moi et de la conscience d'autrui. »

Ce volume, fait tout entier d'amour de Dieu, d'amour du devoir et d'amour de la patrie, est un hommage en même temps qu'une plaidoirie pour cette vieille morale *traditionnelle qui était et demeure une admirable et exclusive faiseuse d'hommes vertueux et de bons citoyens.*

Sans prétendre mettre un lien absolu entre ces instructions nées du mouvement même et de la vie quotidienne d'une école, nous les avons partagées en quatre parties.

La première comprend les discours où sont plus spécialement exposés les Principes *de l'éducation morale et chrétienne.*

Dans la seconde, nous offrons le Modèle *à suivre, qui est le Christ Jésus. C'est pour nous l'accomplissement partiel, et aujourd'hui le seul réalisable, d'une*

promesse que nous avions faite d'écrire un jour Le Christ de la jeunesse.

Quelques grands faits annuels ou plus marquants de l'école fournissent dans une troisième partie de pratiques Leçons de Choses.

Nous avons donné à la quatrième partie le titre de Consignes chrétiennes. *Ce sont des allocutions de circonstance : coups de clairon et coups d'épée; les uns pour sonner le rappel autour des justes et saintes causes; les autres, pour les défendre, les venger ou les conquérir.*

Nous avons jeté dans tous ces discours avec nos convictions ardentes et notre verbe ému le meilleur de notre âme.

Puissent-ils parvenir à la chère jeunesse que nous avons tant servie et aux confrères chrétiens qui nous ont été si sympathiques toujours, comme le testament d'un vieux maître qui, aujourd'hui sorti du rang et appliqué à un plus large ministère, doit à la Vieille Morale *ses plus doux souvenirs d'éducateur et qui garde en elle pour le relèvement et le progrès de toutes les âmes la plus invincible foi.*

Chartres, le 8 décembre,
en la fête de l'Immaculée-Conception.

Joseph Tissier,
Curé-archiprêtre de la Cathédrale.

DOCUMENTS JUSTIFICATIFS

La Morale de nos Lycées. — Le suicide de Clermont [1].

C'est un fait douloureux à constater : la désespérance envahit l'âme de nos enfants. Il arrive assez fréquemment, depuis quelque temps, que des lycéens se suicident. Comment ne pas se demander, en toute bonne foi, si l'état moral qu'accusent d'aussi tristes drames ne trouve pas son explication dans la faiblesse ou, pour mieux dire, l'inexistence d'un enseignement moral sérieux dans l'Université française!

Cet inquiétant problème devait passionner M. Maurice Barrès, qui eut cette heureuse fortune de mériter dès son début dans les Lettres l'ardente sympathie de toute une portion, la plus cultivée, de la jeunesse française. Aussi venait-il hier interroger le ministre de l'instruction publique au sujet du drame qui jetait au mois de mai la consternation dans la ville de Clermont-Ferrand.

[1] Compte rendu de la Chambre des Députés, extrait de l'*Eclair* et de l'*Echo de Paris*, juin 1909.

« Le 25 mai, les élèves de la classe de troisième du lycée Blaise-Pascal, à Clermont-Ferrand, composaient en thème latin. Une partie des enfants observaient l'un d'entre eux, à qui certain de ses voisins, une montre à la main, de fois à autre, disait l'heure : Encore dix minutes, encore cinq minutes. A trois heures un quart, l'enfant, ainsi étrangement surveillé, guetté, se lève. C'est Armand Nény, un jeune boursier, âgé de quatorze ans et demi, fils de l'instituteur des Martres-de-Veyre, un excellent enfant, très doux, très travailleur. Il quitte sa place, s'avance d'un pas dans l'allée ménagée entre les tables, tire un revolver de sa poche et se loge une balle dans la tête. La mort fut instantanée.

« Dans l'effroyable désarroi de cette seconde, un groupe d'enfants se jeta sur le cadavre et le revolver disparut.

« Avant de mourir, sur la page blanche de sa copie, le petit désespéré avait dessiné un revolver et une tête de mort, trouée d'une balle. Puis au-dessous, cette inscription : *Ave, amici, moriturus vos salutat.* »

Après avoir rappelé que cinq autres lycéens se sont suicidés depuis quelques mois, mais isolément ceux-là et sans que leur état d'âme ait paru ni partagé ni encouragé par leurs camarades, M. Maurice Barrès exposa de quelles conditions particulières était entouré le drame de Clermont-Ferrand :

« Les suicides de ces cinq enfants ne peuvent pas être confondus avec le drame de Clermont. Ce qui donne son caractère exceptionnel et terrifiant, et sa décisive valeur d'enseignement au drame de Clermont, c'est que nous sommes en présence, non pas d'un cas isolé, mais d'une véritable conspiration entre jeunes désespérés. Et l'on a pu parler d'une société des ennemis de la vie, où l'on

craint de distinguer de la cruauté mêlée à la désespérance.

« En effet, à Clermont, que plusieurs élèves de la classe de troisième firent un pacte de suicide, on le savait même avant la classe. Les élèves le racontaient à leurs parents. Il y eut une répétition avant le jour de l'exécution. On marqua à la craie l'endroit où se placerait Nény. Un élève ayant surpris à ce moment les conjurés, on le menaça de lui faire son affaire s'il parlait. La classe était terrorisée. Après le drame, dans le premier affolement, il y eut un éparpillement des enfants qui purent rejoindre des affiliés d'autres classes; puis l'on enferma tous les élèves de troisième dans une salle voisine de leur classe. Là, plusieurs de ces malheureux tremblaient de peur, craignant de recevoir une balle, le revolver ayant disparu.

« Je n'en dirai pas plus. On ne remue pas impunément ces images malsaines. Et je n'éprouve que pitié pour ces petites âmes malades. Mais il y a là une atmosphère morale exécrable. Le suicide du jeune Nény apparaît entouré de la complaisance de tout un groupe d'écoliers et il a les allures d'une conjuration. On distingue sous tout cela des méditations, des causeries, des principes enfin qu'il s'agit, Monsieur le Ministre, de désavouer. »

L'orateur se défend de vouloir rendre l'Université responsable de cet état de choses. Mais quelle différence pourtant entre l'Université d'aujourd'hui et l'ancienne, qui donnait une si franche impression de sécurité, de cohésion et de calme!

M. Maurice Barrès : « Aujourd'hui, que sont nos jeunes professeurs? Des jeunes gens qui ne trouvent pas de fondements aux idées sur lesquelles la société francaise a vécu et continue de vivre. Elle les fait bien rire, la vieille morale de Paul Janet, qui mettait si énergiquement en relief

les idées de devoir, de droit et de responsabilité ; ils déclarent allègrement que toutes les vieilles croyances ont été emportées par le cours des choses et qu'on ne peut pas les rétablir artificiellement. A les entendre, il y a lieu de faire table rase du cadre social que nous avons hérité des siècles et, d'ailleurs, ils croient voir qu'il est déjà tombé en poussière. » (*Applaudissements.*)

On voit, par leurs publications, à quelles aberrations en arrivent ces jeunes « intellectuels ». Sans doute, s'il n'y avait qu'eux à goûter à ces enseignements déplorables, le mal ne serait pas grand.

M. Maurice Barrès : « Mais il y a nos enfants, Monsieur le Ministre. (*Vifs applaudissements.*)

« Le problème est d'autant plus grave que de jeunes maîtres, nécessairement, quels qu'ils soient, doivent apparaître à des enfants comme des portes de lumière. »

Ces intellectuels, qui se croient des semeurs d'idées, ne peuvent donner un enseignement qui respecte ce qui reste de vivant et de sain dans l'intelligence de leurs élèves. Ils ne le peuvent, car les idées de tradition, de famille, de patrie, leur sont devenues comme étrangères.

M. Maurice Barrès : « Un prêtre apostat ne prêche plus l'Évangile. Ne leur demandez pas de souffler sur les cendres d'un foyer qu'ils déclarent éteint, d'entretenir une flamme qui, pour eux, a disparu depuis des années, et qui, à les en croire, ne se rallumera plus. » (*Vifs applaudissements.*)

Il en résulte que nous avons des professeurs éloquents, fort capables de donner à nos enfants une prodigieuse excitation, mais aucune règle ; ils traitent les intelligences de nos lycéens comme des automobiles dont on augmenterait le nombre

des chevaux-vapeur, tout en diminuant les freins, et il semble que dans notre Université, à cette heure, le développement des principes régulateurs soit en raison inverse des principes excitateurs.

M. Maurice Barrès : « Que vois-je dans l'Université? Le danger d'une culture où l'intelligence est substituée à l'instinct, où l'expérience de tous les siècles est remplacée par la fantaisie d'un jeune maître. Un enfant excité par les magnifiques mirages que vous lui présentez est une petite machine déréglée. De vos classes ne peut sortir qu'une frénésie. Quel est le premier élan d'un être jeune? C'est la révolte. Quand la vie n'est pas dirigée, canalisée dans des formes vérifiées, vous avez un petit animal déchaîné, déchaîné contre la société ou contre lui-même.

« Il faut un contrepoids à cet entraînement intellectuel, imaginatif. Ce contrepoids ne peut être qu'une direction morale qui le rattache à des cadres. »

Tous nos sociologues sont d'accord sur ce point. C'est bien parce qu'elle le savait, que la vieille Université s'efforçait de faire des lycées un milieu harmonieux où l'enfant fût enveloppé. Elle offrait au collégien des fins qui le touchaient, immédiatement, et qui dirigeaient son activité.

Quand j'y réfléchis, comme j'admire cette vieille Université!

Autrefois, on appelait un collège : Rollin. Nos pères ont connu le lycée Descartes. Tout homme vous voit avec stupeur placer aujourd'hui l'un de vos lycées sous le souvenir de cet artiste libertin que fut Fragonard, et donner le nom de Charles Baudelaire à un groupe scolaire.

— Quelle anarchie!

Elle est si sensible, elle éveille même chez ceux qui nous gouvernent de telles inquiétudes, que l'on

ne peut pas ouvrir un manuel pédagogique sans s'apercevoir qu'on est, dans le monde universitaire, à la recherche d'une nouvelle morale. M. Maurice Barrès, qui sait ces choses, a voulu se renseigner personnellement sur ce que pouvait être cette morale nouvelle et voici ce qu'il a découvert :

« J'ai consulté vos traités de morale pour écoles, et qu'y ai-je trouvé sur le suicide? Pas un mot.

« Le chapitre premier, consacré au devoir des enfants envers eux-mêmes, porte comme premier devoir celui de se laver pour éviter les maladies.

« Les hommes les plus propres, hélas! ne les évitent jamais jusqu'au bout. C'était sans doute l'avis de ce lycéen, qui disait : « Je ne demande pas « mieux que de me conformer à la morale, mais au « lycée on ne prend que trois bains par an! »

« Le deuxième article conseille d'éviter les boissons malsaines.

« Au lycée de Clermont-Ferrand, on a mis à la porte un maître qui franchissait les murs avec des élèves qu'il conduisait dans les cabarets borgnes. C'était sans doute un moraliste qui voulait leur apprendre à distinguer les boissons malsaines des autres.

« La classe du petit Ňény avait, chaque semaine, une leçon de morale d'une heure.

« Dans certains lycées de Paris, cette heure est occupée à des lectures, entre autres à celle du *Matin*... »

En somme, les manuels, les revues, les traités scolaires n'apportent rien pour substituer à l'ancienne morale. Sans doute les prescriptions de l'hygiène physique sont largement développées. Il n'y a pas autant de place pour l'hygiène morale, et la faillite de l'enseignement officiel est, à ce point de vue, complète. D'ailleurs, que peut-on entendre par « morale nouvelle »?

M. Maurice Barrès : « Laissez-moi vous dire que ces deux mots hurlent d'être accouplés. Je suis un traditionnel et je crois qu'en morale tout ce qui n'est pas aussi ancien que l'homme est une erreur. Je crois que les besoins de l'âme humaine sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier et qu'on ne lui fera pas d'atmosphère respirable en dehors de la famille, de la patrie, et, je vais jusqu'au bout, de la religion.

« Mais enfin j'accorde que, contrairement à toutes les évidences, il puisse y avoir une nouvelle morale. Les plus déterminés apôtres de cette nouvelle morale avouent aujourd'hui qu'elle n'est pas trouvée. Eh bien ! je vous dis : De quel droit, puisqu'elle n'est pas trouvée, ne vous servez-vous pas de l'ancienne? En attendant que votre nouvelle morale s'établisse, si elle s'établit jamais, quel sort faites-vous à ces enfants, chez qui vous tâchez de détruire ce qui subsiste de traditionnel? » (*Applaudissements.*)

Certes, l'orateur n'entend point dire que l'Université n'est qu'une école de suicide. Mais elle est une école de déséquilibre. L'âme de l'enfant, abandonnée à elle-même, désarmée, nourrie de déplorables lectures, livrée aux excitations les plus pernicieuses, est la proie facile du découragement, de la peur de la vie. N'a-t-on pas surpris le jeune suicidé de Clermont en train de lire Schopenhauer?

M. Maurice Barrès : « Monsieur le Ministre, nous nous sommes tous plus ou moins insurgés contre la censure. Avouez du moins qu'elle avait du bon quand elle empêchait les enfants de quatorze ans d'avoir entre les mains des ouvrages qu'ils ne peuvent pas comprendre. Et qu'un enfant de quatorze ans en ait la curiosité, voilà la signature du milieu intellectuel dangereux.

« Je n'ai pas, je vous prie de le croire, ni la naïveté

ni la mauvaise foi d'accuser l'Université de lui avoir recommandé ce livre; je dis que l'atmosphère créée par l'Université lui a donné cette curiosité et ces lectures.

« Ce que je vous demande, Monsieur le Ministre, c'est que vous me disiez quel mot d'ordre vous donnez à des lycéens dans un tel désarroi. Au cas particulier du lycée de Clermont, quelle parole leur a été dite? Qu'a-t-on fait pour rétablir ces petites âmes démontées?

« Il faut, Monsieur le Ministre, nous fixer sur ce point de morale. Je sais ce qu'auraient répondu le grand-maître de l'Université impériale, M. de Fontanes ; le grand-maître de l'Université royale, M. de Frayssinous, et M. Duruy, et M. Jules Simon, grand-maître de l'Université de la troisième République.

« J'irai plus loin. Je crois entendre les paroles un peu courtes, mais chaudes et vigoureuses, qu'un Paul Bert aurait su puiser dans son amour de la patrie, de l'armée et de l'Alsace-Lorraine.

« Je prie M. Doumergue, le grand-maître de l'Université, de prendre la parole. » (*Vifs applaudissements.*)

La tâche de M. Doumergue était lourde; il le sentit bien et se préoccupa surtout de donner des satisfactions à tous les Homais du parti radical.

Pour M. Doumergue, il n'y a, en cette affaire, qu'un prétexte à nouvelles attaques contre l'enseignement laïque. Le suicide de Clermont est un fait exceptionnel que l'on a essayé d'exploiter.

M. Doumergue : « Il fallait en effet revenir à l'assaut contre cet enseignement que l'on ne peut plus souffrir depuis qu'il s'est émancipé de la direction de l'Église.

« Il y a, en ce moment, toute une organisation ins-

pirée par l'Église et dirigée contre la République et la démocratie. »

Et là-dessus, M. Doumergue lut le programme d'une soirée offerte par un groupe de lycéens catholiques et s'indigna parce qu'un chanteur y avait débité des couplets sur Sarah Bernhardt et sur le mariage de M[lle] Fallières. Il n'en fallut pas davantage pour enthousiasmer les radicaux.

Outre l'éloge des professeurs de Clermont qui n'étaient pas personnellement en cause, outre l'annonce d'une sanction disciplinaire contre deux camarades du jeune Nény qui, mis au courant de son projet de suicide, n'en osaient pas informer les maîtres, outre l'énumération du nombre des heures de cours consacrées à la morale dans les lycées, M. le Ministre n'avait donc apporté au débat que des potins anonymes.

Elevant la question au-dessus de ces misérables niaiseries, M. Maurice Barrès répondit au ministre de l'instruction publique en prenant d'abord acte de son aveu :

« Je maintiens ce que j'ai dit sur la morale fondée sur la patrie, la famille et sur la religion, que vous vous êtes bien gardé de réfuter. Et je constate une chose, Monsieur le Ministre, c'est que vous avez reconnu l'exactitude du drame dont le lycée de Clermont a été le théâtre. Vous avez pris des sanctions disciplinaires, c'est donc qu'il y avait quelque chose de plus qu'un suicide isolé. »

Puis s'étonnant à bon droit que le ministre de l'instruction publique n'eût pas trouvé dans son cœur une seule parole à l'adresse des lycéens français capables de subir le contre-coup mortel d'une crise morale et de s'abandonner à la désespérance, M. Maurice Barrès ajouta :

« Je regrette que M. le ministre n'ait pas trouvé ce je ne sais quoi de chaleureux qui aurait pu toucher

l'âme de la jeunesse française. Nous croyons qu'on aurait pu lui dire, avec autorité, malgré les débats parfois trop peu élevés de cette enceinte politique, les paroles propres à ne pas désespérer de la vie à quatorze, quinze ou seize ans.

« Vous auriez pu leur dire, et puisque vous n'avez pas su le faire, je le leur dis en ma qualité de représentant du peuple : Il y a le patriotisme, l'honneur d'appartenir à un grand pays comme la France et le devoir de poursuivre dans l'avenir l'œuvre des générations précédentes pour le bien de l'humanité et l'accroissement de sa grandeur morale. »

Le Silence du Ministre [1]

Infailliblement, je vais me répéter, mais il faut publier, décrire les terrains que le grand-maître de l'Université abandonne ; il faut en prendre possession. Il faut prouver aux amis de l'Université qu'elle est à défendre, non pas contre le péril clérical, mais contre une mortelle anarchie.

J'ai marqué (avec une discrétion que je me reproche presque) l'horreur du drame de Clermont. Il ne s'agit pas d'un suicide isolé dont il est toujours possible de dire qu'il relève plus ou moins de la pathologie. Ce qui donne son caractère terrifiant et sa décisive valeur d'enseignement à ce sinistre fait divers, c'est que nous sommes en présence, non pas d'un cas isolé, mais d'une véri-

[1] Sous la signature de Maurice Barrès : *Echo de Paris*, juin 1909.

table conspiration entre jeunes désespérés. Et l'on a pu parler d'une société des ennemis de la vie, où l'on craint de distinguer de la cruauté mêlée à de la désespérance.

On sait à Clermont que plusieurs élèves de la classe de troisième firent un pacte de suicide. On le savait même avant le crime. Des élèves le racontaient à mots couverts à leurs parents. Il y eut même une répétition avant le jour de l'exécution. On marqua à la craie l'endroit où se placerait Nény. Un élève ayant surpris à ce moment les conjurés, on le menaça de lui faire son affaire, s'il parlait. La classe était terrorisée. Après le drame, il y eut sur le petit cadavre une bousculade d'enfants, et le revolver disparut. Fut-il placé dans une cachette, remis à des affiliés d'une autre classe? Le premier trouble passé, les élèves de troisième furent enfermés dans une salle voisine de leur classe et là, détail saisissant, plusieurs de ces malheureux tremblaient de peur à la pensée de recevoir une balle dans la tête, car tel de ces conjurés avait dit: « Toi, tu en sais trop! »

Ici, pas plus qu'à la Chambre, je ne veux m'attarder sur ces images malsaines. Je n'éprouve que pitié pour ces petites âmes malades. Je ne donne que l'essentiel, indispensable pour faire comprendre qu'il s'agit vraiment d'une société secrète. C'est moins le produit d'un accident physiologique que d'une réflexion et d'un entraînement intellectuel. On distingue sous tout cela des méditations, des lectures, des causeries, des principes enfin qu'il eût fallu que le ministre désavouât.

Tous ces faits, M. le ministre, par son silence, les accepte. Il les confirme en frappant deux de ces petits collégiens. L'état moral du lycée de Clermont est exécrable. Le grand-maître de l'Université croit devoir s'en prendre à deux enfants. Je vois le

mal plus haut; j'accuse l'Université de donner aujourd'hui une mauvaise éducation de l'âme.

Je ne dis pas que notre Université est une école de suicide, je dis et je prouve qu'elle est une école de déséquilibre.

Le drame collectif de Clermont ne me sert que d'occasion, et je le prends comme le symbole trop voyant, trop accusé, excessif, d'une situation générale.

D'ailleurs, pour bien montrer qu'il ne s'agit pas d'un procès contre l'Université prise en soi, j'éclaire la question en instituant une comparaison entre l'Université d'aujourd'hni et celle d'il y a trente ou quarante ans.

L'Université d'autrefois, sous sa forme lourde et pédante, si l'on veut, était une faiseuse de calme. Elle nous donnait une impression de sécurité et de cohésion. Elle avait des programmes que j'appellerai traditionnels, un ensemble d'affirmations qui correspondait à ce qui est la constitution même de la famille et de la patrie française. Elle avait un corps de professeurs homogène et dont les idées ne différaient nullement de celles des gens dont ils élevaient les enfants.

Aujourd'hui, que sont nos jeunes professeurs? Des jeunes gens qui ne trouvent pas de fondement aux idées sur lesquelles la société française a vécu et continue de vivre. Elle les fait bien rire, la vieille morale de Paul Janet, qui mettait si énergiquement en relief les idées de devoir, de droit et de responsabilité! Ils déclarent allègrement que toutes les vieilles croyances ont été emportées par le cours des choses, et qu'on ne peut pas les rétablir artificiellement. A les entendre, il y a lieu de faire table rase du cadre social que nous avons hérité des siècles, et d'ailleurs ils croient voir qu'il est déjà tombé en poussière.

Le type achevé de cette classe de maîtres, c'est bien cet instituteur de la ville de Paris, qui, récemment, affirmait, dans une réunion publique, qu'en sa « qualité d'homme de science » il lui était interdit de « parler aux enfants de devoir, de conscience, de responsabilité et de liberté humaine ». Tout ce qu'il pouvait « affirmer » était simplement l' « existence matérielle du cerveau ».

N'attendez pas de tels maîtres qu'ils parlent à nos enfants de la demeure familiale, de la tombe des aïeux, de l'honneur du nom, de la religion, de toutes les vénérations françaises et de toutes les vénérations par lesquelles existent quelque nation et quelque société que ce soit. Ils ne le peuvent pas sans hypocrisie. Un prêtre apostat ne prêche plus l'Évangile. Ne leur demandez pas de souffler sur les cendres d'un foyer qu'ils déclarent éteint, d'entretenir une flamme qui, pour eux, a disparu depuis des années et qui, à les en croire, ne se ranimera plus.

Ils ne veulent pas mentir, et d'ailleurs un tel mensonge serait sans efficacité. Eux qui parlent avec tant de feu de libre examen et d'humanitarisme, fatalement ils seraient de glace pour des dées qu'ils méprisent parce que, à les en croire, elles ne sont pas fondées sur les notions scientifiques.

C'est un fait que nous ne pouvons plus attendre de nos jeunes professeurs un ensemble d'affirmations correspondant à ce qui est la constitution même de la famille et de la patrie française. Ce désaccord entre la famille et l'Université est d'autant plus grave que des jeunes maîtres ne manquent jamais d'apparaître à des enfants comme des portes de lumière. Le père, tout engagé dans les soucis de sa condition et de son

métier, a bien peu de prestige auprès de ce monsieur qui a lu tant de livres, qui parle toujours de culture. La sympathie, la confiance, l'enthousiasme de l'enfant n'hésitent pas. Que lui dira ce personnage héroïque qui, de Paris, vient plonger dans cette vie provinciale? Ce jeune Phébus tombé du ciel prendra-t-il cette âme au point où elle est, attachée encore au vieux cadre? Respectera-t-il ce qui reste de vivant et de sain dans cette intelligence d'enfant?

Il ne le veut pas : il ne le peut pas : il est trop différent, trop sincère. En somme, nous avons des professeurs cultivés, éloquents, fort capables de donner à nos enfants une prodigieuse excitation, mais bien incapables de leur préparer aucune règle.

Que vois-je dans l'Université? Le danger d'une culture où l'intelligence est substituée à l'instinct, où l'expérience de tous les siècles est remplacée par la fantaisie d'un jeune maître. Un enfant excité par les magnifiques mirages que vous lui présentez est une petite machine déréglée. De vos classes ne peut sortir qu'une frénésie. Nos professeurs traitent les intelligences comme des automobiles dont on augmenterait le nombre de chevaux-vapeur, tout en diminuant les freins, ou bien encore comme des locomotives qu'on lancerait de plus en plus vite, en négligeant d'affermir les rails. Il faut un frein à cet entraînement intellectuel, imaginatif. Ce frein ne peut être qu'une direction morale qui rattache nos enfants à des cadres.

Tous les sociologues sont d'accord sur ce point, qu'une éducation est incomplète, voire dangereuse, si, à côté de l'excitation qu'elle doit donner à un jeune esprit, elle ne lui offre aucun point de stabilité, comme ils sont d'accord pour constater que

cette discipline jusqu'à cette heure, ils ne l'ont pas trouvée. On ne peut pas ouvrir une revue, un ouvrage de pédagogie sans y sentir une inquiétude mortelle (et qui d'ailleurs fait grand honneur à ceux qui l'éprouvent) sur l'impossibilité où est notre Université de déterminer les principes d'une éducation rationnelle de l'âme.

De toutes parts les pédagogues sont en quête pour trouver comme ils disent, une « nouvelle morale ». La faillite est complète. J'ai pu dire à la Chambre que les professeurs, écœurés de la platitude des manuels qu'on leur donne à commenter, avaient tout doucement abandonné la partie et faisaient aux enfants, durant l'heure réservée à la morale, une petite lecture des *Trois Mousquetaires*.

Nous parlons d'une « nouvelle morale ». Quelle sotte expression et qui ne correspond à rien de réel! Les besoins de l'âme humaine sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, et on ne lui fera pas d'atmosphère respirable en dehors de la famille, de la patrie et, je vais jusqu'au bout, de la religion. Oui, la religion, cette indiscutable force de cohésion, sous quelque forme qu'elle se présente selon les temps et les climats, est indispensable pour auvegarder les sociétés et la civilisation.

D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai trouvé que « la religion a sur le suicide une action prophylactique », c'est un pédagogue officiel, M. Durkheim, professeur à la Sorbonne, dans son livre sur le suicide.

Mais enfin j'accorde que, contrairement à toutes les évidences et quoique ces deux mots hurlent d'être accouplés, il puisse y avoir une « nouvelle morale ». Ses plus déterminés apôtres avouent qu'elle n'est pas trouvée. Eh bien! je vous dis : « De quel droit, puisqu'elle n'est pas trouvée, ne vous servez-vous

pas de l'ancienne? En attendant que votre nouvelle morale s'établisse, si elle s'établit jamais, quel sort faites-vous à ces enfants chez qui vous tâchez de détruire ce qui subsiste de traditionnel? »

Ils demeurent isolés et tout nus. Avez-vous vu jamais dans un aquarium une écrevisse en train de muer, dans la période de son dépouillement, quand elle se débarrasse de sa carapace, de son test calcaire? Elle sent qu'elle n'a aucune protection. Dès qu'on froisse l'eau, c'est l'image même de la peur. Voulez-vous une comparaison plus noble? Ces enfants auprès de leurs maîtres, je les compare à Patrocle que les dieux désarment.

Le pauvre petit Nény, on raconte qu'il avait fait une première communion ardente... Je sais de la source la plus certaine qu'à l'encontre de ce qu'a dit M. le ministre à la tribune, Nény ne suivait les cours de religion ni au lycée ni dans son village. Il est bien un exemple de nos collégiens d'aujourd'hui chez lesquels une nouvelle foi morale ne s'est pas substituée à l'ancienne.

Un témoin digne de foi m'a dit l'avoir rencontré au début de l'automne, assis au bord de la petite rivière de son village et lisant. Le témoin s'approcha, voulut voir le livre. C'était un volume de Schopenhauer. Voilà donc le pauvre enfant passant subitement d'un mysticisme qui, lui du moins, ne pouvait pas lui mettre à la main le pistolet, aux exaltations les plus pernicieuses.

Qu'un enfant de quatorze ans ait eu la curiosité d'un tel livre qu'il ne pouvait pas comprendre, voilà la signature du milieu intellectuel dangereux.

C'est là l'excitation précoce de l'intelligence, dont je parlais tout à l'heure. Cette prématuration, si l'on peut dire, de l'esprit et de la sensibilité,

elle a eu lieu très certainement dans le cas du jeune Nény et de ses camarades. C'est un fait. Mais c'est un fait aussi de toute évidence qu'ils n'étaient pas des exceptions. Les enfants qui vivent en commun ont tous ce que les philosophes appellent l'âme grégaire. Un caractère grégaire est à la fois le danger ou le bienfait possible de l'éducation en commun.

J'ai dit tout cela à la Chambre et j'ai demandé au ministre quel mot d'ordre il donnait à des lycéens dans un tel désarroi.

Au lendemain du drame, quand le professeur de Clermont rentre dans sa classe, je vois bien que les garçons ont effacé la tache de sang, mais l'affreux souvenir est là. Le professenr monte en chaire. Dira-t-il simplement comme le vieux moine espagnol mis en prison pendant cinq ans : « Nous disions hier... » et continuera-t-il sa leçon?

Les parents de Clermont se plaignent qu'à aucun degré de la hiérarchie les professeurs et les administrateurs du lycée n'aient rien su dire, absolument rien, pour rétablir ces petites âmes démontées. Le grand-maître de l'Université n'a pas été plus explicite. Tout le monde a vu qu'il fuyait mes questions, se sauvait dans les broussailles de la politique et, si j'ose dire, derrière les Buissons. Cependant ses amis faisaient rage ; M. Alexandre Blanc se demandait si « Henri IV n'était pas un peu libertin ». « Louis XIV également », s'écriait M. Carnaud. M. César Trouin observait que les nouveaux traités de morale ont raison de se taire sur le suicide, parce que « le suicide est un cas exceptionnel ». M. Devèze criait : « Et Flamidien? » MM. Merle et François Fournier se plaignaient qu'on fît des lectures libertines dans les petits séminaires... Voilà les misères qu'on a trouvées à nous répondre,

Serait-ce donc que l'Université avoue son impuissance à donner une direction morale aux enfants qu'on lui confie? Serait-ce donc que M. le ministre contresigne cette déclaration de faillite?

La Morale religieuse et les Jeunes[1]

Le plus grand des problèmes français? C'est la formation des jeunes gens et des enfants.

Que sera la génération de demain?

Sur des problèmes purement politiques, étroitement politiques, beaucoup d'autres pourront vous renseigner mieux que je ne ferais. Mais l'état d'esprit de la jeunesse, je suis de ceux qui le connaissent.

Et je vous dis qu'il est admirable.

Les lycées, j'entends les lycéens, deviennent chaque jour plus nationalistes, intransigeants, patriotes. Le grand ilote Thalamas, objet de leur vigoureux mépris, obsède ces enfants. Ils croient le reconnaître au premier mot suspect de leurs professeurs.

Les rengaines des aliborons de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, éveillent un parfait mépris chez les étudiants. C'est avec écœurement que l'élite de ces jeunes gens (de quelque opinion politique qu'elle se recommande et fût-elle syndicaliste pure) entend les arguments d'une ignoble platitude que l'ordinaire de nos sous-vété-

[1] Extrait de la *Croix* du 10 août 1909; interview de M. Barrès.

rinaires introduit dans la discussion du problème religieux.

Je ne vous dis pas que la jeunesse des écoles est catholique (bien que l'on me cite tels groupes de jeunes gens d'esprit libre, non croyants, qui se réunissent périodiquement pour étudier saint Thomas d'Aquin et qui ont prié un théologien, un fameux prédicateur, de venir les instruire, les guider dans cette étude), mais je vous dis que le problème religieux existe de plus en plus aux yeux des jeunes gens qui pensent ou qui possèdent le sentiment du beau. Ils sentent l'importance du problème religieux. De là, il n'y a qu'un pas pour éprouver le sentiment religieux. Et quelle religion voulez-vous qui sommeille et puisse s'éveiller au fond d'un cœur né français, héritier de cœurs français? Nulle autre que le catholisisme.

Les dignes professeurs athées ont renoncé à enseigner la morale, la fameuse « nouvelle morale » dans les classes; ils ont rougi de tant de niaiseries, d'un vide verbalisme. Je l'ai dit à la tribune et je le maintiens, ils tuent le temps, durant l'heure consacrée au cours de morale, en faisant à leurs élèves des lectures récréatives : Charles Nodier ici, ailleurs Dumas père. C'est que ces jeunes athées ne sont pas des nigauds; ils ne se payent pas de mots, ils se connaissent comme incapables de former moralement des enfants. Vous m'entendez, ils se croient capables de donner l'instruction, mais non une éducation. Ils ont bien raison. L'éducation de l'âme, en 1909, c'est toujours l'affaire de la famille et du prêtre.

Chacun le sait. Et l'on y reviendra, car la vérité s'impose. Il faut périr ou accepter les nécessités de la vie. Les Français, quelles que soient les opinions qu'ils professent, voudront que leurs fils soient autre chose que des apaches ou des déses-

pérés, autre chose que des forcenés, et comme la chance d'être apache, désespéré, forcené, est plus grande chez les jeunes gens privés d'une éducation de l'âme, on se retournera vers celui qui peut la donner.

D'instinct, d'ailleurs, l'enfant réclame un maître qui proclame sur un autre ton, avec des raisonnements, avec des éruditions, les mêmes choses que murmure sa mère. L'enfant est mal à l'aise, en dépit de ses velléités de jeune révolté, auprès des injurieux Thalamas, et, notez le mot, auprès de Thalamas le prosaïque.

Je parle à un journaliste catholique, pour un journal catholique. Eh! mon cher confrère, dites-le très haut, avec la certitude de dire la parole essentielle qui ne peut être blessante : « Tout le monde a des torts, même cet admirable clergé parfois trop inactif. » Etes-vous sûr que l'on a toujours mis dans les lycées des aumôniers de premier ordre? J'entends des prêtres supérieurs par la générosité, par l'activité, par le désir de conquérir les âmes? Ah! c'est la guerre, la guerre pacifique : il faut défendre, parfois reconquérir de grands territoires perdus ou compromis, de grandes idées demi-ensevelies. Que l'Eglise donne aux jeunes troupes, à nos Marie-Louise (comme on appelait les soldats de 15 ans dressés pour la défense du territoire), qu'elle leur donne ses meilleurs colonels, ses plus nobles entraîneurs. Il s'agit que tous, mon cher Janne, nous luttions pour la France et pour la civilisation.

Enfants moralement abandonnés[1]

Dernièrement, au lycée de Clermont, un élève s'est tué en pleine classe. On prétend que ses camarades l'auraient mis en demeure de se tirer un coup de revolver à une heure fixée d'avance. Au lycée de Bourg-en-Bresse, deux garçons de treize ans se sont pendus avec leur petite corde à jouer à la toupie, à deux jours d'intervalle.

Pour que ces enfants aient décidé de mourir à un âge où la joie de vivre n'a d'égale que l'insouciance, il faut qu'ils aient été moralement abandonnés. Évidemment, leurs professeurs et leurs surveillants n'avaient pas pris contact avec eux. Ils n'avaient pas songé à s'attirer leur affection. S'ils avaient rempli leur devoir d'éducateurs, de découvreurs d'âmes, ils auraient deviné les chagrins secrets de ces pauvres petits et ils y auraient compati. Ou bien, ils auraient su les ravages qu'une imagination effrénée faisait dans leurs jeunes têtes. Ils auraient bridé la « folle du logis ». Ils les auraient raisonnés, réconfortés; ils leur auraient rendu le moral.

Il n'était pas besoin d'une prodigieuse habileté, ni d'une diplomatie raffinée, pour chasser les idées insensées qui hantaient ces cervelles impressionnables et mobiles.

Une main posée familièrement sur l'épaule, un sourire bienveillant eussent suffi pour dérider le front barré de tristesse. Quelques questions posées avec tact eussent permis de pénétrer le mystère,

[1] Sous la signature de Gabriel Bonvalot : *Echo de Paris*, 21 juin 1909.

Et le maître eût pu agir en connaissance de cause.

Cela n'était pas difficile. Le malade eût été guéri avec de vraies marques d'intérêt et des paroles affectueuses. Tout se fût terminé par une ferme remontrance, empreinte de cette bonté qui gagne les cœurs et les panse lorsqu'ils sont meurtris. Ensuite les écoliers eussent pris leur corde à toupie, non pas pour se pendre, mais pour jouer tranquillement avec leurs camarades.

Malheureusement, ils n'avaient aucun éducateur à leurs côtés. Ils n'avaient que des disciplinaires.

Comment se fait-il que dans nos lycées les élèves n'aient pas un homme à qui ils iraient volontiers confier leurs idées, leurs projets, leurs chagrins, ainsi qu'on le fait à un frère ou à un ami?

Un courageux universitaire nous en a donné la raison, il y a quelques années.

« Aujourd'hui, a-t-il dit, personne ne se sent la charge d'une âme tout entière. Chacun s'enferme dans sa tâche délimitée. »

Or, depuis cette époque, rien n'a changé ou à peu près. Un de mes amis dont les enfants sont sur les bancs du lycée me l'affirmait avant-hier. On a beaucoup parlé de réformes et l'on s'en est tenu à des déménagements en chambre. On a compliqué l'enseignement, en oubliant l'essentiel : l'éducation. C'est le moindre souci de l'Université.

Aussi les membres du corps enseignant, qui sont de plusieurs sortes, sont tous impuissants à éduquer.

Il y a ceux qui se considèrent comme de simples transmetteurs du savoir qu'ils ont acquis et qu'ils communiquent à la façon des druides, en s'adressant à la mémoire. Ils enseignent latin, mathématiques, histoire, écriture et le reste pour gagner leur vie. Leurs élèves sont pour eux des adversaires à mater, car ils ne sont pas du même côté de la barricade.

Leur métier consiste à donner des devoirs, indiquer les leçons à apprendre, les faire réciter de temps à autre, distribuer des pensums, et puis à partir allègrement après le roulement du tambour. Ils évitent toute responsabilité, ils se gardent de prendre la moindre initiative. Quant à étudier le caractère de leurs élèves, à chercher quelles sont leurs aptitudes, à préparer leur avenir en leur indiquant la voie à suivre, il n'en est pas question.

Tels professeurs et tels instituteurs considèrent qu'ils doivent à l'État l'enseignement, les répétiteurs étant chargés de la surveillance. Voici deux exemples. Les instituteurs de Paris réclament avec énergie parce qu'on les oblige à tenir compagnie aux enfants qui prennent leurs repas dans les cantines scolaires. Ils trouvent cela indigne de leurs diplômes.

Dans l'enseignement secondaire, même état d'esprit, à en juger d'après l'incident suivant. Au lycée de X..., entre deux cours, il y a une très courte récréation de quelques minutes. Or la règle exige que les élèves ne soient jamais abandonnés à eux-mêmes, comme dans les prisons. Pourtant, cinq minutes sont vite passées et le proviseur insinue aux professeurs de se partager cette brève surveillance. Ils y auraient une occasion de converser un peu avec leurs élèves et de les mieux connaître. Cela dispenserait d'obliger les répétiteurs à une rentrée gênante. A quoi bon les déranger pour si peu de chose? Ces raisonnements très justes sont sans effet. Les professeurs se drapent dans leur dignité et ils refusent carrément. Pour qui les prend-on? Ils ne veulent pas s'abaisser.

Naturellement, de tels universitaires qui, je l'espère, constituent la minorité, ne peuvent être des éducateurs. Ils n'aiment pas les enfants Ils ricaneraient si on leur parlait de « prendre la charge

d'une âme tout entière ». Une âme? Qu'est-ce cela?

En général, le corps enseignant est indifférent à tout ce qui concerne la formation du caractère et il se borne à exercer correctement ses fonctions.

Cependant certains universitaires ont le goût de leur profession, ils aiment l'enseignement, ils s'attachent à leurs élèves sur qui ils exercent une heureuse influence. Ce sont des hommes d'un grand mérite et d'une haute valeur morale. Ils devraient être les bienfaiteurs de notre nation. Mais ils ne peuvent pas, car ils sont entravés dans tout ce qu'ils tentent par les règlements et les programmes. Ils ne peuvent pas faire un geste original qui ne soit considéré comme une infraction regrettable. Et le fait est que toutes les minutes sont comptées, l'emploi du temps est réglé du matin au soir. On ne peut détourner une seconde pour la plus utile des leçons de choses, car ce serait au détriment des programmes. Or, ils sont tellement chargés, ils sont tellement encombrés des sujets les plus divers, que l'assimilation de toutes ces matières, qui ne sauraient être digérées, se fait à la hâte et sans arrêt.

Et les universitaires de bonne volonté vous démontrent qu'il leur est matériellement impossible, ou qu'il leur est rigoureusement interdit, de s'occuper de l'éducation de leurs élèves. En outre, leur initiative serait mal vue, car la routine est si forte, qu'une petite innovation est appelée révolution.

Tout cela est absurde et pitoyable, et vous prouve l'incapacité où est l'État d'accomplir certaines tâches. Cette incapacité nous est, hélas! une garantie que les enfants des écoles seront moralement abandonnés pendant de longues années. A moins que leurs parents ne se décident à un effort!

Une nouvelle Morale [1]

Il paraît que nous avons la bonne fortune de posséder une nouvelle morale. On nous annonce que l'Université s'emploie à en imprégner les jeunes Français afin que « l'harmonie règne » dans notre pays. Des enthousiastes assurent que ce beau rêve sera promptement réalisé. Car, du haut en bas de l'enseignement, les grands et les petits professeurs, ainsi que l'armée des instituteurs, enseignent fiévreusement à leurs élèves les nouvelles voies qui mènent à la société future.

Cette doctrine libératrice a nom « solidarisme ».

Grâce à lui, on verra prochainement le bonheur embellir notre terre de France. Du reste, nous sommes le pays précurseur, le seul pays de l'univers où l'on ait proclamé l'indépendance de la raison, et qui marche à la lueur de la vérité dont les savants nous ont allumé les flambeaux.

Oui, prochainement, on sera très bien à Paris et en province, car nos jeunes gens apprennent que la vie est belle, et que tous les efforts doivent tendre à la vivre avec plénitude. Désormais ils ne négligeront rien de ce qui peut contribuer à la satisfaction de leurs divers organes et de leurs aspirations intellectuelles, s'ils en ont.

Les cerveaux des nouvelles générations seront libérés, enfin, de l'idéal, du surhumain et du surnaturel. Tout ce qui consolidait la morale de nos pères est mis au rebut. A l'avenir, l'enfant n'aura pas à suivre les exemples de ses parents.

[1] *Echo de Paris* du 29 octobre 1909, sous la signature de Gabriel Bonvalot.

Ces vieilles gens retardent. Routiniers, agissant par habitude, sans avoir réfléchi sur les causes des choses, ils ont eu le tort de ne pas recourir aux indications de leur raison. Ils ont eu le tort de se contenter des indications de leur famille et d'accepter sans contrôle l'héritage moral de leurs parents. Ceux-ci n'étaient pas toujours des pratiquants très ardents de leur religion ni des croyants très inflexibles, mais ils s'en tenaient pourtant à la morale chrétienne. Ils la transmettaient, n'ayant jamais imaginé qu'elle pût être la source d'aucun mal, ni pour leurs enfants, ni pour leur pays.

Il était question de pitié, de dévouement, de charité, de bonté et de devoirs. Tout cet enseignement se résumait en quelques formules très faciles à retenir : « Aimez-vous les uns les autres », « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît. » En vérité, on ne pouvait dire plus et mieux, en moins de mots. Et ceux qui se conduisent d'après ces règles sont d'honnêtes gens sous toutes les latitudes. Les incroyants eux-mêmes ne trouvaient rien à blâmer. Bien qu'ils nient l'immortalité de l'âme et ne croient pas aux punitions ni aux récompenses d'un autre monde, ils reconnaissaient que, chaque fois qu'ils faisaient bien, ils agissaient en somme en bons chrétiens. C'était une morale très simple, à la portée des intelligences les plus rebelles, et très solide.

Mais tout cela n'est plus de saison. Les apôtres de l'Université veulent former des Français qui puissent « se gouverner sans maîtres », et, pour cela, il faut éduquer des citoyens qui soient plus que des électeurs, qui soient des « législateurs ». Comment atteindre ce merveilleux résultat? Au moyen d'une nouvelle morale convenant à des temps nouveaux. Et, cette morale, ces messieurs

l'ont trouvée. Je vous l'ai déjà dit, c'est le « solidarisme ». Ceux qui parlent d'en « infuser au peuple » les principes disent qu'il consiste en « une action et une réaction des individus les uns sur les autres », si bien qu'un seul a des droits sur tous et tous ont des droits sur un seul. Aussi, dans le « solidarisme », on supprime la pitié et la charité. Car, du moment que les pauvres ont des droits sur la collectivité, vous ne pouvez plus donner, ni vous attendrir. On ne verse plus de larmes, ni on ne fait plus de cadeau à celui qui est « de droit » votre créancier. Bien plus, comme la nouvelle religion nous fait débiteurs les uns des autres dès notre naissance, l'aumône, qui serait à peine un remboursement, est supprimée, étant « contraire au principe d'égalité » et humiliante pour celui qui la reçoit. La bonté n'est donc plus d'usage dans un monde qui ne se nourrira plus que de droit et de justice. Et ainsi du reste...

Malgré l'application des nouveaux prophètes à s'exprimer en termes précis, ces idées brumeuses ressemblent un peu à du galimatias. Cela arrive lorsque, voulant faire du neuf à tout prix, on prend le contrepied de ce qui s'est fait auparavant. On finit par mettre sa culotte à l'envers.

Pourtant on devine dans le « solidarisme » une tentative de paraphraser et de délayer en l'obscurcissant l' « aidez-vous les uns les autres », si clair, que chacun connaît. Les inventeurs, ayant écarté la tradition et la nature humaine comme des quantités négligeables, ont pris pour base la science. Or, les savants sincères confessent qu'elle se donne à elle-même de fréquents démentis et que la vérité du jour devient souvent l'erreur du lendemain. L'un d'eux, Gustave Le Bon, ne craint pas d'affirmer que « la science crée plus de mys-

tères qu'elle n'en éclaircit ». Edifier une morale sur une telle base, c'est donc bâtir sur un terrain mouvant ; et, pour des gens qui se réclament de leur raison, ce n'est pas très raisonnable.

Ces inventeurs font penser aux gens qui, par snobisme scientifique, raffolent des parfums tirés de la houille grâce à la méthode synthétique. Ils les préfèrent aux odeurs naturelles et délicieuses qui émanent des belles fleurs écloses par le soleil sous un ciel bleu.

L'extrait sec de science qu'on nous offre ne vaut certainement pas l'ancienne morale, si bien adaptée au cœur humain, et dont nous nous contentions. Malgré les puissants moyens de publicité dont elle dispose, l'Université aura de la peine à placer la spécialité fabriquée par ses sages parmi les Français qui ont conservé leur bon sens.

Morale laïque[1]

J'ai essayé l'autre jour, ici même, d'écrire, en ses grandes lignes, la plaidoirie que je prononcerais pour mon évêque, si j'étais avocat. Je me demande à présent si j'aurais besoin de plaider. L'imprudence extraordinaire des procès engagés par les instituteurs commence, en effet, à frapper tous les yeux : et ce qui éclate en cette aventure, ce n'est pas seulement le ridicule extrême de ces pédagogues, bouffis d'irréligion scientifique, qu'exaspère la publique dénonciation de leur

[1] Sous la signature de M. A. de Mun : *Echo de Paris*, novembre 1909.

athéisme, c'est aussi, c'est surtout l'impossibilité pour quiconque observe, écoute et réfléchit, de soutenir la conception philosophique sur laquelle a reposé l'institution scolaire.

M. Doumergue, répondant à M. l'abbé Gayraud qui l'interrogeait, par le nouveau jeu des questions écrites, sur l'attitude qu'il allait prendre en face du conflit scolaire, lui répond imperturbablement que « les lois et les circulaires offrent aux familles une garantie contre toute atteinte portée à la neutralité, dont le législateur a fait la règle essentielle de tout enseignement laïque ». M. le ministre se moque du monde. Il sait à merveille que l'idée de neutralité s'effondre comme un mur percé à jour.

M. Jules Payot, recteur d'académie, dont le manuel est de ceux pour qui part en guerre toute l'armée de la laïque, l'a dit avec une louable candeur : « Nous allons expier l'erreur commise par les fondateurs de l'école laïque, qui, pour ne pas effrayer les adversaires, ont introduit cette notion de neutralité, qui, à l'expérience, deviendra une impossibilité ». C'est parler d'or. Les adversaires, c'étaient les familles chrétiennes, donc l'immense majorité des familles françaises. La neutralité fut l'appât avec lequel on les fit mordre à l'hameçon de la laïcité

Oh ! je crois très bien, ne suspectant pas volontiers la bonne foi des autres, que, au début, il y eut un bon nombre de très braves gens qui crurent à la neutralité, et la voulurent sincèrement. Pour quelques-uns, c'était, il est vrai, cette espèce de neutralité, imprégnée de religion, dont Jules Simon était l'éloquent représentant, et qui se bornait à enseigner l'existence de Dieu, sans y ajouter aucune leçon confessionnelle.

La position était faible. Jules Ferry lui donnait de faciles assauts. « Quel Dieu? disait-il, celui des

chrétiens ou celui de M. Jules Simon? » Mais enfin, c'est une conception qui satisfaisait beaucoup de monde, en ce temps-là, par ses allures philosophiques.

D'autres, et ceux-là étaient les plus nombreux, s'attachaient à un sophisme dont ils se rassasiaient. Ils disaient : « L'école communale est une institution d'État. L'État n'est ni athée, ni déiste : il n'est rien; donc l'école doit être comme lui : elle ne doit parler ni de Dieu, ni de religion. » Jules Simon, dans les mémorables combats qu'il livra pour sauver Dieu du naufrage de toutes les croyances, prenait corps à corps cette sorte de neutralité. Il en prédisait la faillite : « Un jour viendra où la théorie de l'école neutre ne sera plus qu'une vieillerie démodée. »

Et il allait tout droit au cœur du sujet : « Supposez un athée sur cent pères de famille. » Il ajoutait : (vous ne l'oseriez pas !). « Si cet athée se bornait à demander que son fils ne fût l'objet d'aucune propagande, j'admettrais sa réclamation. Il demande tout autre chose. Il demande que, par respect pour son incrédulité, les quatre-vingt-dix-neuf autres pères de famille voient leurs enfants privés de tout enseignement religieux : c'est là l'école neutre. Il est évident que, si une pareille école n'était pas gratuite et obligatoire, elle serait vide. »

Il aurait pu dire encore que, même avec la gratuité et l'obligation, il faudrait que l'école se couvrît de la neutralité qu'il croyait seule possible, de la neutralité confessionnelle, pour avoir des élèves. C'est le moyen qu'on a pris, pour la remplir.

Mais en réalité, dans cette discussion de la neutralité, il y avait quelque chose qui échappait à la masse. Il y avait une idée générale, en laquelle se résume l'histoire philosophique et sociale de notre temps.

Les hommes qui allaient orienter la nation dans des voies nouvelles rêvaient une expérience sans précédent. Sous le nom de laïcité, ils ne prétendaient pas seulement, comme le croyaient les illusionnés de la neutralité, effacer de la législation, des institutions et des mœurs, le nom et l'idée même de Dieu, entreprise déjà plus qu'audacieuse, et qu'avant eux aucun peuple, aucun gouvernement n'avait tentée.

Ils avaient bien d'autres pensées. Incapables, comme presque tous les Français, de concevoir la liberté, pénétrés jusqu'aux moelles de l'atavisme césarien, ils voulaient imposer au pays une religion nouvelle, la religion de la science et, pour y réussir, substituer à la morale chrétienne une morale, dite scientifique, officiellement reconnue et enseignée par l'État. Ils l'appelaient morale laïque, d'un nom vague et impropre, mais choisi savamment, pour entraîner l'opinion, par la piperie des mots, en évoquant le spectre clérical.

Aucun de ces hommes n'était neutre : c'étaient des ennemis du christianisme. Aucun ne voulait que le maître fût neutre plus qu'eux-mêmes. Je le dis à leur éloge : ils se faisaient, de l'instituteur, une idée plus haute.

Au fond, ils pensaient comme Jules Simon : « C'est à peine si je reconnais pour un homme celui qui ne croit à rien : jamais je ne le reconnaîtrai pour un maître. L'instituteur qui ne croit à rien, en dehors de deux et deux font quatre, est un idiot; celui qui, ayant son avis, entreprend de le cacher, et y parvient, est un lâche. »

Ils voulaient donc que l'instituteur enseignât une morale qui ne fût pas la morale chrétienne, qui ne fût pas la morale religieuse, une morale indépendante de tous les dogmes et de la métaphysique elle-même et, comme ils se proposaient

de former un peuple, ils voulaient cependant qu'assise sur une base solide elle pût suffire à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, en s'imposant à la raison et à la conscience.

Quelle en serait la base? Le problème s'est posé, il y a trente ans : il est plus loin que jamais d'être résolu. Il ne le sera jamais : il est insoluble. On l'a dit très justement : c'est vouloir faire de l'absolu avec du relatif.

Un défenseur de l'école laïque, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, M. Jean Devolvé, a décrit, dans de récents articles, la pénible et infructueuse recherche de la doctrine rêvée.

Pendant dix ans, on discuta, on s'évertua en systèmes, en écrits, en circulaires. Jules Ferry, qui était spiritualiste, s'en tira d'abord avec « la bonne et antique morale que nous avons reçue de nos pères et que nous nous honorons de suivre dans les relations de la vie ». C'était formuler l'équivoque elle-même. Edmond Schérer l'avait très bien dit :

« La morale, la vraie, la bonne, l'ancienne, a besoin de l'absolu. Elle ne trouve de point d'appui qu'en Dieu. » Ce n'était pas cela qu'on voulait, puisqu'il fallait, disait encore Ferry, séparer radicalement « le domaine des croyances et celui des connaissances ».

M. Ferdinand Buisson, l'organisateur de l'école laïque, commentait la parole de Kant sur le ciel étoilé et la loi morale, et essayait de définir les « vérités d'intuition » que l'instituteur devait enseigner avec un certain ton, propre à faire passer dans l'âme des enfants quelque chose de ce qu'il sentait lui-même. « Je sais de quel ton vous leur parlerez, et c'est l'important. »

Mais il fallut bien vite sortir de ces vagues aspirations. Les instituteurs perdaient la tête dans le

fatras des commentaires ministériels. L'enseignement moral disparaissait des écoles, tombait dans les expédients ridicules. Il faut relire là-dessus le rapport de M. Lichtenberger, écrit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889.

On chercha autre chose, on appela à l'aide le rationalisme kantien et le positivisme comtiste. M. Jules Payot, intarissable, dogmatisait ainsi : « La morale est une science, d'une évidence analogue à celle de la géométrie. Il faut démontrer clair comme le jour la grandeur des devoirs envers les parents. » On essaya. Mais M. Devolvé dit avec tristesse : « On n'avait pas exactement mesuré la difficulté, ni peut-être parfaitement compris la longueur de la tâche! » Je le crois.

En cet embarras, l'école sociologique est venue. M. Steeg, dont j'essayerai peut-être de discuter, dans un prochain article, le rapport sur le budget de l'instruction publique, salue son effort comme « le fait le plus intéressant de l'histoire présente ». Intéressant, je l'accorde. Mais il ne s'agit pas de nous intéresser, il s'agit d'élever l'enfance. C'est ce qu'a très bien compris M. Albert Bayet, qui a donc essayé de réduire en un manuel de morale les doctrines de M. Durckheim et de M. Lévy-Brühl.

Il a trouvé une formule lapidaire :

« Les bonnes actions sont celles qui nous sont utiles ». Utiles à quoi? Non pas sans doute à mériter le paradis, à la fin de nos jours : la laïcité est justement inventée pour affranchir l'enfant de ces superstitions. Alors, quoi? Utile au bonheur? Mais qu'est-ce que le bonheur? La santé, la fortune, ou plus simplement, pour ce peuple de fonctionnaires, l'avancement?

Voilà l'aboutissement de la morale laïque. La grande entreprise, commencée il y a un quart de

siècle, pour former, par l'enseignement d'Etat, les fils de la cité nouvelle, expire misérablement dans ce conseil de vulgaire utilitarisme.

Allons ! si je plaide pour mon évêque, je me bornerai à cette citation.

LES PRINCIPES

Vous êtes des dieux.
Vous serez mes témoins.
Ne soyez pas médiocres.
Il n'y a de richesse que la vie.
La virilité chrétienne.
Le prix de la vie.
Les luttes présentes.
La conscience, l'initiative et la sociabilité.
Des hommes, des citoyens, des chrétiens.
Vivre ses croyances.
Des convictions, des énergies, des habitudes.
Per lucem ad pacem !
La valeur.
Pour être prêtres.

VOUS ÊTES DES DIEUX!

Mes chers Enfants,

Il y a une idée et un fait, utiles, ce me semble, à mettre tout d'abord en lumière dans les jours inquiets que nous traversons, une idée et un fait qui dominent toutes les préoccupations nationales, qui absorbent les meilleures ressources du pays, qui passionnent tous les esprits sérieux, de quelque parti qu'ils soient, qui tiennent tous les regards attentifs vers demain et tous les cœurs anxieux des destinées françaises : c'est la grande idée actuelle et le grand fait présent de la suprématie acquise ou désirée de l'école.

L'école à fonder, l'école à choisir, l'école à peupler, ou, si nous n'étions pas à Chartres, dans la patrie de la modération, de la tolérance et de la mutuelle estime, l'école à fermer, c'est la question capitale.

On a élevé pour la résoudre des hôtels immenses et splendides, et de la grande ville à la plus humble bourgade, les palais scolaires, bâtis à grand frais, disent à toute la jeunesse de France les tendances publiques vers une instruction sans limites. On

exige, et le dernier mot n'est pas donné, des maîtres qui se consacrent à l'éducation des conditions de savoir voisines de la science universelle et les programmes d'études soumis à leur enseignement se compliquent et s'élèvent tous les jours.

Pour la jeunesse d'aujourd'hui il n'est rien de trop, ni en hommes, ni en connaissances, ni en confortable, ni même en plaisirs intellectuels ou physiques. On luisacrifie tout : et de plus en plus cette autre force nationale qui, jusqu'à ces derniers temps, passait pour la réserve intangible de la patrie, l'armée, s'amoindrit devant l'école.

L'école est devenue le temple de la nation et les enfants d'à présent, chéris de toutes les faveurs des pouvoirs, en sont les idoles ; ils en reçoivent tous les honneurs populaires. Mes amis, vous êtes des dieux...

Il en résulte autour de nous, dans la famille et dans la société, un culte domestique et public de l'enfant, que je ne m'arrêterai pas à apprécier comme il faudrait, mais qui influe bien malheureusement sur son éducation et sur sa virilité, et les vicie dès le principe par tout un système, inconscient peut-être, — très réel — de gâteries, contre lesquelles le maître s'évertue ensuite sans les réparer jamais toutes. Les faux dieux ont toujours été oppresseurs. Quand l'autorité paternelle fléchit par concession aux goûts du jour, devant les caprices des enfants, l'anarchie familiale n'en a pas pour longtemps à devenir l'anarchie sociale. Je voulais d'un mot vous signaler en passant ce danger de la tyrannie de l'école.

Mais il n'en demeure pas moins vrai, jeunes gens, que si les idées modernes vous placent si haut dans le souci de tous, c'est que vous êtes quelque chose de puissant et que vous êtes destinés à quelque chose de grand.

On l'a dit bien des fois, et c'est une banalité de le répéter, mais pourtant là est votre vraie force et la raison des préoccupations et des adulations dont vous êtes l'objet : la jeunesse, c'est l'avenir, et qui veut l'avenir doit prendre la jeunesse.

La jeunesse, c'est l'avenir. Oui, et dans nos vies si courtes, où le présent touche tout de suite à demain, où les événements se précipitent avec des alternatives si changeantes et des retours si inattendus, la jeunesse, c'est presque tout. Rien à cause d'elle, qui monte sans cesse et reprend inlassablement pour les refaire à sa guise les œuvres de la génération qui vieillit, rien n'est définitif ici-bas. Des hommes, à certaines heures, se croient puissants et forts et donnent aux sociétés qu'ils conduisent des bases ou des lois qui leur paraissent nécessaires et immuables; mais au moment où ils vont pour s'asseoir dans leur triomphe, de plus jeunes qu'eux ont grandi, qui renversent par terre l'échafaudage de leur puissance ou de leur despotisme, créent à leur tour un ordre nouveau, qui chancellera devant d'autres volontés déjà prêtes à venir. Voilà pourquoi l'espérance en face des pires maux est la sagesse suprême en même temps que la force invincible, car, en ce monde, tout se recommence, et qui a la jeunesse a toujours l'avenir.

Il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui les partis se la disputent; j'ose dire qu'ils le doivent, parce qu'on ne triomphe pas sans elle. A qui sera l'enfant? Toute la question est là, en somme, avec la certitude qu'il n'y en a pas d'autre essentielle. A qui sera l'enfant? La religion, la politique, les mœurs, l'avenir de notre pays tiennent en ces quelques mots, suivant les doctrines qui prévaudront.

A qui sera l'enfant, l'enfant de demain? Hélas! je n'en sais rien; et, malgré vos désirs et vos volontés,

chers parents, il pourra passer en des mains que vous n'aurez pas librement choisies. Dieu, pour garder le droit de ses revanches, n'assure pas aux siens la victoire permanente de sa cause, et il les laisse tomber par une commune épreuve en la puissance de leurs ennemis... N'en accusons pas la Providence, qui a réservé pour l'autre vie le repos des combats...

A qui sera l'enfant? Est-ce bien du reste la question qui doit se poser aujourd'hui; ou bien celle-ci : « A qui doit-il être? » Je ne trancherai le débat par aucun mot confessionnel, par aucune doctrine même religieuse. Laissez-moi vous répondre simplement : A celui qui le fera meilleur et plus dévoué, qui l'élèvera plus haut, qui le transfigurera davantage, qui le fera plus homme...

D'autres vous diront peut-être qu'il doit appartenir à celui qui l'enseignera le mieux... Ils n'auraient raison que s'il était sûr que l'intelligence de l'homme l'emporte sur sa volonté. Mais son éducation ne se mutile pas. L'homme est un dans ses multiples facultés qu'il faut élever toutes d'un même essor vers la lumière et vers le bien... Il n'est pas à vous, il n'est pas à nous, il est au meilleur de nous deux; et, si nous sommes excellents ensemble, même de divers côtés, pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes droits de préparer les libres citoyens des destinées à venir?

D'ailleurs, mes enfants, ces destinées futures sont en vos seules mains, bien au-dessus de nos discussions. Demain n'appartient pas à nos désirs; il dépend de vos vertus; il sera fait des sacrifices et de la préparation que vous y aurez mis; vous en êtes les glorieux prétendants.

Il y a là devant vous un empire grand ouvert à vos efforts, qui attend vos ordres, qui les sollicite et qui donnera notre mesure avec la vôtre.

Il faut accepter avec reconnaissance d'abord cette mission d'espérance que la Providence assigne à vos jeunes années et ne pas croire qu'étant grands par l'attention de tous, vous avez le droit de rester au-dessous des rêves qui reposent sur vous. C'est une obligation impérieuse, inéluctable, à moins de déchoir et de trahir, de répondre par des résultats réels et tangibles à la puissance latente de votre jeunesse.

En arrivant à la vie, vous recevez des générations qui vous ont précédés un héritage de lumière et de saints devoirs à transmettre plus loin, que vous n'avez pas le droit d'arrêter et de rendre inféconds par une vie lâche et inutile de rois fainéants. Trop souvent, la molle éducation moderne de la famille, en dressant à vos caprices un trône prématuré de repos, vous enlève la volonté et l'idée du persévérant effort; et vous vous imaginez que la vie continuera les doux sourires de vos berceaux.

Vos mères, en écartant les épines du chemin et en ne vous laissant voir, sentir et respirer que les roses, vous croient rendre un service. Elles tuent l'activité qui fait l'homme et l'initiative où prend source la gloire. Elles peuvent avoir de beaux enfants, orgueil d'un salon, triomphe d'une soirée. Mais je cherche le caractère viril et la volonté vaillante sous la frêle et chétive enveloppe que couve leur tendresse. Le sacrifice est la déchirure nécessaire du corps et de l'âme d'où jaillit la lumière et la flamme. Mes chers enfants, il faut aimer vos pères et mères, parce qu'un père et une mère, c'est tout ce qu'il y a de plus divin penché sur notre destinée; mais les aimer quelquefois malgré eux, en vous sacrifiant tout, pour que votre vie soustraite à leurs craintives caresses soit un jour plus belle et meilleure que leurs rêves.

C'est la façon la plus filiale de leur être reconnais-

sants. Etant rois et dieux de l'avenir, j'ose vous dire aussi : Soyez-en fiers. Quand on a parcouru de la vie déjà les relais principaux, il peut s'élever de l'âme meurtrie des regrets et des plaintes, des excuses et des découragements. Il est si commun ici-bas de manquer son existence et d'en passer le reste à pleurer le commencement!...

Mais la jeunesse toute neuve peut garder tant qu'elle demeure l'orgueil de sa route. Le seul péril est de la savoir choisir et de n'y point défaillir avant l'âge.

Le beau moment que celui où, debout à l'entrée de la carrière, le jeune homme cherche et regarde au loin le but encore intenté qui l'attire. A cette heure-là, tout est intact et vierge encore en lui; il sent ses forces croître, ses ailes s'étendre, son esprit s'élever, son cœur s'élargir, son âme monter en un vol que rien n'arrête. Il y a de l'enthousiasme et presque de l'extase à mesurer ainsi d'un coup d'œil qui peut voir jusque-là le long sillon qui portera les œuvres de demain.

Malheur au jeune homme lâche et blasé qui n'a pas d'âme pour le dresser au-dessus du jour vulgaire qui lui amène son plaisir et son pain, qui ne désire rien de plus que sa suffisance, qui ne sent pas l'aiguillon du mieux piquer sa volonté, qui laisse croupir sa vie comme une eau stagnante où toutes les passions mauvaises ont leur germe. Pauvre enfant que nous connaissons et que nous ne cessons de pleurer! Il eût pu aspirer comme les autres aux situations honorables, aux belles carrières, aux brillantes destinées. L'idéal, qui parfois donne un passager vertige aux superbes, lui a manqué. Il périt misérablement dans la médiocrité de ses pensées et de ses ambitions. Mes chers enfants, ayez la présomption du grandiose plutôt que la satisfaction de vous-mêmes dans les désirs communs. Si vous vous

idolâtrez, mieux vaut encore monter au-dessus de vos conditions qu'être des dieux Termes.

Mais, pour régner un jour sur l'avenir qui doit être à vous, il faut à la conscience et à la fierté de votre rôle joindre une active préparation.

D'où vient que, malgré de si belles espérances, tant de vies arrivées au seuil de la maturité demeurent inférieures à leur tâche et trahissent par une impuissance malheureuse toutes les causes qui attendaient leurs services? C'est que, prenant la jeunesse pour un terme et non pour un chemin, la plupart de vous, Messieurs, gaspillent l'âge de la préparation en des plaisirs extérieurs, en des essais d'action bruyante, sans rien faire des choses obscures et profondes sur lesquelles s'assoient les existences fécondes. Il y a pas de plus grande faiblesse dans la vie que le manque de préparation.

Se préparer, être prêt à la carrière que la Providence a tracée et que l'on a choisie, c'est le tout de l'homme. Nous ne valons que par ce que nous avons silencieusement préparé dans les années de notre adolescence. Les hautes vertus et les belles actions ne surgissent spontanément sous les pas de personne ; il leur faut, comme à tout ce qui a de l'influence ici-bas, une patiente élaboration. La vie est comme un champ dont la moisson ne lève qu'après le temps passé des humbles semailles, et rien ne croît où le germe a fait défaut.

C'est le mal de bien des époques de manquer ainsi d'hommes préparés aux événements qui surviennent. La société contemporaine ne paraît-elle pas souffrir plus que d'autres de l'invasion au maniement des affaires sérieuses d'hommes qui n'apportent à la direction des choses qu'une ambition démesurée au lieu d'une sage expérience, que des désirs insatiables au lieu d'une volonté trempée dans l'épreuve ?

A l'heure présente, une marée montante d'appétits

précoces amène aux fonctions les plus redoutables, aux charges les plus sacrées, toute une jeunesse, intelligente sans doute, mais qui n'a rien appris de la pratique des hommes et des faits. On voit, sous l'instinctive poussée de ces ambitions entretenues trop souvent par l'orgueil de la famille, des jeunes hommes se hausser avant l'heure jusqu'à l'usurpation de situations où rien ne les appelle et d'où ils multiplient les victimes de leur incapacité. Ils sont foule, hélas ! ceux qui, n'ayant rien étudié profondément, font un choix hasardeux de leur carrière et vouent leur existence à un à peu près coupable pour eux et funeste à tous les autres.

Dans toute vie, mes enfants, vient une heure particulièrement décisive, c'est celle du passage de la jeunesse à la maturité, celle où l'adolescent va devenir homme et marcher publiquement au chemin voulu par lui : heure de crise souvent, heure d'hésitation, d'angoisses et de combats, d'où toute la carrière dépend et qui fixe l'existence quelquefois jusqu'à l'éternité.

A ce moment-là, malgré la préparation de la jeunesse, si sérieuse qu'elle ait été, malgré les leçons du passé qui ont fortement orienté la vie vers les hauteurs, malgré tant d'appels pressants de l'avenir, il y a comme une ivresse de première liberté qui éblouit et aveugle les meilleurs, comme un esprit de vertige qui emporte l'âme aux extrêmes... Une lutte terrible, quelquefois très longue, s'engage alors à l'entrée de la vie, entre l'infirmité humaine et la volonté du bien.

On dirait que l'ennemi des âmes jeunes les attend à ce passage pour leur livrer ses plus rudes assauts et prendre plaisir à démonter ironiquement pièce par pièce ou à jeter d'un seul coup par terre, dans des ruines pleines de larmes et de honte, l'édifice de l'éducation chrétienne, comme s'il lui importait peu

que l'enfance et la jeunesse fussent à Dieu, pourvu que la virilité reste à lui.

Nous assistons tous les jours, quand arrive la séparation qui vous fait libres, à ce drame douloureux du démantèlement d'âmes que nous avions parfois le plus aimées et en qui nos espérances s'étaient le plus sûrement reposées.

Vous serez comme les autres, mes enfants, au jour périlleux de ce passage, en proie à l'ivresse et au vertige et vous aurez à votre tour de sanglantes batailles à livrer pour garder, de l'autre côté du collège, les idées, les principes, les convictions, la foi chrétienne qui peuvent seuls garantir l'honneur et assurer la beauté de la vie.

Voulez-vous sûrement rester à la hauteur de vos promesses, être et faire quelque chose de grand, mériter par vos prochains services cette attention populaire qui vous traite en futurs rois? Il faut recueillir de la fête de ce jour[1], dont le nom résonne comme un cri de combat, les leçons qu'elle contient et les exemples qu'elle donne ; il faut, comme vous le chantez dans votre enthousiaste cantique, debout sur la brèche, être dès aujourd'hui soldats, soldats des idées et soldats des vertus.

Peut-être plus qu'en 1568, à l'époque où les Huguenots de Condé assiégeaient Chartres et voulaient implanter dans la cité virginale et dans tout le pays de France leur hérésie, les mêlées d'idées et de classes sont en ce commencement de siècle ardentes et décisives. L'erreur et le péril protestants, inspirateurs des luttes religieuses et politiques, ne sont pas morts encore. Mais de combien dépassés pourtant par la furie contemporaine de négations qui s'attaque à tout l'ordre divin, à toute croyance

[1] Fête chartraine de Notre-Dame de la Brèche, patronne de l'école, en souvenir de la délivrance de la ville assiégée par les Huguenots de Condé; 15 mars 1568.

positive, à toute pratique extérieure et publique du culte et qui va en ces mauvais jours poursuivre jusque dans la conscience les sentiments d'amour de Dieu cachés ! C'est un combat audacieux et poignant où les croyants, décimés par une guerre progressive sans merci, succomberont si Dieu ne leur vient en aide.

Il faut toujours, pour vaincre, autre chose que des vertus communes et des cris de bataille impuissants, autre chose surtout que des plaintes indolentes contre les faits vivants et les idées qui marchent. Mais l'heure actuelle est si grave qu'elle réclame tous les héroïques sacrifices et de sanglants holocaustes peut-être.

Qu'êtes-vous résolus et prêts à faire ? Que pouvez-vous et que voulez-vous donner de vous-mêmes à Dieu qui vous confie, par votre éducation, sa cause?

Les ancêtres vous ont laissé, en se battant là-bas pour lui, sur le rempart, d'immortels exemples de courage dont notre cité, tous les ans, célèbre le glorieux souvenir. Ayez leur foi pour accomplir leurs œuvres. Comme eux, sous l'étendard de la Vierge, vous serez libérateurs un jour, si vous savez mettre à la base et à la garde de votre vie d'inébranlables convictions, des doctrines hautes et grandes, des caractères vaillants, des mains hardies, des espérances inlassables.

La brèche ouverte et démantelée de nos antiques croyances et de nos séculaires vertus attend vos œuvres rédemptrices. D'un même élan chrétien et patriotique, à la brèche ! à la brèche ! Oui, courons tous au rempart de notre foi menacée pour le défendre et le refaire, pour y replanter l'étendard sauveur de la Vierge et le signe triomphant de la Croix.

La parole de victoire et de conquête que Jeanne d'Arc disait cent ans plus tôt, pour les lancer à

l'assaut des Tourelles, aux libérateurs d'Orléans : « Entrez, tout est vôtre ! » se réalisera pour vous encore si, non content de résister au mal, votre courage chrétien sait prendre l'offensive toujours possible du bien. Vous pouvez mieux faire que de défendre la muraille d'une société qui croule; c'est la société même qu'il faut reconstruire par des idées plus saines et par des vertus plus actives. Vous en êtes les ouvriers attendus et bénis...

Voilà la destinée qui vous fait si grands! Voilà l'espérance patriotique qui doit tenter et élever votre vie. Jeunes gens chrétiens, Dieu et la France comptent sur vous... Ne les trahissez pas...

VOUS SEREZ MES TÉMOINS

MES CHERS ENFANTS,

Notre-Seigneur Jésus-Christ allait, son œuvre terrestre accomplie, quitter ses apôtres et remonter au ciel. Il avait passé avec eux des jours ineffables; il avait accompli devant eux des miracles inoubliables, dit des paroles sublimes, donné des exemples surhumains, subi des sacrifices inouïs, manifesté une puissance souveraine. Après trois ans de cette vie incomparable, il s'était donné lui-même à eux dans un sacrement qu'il voulait éternel; puis il était mort, librement rédempteur; et ressuscité depuis quarante jours, pendant lesquels il leur était apparu dans des révélations touchantes, voici que sur le chemin des Oliviers il leur donnait, avant d'aller retrouver son Père, son divin testament et leur adressait ses conseils suprêmes :

Et eritis mihi testes, leur disait-il... « Quand je serai parti, vous serez mes témoins. Allez par le monde. Portez-y ma vérité et ma foi. Quiconque croira sera sauvé et les miracles que j'ai faits marqueront aussi les pas des observateurs de mes commandements. »

Vous serez mes témoins! Mes chers enfants, n'est-ce pas la demande affectueuse et douce, l'ordre impérieux et sûr, que ce soir le Jésus de votre première communion vous adresse à tous et à chacun?

Vous serez mes témoins! N'est-ce pas la conclusion nécessaire des bienfaits, des enseignements, des joies de ce jour?

Vous serez mes témoins! N'est-ce pas la parole qui retentit du ciel, le devoir qui s'impose sur la terre pour vous?

Comme les apôtres vous venez de passer dans l'intimité du Sauveur des années saintes, pendant lesquelles vos intelligences se sont ouvertes aux rayons divins de la vérité. Vous venez de couler près de lui des jours mémorables, où des joies mystérieuses, l'une après l'autre, se répandirent dans vos âmes, et enfin ce matin Dieu même tout entier par un miracle d'amour est descendu vivant dans vos cœurs purs. Quand il vous voit à cette heure solennelle transfigurés par son Eucharistie, devenus, sous l'influence de sa grâce, des hommes au lieu d'enfants que vous étiez hier, près de vous quitter, pour aller vers d'autres combats de rédemption, il vous répète la grande consigne chrétienne : *Et eritis mihi testes*... En échange de toutes mes leçons, de toutes mes tendresses, de tous mes souvenirs, *vous serez mes témoins!*

C'est un honneur sur la terre d'être témoin, parce que le témoignage invoqué est ici-bas le signe de la science, de la confiance et de l'estime. Parmi les hommes, on ne demande qu'aux intimes, qu'aux sages, qu'aux bons leur témoignage... Et il n'y a que les circonstances graves, les solennelles actions, les épreuves décisives qui exigent des témoins, Plus est grande la cause qui en réclame, plus est élevé celui qui les invoque, plus sont honorés ceux qui le deviennent.

Et eritis mihi testes! C'est Dieu même, mes enfants, qui ce soir vous veut et vous prend pour témoins et dans ce qui touche le plus à son cœur, et j'ose dire à sa vie.

Ne vous a-t-il pas confié, au cours des années écoulées et dans ces heures dernières, ce qu'il a de plus vivant et de plus sacré : la vie même de son Église, dont vous êtes les membres, par le saint baptême et par la participation à son culte, par la communion aux prières qu'ont faites pour vous tant d'âmes saintes? Ne vous a-t-il pas confié, tous ces jours passés, ce qu'il a de plus efficace : les mérites de sa croix et la vertu de sa pénitence? Ne vous a-t-il pas, avec une abondante plénitude, confié ce qu'il a de plus puissant et de plus céleste : sa grâce, et il n'y a qu'un instant son corps et son sang dans son Eucharistie? Il vous a donné quelque chose de plus cher encore, quelque chose à quoi par-dessus tout il tient, qui n'est ni sa sainte Eucharistie, ni sa croix, ni même l'amour de sa mère, quelque chose qu'en ce moment même par ma bouche il vous recommande avec émotion, comme il le recommandait le matin de son Ascension à ses apôtres... C'est son Evangile, sa vérité et sa foi... « Allez par le monde... et soyez mes témoins, les témoins de mon Église, de mes sacrements et de ma grâce, oui; mais surtout les témoins de ma doctrine, les témoins du verbe palpitant d'amour qui ce matin est descendu sous l'hostie dans vos âmes. »

Ce témoignage à la vérité, à la grâce, à l'Église, que Dieu à l'heure actuelle vous demande, mes enfants, n'ira pas dans le monde où vous entrez sans d'âpres combats, sans d'héroïques luttes, sans d'incessantes séductions. Pour le rendre entier, il ne suffit pas aujourd'hui d'être témoins, il faut être soldats, souvent apôtres et quelquefois martyrs. Y pensez-vous? Y êtes-vous prêts?

Car à la doctrine chrétienne, dont ici vous reçûtes de vos prêtres l'enseignement, sachez-le : dès demain d'autres doctrines adverses, enseignées par d'autres maîtres, par d'autres livres que le catéchisme s'opposeront peut-être violemment. On fera briller à vos yeux d'autres lumières criminelles ; on vous dira que ce Jésus si doux aux enfants de la première communion, n'est qu'un homme, le plus grand, mais non le Fils de Dieu. On vous dira que l'Évangile, c'est une splendide légende, mais non pas une histoire. On vous dira que la science superbe a descendu Dieu du ciel en terre et que la divinité, c'est le progrès indéfini de la nature. On vous dira que c'est fini de la croyance catholique et que tous les dogmes ont sombré dans les merveilleuses découvertes modernes.

Voilà en effet ce que disent beaucoup d'hommes indifférents ou impies qui demain chercheront à vous prendre dans leurs filets du doute, qui demain riront à l'école, à l'atelier, de vos principes chrétiens, qui demain dans le livre séducteur, dans le feuilleton léger, vous murmureront la parole sceptique et souvent infâme sous laquelle tant d'âmes sont tombées : « Qui sait, qui sait si ces mystères sont vrais...? qui sait si la foi n'est pas contraire à la raison, qui sait si en affirmant contre Dieu la puissance de ton esprit, tu ne deviendras pas toi-même comme un Dieu? Emancipe donc comme nous ta libre intelligence. Prends ce volume qui t'éclairera. Fais cette démarche qui te déliera. Entre dans cette société de pensée libre. Allons, descends de ces scrupules ; viens avec nous. *Mitte te deorsum.* » — C'est la tentation même de Jésus au désert. — « Tes principes te garderont... *Angelis suis mandavit de te.* Nous n'en voulons pas à ta foi ; tu iras jusque-là seulement ; tu pourras te confesser et communier encore ; tu reviendras un peu plus tard ; tu n'iras pas jus-

qu'au bout... » Ainsi peu à peu la foi s'obscurcit, languit et se perd. Ainsi se forgent une à une les chaînes de l'incrédulité. Ainsi l'une après l'autre s'entassent les négations dans des esprits qui avaient cru comme nous à Jésus au temps de la candeur et de l'amabilité de leur âme et qui le laissent tomber sous les secousses du doute de l'autel sacré où l'avaient placé leurs adorations premières.

Vos autem, quem me esse dicitis? Mais vous, enfants qui êtes ici, qui m'avez reçu ce matin dans l'Eucharistie et qui en êtes illuminés et radieux, qui pensez-vous que je suis?

Le premier témoignage que Jésus aujourd'hui vous demande et qui devra rester toujours le vôtre, c'est le témoignage de la foi. Aux négations qui montent autour de nous, hardies et tyranniques, répondez-donc par la parole ardente de Pierre : Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Je crois avec l'Église à la réalité de vos mystères, que la foi me révèle et que la raison orgueilleuse et téméraire bat depuis des siècles en brèche sans en détruire aucun. Je crois, avec presque tous les grands génies dont l'humanité s'honore, au symbole des vérités chrétiennes, qui ont inspiré à travers les âges tous les nobles dévouements, toutes les sublimes pensées, tous les sacrifices héroïques, toutes les vertus enthousiastes. Je crois avec mes maîtres à la seule doctrine qui fait les hommes meilleurs, les sociétés stables et les grands peuples libres. Je crois à la survie éternelle, au delà d'un monde où la science ne sèche pas les larmes, ne détruit pas l'injustice, ne console pas la douleur, ne récompense pas le bien. Je crois au fait de Jésus Christ, toujours vivant dans l'amour ou dans la haine des nations, au fait de l'Eglise, immortelle persécutée, inlassable rédemptrice, au fait de mon âme infinie dans ses désirs, que rien de créé ne sa-

tisfait et qui ne trouve qu'en un Dieu créateur et rémunérateur son repos. Arrière donc, faux docteurs, dont les doutes outragent ma foi. Vous n'avez pas le droit de me tenter.

Mais, vaincu sur le terrain de la doctrine, l'ennemi de vos âmes, mes enfants, vous livrera, sur le terrain des plaisirs, des joies mauvaises et des sens, une autre guerre, autrement profonde et opiniâtre, à laquelle il faut vous préparer, car Jésus vous demande un second témoignage qui est celui du cœur et de l'amour.

Dans toute vie, si purs qu'en aient été les commencements, si radieuse qu'en ait lui l'aurore, si vigilants qu'en aient été les gardiens, vient une heure où le soleil des années éblouit les plus sages, où les passions s'éveillent sous la poussée des sens, et sous le chant des sirènes.

A cette heure-là, le jeune homme, comme Jésus au désert, a faim : faim de connaître, faim de posséder, faim de jouir, faim de liberté, faim d'indépendance, faim d'aimer. Peu de jeunes gens échappent à cette crise des sens. Quoi de plus légitime, quand on est jeune, crie le monde par les mille voix de ses amuseurs, que de suivre sa nature et de satisfaire ses penchants! Ne faut-il pas que jeunesse se passe? Et elle se passe, en effet, mais en emportant souvent avec elle, dans le tourbillon de ses fêtes et de ses joies malsaines, toute délicatesse, toute pudeur, toute vertu, toute conscience. Ils ont voulu, pour apaiser leur faim, changer en pain de vie, suivant le conseil du tentateur, jusqu'aux pierres du chemin. Mais quand ils ont mangé de ce pain et bu de l'eau souillée de la route, ils ont faim et soif encore. Pauvres jeunes gens, lamentables affamés qui mendient le bonheur à toutes les créatures, alors que Dieu seul a promis le pain de la vie véritable : « Celui qui mange ma

chair et boit mon sang, celui-là aura la vie en lui. »

Un jour, à la table sainte, ils avaient connu les délices d'une communion étrange qui leur avait mis au cœur des réserves sacrées de force, qui leur avait donné des impulsions de vertu qui paraissaient ne point devoir s'épuiser. Mais au détour de la rue, un camarade les attendait qui leur a dit : « Viens, tu ne sais pas ce que c'est que la vie : je te l'apprendrai ! » Et le mal a mille portes secrètes et dérobées pour entrer dans l'âme inattentive, par les yeux, par les oreilles, par la bouche, par les mains, par tous les sens.

Et une fois qu'il est établi dans la place, il étend partout avec une rapidité inlassable ses affreux ravages. C'est le ver intérieur qui ronge secrètement le fruit presque mûr ; c'est le feu dévorant de la jouissance qui incendie l'âme et allume dans les yeux des éclairs effrayants de convoitise ; c'est le vent du mal qui secoue affreusement le corps et l'âme du pauvre enfant qui a perdu le nom de fils de la Vierge.

Et vos vultis abire! Mes chers fils, voudriez-vous, vous aussi, quitter Jésus pour suivre ces compagnons de mort ? J'entends bien ce soir votre fière et confiante réponse au divin Maître qui vous demande votre total amour : « A qui donc irions-nous ? Est-ce que vous n'avez pas, vous seul, les paroles de la vie éternelle ? »... Sans doute... mais l'expérience m'a appris la toute-puissance séductrice de l'esprit menteur et la naïve faiblesse des jeunes. Et je vous crie de toute l'émotion de mon âme l'universel danger. Le tentateur, pour vous entraîner, vous fera toutes les promesses, et, après avoir excité vos sens à mesure que vous grandirez, il flattera vos ambitions, il fera miroiter devant vous les honneurs, les situations enviées, les places lucratives. Il fera

passer sous vos yeux l'or et l'argent funestes qui ont aveuglé tant d'hommes : « Tous ces biens que tu désires, toutes ces faveurs que tu espères, je te les donnerai », vous dira-t-il. — Mais il y mettra une condition de servitude : « Je te les donnerai, si, te prosternant à mes pieds, tu m'adores. »

Enfants que Dieu a faits si grands, ne vous baissez pas devant Satan ni devant ceux qui le servent. N'ayant rien que de créé à vous offrir, il n'a pas de quoi emplir un cœur d'homme. D'avance et pour toujours, renoncez à ses tentations, pour être à jamais tout à Jésus-Christ. C'est le témoignage de vertu et de dévouée fidélité que la sainte Église vous demande ce soir comme à des fils sûrs et bien-aimés.

Vous aurez, pour le prêter jusqu'au bout, à travers les orages de la jeunesse et les difficultés de la vie, des luttes périlleuses à soutenir, des obstacles sans fin à surmonter. Mais, nourris du pain des forts, abreuvés du vin qui fait germer les vierges, n'êtes-vous pas, avec Dieu dans vos cœurs, de la race de ceux qui ne capitulent jamais? Laissez-moi du moins, enfants de l'Eucharistie, vous saluer de toute mon espérance, en finissant, comme des christs consacrés pour vaincre.

Et vous, parents chrétiens, qui êtes les protecteurs naturels de la foi, du cœur et de la volonté de ces petits, nés de votre sang, ne touchez pas, ne permettez pas qu'on touche à ces christs qui sont les oints de Dieu : *Nolite tangere christos meos.* Mais, vous souvenant de vos propres obligations envers le divin Maître, veillez comme sur un trésor domestique à la durée, à la splendeur de leur témoignage. C'est à la chaleur de vos convictions que leur foi doit se réchauffer, à la pureté de vos mœurs que leurs vertus s'épureront, à l'énergie de vos volontés que s'affermira leur courage.

Voyez ce que l'éducation chrétienne et l'Eucharistie en ont fait et ce à quoi ils se sont librement engagés. Maintenant ils sont vôtres! Quelle responsabilité terrible, si vos exemples demain ou vos négligences allaient fausser leur témoignage! Plus que jamais vous avez vis-à-vis d'eux charge d'âme. Pour que toujours ils restent à Dieu, pour qu'ils demeurent ses messagers, pour que leur vie sans tache soit une preuve de la foi, soyez vous-mêmes leurs apôtres et les fidèles témoins de Dieu!

NE SOYEZ PAS MÉDIOCRES

Mes chers Enfants,

A vos vœux de fète si unanimes, si joyeux, je dois une affectueuse réponse. En quelques mots je la ferai. J'y voudrais mettre tout mon cœur.

Et sans m'attarder à des remerciements, dont vous ne doutez pas, pour les heures charmantes de ce soir, ce sera pour vous dire un rêve de père que j'ai fait, un rêve ambitieux.

Dans le compliment d'exquise poésie, qu'au nom de la maison, tout à l'heure, l'un de vous, gentil entre tous, m'a adressé, vous m'avez prêté, sous l'emblème des fleurs, d'infinies vertus, que j'ai prises, — c'est bien cela, n'est-ce pas? — pour un programme. Je m'efforcerai d'y atteindre dans la mesure des réformes encore possibles à cinquante ans...

A mon tour, j'ai le mien pour vous, tout simple, mais souverain. Rien ne me ferait plus plaisir et rien ne vous rendrait meilleurs que de le réaliser.

Il n'entre pas en lui de vertus compliquées et

difficiles. Il ne fait pas appel à de grands mots pour s'exprimer. Les philosophes ne le trouveront pas parfait peut-être, parce qu'il s'enveloppe humblement d'une formule négative.

D'autres ailleurs disent : Soyez des hommes, des hommes distingués, des soldats, que sais-je de tous ces noms qui vibrent et qui sonnent comme un clairon aux oreilles des jeunes?

Ce soir, pour mot d'ordre, je me contenterai de vous dire : Ne soyez pas médiocres. Car s'il y a aujourd'hui un mal qui nous prend presque tous, une défaillance qui nous perd, une pauvreté d'âme qui nous paralyse et dont notre société meurt, c'est la médiocrité.

A force de vouloir faire les hommes égaux, de niveler tout, on a produit l'amoindrissement, l'effacement public. A force d'appeler sans discrétion tout le monde aux sommets, on a fait une génération lamentable d'hommes médiocres; et dans la foule immense de tous ceux qui croient pouvoir quelque chose, il n'y a plus presque nulle part d'autorité respectée qui s'impose et de libre chef qui sache commander. « C'est, dit Platon, la confusion d'où va naître un tyran. » Rien ne prépare mieux l'oppression que la médiocrité.

J'appelle médiocres tous ces hommes sans empreinte et sans relief, tous ces jeunes gens sans idéal et sans ambition qui vivent au jour le jour, terre à terre, qui ne prévoient rien, qui ne préparent rien, qui n'ont pas la force de regarder l'avenir, qui laissent tout dire et tout oser autour d'eux sans autre protestation, sans autres indignations, que des gémissements domestiques sur le malheur des temps...

J'appelle médiocres toutes ces âmes craintives et peureuses qui ploient à tous les vents de l'opinion, âmes de girouettes, âmes de roseaux; tous ces

caractères veules et rampants devant la fortune et le pouvoir; toutes ces volontés débiles, prêtes aux *oui* ou aux *non* des opportunismes quotidiens; toutes ces vies à deux faces, et toutes ces consciences extérieures qui prennent la consigne, non aux profondeurs sacrées de leur être, mais aux regards complaisants ou courroucés du maître.

J'appelle médiocres encore tous ces ambitieux incapables qui usurpent ici et là des charges qui les écrasent: qui se haussent aux fonctions suprêmes sans avoir l'expérience même des devoirs communs, et qui ne font le bien, partout où ils passent, que si l'occasion leur manque d'être méchants.

Ne soyez pas, mes enfants, de ces médiocres, de ces insignifiants, de ces effacés, de ces malfaisants. Mais dans le sillon de vos jeunes années, jetez la semence choisie de demain. Dans le bloc de votre nature toute neuve, comme des sculpteurs courageux, taillez vous-mêmes une image en relief. Marquez votre vie d'un signe qui soit vôtre.

La jeunesse est une attente... Développez patiemment, au contact les uns des autres, les énergies cachées qui sommeillent en vos âmes. Préparez dans l'humble effort de tous vos jours les œuvres viriles de l'avenir et les initiatives audacieuses. Faites-vous, au milieu de tant de faiblesses et de lâchetés actuelles, une conscience d'honneur, d'indépendance et de liberté.

A certaines heures, il y a péril à dire qui l'on est... Ne voilez jamais rien de vos vouloirs intimes et de vos convictions, sous prétexte que plus tard telle ou telle carrière serait fermée à vos légitimes ambitions. Quand on est vraiment grand, on passe par-dessus.

Tout seuls, vous et moi, nous ne pourrions rien peut-être. Mais tous ensemble, dressés à la même taille comme les épis pressés de vos plaines, à notre

tour nous emplirons l'espace; comme les flots inlassables qui montent du large, nous couvrirons la grève; comme les grands chênes de la forêt, du moins nous arrêterons l'orage.

Voilà l'égalité de grandeur et de puissance que pour vous j'ambitionne et où vous élèvera l'horreur de la médiocrité...

Qu'un jour, chacun et tous, vous soyez quelqu'un, quelqu'un d'utile, quelqu'un de bon, quelqu'un de fort! Je ne sais où la destinée mystérieuse vous réserve une place à remplir. Mais, où que ce soit, tâchez d'en dominer les devoirs pour qu'on dise en vous montrant : C'est un homme supérieur.

Je suis fier de vous toujours, mes enfants, quand je vous vois autour de moi, si nombreux, si fidèles avec le cortège brillant de vos dévoués maîtres avec les sympathies ardentes de tous les vôtres. Mais si je savais que vous êtes décidés, quelques-uns du moins, par une volonté sincère qui restera persévérante, à sortir de la foule commune, à vous frayer à travers les autres un chemin d'honneur, à monter à quelque cime de gloire, si je le savais et si vous vouliez me le promettre, vous feriez ce soir le plus heureux des chefs et le plus rayonnant des pères.

« IL N'Y A DE RICHESSE QUE LA VIE »

MES CHERS ENFANTS,

Vous attendez une réponse à vos vœux de fête. Traduits de tant de façons aimables, spirituelles et harmonieuses, au cours de cette soirée charmante, ils m'ont été trop au cœur pour que je me dérobe au devoir joyeux de vous dire combien je suis sensible à votre filial attachement.

Je voudrais, pour vous en témoigner ma reconnaissance, vous donner non pas un vulgaire congé — passagère jouissance d'enfants peu sérieux — mais un secret de bonheur et de puissance pour votre âge d'homme. J'en ai fait moi-même un peu, je crois, l'expérience, et il me paraît être tout un programme d'éducation.

Un écrivain anglais, qui fut le prophète de la religion de la beauté, l'a pris comme pensée fondamentale d'un de ses livres : « Il n'y a de richesse que la vie [1]. »

Ce que l'illustre économiste écrivait surtout au

[1] *Unto this last*, de John Ruskin

point de vue social, je le répète au point de vue humain. Quiconque développe la vie est un bienfaiteur public, et quiconque la possède plus abondante et plus parfaite a le trésor des trésors et devient un jour roi dans nos démocraties.

La vie, jeunes gens, c'est d'abord la santé. Je vous la souhaite. Sans elle que sont nos jours et qu'est donc la fortune? Ils échappent lamentablement aux mains débiles, aux têtes penchées, aux corps frêles. Mais les bras forts les multiplient et s'en font un instrument de domination.

Il me plaît, á cause de cela, de vous voir robustes et sans peur aux jeux ardents de votre âge, vous jetant follement peut-être dans les mêlées où les membres saignent, mais vous relevant plus endurcis sous les coups reçus qui activent les énergies.

Ce ne seront pas des hommes demain, les hommes du moins qui conviennent à nos luttes présentes, ces timides emmurés du foyer maternel qui tremblent à tout sacrifice et que les caresses pâlissent. Il faut à la jeunesse pour qu'elle vive et soit riche autre chose que les tendresses amollissantes et les gâteries domestiques. Elle ne grandit, brave et saine, que dans les libres espaces, aux ardents baisers du soleil et aux froides morsures de la bise.

La richesse, c'est la vie; mais pas la vie luxuriante du corps toute seule : la vie avec toutes ses aptitudes à la lumière, à l'admiration, à l'honneur, au courage, à la liberté, au pouvoir; la vie de la pensée personnelle, la vie de l'effort moral, la vie de l'action publique.

« La contrée la plus riche, dit Ruskin, est celle qui nourrit le plus grand nombre d'êtres humains nobles et heureux. » Ce fut longtemps la France. Mais cette gloire aujourd'hui lui demeure-t-elle toujours? Ou bien, comme le flambeau de sa foi, n'est-

elle pas en train de se déplacer vers des patries étrangères?

L'homme le plus riche est celui qui, ayant perfectionné au plus haut point les fonctions de sa propre vie, possède la plus grande et la plus secourable influence par sa personne et par ses biens sur la vie des autres.

Êtes-vous, jeunes gens, en qui sourd à pleines rives le fleuve de la vie, de ces riches bienfaisants? Ambitionnez-vous comme un idéal de l'être bientôt? Vous préparez-vous à le devenir par un travail assez profond de vous-mêmes et par un exercice assez intelligent et assez énergique de vos facultés latentes?

Pour être « nobles et heureux », par conséquent dignes de l'humanité, pour porter au faîte suprême de la perfection votre vie, pour acquérir plus tard sur vos concitoyens une suprématie qui s'impose et qui pour l'élite est le devoir, il faut ne pas vous borner présentement à être de beaux garçons, à lutter de poids et de vitesse, à savoir mener un char et une auto, ou — ce qui n'est pas sans difficulté, paraît-il, dans l'arène plus tranquille de vos salons — conduire un cotillon.

Ce que la société demande de vous, au prix de n'importe quels sacrifices, c'est la mise en valeur de ce qui est le plus vous-mêmes, de ce qui caractérise l'homme et le fait souverain partout où il les manifeste : les idées, les sentiments ou les amours, les volontés.

Par là, suivant leur grandeur, la vie se perfectionne; par là l'on devient riche vraiment; par là seulement vous exercerez le réel empire des esprits.

Je ne nie pas la puissance de l'argent sans savoir et sans vertu. Elle est monstrueuse et fatale dans les sociétés qui déclinent, parce que tout s'achète

lorsque tout est à vendre, les consciences, la popularité et les honneurs. Mais si la tyrannie de l'argent conduit à leur dernière demeure les peuples vieillis, les grandes idées, les amours généreux, les volontés vaillantes les ramènent à des heures inespérées des portes du tombeau.

Nous sommes arrivés à des jours décisifs qui appellent des libérateurs, c'est-à-dire des hommes qui le soient autrement que par le nom, par la parole et par l'habit, des hommes de vraie lumière et de réels progrès, des hommes d'ambitions ardentes et de cœur prodigue, des hommes d'énergie persévérante et de libre vouloir, non pas de ceux qui passent leurs jours à mentir à leur âme et à l'âme du peuple, mais des soldats qui se donnent tout entiers à ce qui est le bien, mais des citoyens qui se jettent en travers de tout ce qui est le mal avec un imdomptable courage et qui lui disent par toute leur vie dressée comme un rempart : « Tu ne passeras pas; je suis là! Tu n'arrêteras pas l'élan de ma pensée; tu n'écraseras pas ma liberté; tu subiras ma vertu. »

Ah! croyez-vous, Messieurs, que si dans chaque famille, dans chaque bourgade, dans chaque école, dans chaque cité, il y avait un homme ainsi debout pour penser, pour sentir et pour vouloir, la vie intense et rayonnante de ces hommes, la puissance levée de leur vie ne serait pas au milieu de la société une richesse invincible et dominatrice, un trésor grand ouvert d'espoirs et de résurrection, une réserve inépuisable pour demain? Ni les promesses, ni les clameurs, ni les violences, ni l'argent, ni la foule, ne tiendraient devant le pouvoir suprême d'une telle vie.

C'est ma joie — et mon orgueil peut-être, pardonnez-le-moi, mes enfants, — d'avoir consacré la mienne à en répandre à pleines mains, à plein cœur, les

germes féconds dans les sillons aimés de vos jeunes âmes.

Bien des graines tombées sur vos générations successives ont été perdues sans doute sous la torpeur des guérêts, ou se sont amollies, déjà levées, aux gelées printanières, ou ont été, presque mûrissantes, courbées par l'orage, ou bien n'ont pas rendu leurs espérances sous la faux.

Aussi du même geste inlassé, jetant encore sa parole, sans regarder en arrière comme ceux qui perdent courage, les yeux fixés sur l'avenir où Dieu nous attend tous pour nous juger, moins suivant nos œuvres que selon nos inspirations et nos lois, le semeur s'en va toujours, et s'en ira demain comme la veille, aussi loin, aussi longtemps que s'étendra la plaine...

Quand je serai vieux, me retournant enfin, si je ne vous y retrouve pas tous à l'âge d'homme, dressés à l'horizon comme une moisson, du moins j'espère — et j'y compte — pouvoir cueillir parmi vous assez d'épis d'or pour faire une couronne, la seule que j'ambitionne, tressée par le long et radieux effort de quelques-unes de vos vies.

LA VIRILITÉ CHRÉTIENNE

Mes chers Enfants,

Ce m'est une joie profonde et très douce de vous retrouver ce soir ici dans cette église aimée[1], où tant de fois, à pareil jour, je vous ai moi-même conduits, où toujours nous avons reçu si large accueil, où souvent j'ai eu le droit d'être fier de vous. J'y sens encore par une émotion que six mois passés de séparation n'affaiblissent pas, combien vous êtes restés miens et combien je vous demeure attaché par des liens que rien ne brisera.

Je vous avais donné tout ce que j'avais, tout ce j'étais. L'affectueuse volonté du pontife qui m'a éloigné de vous, en élargissant mon cœur pour y abriter d'autres âmes, n'y a pas resserré celles qui y avaient une place de choix. Ne vous dois-je pas d'ailleurs, après le rare bonheur de vous avoir aimés, tout l'honneur d'être devenu par vous ce que

[1] Allocution prononcée le 15 mars 1907, en l'église Saint-Aignan de Chartres, à la fête annuelle de Notre-Dame de la Brèche, après avoir quitté la direction de l'Institution Notre-Dame.

je suis. Merci, ah! merci et du passé qui fut si bon et du présent, dont votre rencontre éclaire les ombres, si laborieux qu'il soit.

Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'occasion publique de vous redire aujourd'hui ma gratitude et mon dévouement en présence de l'évêque dont l'amour paternel a grandi pour vous du désastre de tous les autres, en présence du directeur heureux qui fait naître la sympathie sous ses pas et que le succès couronne sans attendre, en présence de vos maîtres à qui je renouvelle en ce moment mes longues amitiés, en présence de vos familles fidèles que je veux prendre à témoin de mon vivant souvenir.

Mais on ne m'a pas demandé de réciproques et vains éloges. En cette fête traditionnelle de Notre-Dame de la Brèche, si suggestive pour les jeunes, parce qu'elle rappelle les combats, l'enthousiasme et la victoire, vous attendez de moi plutôt une leçon, une leçon guerrière, un appel aux armes, un mot d'ordre de bataille. — Je vous l'apporte.

Car si ce n'est plus l'hérésie qui campe sous nos murs comme au temps de vos aïeux pour dévaster la cité, pourtant il y a autour de nous encore, en nous-mêmes, quelque chose d'assiégé, contre quoi la haine mène une lutte ardente et qu'il faut défendre en soldats. La foi au Christ était l'enjeu d'autrefois. Aujourd'hui, dans le déclin de tout, le but même des conquêtes et des efforts a lamentablement baissé; et nous en sommes tombés, malgré tant de progrès annoncés, à n'avoir plus seulement la croyance chrétienne à maintenir, mais notre simple humanité, notre caractère viril, notre indépendance personnelle, nos libertés communes à sauver ou à conquérir.

A vos ancêtres on criait dans la mêlée : Restez chrétiens ! A votre génération que les événements

actuels épouvantent et alanguissent, il faut dire et je dis : Soyez des hommes!

N'est-ce pas le but élémentaire de toute éducation? Qu'est-ce qu'être homme, jeunes gens? Trois mots le définissent au sens moral, qui seul m'occupe ce soir : Penser par soi-même, suivre sa conscience, aimer la justice. La justice individuelle et sociale, l'indépendance, la pensée libre, voilà bien en effet le rêve immense qui, depuis longtemps déjà, pousse nos contemporains vers des horizons nouveaux, vers une société idéale, mais inconnue. Je n'en blâme pas l'élan. Il est la naturelle évolution de notre être qui aspire toujours au mieux, et j'y retrouve l'impulsion vers la perfection qu'a prêchée l'Évangile.

Mais s'il est divin quand il répond aux aspirations innées de l'âme, rien n'est plus funeste à l'épanouissement de l'homme, lorsqu'on ne sait pas le conduire. C'est le malheur survenu à notre société.

Le premier caractère de la virilité s'affirme, dit saint Thomas, par une pensée maîtresse d'elle-même. Par là nous ressemblons à Dieu, en étant ainsi fils de notre idéal et comme lui cause de nous.

Ce qui différencie l'homme des autres créatures, c'est qu'elles sont menées par des instincts ou par des lois, tandis que l'homme se porte lui-même et se pousse par sa pensée, allumée aux principes éternels.

Il a le pouvoir sublime de prendre conscience de lui et de se mouvoir seul vers sa destinée. Quelle ivresse la première fois qu'un jeune homme a une pensée et une action qu'il croit siennes! Il demeure ravi et il s'admire, il se sent grandir à une hauteur divine, où souvent, hélas! le vertige de l'orgueil le prend.

Vous êtes à cet âge de la raison naissante, mes enfants, où, pour rappeler une belle parole de

Malebranche, un flambeau paraît plus grand qu'une étoile : ce qui explique chez les jeunes tant d'erreurs déplorables.

Les hommes d'aujourd'hui, comme des enfants, dans l'engouement d'une science superbe qui leur a révélé tant de secrets, ont éteint les étoiles pour s'éclairer aux flambeaux ; et l'orgueil d'une pensée qui a répudié toute inspiration céleste, par suite toute règle intellectuelle, a produit parmi nous une dépression d'esprit, un esclavage mental qui diminue chaque jour la virilité des nouvelles générations.

Car c'est un fait que la guerre au symbole religieux n'a pas émancipé l'homme dans la mesure de ses promesses. Pour penser librement, on a effacé, au nom de la raison, la croyance à certaines vérités indispensables qui impliquaient Dieu et dont l'humanité vivait depuis des siècles. On a remplacé le *credo* des principes par le *credo* des faits, sans s'apercevoir à quelle décadence intellectuelle fatale on condamnait l'homme, privé par là même de tout contrôle de sa pensée. Sans autre règle que les mobiles phénomènes, il a abdiqué la force que lui donnait un dogme immuable et il est devenu, croyant rester le disciple de la science, la proie des opinions changeantes, des préjugés, des formules vagues, du livre à la mode, des journaux en vogue, du maître en faveur.

Qui donc, en effet, à part quelques rares esprits, pense aujourd'hui par soi-même? J'entends prôner partout la pensée libre. On a, dit-on, secoué le joug des doctrines aveugles et des religions tyranniques ; on a projeté la lumière vengeresse sur toutes les légendes naïves du vieux temps et le dernier homme du peuple, l'enfant dès son école, par la vulgarisation intelligente de toutes les sciences, est mis à même de se faire une opinion sur toute chose. Est-ce donc pour cela, dans la confusion de tant

d'idées qui se mêlent, que tout est aujourd'hui ébranlé dans l'ordre intellectuel, qu'aucun système de philosophie ne tient plus, que tout chaque jour est remis en question, que les notions les plus élémentaires de la vérité sont niées ou méconnues et que tous les esprits flottent incertains, tristes épaves du naufrage universel des doctrines?

Alors des malfaiteurs intellectuels partout s'élèvent qui asservissent les âmes désemparées : c'est le philosophe avec l'appareil trompeur de ses raisonnements; c'est le romancier avec le charme de ses descriptions; c'est l'artiste avec la séduction de ses images; c'est le journaliste avec la souplesse de ses mensonges; c'est le maître avec le prestige de son enseignement; c'est le pouvoir même avec l'influence prodigieuse qui s'attache à tout commandement. Il y a de ce fait sur la pensée contemporaine, détachée des grands principes directeurs de la vie, une puissance monstrueuse qui s'exerce, à laquelle peu d'esprits échappent. Il y a créée de ce fait une atmosphère malsaine d'idées où toute énergie intellectuelle s'étiole et s'annihile.

L'opinion qui est la pensée vulgaire, cette pensée la plupart du temps insignifiante de tout le monde, règne en maîtresse, et l'opinion, quand on la sert, est meurtrière de la virilité qui est précisément le caractère par lequel chacun s'affirme.

J'avais raison de vous dire, mes enfants, que pour être homme il faut d'abord penser par soi. Mais penser par soi, ce n'est pas se réduire à soi, s'isoler en soi; ce n'est pas prétendre se passer de Dieu et des hommes : c'est accepter au contraire tout ce qu'ils nous ont légitimement appris; puis c'est défendre à quiconque n'est pas ou ne dit pas la vérité l'accès de son âme; c'est livrer à toute erreur qui se masque la bataille intime de la lumière et de la sincérité; c'est briser sans pitié,

comme des idoles, toutes les idées reconnues fausses; c'est conquérir des idées nettes et des idées précises; c'est élargir par un effort persévérant le cercle de ses connaissances, c'est ensuite, non pas se faire le dominateur de l'esprit des autres, mais répandre autour de soi la vie intellectuelle et susciter des esprits qui vivent eux-mêmes de leur pensée.

Voilà, mes enfauts, le premier signe de la virilité. Ne laissez donc pas prendre aux fausses doctrines vos âmes, mais, par le culte fidèle et enthousiaste de la vérité : Soyez des hommes.

Être homme, voyez-vous! cela consiste d'abord à avoir sa pensée à soi, une pensée précise, une pensée juste : ce qu'on appelle des principes, ce qu'on nomme des convictions.

Parce que les hommes de ce temps n'ont plus de convictions, ils n'ont plus le respect sacré de la conscience, en dépit des grands mots qu'ils prennent pour en parler toujours, et ainsi descendus de l'idéal, à une époque d'indépendance effrénée, ils ne savent pas rester libres en leurs actions. Dieu sait pourtant si la liberté est dans la bouche des hommes! Et jamais peut-être les âmes n'ont été plus vénales et plus esclaves, parce que rarement on a foulé aux pieds comme aujourd'hui, avec un pareil mépris, la conscience. C'est ce qui arrive toujours quand Dieu est détrôné.

On s'imagine grandir l'homme en le soustrayant à l'autorité divine; tout simplement on le décapite et il tombe à l'anarchie de la conduite après celle de la pensée, qui est de tous les états le plus tyrannique.

Phénomène singulier, que l'horreur de tout devoir et de toute autorité provoque, au lieu de la liberté, la servitude! Mais regardez donc ce qui se passe autour de nous. Quelle est la loi actuelle de la plu-

part des actions humaines, quel est le motif des efforts qu'on demande communément à la jeunesse?... De loin en loin j'entends encore théoriquement jeter, dans la mêlée des intérêts qui s'agitent, le nom vieilli du devoir, le rare nom de l'honneur, qui s'attardent à inspirer la vie de quelques arriérés pris en pitié par la foule... Mais ce qui pousse à agir et les jeunes et les vieux de cette époque, n'en disconvenez pas, c'est l'âpre égoïsme, c'est l'intérêt avide.

A l'argent, aux places, à l'ambition, aux honneurs, on sacrifie tout aujourd'hui presque sans pudeur. On a l'audace parfois d'établir comme un signe de puissance sa cupidité sordide ou sa volupté insatiable. Pour la satisfaire, nous voyons tous les jours que le fort renverse le faible, que l'habile écrase le timide. On devient ainsi de plus en plus l'esclave des passions qui brament après la jouissance et des hommes qui ont le pouvoir de verser soit l'apaisement des plaisirs soit le prix honorifique ou monnayé des trahisons du devoir.

Le mot sanglant de Tacite flétrissant l'abaissement de son époque et disant d'elle avec un dédain qui dure : « Elle se ruait lâchement à la servitude », ne redevient-il pas chez nous l'histoire quotidienne? La conscience, qui dressait l'homme en face du mal, n'ayant plus de soutien, laisse s'effondrer la virilité après la ruine de toutes les vertus antiques. Tout s'achète parce que tout se vend ; tout se paie parce tout vient s'offrir. Et alors qu'on ne respecte plus rien, on en arrive à tout craindre, et de tous les esclavages qui amoindrissent l'homme le pire est la peur. Non seulement elle laisse tout faire ; mais souvent elle est plus active au mal que la haine. Elle est capable de toutes les bassesses et de toutes les forfaitures.

Mes enfants, si vous voulez être des hommes et

en mener plus tard les combats, il faut devant l'audace et l'intérêt, comme devant l'opinion, relever la tête; il faut aller au devoir encore plus qu'à la science; il faut conquérir par le respect l'autorité qui seule donne la vraie et radieuse liberté. Ah! je vous en conjure, dans ce siècle où tant de fronts s'inclinent et où tant de mains se tendent devant les idoles du jour, vous autres enfants, sur qui l'idéal pur et libre encore se lève, vous autres qui n'avez rien souillé ni rien trahi, restez fièrement debout avec les mêmes espoirs des choses qui se refont, avec les charmes des printemps qui renaissent, avec les forces vives qui peuvent restaurer les vertus de notre société défaillante. Vous ètes, en face de ce qui disparaît dans la faiblesse, dans la lâcheté ou dans la peur, la semence choisie d'un lendemain meilleur. Ne mourez pas au sillon comme tant de graines folles et vides qui ne germent pas; mais soyez, quand viendra l'heure, la gerbe pleine qui nourrira de ses épis les hommes sains et forts de l'avenir.

Vous ne deviendrez ces hommes-là — hommes de principes, hommes de conscience et de liberté, — qu'à la condition d'ètre encore des hommes de justice; et pour parfaire votre virilité, je veux brièvement vous en expliquer le sens personnel et social.

La justice, comme on l'entend surtout aujourd'hui, c'est le respect pour le droit d'autrui. Elle ajoute à la valeur humaine une beauté qui rayonne au dehors; elle a cela de grand dans le rêve de nos contemporains qu'elle voudrait faire participer à sa propre élévation tous les autres hommes.

Messieurs, j'en salue l'idée sublime : c'est l'idée sociale chrétienne... Mais quand du rêve splendide je descends aux faits, hélas! cette justice entrevue par les hommes et prèchée par le Christ n'a pas encore répondu à nos appels. Elle devait nous égaliser tous, et je la trouve partout réduite à un

appétit de bouleversement universel, à une soif d'égalité intense. Elle est devenue la plupart du temps l'horreur de toute supériorité sociale. Des utopistes et des meneurs en promènent l'image triste et sanglante par le monde, ils s'en servent comme d'un tremplin pour leurs ambitions. Tout homme qui les écoute en est plus qu'amoindri; il en apprend les haines fratricides.

Car, mes enfants, la justice sociale est faussée qui rêve d'égaliser les hommes en les descendant tous. Si l'on veut qu'elle remplisse dans la société le rôle bienfaisant qu'elle y peut jouer un jour, ce n'est pas à l'abaissement universel qu'il faut travailler mais à l'élévation commune. Chaque homme, pour lui faire rendre ce qu'elle promet, a donc le devoir de monter lui-même par ses propres efforts aussi haut qu'il peut, pour se mettre en mesure de rendre plus tard à la société tous les services qu'elle attend. La paresse et l'inaction, sous prétexte d'égalité, sont par suite, en même temps qu'une faute personnelle, une faute sociale, parce que le refus d'une coopération possible est un vol au capital commun. L'élite dans une société n'est pas une injure aux moins capables, mais un apport de superflu qui sera reversé sur toute la foule qui vient et monte lentement par derrière.

C'est ainsi, jeunes gens, qu'il faut comprendre et exercer la justice, dans le labeur et le combat persévérants, pour acquérir des richesses et des victoires qui, en donnant à chacun une force supérieure, accroissent le patrimoine de tous. Pour être des hommes, des hommes complets, pleins de mérite pour eux et de prix pour les autres, je vous demande à cette heure où la justice sociale, appelée par tant de vœux, est méconnue par des milliers d'êtres inutiles, de vous faire, vous, les ouvriers patients et pacifiques de la justice, non pas par la

revendication brutale des richesses d'autrui, mais par la mise en commun de vos valeurs diverses et de vos mutuels efforts.

Cela peut-être est le grand devoir actuel des classes appelées dirigeantes, qui veulent sauver quelque chose de leur influence dans l'évolution présente des idées démocratiques. Cela du moins est l'obligation de quiconque a la prétention de donner à sa virilité tout le développement intellectuel et moral qu'elle comporte. Et, si humble qu'il soit, l'enfant, l'adolescent qui accomplit ainsi pour se parfaire tout son devoir envers la vérité, envers la conscience et envers la justice, est capable des plus grandes choses.

J'en prends à témoin une bien vieille histoire qui fera plaisir à tous les petits.

Vous avez lu dans la *Légende des Siècles* de Victor Hugo la charmante pièce qui a pour titre : *Aymerillot.*

Au lendemain de Roncevaux, Charlemagne revient d'Espagne avec ses douze pairs. L'empereur à la barbe fleurie est triste : il pleure son neveu Roland.

Tout à coup, du haut des Pyrénées, il aperçoit la ville de Narbonne étincelante au soleil. Il dit à ses plus vieux capitaines d'en escalader les remparts et de la conquérir. Mais, hélas! ce sont maintenant des vaincus, des découragés, et ils refusent tous, les uns après les autres, lorsque soudain sort des rangs

Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards, dont l'estoc bat les hanches,
Prirent pour une fille habillée en garçon.

Charles étonné demande quel est cet enfant, ce qu'il veut.

C'est un pauvre orphelin. Aymery se peint lui-même en trois mots, mais quels mots !

> ... Il plut au ciel de m'oublier
> Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
> Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres ;
> Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
> J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.

Et il entre... Et il prend la ville, parce qu'il est jeune, parce qu'il a les espérances et même les illusions de son âge, parce qu'il a de l'audace, parce qu'il a du cœur, parce que déjà il est homme.

Enfants de Notre-Dame de la Brèche, sans attendre les années viriles, des ruines à restaurer, aussi grandes que celles qui faisaient pleurer le vieil empereur, appellent vos efforts.

La vérité, la conscience et la justice réclament partout vos combats. Vous, sur qui se lèvent les longs jours de l'avenir : Soyez des hommes !

LE PRIX DE LA VIE

Mes chers Enfants,

Tous les ans, quand revient le jour solennel de la distribution des prix et que je vois cette sorte d'apothéose qu'on y fait aux jeunes vainqueurs, je me demande avec inquiétude si ce n'est pas donner un faux sens à la vie et lui imprimer une direction fâcheuse que d'attacher tant d'importance et de mettre tant de solennité à ces triomphes scolaires.

Pour déposer sur des fronts d'enfants la récompense — si méritée qu'elle soit — d'un modeste labeur, on convie tout ce que la cité a de plus digne, tout ce que l'amitié a de plus proche, tout ce que l'éloquence a de meilleur; on dresse une tente, on arbore des drapeaux; les harmonies retentissent, les clairons sonnent, les tambours battent, comme pour saluer un régiment qui revient de planter sur une terre conquise les couleurs de France.

Et ce qu'il y a de conquis, mes enfants, qu'est-ce donc?... Pas même la sûre espérance,... la vie sérieuse venant dans la suite donner tant de démen-

tis à ces premiers succès... Tout cela, c'est pour couronner de simples promesses; des promesses qui sont belles, assurément, belles en vous comme le matin, comme le printemps, comme la jeunesse,... mais que la nature, souvent, a autant et plus épanouies que vos efforts personnels.

J'en conclus que, pour ne point fausser le jugement des vainqueurs ni des vaincus, cette cérémonie du triomphe a besoin du moins d'une explication.

Le prix de la vie, qu'en somme il suffit de remporter, tient à deux choses essentiellement distinctes suivant l'âge qu'on a : à l'espérance quand on est jeune, à la vertu quand on est homme.

Dans un temps où tout a fléchi du passé : les caractères, les convictions, les croyances, les aspirations, les nobles enthousiasmes, n'est-ce pas une méthode d'éducation digne de respect que celle d'entretenir l'espérance au cœur des jeunes, de garder dans les âmes qui essayent la vie les illusions naïves des grandes choses faites ou possibles?

Malheur aux sociétés dont la jeunesse est tôt blasée; elles descendent par une pente fatale aux pires ruines, n'ayant plus les élans intimes de ceux qui croient à l'avenir. L'espérance, l'invincible espérance est le grand principe des résurrections morales, et des fêtes comme celle-ci en répandent la bonne semence pour demain.

Les enfants s'y préparent par des ambitions qui font peut-être naître l'orgueil, mais qui, par compensation, développent toutes les énergies cachées en eux. Ils s'habituent à l'héroïsme des grandes luttes prochaines dans les victoires déjà rudes de leurs petits combats. Ils sont fiers de savoir que pour devenir quelqu'un et pour servir heureusement les saintes causes qui les attendent, ils n'ont qu'à suivre un peu plus loin le chemin ouvert devant leurs premiers pas glorieux.

En les saluant, Mesdames et Messieurs, comme des sauveurs possibles, vous faites vous-mêmes œuvre de rédemption. Vos applaudissements leur donnent des ailes qui peuvent les emporter aux meilleures destinées; et les remords tardifs, qui au bruit des louanges d'autrui montent au cœur des défaits d'un jour, deviennent quelquefois des impulsions toutes-puissantes vers un avenir que toute jeunesse à le temps de refaire.

Voilà pourquoi nous donnons solennellement des prix!

Mais il y a quelque chose d'autrement essentiel et sacré que ces signes d'espérance; c'est la vertu, la vertu nécessaire à quiconque veut exercer une influence durable.

Suivant qu'on lui fait à l'école une part plus ou moins large, on différencie l'éducation et on oriente diversement la vie. Qui ne préfère à l'homme de succès l'homme de vertu? Chers enfants, notre rêve est que vous soyez tous les deux... On nous accorde volontiers de savoir former l'un; on nous pardonne moins de réussir aussi à faire l'autre...

Heureusement, les succès humains, si mystérieusement départis quelquefois, ne sont pas la preuve dernière de la valeur, et la vertu peut être suprême, sans que les hommes en sachent rien ou quoiqu'ils feignent de l'ignorer. Mais où elle manque, tout n'est que vaine parade et stérile mensonge. Que de gloires précoces ont ainsi passé sans lendemain, parce que la vertu vraie n'en était pas la base!

C'est l'infirmité de cet âge pourtant, et la naturelle faiblesse de bien des familles, de croire aveuglément aux surfaces qui brillent, sans se soucier des solides fondements qui demeurent. Cette tendance réserve à beaucoup des déceptions cruelles au seuil de la maturité. L'éducateur doit se souvenir

que les espérances de la jeunesse ne sont que la préface de la vie; la vertu seule en est la page écrite pour l'avenir.

Aussi, sans vouloir changer l'usage traditionnel des prix, j'ose dire que les vraies et méritoires couronnes ne seront données, mes enfants, avec des retouches sérieuses au palmarès de la vie, que demain, demain quand vous aurez vécu, demain quand vous aurez lutté, souffert et servi, demain quand vous aurez prêté à la justice méconnue l'appui de votre parole et de vos actions hardies, demain quand vous aurez vengé le droit outragé, demain quand vous aurez conquis la liberté, porté fièrement le drapeau de la patrie, et glorifié Dieu en vous élevant vous-mêmes.

Ces solennités scolaires où vous triomphez ne sont donc point un terme où l'on se repose, mais, pour parler le langage de vos jeux, une sorte d'handicap d'où l'on s'élance plus libre en avant; et pour juger sainement les hommes, il faut, en escomptant leurs espérances, attendre leurs vertus.

Mais veuillez m'excuser, Monsieur le Président. J'avais seulement à vous présenter, et voici que, comme les papas qui font leurs adieux, je m'attarde à tout un discours. C'est l'espérance où l'on ne doit pas s'arrêter, quand le mérite est là qui réclame son audience.

Tout d'abord, je vous remercie, Monsieur, du fond du cœur, d'avoir bien voulu apporter aujourd'hui à nos enfants un enseignement qui couronne le nôtre, doublement autorisé par les convictions chrétiennes qui vous honorent et par la science élevée qui vous porte en ce moment au seuil des Académies [1].

N'êtes-vous pas aussi le patriote ardent, fils de

[1] M. Henri Welschinger.

cette terre d'Alsace, à jamais française de cœur! Ses regrets inlassables trouvent dans vos livres un écho qui passe toujours la frontière et la trouée des Vosges.

Votre éloquence est ainsi faite de ces trois amours : science, religion et patrie! Dites-nous tout cela; c'est ce que nous demandons. A votre inspiration si chaude, j'espère que ces enfants s'animeront jusqu'aux vertus qui font les hommes de cœur et de caractère, les bons Français, les bons chrétiens.

Vous avez, dans un chef-d'œuvre qui vous a mérité un jour le grand prix Gobert, tracé d'une main d'artiste la figure d'un jeune homme illustre, qui n'a pas réalisé, lui, ses magnifiques espérances, ce roi de Rome, cet impuissant Aiglon, trahi malgré ses nobles rêves, par la politique, par la santé, par les passions et peut-être par la destinée : tout ce qui tue les jeunes.

Ah! dites, Monsieur, dites bien à ces enfants que la patrie, notre chère France, ne peut se contenter aujourd'hui d'aiglons frivoles et téméraires, aux ailes meurtries sitôt poussées, ni de pauvres rois de Rome sans empire, mais qu'elle a besoin de citoyens vaillants qui réalisent au siècle nouveau les espérances de tous et qui règnent par des actions viriles sur nos destinées...

Nous vous écoutons, Monsieur; et d'avance, merci!...

LES LUTTES PRÉSENTES

Monseigneur,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers Enfants,

L'homme propose... et Dieu dispose...

Au lieu de la parole ardente du poète patriote[1] que tous nous attendions si impatiemment pour l'applaudir et qui nous avait fait, en des jours plus calmes, l'insigne honneur d'accepter la présidence de cette solennité scolaire, je n'ai plus à vous offrir que quelques mots, chauds encore de son cœur et vibrants de sa foi... Mais lui-même n'est pas là, retenu où vous savez par des événements supérieurs à nos volontés. Avec lui, je vous en fais mes excuses...

Il me télégraphie ces lignes :

« Prisonnier pour la liberté, vous envoie tous mes regrets de ne pouvoir venir parler à vos enfants. »

... Puisqu'il a fallu faire à la défense nationale de

[1] M. François Coppée, retenu à la disposition de la justice, lors des expulsions des religieux et des religieuses des écoles de Paris; juillet 1902.

la liberté le grand sacrifice de ne pas l'entendre, inclinons-nous avec respect devant la force de ces circonstances si graves. Ce sera notre façon discrète et ferme à la fois, — ne le remplaçant pas, — de prendre part aux protestations de la conscience publique, quoiqu'ici la sagesse des pouvoirs qui nous gouvernent demeure un idéal de paix à proposer en des régions plus hautes.

Il ressort de là un enseignement élevé et un devoir impérieux que je voudrais brièvement mettre en lumière. Grave sujet pour un jour de fête! Mais je ne puis pourtant vous dire des paroles insignifiantes et vides, ni des paroles joyeuses, alors que toute la France chrétienne va prendre le deuil de nos libertés détruites, et que la foi de nos pères, victime d'un ostracisme immérité, pleure sur tous les chemins de l'exil.

L'enseignement, mes enfants, qui éclate dans les faits de ces tristes jours, c'est qu'il faut plus que jamais aimer la patrie, cette patrie française dont nous sommes et voulons rester quand même et jusqu'au bout. Vous nous êtes témoins que telle est notre leçon quotidienne et que sans regarder jamais aux couleurs du drapeau, ni aux mains qui le portent, — pourvu qu'elles soient françaises, — nous n'avons rien de plus à cœur que de faire de vous de bons et dévoués citoyens de France, n'ayant d'autre ambition que la liberté pleine d'y consacrer nos vies.

Il est possible que nous ne comprenions pas la France comme d'autres la veulent et semblent la faire : amoindrie dans ses destinées, abaissée dans sa gloire, tremblante et partout fugitive devant l'étranger, tyrannique en ses frontières, mutilée dans ses provinces, divisée dans ses enfants, affaiblie dans son armée, décadente en son idéal, troublée dans ses croyances, oppressive en son

enseignement, apostate de sa foi séculaire et flagellée pour cela peut-être du Dieu qui l'aime. Non, non, messieurs, ce n'est pas là la France que nous rêvons... Et vous?

On nous accuse, parce que nous sommes attachés avant tout par les liens profonds de la foi aux traditions historiques chrétiennes du pays, d'arrêter l'évolution naturelle des idées modernes et de comprimer l'essor des tendances et des progrès populaires et de travailler hypocritement pour des partis qui n'ont plus guère chance de revivre et dont, nés du peuple nous-mêmes, nous n'appelons pas le retour. Aussi inhabiles qu'étrangers à la politique, ne nous renfermons-nous pas volontairement dans un domaine plus haut que les compétitions humaines?

Nous nous réjouissons comme tout le monde des découvertes scientifiques merveilleuses qui sont l'orgueil de cette époque et la gloire spéciale de quelques savants chrétiens. Nous applaudissons à l'épanouissement des doctrines humanitaires, — vrai renouveau de l'Évangile. Nous souscrivons avec vous aux droits de l'homme; mais parce que nous vous demandons d'être libres, en les revendiquant, de ne pas oublier nos devoirs envers Dieu, qui sont les fondements stables et constitutifs de tout état, cette liberté vous fait peur et provoque, rien qu'à l'acclamer, des violences inouïes des Césars antiques.

Pourtant nous ne pouvons pas voir s'en aller et tomber l'une après l'autre, sans un serrement de cœur angoissé et sans un cri indigné d'adieu, les vieilles vertus nationales de notre peuple : le respect de l'autorité, parce qu'elle n'est pas assez haute, assez divine; le respect de la justice, si elle devient inégale; le respect de l'honneur, si on le sacrifie à l'intérêt; le respect de la famille, dès qu'on méconnaît son

droit le plus sacré d'enseignement; le respect de la liberté, quand son salut passe pour un crime; le respect de l'armée, sainte gardienne de la patrie, dès qu'on la mêle aux partis pour l'y asservir; le respect de la religion, quand au nom d'une science qui ne sait apporter aucune compensation morale à la foi dévastée, on descend Dieu de son ciel, non pas seulement pour le méconnaître, mais pour le nier de plus près et que son nom auguste cesse d'avoir une mention officielle dans les programmes d'enseignement populaire.

Que va gagner à ce jeu antichrétien la mentalité de notre pays? Est-ce que les caractères y deviendront plus forts, les volontés meilleures, les passions plus douces, ou les vertus plus sûres? Il est permis d'en douter, à entendre les clameurs qui montent des bas-fonds d'une société qu'on ne contient pas longtemps avec des mots et des promesses vaines, mais qui veut des faits et des faits violents qui procurent au moins l'illusion d'un bonheur à prendre tout de suite par la force sous un ciel vide. Déjà sous l'orage des ambitions sont survenus, comme conséquence des principes chrétiens renversés, des naufrages lamentables de l'honnêteté publique. Une génération va suivre qui, élevée sans solides principes directeurs de la conduite, amènera d'autres désastres moraux peut-être irréparables.

N'êtes-vous pas effrayés, Messieurs, de l'absence de convictions profondes, en laquelle se fait fatalement dans cette atmosphère saturée de négations religieuses l'éducation des hommes? En un temps où le secret d'arriver est dans la promptitude à transformer ses opinions, la grande habileté consiste à avoir plusieurs faces suivant le goût du jour. Notre époque manquant ainsi d'idées fondamentales ne regarde guère au choix de celles qui la mènent. La vie publique étant légère, l'éducation n'est guère

que frivole. Les programmes visent à faire des gens instruits, mais paraissent ignorer qu'un peuple a besoin surtout d'hommes sérieux. On s'enquiert aux examens de savoir ce qu'un étudiant connaît ; on n'a pas égard à ce qu'il peut. La vertu qui seule donne la valeur n'est chiffrée sur aucun diplôme.

Avec cette manière de juger les autres, qu'arrive-t-il ? On sacrifie tout aux surfaces au détriment du fond. Il ne s'agit plus d'être quelqu'un, il suffit de le paraître. La vie, dès l'origine, se base ainsi sur un perpétuel mensonge, et il n'y a plus que des noms de vertu sans réalités. Il naît de ce système éducateur une société bien pauvre, une société sans inspiration supérieure, sans volonté, sans caractère, une société de jouisseurs, au lieu d'une société de gens dévoués, une société décadente comme le devient nécessairement toute réunion d'hommes indifférents aux grands principes absolus de doctrine et de morale qui relèvent une nation.

Jeunes gens de l'éducation chrétienne, ce n'est pas avec son cœur tout seul qu'il faut aimer la France, ni avec de posthumes clameurs que quelqu'un d'autorisé l'autre jour appelait des bêlements inoffensifs de moutons qui vont d'eux-mêmes au sacrifice. Le cœur, à certaines heures solennelles, inspire des héroïsmes sublimes, et sous l'empire des sentiments généreux on peut accomplir parfois des faits d'armes immortels, capables de sauver l'honneur national ou l'honneur chrétien, mais impuissants à refaire un état de choses rédempteur.

La France, il faut l'aimer, parce qu'elle est la patrie, parce qu'elle souffre, et qu'un vent de malheur accru au souffle des partis menace d'en ébranler les fondements et d'en dissiper la gloire. Voilà d'abord l'enseignement de ces divisions et de ses douleurs !... Mais pour la servir efficacement, il faut plus que des larmes, plus que des phrases, plus

même que des manifestations populaires: il faut des convictions sincères, des principes générateurs, des actions vaillantes et les mains encore pures de la jeunesse chrétienne. Voilà le devoir et le besoin actuel patriotique!

Ah! Messieurs, n'est-ce pas pour avoir trop méconnu ces choses essentielles, qu'aujourd'hui toutes les forces les mieux trempées de bonne volonté s'émiettent dans une impuissance lamentable et dans une stérilité dérisoire? Il y a eu, depuis cinquante ans que l'enseignement libre existe, des sommes de dévouement dépensées capables de sauver vingt sociétés. Mais ayant préféré souvent la fidèle et obligatoire pratique chrétienne aux solides idées éducatrices de l'initiative personnelle, on ne s'est pas aperçu que l'ennemi sceptique ou voluptueux, entrant à l'âge de la maturité par la porte mal gardée de l'esprit, a vite fait toujours de faire éclater le cœur sous la tempête des passions; et le pire danger est venu souvent des nôtres, secouant le joug par ambition, alors que les autres, tranquilles dans leur foi domestique invincible, oubliaient, pour jouir en paix des fortunes héréditaires, de se tenir vaillamment malgré le vent contraire à tous les postes de péril où l'influence publique se conquiert.

Est-il temps encore de ressaisir, par la résurrection des principes chrétiens, l'empire du bien qui nous échappe? On ne nous pardonne pas de l'espérer et de réussir à tenir en haleine par une armée de jeunes vaillances les opposants des convictions catholiques et françaises.

Depuis tantôt dix ans, la lutte des idées s'est faite plus ardente que jamais; et s'il reste encore une jeunesse indifférente et frivole qui se contente de rire, de boire, de s'amuser, de chasser et de vivre, une jeunesse blasée, précocement vieillie avant d'avoir rien fait, incapable d'effort, impuis-

sante à admirer, lasse de tout sans avoir pris d'autre peine que celle de jouir trop tôt, vouée au mépris qui ne tarde point, à côté d'elle, il en est une autre, fille habituelle de nos écoles, clairsemée dans la société, qu'enthousiasme la passion du bien, qui se prodigue par la parole, par l'action, par l'exemple en faveur de la patrie et de la foi, phalange fidèle de militants du devoir, petite élite de la victoire, germe fécond qui paraîtra peut-être mourir sur le sillon creusé, mais qui lèvera pour grandir comme une moisson d'épis au jour attendu et certain du soleil de Dieu.

Mes enfants, mes enfants bien-aimés, soyez de cette jeunesse-là pour demeurer fidèles à vos destinées et pour devenir bientôt les libérateurs que la patrie appelle.

Le mal social présent, c'est de manquer de convictions; c'est de ne pas croire à quelque chose de grand, de généreux, de surnaturel et de divin; c'est de ne pas mettre à la base de sa vie quelqu'une de ces éternelles vérités qui orientent à jamais une âme, quelqu'un de ces dogmes fondamentaux que l'on défend comme un patrimoine, quelqu'une de ces croyances pour lesquelles on meurt. Là est la vraie force de l'éducation. On n'est vraiment élevé que lorsqu'on s'est établi, comme dans une forteresse, dans l'un de ces grands principes directeurs de la conscience d'où rien ne fait plus descendre, soit dans l'honneur, soit dans le devoir, soit dans la justice, soit dans la liberté, soit dans le sacrifice, soit dans le foi.

Plus est supérieure la conviction qui inspire, plus elle est active, plus elle est puissante, plus elle est libératrice. Les simples idées humaines portent à l'héroïsme quotidien l'homme qu'elles conduisent. Rien n'arrête une idée sincère; elle va, elle triomphe, elle règne, qu'il s'agisse de l'idée de

fortune, de l'idée de gloire ou de l'idée de patrie.

Mais si c'est l'idée divine qui vient à inspirer une vie, oh! alors, il n'y a plus de limite à sa puissance. Dieu passe où il veut et nulle force humaine n'est de taille à lutter contre son idée.

C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, si, dans l'éducation que nous donnons, nous faisons large place aux devoirs humains, aux grands principes naturels, aux convictions morales, au-dessus de tout nous voulons tenir Dieu comme le meilleur guide et le plus sûr inspirateur. Dieu, voilà le principe souverainement éducateur qu'une société n'oublie jamais sans déchoir.

Laissez-moi vous rappeler à ce sujet les belles paroles qu'une voix éloquente[1] — toujours vibrante pour la défense du bien et de la liberté — vous adressait ici même, il y a quelques années, à la distribution des prix : « Je l'affirme : un peuple pris dans son ensemble qui répudie les hautes croyances, qui se laisse envahir par le scepticisme et la négation, n'échappe pas longtemps au matérialisme qui abaisse tous les caractères et vicie les meilleurs penchants de l'homme.

« L'homme bornant son horizon à lui-même devient le seul but de son activité, et la jouissance — la jouissance par tous les moyens — devient la seule règle de sa conduite. De là les avidités sans bornes, d'où naissent les revendications sans justice, et cette foule immense qui, désertant les autels du vrai Dieu, se prosterne devant les dieux ressuscités du paganisme, les dieux de chair et les dieux d'or.

« C'est pour les individus l'abaissement, et pour les peuples c'est le péril suprême : car, sachez-le bien, ce qui tue une nation, ce ne sont pas les défaites dont on prend de glorieuses revanches, les

[1] M. Paul Lerolle.

ruines amoncelées qu'on répare, les séditions qui s'apaisent. Ce qui cause la mort des peuples, c'est l'absence de foi, c'est la perte des enthousiasmes généreux pour toutes les grandes choses qui honorent, en l'élevant, l'humanité. Un peuple qui perd ces enthousiasmes, un peuple qui n'a plus cette foi est un peuple qui se suicide. »

Sursum corda, mes enfants, et toujours plus haut... Il se pourra, si l'avenir reste au nombre, que malgré votre valeur personnelle et malgré vos désirs, la France, non pas la France, mais ceux qui la gouvernent, méconnaissent la sincérité de vos convictions et répudient la loyauté de vos services. Mais par vos idées franchement chrétiennes, vous ferez pénétrer, en dépit de tout, les bienfaits de votre éducation à travers la foule indifférente qui peu à peu en sera transfigurée. C'est à cet apostolat patriotique que du moins je vous convie : apostolat fécond, service inaliénable du bien contre la liberté duquel on ne peut rien, puisqu'il réside tout entier dans la splendeur et la bonté de la vie.

Là, au for sacré de la conscience, dans cet inviolable asile où se réfugie l'honnête homme quand on le chasse de partout, là toujours on peut être un grand citoyen, homme de robe ou d'épée, homme de science ou de foi, homme d'action ou de prière, bon Français quand même, sous quelque habit que vous donne la destinée, à quelques rivages que vous conduise la carrière, en quelque poste obscur ou glorieux que vous enchaîne la consigne. Le lieu et le temps du sacrifice importent peu quand on est décidé à consommer au premier signal l'holocauste de soi-même pour les saintes causes qui inspirent et qu'on sert.

Je descends, mes enfants, de ces hauteurs du devoir où les circonstances m'ont porté sans effort et sans regret, pour revenir aux couronnes plus

modestes qu'ont méritées vos premiers labeurs et vos premières luttes d'écoliers. Recevez-les, qui que vous soyez, comme la récompense d'un essai plein de retouches possibles au cours des années, et non comme l'arrêt décisif d'une valeur que le temps modifie amèrement quelquefois pour les trop superbes, arrêtés par de précoces triomphes en leurs tournois d'enfants. Demain seulement garde le secret des vraies victoires. Ayez l'ambition saine et permise d'y marquer votre place par un service plus dévoué et par un amour plus intelligent de la patrie que les autres. Inspirez-vous des paroles de foi que l'écho en ce moment vous apporte de partout et des exemples généreux que l'histoire de la liberté enregistrera. Sans être un factieux, on a le droit d'être traité en citoyen. Soumis aux lois de son pays, on peut y voir une alarme...

Pour le salut de l'avenir, jeunes gens, soyez des hommes, des citoyens et des chrétiens ; des hommes de liberté, des citoyens de dévouement, des hommes de convictions...

C'est mon espoir et mon adieu !

LA CONSCIENCE, L'INITIATIVE ET LA SOCIABILITÉ

MES ENFANTS,

. . . .

Quels hommes serez-vous demain? Quels citoyens? Quels chrétiens?

Laissez-moi très simplement vous l'affirmer : A peu d'exceptions près, les hommes, les citoyens, les chrétiens que vous aurez préparés ici dans l'étude, dans le sacrifice et dans la foi.

Sans doute, la vie parfois vient donner de solennels démentis aux vertus, comme au défaillances de l'écolier.

Il y a des triomphateurs orgueilleux qui échouent lamentablement aux premiers obstacles et aux premières séductions de l'existence, mais aussi des artisans obscurs de thèmes et de versions qui surgissent au-dessus de tous dans la société par la persévérance du labeur.

Il y a des enfants indomptables à l'école que rien non plus ne dompte sur le chemin de la carrière qu'ils embrassent, parce que la volonté folle du

jeune âge devient l'inébranlable caractère de l'âge mûr.

Il y a des anges de piété au collège qui seront les sectaires de demain, parce que leur foi, toute de sentiments empruntés, n'a pas pris de racines dans des connaissances religieuses profondes.

Ces revirements toujours possibles du mal et ces revanches de la vie sur l'école doivent empêcher les maîtres de porter des condamnations hâtives et décisives, comme de s'épanouir en joie sereine, soit que la vertu rayonne sur le front, soit que le vice semble familier au cœur du jeune homme.

Demain seul décidera en dernier ressort de ce que vous serez.

Mais pourtant aujourd'hui en est le germe qui porte tout l'avenir ; et la loi des hommes comme la loi naturelle, c'est qu'on ne moissonne que ce qu'on sème ; c'est que les arbres bons ne produisent ordinairement pas de fruits mauvais et que les raisins ne croissent pas sur les ronces.

Vos années de collège ne sont donc pas des semences vaines, et si vous avez le secret désir, — qui ne l'a intérieurement? — de faire honneur un jour à votre éducation, de rendre fiers de vous les maîtres qui vous élèvent, le premier devoir qui vous incombe ici est un devoir de conscience.

J'appelle devoir de conscience la haine du mal, la haine farouche, intransigeante, inexorable du mal, et le goût délicat, l'amour passionné, le culte enthousiaste du bien [1].

Plus on pénètre sa vie — ne le comprenez-vous pas? — de ces deux sentiments, plus on est homme.

Vous entendez dire partout aujourd'hui que les

[1] Cf. Didon, *le Sentiment dans l'éducation.*

hommes manquent et que les générations nouvelles s'appauvrissent encore.

Pourquoi ?... N'est-ce point que les consciences sont en baisse ? N'est-ce point que l'estime du bien, l'estime pratique et se traduisant par des actes bons, faiblit parmi nous ? N'est-ce point que le mépris du mal est moins universel et moins profond ?

Il est devenu, par suite du relâchement des mœurs publiques, par suite de l'incroyance officielle, par suite des négations hardies du devoir, si audacieux, si populaire, si séducteur, que la plupart des âmes désemparées le trouvent excusable, sinon quelquefois méritoire.

Nous vivons à cause de cela dans une atmosphère morale où rien ne se reconnaît plus des austères et pures vertus d'autrefois, où les pires actes n'inspirent plus de honte, où toutes les lâchetés trouvent des prétextes, tous les compromis des intérêts qui les motivent, toutes les trahisons des admirations secrètes, quand cela n'est pas des applaudissements et bientôt des honneurs.

« On ne voit partout que des consciences vénales et vendues, dressées au mensonge et prêtes aux capitulations les plus ignominieuses, consciences hypocrites qui ne rougissent plus de rien, pas même du mensonge public et solennel, et qui se drapent pour défendre leurs vices et les couvrir d'une réputation d'honnêteté mal acquise [1]. »

La jeunesse se ressent à l'école de cette dégradation des énergies humaines, de cette diminution de la pudeur morale, de cette décadence du respect, de cette glorification du vulgaire et du moindre, de cette apothéose de la médiocrité.

De là viennent ces blasés précoces qui restent indifférents à l'honneur, à la vérité, à l'idéal, aux

[1] P. Dilon *le Rôle de la mère dans l'éducation de ses fils.*

dénis de justice, aux viols du droit, à l'oppression de la liberté, que n'émeuvent plusles saintes causes, que n'entraînent plus les junéviles ardeurs, qui pactisent par un lâche silence ou par une imitation servile avec tout méchant qui parle et qui ose, pour qui le bien c'est l'intérêt et le plaisir, le mal la seule déveine d'être pris, et la conscience l'œil attristé d'un maître qui n'empêche aucune faute, quand l'âme n'a plus de juge intime pour venger le devoir outragé.

Si toujours, mes enfants, l'éducation qui fait l'homme, l'honnête homme, a dû se baser sur la conscience, j'estime qu'aujourd'hui, en ce temps de laisser-faire universel, plus que jamais il faut recourir à elle, la revendiquer, la glorifier.

Et quand je parle de conscience, je fais appel sans doute à cette raison supérieure qui parle mystérieusemeut au cœur de l'homme et fonde en lui les vertus naturelles, mais je m'élève aussi jusqu'à cette loi divine de l'Évangile qui ajoute à l'autorité du devoir la sainte majesté du Christ et qui porte le prestige de son commandement plus loin que les actes, jusque dans le secret de l'intention.

Je voudrais que durant les années de votre éducation, vous contractiez le respect, vous développiez en vous le culte de la conscience ainsi entendue, que le nom seul, l'ombre même du mal vous effraie, que l'image du bien vous attire, que le sentiment du devoir vous soit sacré, que toute lâcheté vous offense, que toute justice, toute vérité vous émeuve, que toute faute vous inquiète, que toute vertu qui vous a pour témoins vous ait pour admirateurs, que dis-je? pour acteurs et même, s'il y faut un extrême courage, pour héros.

Là seulement est l'éducation parfaite, la vraie élévation et la splendeur de la vie.

Car la conscience n'est pas la vertu réservée de la virilité.

Croyez-vous donc qu'elle puisse tout à coup naître de la longue habitude de mépriser les petites obligations?

Vous nous dites, jeunes gens, pour excuse à vos quotidiennes défaillances, que ses prescriptions au collège ne portent la plupart du temps que sur des vétilles et des minuties et que vous saurez bien, au seuil de la maturité, reconnaître l'autorité des devoirs qui méritent un sacrifice.

Sans doute la manœuvre n'est pas la guerre. Elle souffre certains manquements sans désastre. Mais les héros non plus ne s'improvisent pas... peut-être pas même les simples soldats.

Quand vos oreilles et quand vos yeux de jeunes hommes se seront blasés au spectacle et au récit du mal, quand votre cœur aura perdu dans la familiarité des moins bons sa pudeur, votre volonté son énergie, votre esprit sa droiture, vos actions leur délicatesse, où retrouverez-vous tout cela? Comment faire ensuite resplendir autour de vous ces vertus émoussées?

Pour avoir été, tout jeunes, rebelles aux lumières de la conscience, vous traînerez des vies éteintes, amoindries, impuissantes, les vies insignifiantes et pâles de tant de nos contemporains qui ne paraissent plus savoir dans le désarroi public des mœurs distinguer entre le bien et le mal, entre le oui et le non.

L'Écriture nous dit qu'ils boivent l'iniquité comme l'eau. C'est la punition du mépris de la conscience.

Il y a un second devoir de la jeunesse qui veut faire figure un jour dans la société : c'est, quand on a basé sa vie sur le bien, le devoir de l'initiative.

Il semble qu'à une époque remuante et agitée

comme la nôtre, tout entière tournée vers les gains rapides et les fortunes promptes, le besoin de prêcher l'initiative à la jeunesse ne se fait pas sentir. L'expérience pourtant parle autrement.

Par initiative, j'entends l'élan spontané de la vie vers une destinée, le choix précis, intelligent et précoce, de la carrière, la direction persévérante de l'énergie personnelle vers le but, la mise en branle hardie de tous les efforts qui peuvent y conduire, la recherche active des moyens, l'esprit de suite dans les conquêtes intellectuelles et morales.

Vertu compliquée, comme vous le voyez, qui demande de l'audace, de la souplesse, de la fermeté, de l'endurance, du caractère, pour choisir, pour ne pas dévier, pour avancer, pour briser l'obstacle, pour se maintenir, « sinon on sera comme un fétu de paille que le vent emporte, un de ces trains de bois qui descendent le fleuve avec le courant[1]. »

Vertu nécessaire, sans laquelle aujourd'hui, dans la mêlée des appétits qui absorbent et des ambitions qui montent toujours, on est fatalement condamné à l'effacement, à la mise de côté, au retard du moins, à l'oubli, à l'écrasement et à la ruine, au néant.

Pensez-vous pourtant que ce soit une vertu naturelle et une vertu commune ?

Malgré les leçons de la vie, « ce qui nous est naturel, ce n'est pas l'action, c'est plutôt l'inertie. Le mouvement perpétuel chez l'enfant et le jeune homme donne l'illusion de l'initiative. Mais, à y regarder de près, la légèreté et la dissipation même ne sont chez eux que des formes de cette paresse universelle qui est à la nature humaine ce qu'est pour la matière la pesanteur.

« N'acceptez-vous pas comme tant d'autres, avec

[1] V. *Prêtre Educateur*, mai 1905, p. 131 et 135, *passim*.

beaucoup trop de facilité dans le bien comme dans le mal, qu'on pense et qu'on veuille pour vous et qu'on vous dispense ainsi de l'effort continu ? »

La faute n'en est peut-être pas qu'à vous seuls.

« Une des grandes erreurs du système d'éducation française, écrit le P. Didon [1], une des erreurs non seulement de pratique, mais de doctrine, et par conséquent beaucoup plus grave, je vais vous la signaler d'un mot.

« On s'imagine que l'éducation consiste à dresser, à contenir, à comprimer les natures.

« L'éducation au contraire est un art, l'art vigoureux d'émanciper les natures... Qu'est-ce que vous voulez faire de natures contenues, comprimées, liées, enveloppées toujours de bandelettes; de natures dont vous serez la conscience, dont vous serez l'esprit, la force, qui avant d'agir viendront vous trouver : — Mère, père, maître, que dois-je faire?... — Mais, mon enfant, tu as l'âge...— Voyons, comment dois-je aller ici ou là?... — Enfin, tu dois bien raisonner, décide-toi... — Ah ! alors je dois y aller ?... — Il faut te résoudre, mon petit, par toi...

« Mais on ne songe qu'à maintenir le plus possible les enfants en tutelle, et quand on a vu un petit bien dressé, bien adouci, comme ceux auxquels on veut apprendre des tours de clown, alors on est heureux... — Ah ! il est si gentil ! Eh bien ! qu'est-ce qu'il va faire?... Ah ! il ne sait pas, le pauvre enfant !... Oh ! il est bien jeune et bien incapable de le savoir. — Mais vous le savez peut-être, vous?... — Mon Dieu, non, je ferai ce qu'il voudra...

« Alors on voit l'enfant qui ne sait pas, la mère qui ne sait pas, le père qui sait moins encore...

« Voilà bien, prise sur le vif, une grande faiblesse

[1] Cf. P. Didon, *le Rôle de la mère dans l'éducation de ses fils*, p. 16 et suite, *passim.*

de l'éducation française! On l'a dit avec raison : C'est là préparer des générations de fonctionnaires, des hommes mûrs pour le servage ou des apprentis révoltés; mais ce n'est pas faire des hommes libres, ce n'est pas créer une race solide, émancipée, dressée au gouvernement de soi-même, capable des entreprises audacieuses, des risques immenses, mais des victoires gigantesques aussi et des conquêtes décisives. »

Pour être forts un jour, mes enfants, autant qu'il est en vous, habituez-vous sans orgueil et sans crainte à ne compter que sur vous-mêmes, à n'attendre pas des autres ni de l'Etat l'appui nécessaire à vos œuvres. Traitez dès maintenant vos propres affaires, non pas par caprice, mais par dignité, par conscience.

A mesure que vous grandissez, sachez vous conduire tout seuls, en l'absence comme en la présence du maître, prenant la règle pour guide, mais non pour supplément de votre volonté.

J'ose vous dire — oh! les mères ici ne m'entendront pas peut-être : — Aimez les combats, ceux de l'esprit d'abord, ceux de la vertu sans doute qui s'appellent l'émulation, mais ceux aussi de vos jeux physiques, les luttes de force et d'adresse et même un peu le danger, qui donnent la souplesse et la robustesse à vos corps, et font vos âmes plus éveillées, plus actives et plus saines.

La mollesse de l'éducation actuelle n'a-t-elle pas contribué, elle aussi, à tuer l'initiative?

Avec tous les docteurs à potions, à pilules, à calmants, à glycérophosphate, à chloral, et que sais-je encore? pour mieux digérer et pour mieux dormir, on a élevé des êtres chétifs et frêles qu'un souffle brise.

C'est le grand air respiré à pleins poumons qui fait monter la sève toute-puissante de la vie; c'est

le grand ciel bleu dans lequel les idées ne rencontrent pas de limites, non pas la chambre close, qui inspire les généreux essors; c'est la bonne fatigue d'une course haletante, non pas toujours la leçon de morale ennuyeuse au coin du feu, qui dompte la passion mauvaise.

A ces jeux fougueux comme aux joutes d'écolier, le jeune homme apprend qu'il peut devenir chef et créateur à son tour, qu'il a une énergie propre, une force personnelle, avec lesquelles sa volonté virile accomplira plus tard des prodiges.

Ainsi se révèle à lui l'initiative. Dans l'endurance et dans l'effort, il s'anime d'une vraie passion pour le travail, d'une sympathie étrange pour la lutte et même pour le péril.

« La joie enivrante des batailles gagnées, des obstacles vaincus, prépare son âme et l'ouvre toute large à tous les sentiments qui débordent dans les êtres actifs, entreprenants, vaillants, noblement ambitieux, ne se reposant jamais tant qu'il reste une œuvre utile, honnête et grande à réaliser [1]. »

Mais l'initiative qui est un si noble devoir humain risque de tomber dans l'individualisme.

Quand on se sent fort, si on n'est pas vraiment bon, on est tenté de prendre pour devise cette maxime égoïste : *Chacun pour soi*, ou, *tous pour chacun*. Ce serait la ruine de la société.

La société n'est-elle pas fondée sur le don mutuel ou sur le sacrifice de l'homme à l'homme et de chaque homme à tous les hommes? Le dévouement est donc l'essence de toute société. Il y a ainsi un troisième devoir de l'éducation, qui est le devoir de sociabilité, devoir grave, devoir peu compris.

A celui, jeunes gens, qu'elle reçoit parmi ses

[1] P. Didon, *le Sentiment dans l'Éducation*, p. 16.

membres, la société, vaste échange de services, donne et demande quelque chose. Elle exerce sur lui des influences; elle a vis-à-vis de lui des exigences. Aux unes et aux autres, l'homme véritable doit être préparé.

C'est un fait que la vie sociale nous apporte à chaque journée les éléments de notre vie matérielle, comme aussi la plupart de ceux dont s'alimente notre esprit. Elle est le principe, non seulement des commodités et des aises qui semblent indispensables à l'existence moderne, mais encore des joies qui comptent parmi les meilleures et les plus délicates. Nul ne saurait énumérer tout ce dont il est redevable à ses frères et mesurer ce que représente en lui l'appoint de la société.

Mais il est évident qu'on ne participe à beaucoup de ces avantages, en particulier aux exemples, aux conseils, aux lumières d'autrui, aux amitiés, aux relations sociales qu'à la condition de s'y prêter, de s'y ouvrir, de s'y confier. C'est précisément à une telle disposition d'esprit et de cœur que le langage courant donne le nom de sociabilité.

Ce nom exprime plus que le bonheur et le profit d'être avec les autres; il en traduit le besoin. La politesse et l'urbanité, qui en sont les signes extérieurs, supposent au fond l'humilité et la conscience de sa propre insuffisance.

Cette éducation est donc fausse qui prétend que tout enfant est bon par soi, comme quelquefois des maîtres peu psychologues se plaisent à l'écrire, qu'il n'y a pas de lacune dans sa nature, qu'il possède toutes les qualités. Elle le dresse à se mentir à lui-même, à s'illusionner, à se grimer devant sa conscience et devant autrui, à se méconnaître complètement. Elle rend toute vie sociale impossible, et comme sans vie sociale il n'y a pas de vie heureuse et intégrale, elle attriste et annihile les âmes les

plus épanouies et les plus ouvertes à l'action.

Comment voulez-vous que les fils malheureux d'une telle éducation s'associent? Ils se croient universels et l'association demande qu'on se croie imparfait. Ils peuvent se suffire et l'association se fait dans le besoin senti de sa propre impuissance. N'est-ce pas le sentiment de leurs imperfections qui porta les premiers hommes à l'état social?

A ceux qui vont entrer dans la vie, il faut donc d'abord donner la vertu de sociabilité pour en faire des êtres capables de vie sociale.

Mais la société ne se borne pas à agir sur celui qui y prend part. Elle exige de lui une réciprocité de services et d'actions. Tout membre d'une association quelconque ne se doit-il pas, suivant ses forces, au bien de la communauté? Ne faut-il pas, qu'au lieu d'accaparer pour lui, il paye en dévouement sa dette sociale et dans une mesure d'autant plus large qu'il a reçu davantage?

Attentifs à profiter de tous les bienfaits de la société, les hommes, d'ordinaire, les jeunes comme les vieux, se montrent facilement oublieux et négligents, quand il s'agit d'y collaborer. Ils la considèrent, semble-t-il, comme une institution commode dont ils ont droit d'attendre toutes sortes d'avantages, sans être obligés jamais de la payer de retour, ni même de lui témoigner quelque reconnaissance.

Je voudrais, mes enfants de Notre-Dame, que vous ne soyez pas de ces jouisseurs ingrats et égoïstes, mais qu'au devoir de la conscience et de l'initiative, vous ajoutiez toujours l'essentiel devoir de la sociabilité, qui seul en parfait l'accomplissement.

Un jour qu'il s'adressait à des jeunes gens, Brunetière leur disait ces graves paroles : « Nous sommes comptables, mes amis, à tous ceux qui nous entourent de l'emploi de nos forces et de notre

intelligence. Nous ne sommes pas nés pour nous, et avant d'être nos maîtres, nous sommes les serviteurs de la patrie et de l'humanité! Aussi toutes les fois que nous abusons de notre intelligence, manquons-nous à la loi de notre espèce, et nous abusons de notre intelligence toutes les fois que nous n'en usons que pour notre intérêt. A mesure donc que nous comprenons et que nous savons plus de choses, et qu'ainsi nous disposons d'un pouvoir plus étendu, ce ne sont pas nos droits qui augmentent, ce sont nos obligations... Quiconque l'ignore ou le méconnaît, il peut bien être un peintre ou un poète habile et savant, un profond philosophe ou un chimiste illustre, que sais-je encore? Mais croyez, mes amis, qu'il n'est pas un grand esprit, ni même une âme généreuse, ni peut-être seulement un homme. »

Si jamais de telles paroles furent vraies, n'est-ce point pour les jeunes chrétiens de nos écoles dont la religion même fait du dévouement au prochain un devoir capital? Et si l'obligation de travailler au bien social existe toujours, quand donc fut-elle plus grave qu'aujourd'hui où le besoin en est si grand?

L'heure n'est point de s'enfermer dans sa tour d'ivoire et d'y vivre les bras croisés, indifférent aux luttes qui se livrent dans la plaine ou sur la place publique. Chacun doit entendre et méditer en leur donnant un sens chrétien les paroles du poète :

Dans le vent, dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
« Je retourne dans le désert. »
Malheur à qui prend ses sandales,
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité!
Honte au penseur qui se mutile,
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité!

La générosité, l'ambition de n'être pas inutile, la volonté de servir les grandes causes en péril, et de sauver la société en perdition, la promptitude à sortir de soi, la force de se donner aux autres, telles sont, mes enfants, à l'heure où nous sommes, les vertus sociales nécessaires que je me plais à saluer dans les aînés de cette institution.

Si vous êtes à l'école, si quelques-uns du moins deviennent consciencieux comme eux, actifs comme eux, dévoués comme eux, vos maîtres n'auront pas perdu leurs efforts. Ils vous suivront avec fierté dans les carrières diverses où je souhaite que germent vos sacrifices, que s'affirment vos progrès, que s'épanouissent vos mérites et que triomphent vos vertus.

Mais consciencieux, actifs, dévoués, c'est-à-dire honnêtes hommes et bons citoyens, comment, mes chers fils, le deviendrez-vous? Ah! il n'y a qu'un moyen de l'être tout à fait. Quand on ne va pas jusqu'à Celui que je vais dire, on obtient des consciences, des initiatives, des dévouements partiels, honorables quoique incomplets, méritoires quoique mesurés. Je me découvre avec respect devant ceux qui portent en eux le signe auguste déjà de ces vertus naturelles.

Mais c'est au Christ Jésus qu'il faut demander la vraie et totale loi de la conscience, l'exemple divin des initiatives créatrices, l'impulsion des dévoûments inlassables.

Ailleurs qu'en Lui, tout est limité, tout est flottant, tout est passager. Lui, il illumine les consciences à l'extrême splendeur; il dilate les cœurs à la céleste mesure; il meut les volontés à la sublime audace.

Si bien, mes enfants, que, pour être sûr de vous dans l'avenir, je n'ai qu'un mot à vous répéter pour que vous le viviez, un mot qui résume tous vos

devoirs, le mot d'amour que Blanche de Castille disait à son fils, la parole de généreuse tendresse que le P. Didon rapporte de sa pieuse mère et que les uns et les autres nous avons entendu avec émotion de notre père quelque jour : Va, mon fils! pourvu que tu restes sage!

Et sage, vous savez ce que cela voulait dire quand ils le disaient, ceux-là. Vous savez ce que cela signifie, quand à mon tour, ce matin, je vous le dis.

Pourvu que tu restes sage!!! C'est-à-dire que tu continues de croire au Dieu de ta première communion, au Christ de ta jeunesse; que tu l'adores et que tu l'aimes toujours; que tu fasses le bien sous son seul regard, que tu le serves sans cesse, que tu travailles pour Lui, que tu étendes son règne, que tu accomplisses sa sainte volonté, que tu te dévoues à cause de Lui pour les autres!!!

La conscience, l'initiative, la sociabilité, ce sont ainsi les sublimes vertus chrétiennes. Je vous les souhaite, mes enfants, et j'y compte demain pour chacun de vous, pourvu, ah! pourvu que vous restiez sages!!!

DES HOMMES, DES CITOYENS, DES CHRÉTIENS [1] !

Messieurs,

Dans les heures graves que les événements sociaux en se précipitant nous amènent, s'il est une consolation pour demain, c'est l'intelligence que le public chrétien a prise des œuvres comme celle qui ce soir nous réunit en foule, c'est la sympathie ardente qui monte de tous les rangs vers ceux qui y consacrent leurs efforts, c'est l'entrain juvénile et plein de promesses de toute une génération neuve qui met dans une ostensible foi à Dieu la direction de sa vie.

J'ose dire en même temps que, de toutes les entreprises catholiques actuelles, à côté des écoles — et peut-être au dessus — il n'en est pas de plus fondamentale pour la classe populaire que les patronages d'apprentis et d'ouvriers. Peut-être en effet la charité chrétienne, qui s'est épanouie au siècle écoulé dans des œuvres prodigieuses, s'est-elle

[1] Discours prononcé le 6 mai 1906, à l'église Saint-Pierre de Chartres, pour la fête du patronage de Saint-Joseph.

attardée trop longtemps à subvenir aux besoins matériels des travailleurs, des indigents et des infirmes, sans penser assez aux causes morales qui multiplient dans une société la détresse, sans organiser assez tôt les œuvres de rédemption intellectuelle, qui est pourtant la seule efficace rédemption.

Car où donc est aujourd'hui le mal profond qui jette l'effroi dans le pays et qui fait à certains jours monter le frisson au cœur des honnêtes gens devant des revendications de plus en plus violentes ?

Il est, non pas dans l'abaissement des salaires, non pas dans la dépréciation de la main-d'œuvre, non pas dans la surenchère des produits de première nécessité, non pas dans la durée du travail, non pas dans l'injustice du patron. Il est réel dans les idées que les doctrines antireligieuses ont répandues parmi le peuple sur tout cela; il est menaçant dans la mentalité sociale qui résulte d'une guerre lente et sûre de trente ans contre la foi, d'un esprit de laïcisme à outrance, qui, en arrachant de la foule tous les espoirs célestes, s'est efforcé de la repaître d'utopies et de chimères, l'a affolée d'orgueil, lui a donné le vertige par une inoculation funeste de faux savoir et a excité, sans les satisfaire, toutes ses ambitions et toutes ses convoitises.

Le mal, Messieurs, il est surtout dans l'école athée dont les premières générations arrivent à la maturité de la vie avec une âpreté de besoins insatiables, avec des haines qu'aucune résignation n'apaise, avec des audaces qu'un ciel vide encourage.

Pous lutter contre cet enseignement que j'appelle antidémocratique puisqu'il fait la révolte et non la paix du peuple, nous avons à grands frais élevé des écoles où nous posons dans les jeunes âmes des principes de respect et d'autorité, où nous élaborons

des vertus de justice et de patience, où nous établissons des croyances moralisatrices.

Etait-ce là la meilleure œuvre à faire? L'école chrétienne qui préserve les enfants un à un comme des fleurs en serre, pour les laisser retomber dans les milieux les plus opposés, vaut-elle la presse chrétienne qui garde le bon esprit d'une famille, d'une cité, d'un pays, et fait à tous par conséquent une atmosphère sociale propice au bien public? Je vous soumets le problème en passant; il est digne d'étude.

Car vient une heure dans toute vie, heure particulièrement décisive ; c'est celle du passage de l'enfance à l'adolescence, ou celle encore du passage de la jeunesse à la maturité, celle où l'enfant va devenir homme et marcher publiquement au chemin voulu par lui : heure de crise souvent, heure d'hésitation, d'angoisses et de combats d'où toute la carrière dépend.

A ce moment-là, malgré la préparation des premières années, si sérieuse qu'elle ait été, il y a comme une ivresse de première liberté qui éblouit et aveugle les meilleurs, comme un esprit de vertige qui emporte l'âme aux extrêmes. Une lutte terrible, quelquefois très longue, s'engage alors à l'entrée de la vie entre l'infirmité humaine et la volonté du bien.

On dirait que l'ennemi des âmes jeunes les attend à ce passage pour leur livrer ses plus rudes assauts et prendre plaisir à démonter ironiquement pièce par pièce ou jeter d'un seul coup par terre, dans des ruines pleines de larmes et de honte, l'édifice de l'éducation chrétienne, comme s'il lui importait peu que l'enfance et la jeunesse fussent à Dieu, pourvu que la virilité lui reste[1].

Nos patronages, Messieurs, sont le rempart, l'armure ou le refuge de cette heure angoissante, qui sonne pour les fils du peuple, plus terrible que

[1] Cf. : Vous êtes des dieux.

pour tous les autres, parce que la plupart du temps il y a, au foyer de l'ouvrier, plus de tentations et moins de défense, moins d'exemples forts et plus de périls, plus d'inexpérience et moins de ressources. Et comme leurs portes ouvertes à toute bonne volonté attirent de plus en plus des écoles même adverses les âmes sincères, voyez : l'idée laïque n'a rien trouvé de plus sûr à leur opposer que le plagiat antichrétien des œuvres post-scolaires pour balancer leur triomphe.

Mais l'invention est nôtre et le secret ressort de charité divine qui l'anime reste inimitable. Je voudrais, ce soir, vous en dire le programme et le caractère. Tous, Messieurs, comme ces enfants, vous y trouverez une leçon à prendre et de multiples vertus à réaliser.

Vous n'attendez pas que je vous expose en détail une œuvre variée comme le patronage Saint-Joseph. Ne vous est-elle pas connue, puisque par tant de manières elle s'exprime au dehors en travaux, fêtes et manifestations de toutes sortes ? Me plaçant bien plus haut, j'atteins tout d'abord son but qui est éminemment social... je dirai mieux : éminemment humain. Il s'agit ici premièrement, suivant le conseil de l'Apôtre, de faire ce qui à l'heure présente manque le plus à notre pays : des hommes.

On en cherche partout, comme le philosophe, et ils sont si rares que lorsqu'on en rencontre un, d'âme loyale et bonne, qui paraît seulement en porter le signe, tous les hommes sages se comptent sur son nom. Les écoles dans leur sphère essaient d'en former; mais la plupart quittent les bancs avant de le devenir. On n'est pas un homme pour avoir suivi de longs cours de lettres et de sciences, subi des examens et conquis des diplômes, appris seulement à écrire et à parler devant ses frères.

Etre homme, créé à l'image de Dieu qui est par essence l'acte pur, qu'est-ce donc, c'est philosophiquement agir.

Etre homme, c'est travailler, c'est lutter. Le travail est l'exercice de nos facultés; la lutte en est l'exercice malgré l'obstacle [1].

Les êtres inférieurs travaillent peu... et quand je vois l'ouvrier en révolte contre le travail, je crains toujours une déchéance de l'humanité... Avez-vous remarqué au bord des grèves, sous le sable battu des flots mourants, le paresseux effort du mollusque? Son travail se réduit à ouvrir lentement ses valvules et à absorber l'eau amère. Il vit à peine, être sans progrès.

Mais l'aigle, qui plane en plein ciel, tend au vent ses ailes immenses, pour fondre d'un élan terrible sur sa proie. C'est un lutteur, l'oiseau royal.

L'homme digne de ce nom plane plus haut que l'aigle, et habite des déserts plus vastes que ceux qui sont remplis du rugissement des lions.

L'homme véritable est un grand combattant, un conquérant inlassable. Tout, chez lui, regardez, est en action effrénée pour réaliser et accroître son être, depuis les cris inarticulés qu'il pousse, les poings fermés, devant l'obstacle au berceau jusqu'aux efforts sublimes où le portent ses ambitions, jusqu'aux élans magnifiques par lesquels sa pensée parfois s'arrache aux liens du corps.

L'homme n'est pas un roi par nature, mais par conquête, par l'application de cette loi qui est sa puissance : *Labor omnia vincit, improbus*. Le travail persévérant, opiniâtre, triomphe de tout.

Vous pouvez juger à cela votre degré d'humanité et mesurer à cette règle fixe votre faiblesse ou votre pouvoir individuel et social.

Etre homme, c'est donc avoir tout ce qui fait le travail heureux : de la volonté d'abord, une volonté qui sait ce qu'elle veut et qui a pris conscience de

[1] Cf. Didon, *l'Education présente*; *passim*.

ses énergies cachées. Hélas! où sont-elles les volontés humaines aujourd'hui dans le camp des bons? J'y trouve des désirs, mais des désirs craintifs; j'y trouve des âmes bien disposées, mais des âmes de girouettes, des âmes de roseaux qui ploient à tous les vents de l'opinion, à tous les souffles de la brise populaire.

Etre homme, c'est avoir de l'initiative, c'est se déterminer par soi, sans subir d'oppression : cela caractérise l'individu. Autrement on est quelconque, sans effigie personnelle et sans empreinte. Et la plupart de nous nous sommes des effacés, des suivants, des moutons, c'est-à-dire des gens résignés d'avance à tout subir, gémissant stérilement au coin du feu sans rien faire sur le malheur des temps où nous vivons, lamentablement penchés sur un passé mort qu'on ne fera pas revivre, dans la position abattue des saules pleureurs sur les tombes, des gens qui abdiquent toute initiative de conduite, qui pensent toujours comme le plus fort et le dernier qui parle, qui s'alignent, de peur de se compromettre, à la queue les uns des autres, dans des partis où les derniers mènent les premiers.

Etre homme, c'est avoir de l'indépendance, c'est secouer le joug de l'intérêt et du plaisir, c'est obéir à ses convictions personnelles ; c'est n'être pas passif; c'est ne pas monter en aveugle et en captif dans la barque ou dans le char de l'État qui distribue les faveurs et les emplois; c'est mépriser au besoin les faveurs populaires et répéter à l'occasion cette parole sublime d'un membre de la Constituante à ses accusateurs, que je voudrais voir gravée dans tous vos cœurs: « Vos clameurs ne me troubleront point : car de tous les murmures je n'ai jamais craint que ceux de ma conscience [1]. »

[1] Malouet.

Etre homme ainsi, c'est manifester intrépidement sa force. Et la première force de l'homme consiste encore moins à vaincre les autres, à dominer les événements et les obstacles, qu'à triompher de soi-même et de ses propres passions.

Jeunes gens en qui l'homme est en formation, je vous le dis, à vous surtout, et c'est pour cela que vous êtes au patronage : *Confortamini*, soyez forts.

Forts contre qui? contre quoi?

Vous connaissez votre âge. Vous n'avez qu'un ennemi... Les enfants et les adolescents sont étourdis, les hommes ambitieux, les vieillards intéressés, et les jeunes gens passionnés, entraînés violemment au plaisir, je dirais même viveurs, si l'expression n'était pas aussi brutale qu'exacte.

Or, c'est là que doit porter tout l'effort de votre vitalité morale et religieuse.

Travaillez donc, luttez, prenez des forces contre la passion qui est en vous ou qui essaie au détour du chemin de vous saisir par votre robe de chair. Elle a tué déjà tant d'espérances de vertu, anéanti tant de promesses, éteint tant de lumières! Soyez fermes, vous, toute la vie, mais surtout à vingt ans, parce que la jeunesse est l'âge où les forces vives s'accumulent et préparent en s'accumulant des réserves sacrées d'énergie sans lesquelles l'homme est incapable de produire les pensées fortes, de concevoir les longs et vastes desseins, et d'accomplir les héroïques devoirs [1].

Pour être ainsi fermes et rester hommes dans la plénitude de ce nom, ah! il faut encore, outre la volonté, l'initiative et l'indépendance, avoir de l'endurance ; il faut apprendre à peiner et à souffrir, il faut aimer le sacrifice. Et notre génération sensuelle a comme principe de vivre à l'aise et sans

[1] Cf. Didon, *loc. cit.*

gêne. Vous ne savez pas tous les hommes que tue dans le germe cette maxime funeste. C'est avec une sagesse prévoyante et une raison bien digne d'applaudissements qu'on a introduit au patronage ces exercices physiques qui vous enseignent l'effort, qui vous imposent la résistance, qui vous tiennent le corps tendu dans une lutte où l'âme s'éveille. La douleur, jeunes gens, quand elle est librement voulue, est une nourriture, non pas un poison; c'est un breuvage amer. mais tout-puissant, qui crée l'homme meilleur. Les générations fortes ne sortent pas des nids de duvet, mais des demeures où l'on ne craint pas les larmes. Avec des êtres de verre on ne refait pas une société. Il faut être de bronze pour sauver aujourd'hui quelque chose et agir vraiment en homme.

Mais, au-dessus de l'homme actif et fort, il y a l'honnête homme, et ce qu'on veut au patronage et ce qui convient si bien partout, c'est former d'honnêtes ouvriers, d'honnêtes gens. Vainement on cherche au problème social une autre solution. J'appelle honnête homme celui qui ne pactise avec aucune obligation, l'homme intransigeant avec le devoir, incapable de félonie, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, l'homme probe dont le cœur n'a jamais conçu, ni la main exécuté l'injustice, qui non seulement a respecté les biens, la vie, l'honneur de ses semblables, mais encore leur liberté, leur perfection morale, surtout leur conscience, qui fut observateur de sa parole, fidèle dans ses amitiés, sincère dans ses convictions, uniquement attentif aux commandements et aux défenses, aux délicatesses et aux réserves de la loi intérieure, se rappelant qu'un juge invisible et supérieur enregistre là-haut les moindres actes et les pensées les plus ignorées.

Ah! mes frères, quelle gloire humaine c'est d'être ainsi simplement honnête homme!

Pourtant l'honnête homme n'a pas à notre époque les faveurs publiques. Il n'arrive pas souvent aux meilleures places, ou bien il a vite fait de les perdre, quand il les a, ignorant la flatterie. D'ordinaire, il s'enrichit lentement, malaisément. En tout cas il ne fait pas si brillamment, j'allais dire si bruyamment que d'autres, ses affaires. Il n'obtient rien de ce qui s'achète, n'ayant rien à vendre. Il n'a rien de ce qui se ramasse au hasard du chemin parce qu'il faudrait se baisser. Un certain monde trouve piquant de se moquer de l'honnête homme par ce temps où tout se met à l'encan.

Mais l'honnête homme a malgré tout sur l'opinion un indéfinissable prestige. Il exerce autour de lui un empire que rien ne détruit et qu'on n'envahit pas. Il possède une autorité qu'on respecte, un nom qu'on honore, une couronne de gloire qu'on envie, un avenir qui dépasse l'humanité.

L'honnête homme est comme un roi, roi peut-être exilé dans une société corrompue, mais tout prêt pour être le chef des restaurations prochaines. Ce nom d'honnête homme vaut, Messieurs, tous les titres, tous les rubans, toutes les décorations, tous les honneurs. Rien ne le remplace, et, pour troubler la gloire du plus orgueilleux des tyrans, il suffit toujours du mépris d'un honnête homme. Il n'y a pas de grandeur pareille à celle d'un citoyen qui, regardant du haut en bas de sa vie, dût-il gagner son pain par le dur travail de ses bras, peut se dire avec fierté : Je n'ai ni autorité, ni fortune, ni diplôme, ni science peut-être. Mais je suis un honnête homme et à défaut de tout autre héritage, j'en léguerai aux miens le nom immaculé et glorieux.

L'opinion publique, aujourd'hui plus que jamais, dans le désarroi des mœurs, réclame d'honnêtes hommes, des hommes de devoir et de conscience.

Si elle en réclame, c'est qu'elle n'en a pas. Quand l'ouvrier n'a pas de pain, il rugit en demandant du pain. Quand l'âme nationale demande des consciences, c'est que les consciences lui font défaut. Elle en est affamée.

Pourquoi ce besoin et pourquoi cette disette? Je vais vous le dire [1].

D'abord, parce que nous sommes en république [2]. Autrefois, il suffisait que le souverain fût homme d'honneur. A présent, étant tous souverains, nous sommes tenus par nos droits mêmes d'être tous des hommes de conscience, sous peine de décadence. Il faut, dans nos associations multiples par lesquelles nous participons au pouvoir, que chacun soit fidèle à sa fonction et ne trahisse rien, n'obéisse jamais au seul plaisir, ni à l'intérêt, mais au bien exclusif, c'est-à-dire soit prêt à chaque heure au sacrifice de soi. Rôle sublime que bien peu savent tenir, et que les circonstances actuelles désapprennent tous les jours aux plus droits.

Il y a disette de consciences parmi nous, parce que le mouvement d'incrédulité qui emporte notre génération est la dépression croissante, la diminution et l'énervement de la conscience. A mesure en effet que Dieu se voile, l'homme moral s'affaisse. En voici les raisons philosophiques.

« La conscience est un agent libre [3]. Or un agent libre n'est gardé dans la rectitude que par le contrôle, par la responsabilité. C'est le nerf de son action. La responsabilité devant qui? Devant le chef. Pourriez-vous me dire quel est le chef de la conscience, ce pouvoir intérieur, impénétrable? De qui relève-t-il? Des pouvoirs humains? Il les juge...Du chef? Il le condamne au besoin. »

[1] Cf. Didon, *passim, loc. cit.*
[2] Cf. Birot, *Mouvement religieux.*
[3] Cf. Didon, *passim, loc. cit.*

« La conscience — et c'est par là que je voudrais relever l'âme du peuple — la conscience, ô peuple, qui luit et vit dans toute poitrine humaine, est un pouvoir divin qui ne reconnaît aucun maître sur la terre et qui ne relève que de Dieu. Tu supprimes Dieu : tu enlèves à la conscience sa responsabilité. Elle n'a plus de comptes à rendre. Or la loi est fatale. Un agent qui n'a plus de comptes à rendre se corrompt, tombe en dissolution et se détruit. Par conséquent, toute doctrine négative du bien est un corrosif de la conscience. Tout pouvoir qui écarte Dieu de l'homme est un pouvoir destructeur de la conscience. Détruire la conscience, c'est détruire le fondement de tout. Voilà pourquoi nous qui la gardons, nous prêtres, qui en faisons la culture, nous demeurons en vérité le véritable soutien des sociétés humaines, et voilà pourquoi encore ceux qui sont fidèles à nos doctrines restent dans le pays les meilleurs citoyens. »

Les autres éducateurs aussi sans doute, après la négation de toute idée religieuse, sentant que là est le dernier rempart du bien, en appellent hautement encore à la conscience. Mais tous les grands mots d'honneur, de respect de soi, de dignité personnelle sur lesquels ils veulent la faire reposer sonnent « comme un glas lorsqu'on a enseveli les dieux ». Et il ne suffit pas pour qu'elle revive d'en évoquer le nom glacé à l'école, tandis qu'une guerre insensée lui est livrée partout.

Tous les jours la licence des écrits populaires ravage la conscience et la raison aussi dans toutes les classes sociales.

Les railleries du scepticisme, les blasphèmes retentissants de l'impiété, se font entendre tous les jours jusqu'au fond de nos faubourgs et de nos villages, dans la maison du pauvre et de l'ouvrier, à son foyer et dans son atelier. Croyez-vous que

ces négations ne troublent pas profondément l'âme du peuple? Elles pervertissent son esprit désarmé et incapable de se défendre. Elles étouffent dans sa conscience la semence des vérités divines qu'une première et lointaine éducation y avait déposées, et qui le consolaient aux heures sombres. Elles empêchent même l'éclosion naturelle de cette autre semence que Dieu lui-même laisse tomber dans toute âme tirée du néant au moment de sa naissance : idées innées, salutaires inspirations, principes lumineux qui éclairent les longs et douloureux chemins de la vie [1].

Tous les jours, une presse, audacieuse dans ses négations, astucieuse et séduisante dans ses images, troublante et passionnée dans ses excitations, se présente partout où pleure et souffre une créature humaine. Elle se présente sous les apparences de la science, d'une science derrière laquelle il n'y a souvent, il est vrai, qu'un faux Monsieur, mais de cette science dont le nom seul comme celui de liberté exerce aujourd'hui une si étrange fascination sur les esprits.

Le peuple à son école devient sceptique, incrédule et inique. Il perd le sentiment du respect; il discute avec la loi morale; il déchire une à une les pages de l'Évangile; il doute de l'autorité du maître et du prêtre; il ne croit plus à la sincérité de ceux qui s'attribuent la mission de lui parler au nom de Dieu.

Comment voulez-vous que la conscience se retrouve nette et précise, délicate et droite, dans la confusion lamentable des idées actuelles, où la libre discussion de chacun met en doute les vérités les plus sacrées et les mieux établies, où les plus élémentaires devoirs et les plus strictes justices sont

[1] Cf. Méric, *Énergie et liberté.*

citées à la barre corrompue du premier journaliste ou faiseur de romans venu, où tout ce qu'il y avait jusqu'ici de vénéré et d'auguste est calomnié, bafoué, trahi par ceux-là mêmes qui en avaient la garde?

Les sophistes ont appris au peuple que l'âme n'existe pas, que la croyance à la vie future est une illusion, que le bien moral, c'est la jouissance, et le mal la douleur, que la vie est un champ de bataille où la force prime les droits, que le lien conjugal est une chaîne forgée par la superstition, que l'amour est libre, que les patrons sont des exploiteurs, que la patrie est une chimère, que la propriété c'est le vol, et qu'il doit être lui-même dans le monde moderne émancipé le principe souverain de l'autorité, de la justice et de la loi.

Il entend ainsi contester, nier, maudire les principes qui protégeaient la dignité humaine et les lois qui assuraient la sainteté du foyer domestique, et il voit autour de lui, dans la société démoralisée, affolée, la réalisation pratique, vivante, insolente, des théories qui auraient autrefois soulevé sa conscience et indigné ses convictions.

Ah! vous dites après cela, Messieurs, que les consciences sont en baisse! Mais les consciences sont en baisse parce qu'on a vicié leur atmosphère On a fait depuis vingt ans des efforts inouïs pou enlever à notre société tout ce qui élève l'âme tout ce qui réfrène les passions égoïstes et jouisseu ses, tout ce qui contient dans de justes bornes le ambitions. On lui a prêché par toutes les voi autorisées le matérialisme, et l'on s'étonne qu'ell ait le culte de la matière, et que la moralité publi que y succombe, et que les consciences, ensevelie et comme roulées sous le flot de tant d'agitation malsaines, ne trouvent plus de voix pour parler d devoir. On a abaissé le regard des foules vers le

exclusifs horizons de ce monde, et l'on s'étonne qu'elles se précipitent aujourd'hui, devant elles, à la conquête violente de ce qu'on lui présente depuis si longtemps comme le vrai bien [1].

Ce qui m'étonne, Messieurs, c'est plutôt que la société, malgré tant de secousses, tienne encore debout. Elle ne résiste que par l'appui inconscient d'un christianisme ignoré.

Plus nous le ferons revivre, plus nous réagirons efficacement contre les causes de la décadence sociale qui nous menace et que déjà nous subissons.

Nous n'ouvrons que pour cela des écoles et des patronages chrétiens, pour conserver dans la jeunesse et dans le peuple la race amoindrie des consciencieux. Car à former des hommes et des consciences, les moyens naturels ne suffisent pas, il y faut des moyens surnaturels. Seule la foi peut prescrire, avec une maîtrise assez haute, la pratique de toutes les vertus qui constituent l'énergie et la dignité humaines, et seule aussi proscrire les vices et les révoltes qui en sont l'opprobre, parce que seule elle donne les lumières et les secours dont a besoin notre faiblesse, parce que seule elle suit l'homme jusqu'aux sources de la moralité, en condamnant jusqu'à la pensée et jusqu'au désir du mal, parce que seule elle saisit tout l'être humain, l'enveloppe par l'autorité de ses dogmes, la sainteté de sa morale, l'exercice de son culte et la puissance sanctificatrice de ses sacrements.

Et si cela est vrai de l'homme dans sa maturité, combien plus nécessaire n'est-ce pas à l'âge où les passions de la jeunesse frémissent? Lorsque les jeunes gens n'ont pas de religion, disait d'Alembert, ils envoient bientôt la morale à tous les diables. Il ne faut pas savoir ce qu'est une âme de

[1] Cf. Sertillanges, *le Patriotisme et la vie sociale.*

jeune homme, et ce qui se remue en elle de passions malsaines, jamais avoir senti les battements précipités de son cœur, jamais avoir lu dans ses regards ardents, pour vouloir se passer de Dieu et du Christ rédempteur dans son éducation. On en fait, sans religion, peut-être des garçons policés, des figurants brillants, ce que saint Augustin appelle des animaux de gloire, mais des hommes et des consciences, rarement, pour ne pas dire jamais.

D'une manière générale, les hommes partout manquent, les consciences diminuent, parce qu'ils n'y a plus de chrétiens. Notre société est en effet envahie par le paganisme. Taine le disait : La masse par un recul invincible et lent est en train de devenir païenne. Car à quoi bon nous bercer d'illusions, en des jours où comme celui-ci la foule vient à nos cérémonies. A quoi bon nous dire : La France est encore chrétienne. Mais regardez donc et écoutez. Là dehors toutes ces âmes, ces milliers d'âmes qui vous échappent, qui ne vous connaissent pas, qui vous méprisent, oui, ces intellectuels, ces scientifiques, tout ce peuple d'étudiants, ces multitudes d'enfants, cette foule innombrable d'hommes de toutes les conditions, magistrats, industriels, commerçants, ouvriers et besogneux, journaliers de tous les labeurs, de toutes les peines et de toutes les misères : eh bien! tout cela est-il voué au christianisme?... Non, hélas!

Si nous n'arrivons pas par des miracles d'action et de zèle à reconquérir ces masses païennes pour en faire un peuple de croyants, c'en est fait de la civilisation française. Il est donc temps d'être chrétiens autrement que nous ne l'avons été jusqu'ici, des chrétiens en l'air : *Christianos in ventum et si volueris.*

On fait grand état aujourd'hui d'un certain retour des classes dirigeantes aux pratiques de la vie

chrétienne. Mais cette vie chrétienne, à quoi la réduit-on? sinon à une profession extérieure qui n'engage à rien et ne profite à rien. On est bien pensant; mais on ne connaît pas la doctrine et on ne l'étudie pas. On s'approche des sacrements; mais on ne réforme pas sa vie, on ne fait pas honneur à ce que l'on croit. On représente aux yeux du monde la divine vertu de l'Évangile et l'on ne vaut pas mieux que ceux qui représentent le culte des passions humaines. Peut-être il y a plus de chrétiens, mais il a moins de christianisme [1].

Les vrais chrétiens, ce sont des hommes qui croient, et qui traduisent leurs idées en vertus courageuses, non pas de ceux dont la vie paresseuse et stérile est un démenti quotidien à leur foi, non pas de ceux qui gardent, disent-ils, leurs principes intacts, mais sacrifient dans la pratique à toutes les idoles de chair et d'argent, se prosternent devant tous les autels où trônent les dieux du jour, abaissent par toutes les compromissions communes la sainteté du nom de chrétiens qu'ils gardent.

Les vrais chrétiens, ce sont des hommes qui se sacrifient pour leurs croyances. La plupart de nous, que faisons-nous, que souffrons-nous pour nos idées? Ne me dites pas qu'il n'y a rien à faire, hommes de peu de foi. Jusqu'ici de quel calvaire avez-vous donc prêché? A quelle croix avez-vous été attachés? C'est de là que l'apôtre parle efficacement, et de là qu'il fait triompher ses idées, suivant cette parole toujours vérifiée du Maître : Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi... — Il y a ainsi dans la pénitence et dans le sacrifice des influences mystérieuses sur les destinées des peuples.

Les vrais chrétiens, ce sont des hommes qui ne se

[1] Cf. Baunard, *Un Siècle de l'Église de France : La Piété.*

confient pas en eux, mais qui prient. La prière, en ancrant la foi dans les âmes, les prépare à un rayonnement, que la vie privée ne contient pas. Lorsqu'elle a mis la force de Dieu en nous, elle agit par le simple spectacle de nos vertus à notre insu sur les autres. En sorte que tous, si humbles que nous soyons, nous pouvons à la rédemption sociale quelque chose. Les forces latentes de la nature réveillent au printemps la sève luxuriante des grands chênes et des petites herbes. Ainsi la prière ignorée des plus modestes fait circuler dans la foule une semence de vie que la puissance de Dieu réserve pour ses heures de grâce et fera quelque jour épanouir.

Les vrais chrétiens, ce sout des hommes qui communient à la chair et au sang de Dieu, qui introduisent par conséquent la vie de Dieu en eux. Est-ce étonnant qu'ils soient forts et libérateurs? Vous êtes impuissants, vous, et les œuvres chrétiennes défaillent en vos mains. Depuis quand, Messieurs, avez-vous communié?... N'est-ce pas pour y manquer ou pour le faire trop peu, ou pour le mal faire, que vous n'obtenez rien?

Ce qui rend nos idées, nos actions et nos vies stériles autour de nous, c'est qu'elles sont nos idées propres, nos actions faibles, nos vies communes. Mais les idées, l'action, la vie de Dieu dans une vie d'homme, où n'atteignent-elles pas? Voyez les saints, ces hommes de chair et d'os comme nous : Vincent de Paul, François Xavier, le curé d'Ars. Sans autorité, sans prestige et souvent sans science, ils ont accompli ici et là des œuvres qui remplissent à présent l'histoire. Leur siècle quelquefois ne les connut point. Mais l'influence divine qu'ils s'en allaient semant autour d'eux a levé silencieusement dans le champ de leur zèle, et tandis que celles des hommes ordinaires sont mortes

depuis longtemps sur le sillon qui les porta, les idées des saints croissent toujours parce qu'elles participent à la jeunesse éternelle du Christ.

Cette perfection du christianisme dans la foi, dans le sacrifice, dans la prière et dans la communion, qui est finalement la sainteté, n'est pas une chimère, Messieurs. Elle est possible à tous, elle est le rêve de nos œuvres catholiques pour refaire une autre France.

Ah! s'il fallait la gloire pour transfigurer la société, nous ne pourrions rien. Car la gloire, si naturelle au cœur de l'homme, n'est le lot que d'un petit nombre en qui nous révérons la trace divine... S'il fallait la force, s'il fallait le génie, qui sont les trois étapes de l'âme humaine vers son affranchissement et sa puissance, nous entreprendrions en vain, faibles êtres que nous sommes, la réforme individuelle et sociale.

Mais l'homme, un jour, comprit qu'il pouvait devenir grand et tout-puissant par les victoires qu'il remporterait sur les vices, et c'est le triomphe du christianisme d'avoir placé dans la beauté morale la sublimité de la vie [1]. La beauté, la force de la vie chrétienne est au-dedans. Ce sublime idéal n'est pas seulement le plus original, mais le plus simple et le plus accessible, et c'est en cela qu'il est divin. Il peut être réalisé par un enfant. La perfection de la pensée pas plus que la force n'est à la portée de tout le monde. Mais celle de l'amour, qui est la sainteté, un ignorant, un ouvrier, une servante en est capable. Au fond de toute âme humaine, il y a cette étrange et sublime faculté du don de soi, du sacrifice, qui sous l'action de la grâce s'élève à des hauteurs infinies, et réalise à des heures inattendues des rédemptions mystérieuses.

[1] Cf. Birot, *Sainte Germaine de Pibrac, dans le Mouvement religieux.*

Ne trouvez-vous pas dans cette doctrine chrétienne, si démocratique par tant de côtés, une solution inespérée à bien des problèmes angoissants de ce temps?

On cherche aujourd'hui bien loin souvent la justice sociale, le devoir social. Il sont là, Messieurs, tout proches de nous, et nous les réalisons, les uns par nos sympathies, par notre appui, par nos bienfaits, les autres par nos désirs, par nos efforts, par nos vertus, en faisant, en voulant faire dans ce patronage Saint-Joseph des hommes d'abord, des hommes de conscience et des chrétiens.

Les hommes, je les y rencontre en formation, ardents et forts, audacieux et braves, travaillant, luttant à la besogne obscure, penchés sur le rude outil du métier, développant par des exercices ininterrompus, par des marches forcées, leur vie physique, leurs qualités morales, s'habituant à vouloir, à être eux-mêmes, à peiner, à se vaincre et à rester contents dans le labeur quotidien : ce qui est une rare vertu.

Les hommes de conscience, je les y vois s'affermir, au contact de leçons dévouées et d'exemples suggestifs, dans le respect de tout ce qui est bien, dans la dignité d'une vie sans reproche, dans l'honneur croissant avec les années, dans la sincérité et la délicatesse des sentiments qui sont une richesse incomparable pour les familles sous les plus humbles toits, dans la connaissance sérieuse, approfondie, des questions religieuses et sociales où se manifeste une vie intellectuelle qui parfait les âmes. Les plus jeunes sont partout les modèles de leurs ateliers, et les plus âgés, chefs de famille déjà, honorent leur profession par une probité industrielle qui appelle l'estime, sinon la fortune.

Les chrétiens enfin, je les y salue avec une joie fière. Ils y sont nombreux, fermes dans la foi, prêts

au sacrifice, fidèles à la prière, moins unis encore par leur mutualité naissante que par l'amour vivant du Christ. Quelques-uns peuvent étendre au loin déjà le rayonnement de leur foi et de leur action sociale par leur parole convaincue, par la splendeur de leur vie. Tous méritent un éloge pour les exemples qu'ils donnent, pour les influences catholiques qu'ils affirment et qu'ils répandent, pour les espérances qu'ils font concevoir en l'avenir populaire chrétien de cette cité.

Et qui est-ce qui fait cela, Messieurs? Qui donc opère avec tant de bonheur cette pacifique rédemption? Ce sont eux sans doute par leurs libres volontés. Mais c'est vous aussi par les encouragements, par les largesses qui facilitent leurs entreprises et leur union, et par conséquent leurs vertus.

C'est vous ce soir, Monseigneur, persévérant ami des jeunes, qui apportez ici les prémices de votre bénédiction, avec l'assurance de votre puissant appui. C'est vous, Monsieur le Curé, qui êtes la flamme ardente au foyer de l'œuvre; c'est vous, cher et admirable Aumônier, qui vous dévouez depuis si longtemps sans réserve; c'est vous, Messieurs de Saint-Vincent de Paul, qui êtes le conseil, les pourvoyeurs et l'exemple de ces jeunes gens; c'est vous tous, gardiens, maîtres et amis dévoués du patronage; c'est vous, bienfaiteurs généreux, dont l'obole secrète entretient la vie; c'est vous, Mesdemoiselles les quêteuses, qui mettez ce soir le charme de votre âge et les industries de votre zèle à recueillir l'or et l'argent, révélateurs du bien, intermédiaires des idées, tyrans quand ils nous mènent, apôtres quand on les donne.

En abaissant ainsi volontairement les uns et les autres, par un travail commun de rapprochement chrétien, les barrières qui séparent les conditions, nous faisons meilleurs et ceux qui offrent et ceux

qui reçoivent. N'est-ce point résoudre d'une manière efficace le problème social? Là peut-être, dans l'exercice mutuel d'une charité qui fait du bien à tous, est la libre justice que tant de rêveurs réclament; là du moins, sans préjudice des sages réglementations des économistes, le secret de la paix publique.

Si tous nous étions des hommes véritables, des hommes de conscience et des chrétiens convaincus et agissants, il n'y aurait plus de haines qui divisent, plus de jalousies qui inquiètent, plus de noires misères qui aigrissent et qui soulèvent, plus de péché qui détruit l'ordre, plus d'ambitions qui fomentent la lutte.

Ce serait le règne tranquille et heureux de Dieu, sur cette terre, en attendant l'au-delà, dans le partage fraternel de la vérité, dans l'émulation du bien, dans le triomphe de la vertu, dans l'amour universel.

Ainsi soit-il.

VIVRE SES CROYANCES

Mes chers Enfants,

La fête amicale qui chaque année réunit les anciens de la maison, en même temps qu'elle nous apporte des joies très douces, nous inspire, à vos maîtres et à moi, des réflexions très graves et, permettez-moi de vous le dire, des pensées quelquefois pleines d'angoisses. Car c'est là que vraiment nous pouvons juger notre œuvre : aux résultats obtenus par notre éducation. Ce que nous faisons ici avec vous sur les bancs de l'école n'est qu'une ébauche, un fondement posé, une semence jetée. Quelle moisson lèvera, quel édifice sera construit? L'impénétrable avenir en garde pour lui le secret.

Mais en voyant les destinées si diverses des aînés, nous ne pouvons nous défendre de nous demander anxieusement ce qu'à votre tour un jour vous serez.

Il importe peu, en somme, que vous soyez au collège des écoliers soumis, respectueux, actifs, croyants et même pieux, si demain ne continue pas ces promesses, si la vie mûre donne un amer démenti à ces espérances, si rien ne demeure en

vous de nos leçons, rien de vivant, rien de fidèle, rien d'intangible ni de sacré, si votre jeunesse en touchant l'âge d'homme laisse tomber tout ce qui en faisait le charme, le mérite, la sauvegarde et l'honneur, si, en un mot, vous trahissez, sitôt libres, votre éducation. Nous ne prétendons pas faire seulement, comme on l'a tant reproché à notre enseignement, des communiants jusqu'à vingt ans, ou des idéalistes religieux sans réalités pratiques, mais des hommes et des chrétiens positifs, des hommes et des chrétiens de ce temps, ouverts aux idées actuelles, non pas attardés aux luttes d'hier, mais prêts aux combats de demain, des hommes de conscience et d'action, des chrétiens convaincus.

Comment le serez-vous? Pratiquement, comment garderez-vous l'enthousiasme et la foi nécessaires à toute vie qui veut être grande et féconde? Comment vous rendrez-vous libres et forts, forts contre vous, libres des autres?

On n'affermit, on n'enracine, on ne fait rayonner ses convictions qu'en les vivant, qu'en les vivant ensemble.

Le triomphe de la persévérance est tout entier dans la pratique de ses principes. Il ne suffit pas pour vaincre de croire seulement; il faut faire ce qu'on croit, tout ce qu'on croit.

Là échouent misérablement bien des jeunes hommes spontanément marqués du signe chrétien, qui n'ont plus le courage, sitôt qu'il sont hors de l'école, d'aller jusqu'au bout de leurs croyances, et qui, lâchant peu à peu le chemin des sacrements rédempteurs, finissent par tomber avec les autres dans un état d'indifférence qui met peut-être longtemps à devenir sans remords. Ce n'est pas que la vérité de leur enfance leur semble moins vive, ni leurs devoirs premiers moins impérieux, ni leurs passions moins condamnables, ni leurs promesses moins obliga-

toires. Mais trop habitués sans doute par une éducation vigilante à se laisser conduire, ils hésitent, aux premiers pas qu'ils ont à faire d'eux-mêmes, à marcher résolument devant eux dans un chemin où ne va pas le grand nombre, et, se voyant si seuls souvent aux sentiers du bien, ils sont pris de ce mal affreux, particulier aux honnêtes gens qu'on appelle le respect humain, de deux mots tout confus d'être accouplés ensemble, car rien n'est moins viril que de respecter le mal.

Et quand on a eu peur une fois, tout vient vite à faire effroi, même son ombre comme dans la fable. On peut tout redouter alors de ceux qui sont lâches; aussi facilement qu'un sectaire, ils sacrifieront tout pour une place, pour une faveur, pour un bureau, pour un ruban. Le vent de l'opinion les tourne et les retourne comme les gens sans principes, ainsi que des girouettes au bord des toits. Il n'y a pas d'âmes plus malheureuses, j'ajouterais volontiers d'âmes plus viles. Il peut être pardonnable de combattre ce qu'on nie; il est toujours répugnant de trahir ce qu'on croit.

Pour rester fidèles à vos croyances, mes enfants, vivez-les donc, vivez-les courageusement tout de suite, toujours et partout, quoi qu'en pensent les autres et quelques destinées qu'ils puissent à cause d'elles vous faire. La grandeur de la vie n'est pas après tout dans les honneurs, mais dans l'honneur, pas dans la fortune, mais dans le devoir, pas dans l'opinion publique, mais dans le jugement de Dieu sur nous. Il faut dès le collège, et avant d'en franchir pour toujours le seuil, mettre cette résolution-là inébranlable dans votre vie : de ne pas vous conduire pour plaire aux hommes, mais pour plaire à Dieu.

Vous n'y parviendrez qu'en faisant toute la vérité. Par un mystère spécial de sa direction des âmes,

Dieu a mis dans la pratique de la croyance des lumières étranges que l'étude ne révèle pas, une puissance d'action que rien autre ne donne. A bien faire, on s'éclaire, on se fortifie, on prend une assurance du bien qui apporte la victoire finale.

S'il y a, mes chers enfants, tant de vaincus de l'éducation chrétienne, tant de pauvres jeunes gens dont on se demande le pourquoi et le comment de la chute précoce, n'en cherchez pas ailleurs que dans l'abandon de la prière et du culte chrétien la raison décisive. Ils ont cru garder l'honnêteté et la beauté de la vie en laissant tomber Jésus-Christ de l'autel où l'avaient placé leurs adorations premières, et leur pauvre cœur vide de Dieu ne tarde pas à se remplir d'affections étrangères qui les dominent comme des tyrans. Peu à peu les anneaux de la chaîne, forgée par les passions qui s'éveillent et qui s'attisent au soleil des années, les enlacent à ne plus rompre et à ne plus leur laisser faire un pas vers le divin ami de leur première communion qui gémit douloureusement à la porte de leur âme close.

J'ose vous dire, pour éviter ce malheur, que, quelles que soient vos fautes, il faut quand même et d'autant plus aller résolument à Dieu, à Dieu dans sa prière quotidienne, à Dieu dans sa messe de chaque dimanche, à Dieu dans sa fréquente Eucharistie, du moins dans son sacrement annuel, à Dieu dans le culte protecteur de sa mère, à Dieu dans une fidélité inviolable à Notre-Dame, à Dieu encore et surtout dans l'union de tous vos désirs et de tous vos efforts comme les apôtres au cénacle en attendant l'Esprit saint qui devait les transfigurer : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria Matre ejus et cum fratribus ejus*.

Il y a, dans la mutualité du bien, des ressources toutes-puissantes de persévérance. Et souvent la défail-

lance ne vient que de l'isolement volontaire où l'on vit. Au collège, voyez, rien ne vous coûte de ces pratiques de piété qui soutiennent vos jeunes vertus, parce qu'il y a l'entraînement salutaire de l'exemple public. Pourquoi au dehors plus tard ne pas former ensemble comme une sainte ligue du devoir chrétien? Pourquoi ne pas vous jurer, avant de franchir nos portes pour toujours, de vous être dans le monde l'un à l'autre un appui ? Le frère que son frère aide, dit l'Écriture, est comme une forteresse. Est-ce que c'est trop vous demander que de faire entrer cette promesse dans le but de votre association amicale? Nous périssons, dans le camp chrétien, je ne dis pas de nos divisions, mais du moins du manque d'entente commune, du peu de cohésion de tous nos efforts et de l'indiscipline du bien. Les volontaires affluent et il n'y a pas d'armée en mesure de tenir campagne. Il serait temps de porter la défense universelle aux points menacés, au lieu de courir la plaine en tirailleurs.

Pour ce qui vous regarde au moins, mes chers jeunes gens, ayez dans le maintien de vos idées et de vos pratiques chrétiennes une tactique meilleure. Le langage vulgaire appelle cela : se sentir les coudes. N'est-il pas de plus en plus vrai qu'en face des luttes prochaines inévitables il faut serrer les rangs? Alors on se porte l'un l'autre, et personne ne tombe, ou, si quelqu'un faiblit, la vertu voisine le soutient : c'est le secret de vaincre.

Je fais des vœux pour que tous les enfants de Notre-Dame, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, forment ainsi une mutualité de croyances communes et de bons exemples publics qui apportent à la société sa part de rédemption. Je prie Dieu du fond de mon âme d'inspirer à tous et à chacun des principes libérateurs et des convictions profondes sur lesquelles leur vie puisse s'épanouir

et porter des fruits salutaires. Je demande à Notre-Seigneur Jésus-Christ la grâce de vous marquer à jamais de son signe, et de vous faire l'honneur de vous choisir comme soldats de sa cause. Je supplie Notre-Dame de renouveler pour vous les merveilles de sa protection et de sa puissance maternelle. Un jour, au banquet de Cana, elle disait aux invités qui sollicitaient d'elle un miracle de son Fils : « Oui, mais faites tout ce qu'il vous dira. » Cette parole, mes enfants, aujourd'hui par ma bouche, elle la répète. A la condition que vous fassiez la volonté du Christ, elle sera votre mère et vous serez ses dignes enfants.

DES CONVICTIONS, DES ÉNERGIES, DES HABITUDES [1] !

MES CHERS ENFANTS,

Le jour qui tous les ans nous ramène cette fête des Anciens nous est une occasion, un sujet de graves réflexions, soit parce qu'il nous rappelle la fraternelle mémoire de ceux qui ont disparu dans la mort, soit parce qu'il ouvre devant vos destinées incertaines à tous une route obscure et longue où tous les extrêmes peuvent se rencontrer.

Aux défunts qui ont bien rempli leur tâche, c'est l'usage pieux des membres de l'Association d'envoyer d'abord le respectueux hommage de leurs prières fidèles. Ils ont bien mérité, les morts de cette année, le tribut de nos chers souvenirs. . .

. . . .

Cet honneur rendu aux défunts, je devrais, Messieurs les Aînés, vous redire tout de suite peut-être les impressions profondes que votre visite annuelle,

[1] Allocution prononcée à la fête des anciens élèves par M. le directeur de l'Institution Notre-Dame, nommé curé de la Cathédrale de Chartres.

si spontanée, si filiale, fait toujours naître en nos âmes de maîtres et dont je suis plus particulièrement touché. Permettez-moi d'en remettre jusqu'à ce soir l'expression complète, puisque aussi bien j'ai à y joindre devant tous non pas un adieu,... non,... mais tout au moins de bien sincères regrets.

C'est vous, mes enfants, qui devez recueillir ici la leçon de ce jour. Quelle est-elle? Je l'emprunte aux événements présents et à l'expérience faite par les Anciens.

Puisque plus que jamais l'heure est triste et remplie d'angoisse, puisque la lutte contre les idées qui sont la raison d'être de votre éducation s'engage chaque jour plus ardente, puisque notre société divisée par tant d'opinions semble défaillir dans sa conscience et dans ses vertus, puisque toutes les antiques puissances du pays chancellent, puisque ceux-là seuls peuvent être un rempart au mal qui ont des doctrines fermes et des volontés vaillantes, puisque rien ne réussit aux mains inactives, puisque c'est des sacrifices de la jeunesse qu'un meilleur demain lèvera, il faut que vous acquériez à l'école et que vous en remportiez, si vous voulez compter quelque jour parmi les bons serviteurs du pays, *des Convictions, des Énergies, des Habitudes.*

Et d'abord des convictions, c'est-à-dire une croyance religieuse et patriotique, sans laquelle rien d'efficace ne se fait. Il n'est plus possible aujourd'hui à qui est sincère de rester neutre et de passer une vie inaperçue entre l'incrédulité et la foi, entre le despotisme et la liberté. Tout homme loyal dans la mêlée où se joue l'avenir doit choisir entre les idées adverses.

Pour choisir, il faut connaître; pour avoir des convictions qu'on défende comme on défend un patrimoine, il faut les baser sur des raisons qui ne se jugent qu'après de sérieuses études. Et par conséquent le premier devoir des jeunes est d'apprendre,

et d'apprendre non pas les sciences accessoires qui ne mènent qu'à la fortune et à l'honneur, mais la science fondamentale qui conduit la vie individuelle et sociale, c'est-à-dire la science de nos origines et de nos destinées, la science de nos relations humaines et divines, la science religieuse.

Si nos affaires chrétiennes marchent si mal depuis cinquante ans que l'enseignement libre jette chaque année ses enfants nombreux dans la société, n'est-ce pas d'abord parce que la Religion, mise à la première place dans nos programmes, n'y a jamais eu que cette place d'honneur, sans y prendre le rôle actif et profond qui, mêlé à toute la conduite, donne une influence féconde au dehors?

La religion dans nos maisons n'a-t-elle pas été trop souvent une simple inscription de muraille, comme aujourd'hui la liberté sur les monuments publics dont l'étalage bruyant, hélas! dispense de penser à la réalité? Sous prétexte que la religion n'est pas une affaire d'examen, on en rejette la connaissance comme une inutilité, ou on en laisse la récompense aux élèves sages dont on sourit volontiers.

Et il y a ainsi de grands jeunes gens qui sortent de classe diplômés sur toutes les coutures et qui, ayant oublié à travers leur course aux brevets même le petit catéchisme de leur première communion, ignorent, je ne dis pas seulement toutes les questions catholiques qui passionnent l'opinion, mais jusqu'aux vérités les plus élémentaires du dogme chrétien, n'en savent pas du moins faire la preuve ou soutenir la défense, à bien plus forte raison n'en inspirent pas leur vie.

Comment voulez-vous que ces jeunes gens, dans la confusion des idées philosophiques qui les attend au sortir de l'école, alors que tous les intérêts et toutes les passions prêchent la doctrine opposée,

soient de taille à soutenir la lutte publique d'abord, et même individuelle? N'ayant appris à tenir à rien dans la jeunesse, ils ont vite fait de lâcher pied sur tout le terrain, déshonorant par une impuissance intellectuelle malheureuse le nom de chrétiens qu'ils gardent.

C'est une constatation douloureuse à faire — et cela tient peut-être à d'autres causes que je ne puis relever ici — mais presque toute l'avant-garde des soldats de l'idée et de la liberté religieuses sont aujourd'hui les fils d'une autre éducation. Il n'en doit pas être ainsi. Et, mes enfants, dans notre pays, la question religieuse et la question patriotique sont si mêlées que l'ignorance et l'indifférence catholiques ont déterminé l'impuissance sociale et nous ont comme frappés d'incapacité et de réprobation politiques.

Si nous avions eu, non pas par petits groupes, par petites Églises, mais en masse tous ensemble, des convictions religieuses et vraiment françaises, profondes, sans aucun esprit de parti, il en serait autrement des destinées de notre société. Nous ne serions pas des annihilés, des proscrits. Mais nos idées mortes pouvaient-elles produire autre chose que la mort?

Il est temps, jeunes gens, de comprendre l'expérience lamentable des générations qui vous ont précédés et de semer en vous-mêmes par des études sérieuses, par une volontaire conquête d'idées meilleures, le germe d'une résurrection intellectuelle et morale d'où dépend l'avenir.

J'ai dit résurrection morale en même temps qu'intellectuelle, sans préciser laquelle doit précéder l'autre, tant les deux se commandent et tant il est difficile de savoir si c'est par les vertus ou par les doctrines qu'il faut entreprendre une libération; à moins que ce ne soit par toutes les deux à

la fois : ce qui n'est pas loin d'être mon opinion.

Or si nous avons péché depuis vingt ou trente ans contre la lumière, nous avons prévariqué au moins autant contre la force. Et voilà pourquoi je vous demande de mettre dans votre vie, avec des convictions, des énergies et peut-être une dose d'énergies encore plus forte que la part de convictions.

Ç'a été la faute universelle des classes aisées auxquelles vos familles appartiennent, devant la tempête qui montait, de croire que les réserves accumulées de force suffiraient à contenir le flot envahissant et de laisser tout faire dans une inertie coupable dont on s'éveille à peine et trop tard. Mais la face du monde a changé depuis, et les audacieux ayant pris l'empire des choses et des hommes, il faut aujourd'hui à la violence qui suit toujours l'audace répondre par des volontés trempées dans d'héroïques sacrifices, qui sont devenus votre devoir et auxquels il faut vous préparer ici.

A la lumière de vos convictions, à l'impérieux commandement de vos idées, vous avez donc à faire pour demain l'apprentissage de vos énergies. Et quand je dis énergies, je n'entends pas parler seulement de la puissance de souffrir. A celle-là les nécessités de la vie vous accoutumeront bien un jour malgré vous; mais je veux exprimer surtout la puissance d'agir qui est faite de toutes les forces qui constituent l'être humain. Quelles sont ces forces à développer?

Les énergies physiques d'abord par vos jeux, par vos luttes, par vos victoires, afin que vos corps soient souples et vos mains et vos pieds agiles; les énergies intellectuelles par une application constante à la recherche de la vérité, parce qu'on ne vaut aujourd'hui qu'autant qu'on sait; les mystérieuses énergies morales de la volonté, qui font

l'homme maître de ses destinées ; les énergies sensibles qui doivent s'exprimer en amour pour tout ce qui est bien ; les énergies de la conscience enfin par où nous participons à la raison et au pouvoir de Dieu.

Ces énergies, jeunes gens, les respectez-vous ? les cultivez-vous ? les harmonisez-vous pour les décupler ? Et comprenez-vous qu'on ne joue pas avec elles, qu'on les subit quand on n'arrive pas à les conduire, qu'elles écrasent ceux qui les violentent, qu'elles s'anéantissent à ne pas s'exercer, qu'étant progressive par nature, leur action incessante est un essentiel devoir de l'homme et que les paresseux, quoique étant le nombre, sont des monstruosités.

Ils sont légion pourtant les enfants, les jeunes gens qui, par abus, par mépris, par indifférence de leurs énergies latentes au temps de la croissance, se rendent tous les jours incapables des œuvres de l'avenir. Ils croient que ce n'est rien de mépriser la force de la conscience dans les petites choses de leur âge. Mais à plier sous les fardeaux communs, la conscience garde naturellement sous les plus lourds le même pli de faiblesse. Ils croient que ce n'est rien de céder tous les jours à leurs petits caprices. Mais leur volonté détendue par de puériles fantaisies ne retrouve jamais le ressort nécessaire aux résolutions viriles. Ils croient que ce n'est rien d'être rebelles à la tâche intellectuelle d'enfant. Mais quand vient l'âge d'homme, leur esprit n'a plus la compréhension des choses supérieures. Ils croient que ce n'est rien de répandre sur des futilités leurs sentiments affectueux, et ils perdent en des liaisons niaises leur puissance d'aimer. Ils croient qu'il suffit d'être beaux garçons, élégamment vêtus, de savoir se présenter en société. Mais toute fonction difficile les trouve au-dessous des obligations qu'elle impose.

Et quand on cherche autour de soi des hommes pour les devoirs qui naissent sans cesse nouveaux avec les événements, on ne trouve que des blasés, des têtes vides, des mains lâches, des consciences vénales, des ambitieux encore quelquefois, mais toujours impuissants.

Je voudrais, mes enfants, que par l'activité chrétienne de vos facultés mises en œuvre dès maintenant, vous ne méritiez pas un jour ce reproche; que vous soyez, pour vous y être préparés tout jeunes, des êtres intelligents et forts, résolus et vivants, des hommes avec qui la violence ait à compter, dont la science doive tenir compte, que le pouvoir doive respecter, toutes les passions mauvaises craindre et toutes les nobles causes appeler comme de sûrs soldats.

De telles forces mises au service de convictions inébranlables seraient invincibles demain malgré le mal menaçant, si la génération nouvelle, instruite par l'expérience désastreuse des autres, voulait y recourir et les déployer au service public.

Leur harmonie, par conséquent leur influence, n'est possible qu'à la condition que convictions et énergies deviennent en nous des habitudes.

On ne se révèle pas en effet apôtre de la vérité ou héros du dévouement par l'intelligence passagère d'une seule idée ou par l'exercice intermittent d'une seule énergie. La sagesse et la vertu sont le fruit de longues réflexions et de patients efforts qui élèvent l'âme à un niveau supérieur où les circonstances inattendues manifestent leur valeur. L'apparition en semble spontanée, mais le progrès en est lointain. Et l'œuvre admirable qui en résulte tout à coup germait en silence dans une préparation cachée que les événements rendent glorieuse sans y rien ajouter de mérite.

C'est vous dire, jeunes gens, qu'il ne faut pas à

votre âge vouloir hâter les actes réservés à la maturité de la vie. Votre devoir aujourd'hui n'est pas à briller, mais à semer patiemment, non pas à étaler au dehors vos convictions et vos énergies, mais à les ramasser courageusement dans votre âme par des habitudes qui vous les rendent dociles, pour qu'elles soient à l'heure prochaine, après avoir été votre lumière et votre force individuelle, la lumière et la force des autres.

Et, mes enfants, comme les convictions et les énergies exigées de vous par votre éducation et par votre destinée dépassent les réalités de ce monde, il ne suffit pas que vous contractiez à l'école des habitudes naturelles de penser et de vouloir bien : ce qui est à coup sûr le fondement désiré de toute vie humaine; il vous faut, en qualité de chrétiens appelés à poser des actes méritoires et féconds pour le ciel, prendre aussi des habitudes surnaturelles de croire et d'agir.

C'est pour développer en vous ces saintes habitudes qui portent l'homme à la perfection, ce qu'on nomme dans le langage chrétien plus que l'honnêteté: la sainteté, que, non contents de vous initier à la foi par l'enseignement, nous essayons de vous former à toutes les énergies par la vertu active des sacrements qui ajoutent au pouvoir humain la puissance divine.

Voulant être forts et influents un jour, ne résistez pas, je vous en prie, à ces habitudes de pratique chrétienne. Elles sont l'expérience des saints et elles ont la promesse évangélique d'un avenir éternel.

On vous dira qu'elles diminuent l'homme peut-être, que la raison et la volonté seules suffisent au bien. Mais la triste histoire de tant d'hommes qui ne les ont pas connues, qui les ont oubliées ou qui les méprisent, à côté de tant d'autres âmes humbles et saintes qui n'ont triomphé que par elles,

ne vous dit-elle pas assez leur aptitude exclusive à transfigurer dans son ensemble une vie?

Il y a tel jeune homme peut-être que vous connaissez, qui reste lumineux et bon sans y recourir, tel homme grand qui a puisé ailleurs la bonté de ses actes. C'est une exception qui prouve la grandeur originelle de l'homme; mais montrez-moi des hommes et des jeunes hommes, surtout en foule, qui vainquent le mal toujours, qui domptent la passion toujours, qui gardent la lumière jusqu'au bout sans la vertu rédemptrice des sacrements de Jésus. Vous n'en trouverez pas cent, vous n'en trouverez pas vingt, pas dix assemblés.

Les convictions et les énergies ne restent inébranlables et triomphantes que chez les habitués de l'Évangile, de la Croix et de l'Eucharistie. Nous nous mourons aujourd'hui d'avoir désappris ces vérités et ces saintes pratiques.

A l'heure où le présent est si douloureux et l'avenir si noir, je voulais, presque comme un testament, vous les rappeler aujourd'hui, en face des aînés, d'un voix ardente et d'un cœur ému, afin qu'elles descendent profondément dans vos âmes et qu'elles pénètrent toute votre vie.

Dieu, qui a promis une récompense sûre à qui donne un verre d'eau au pauvre, devra, je pense, préparer une place dans son ciel à quiconque aura donné à une âme une conviction, une force, une pratique chrétienne... Mais si quelqu'un l'a fait pendant de longues années pour des âmes nombreuses, s'il a pu faire naître par sa parole et par son affection, dans toute une génération, des idées, des énergies et des habitudes, quel espoir devant le souverain juge! Cette pensée m'est une consolation suprême et une suffisante récompense, en vous quittant, de vous avoir aimés.

PER LUCEM AD PACEM [1]!

Messieurs,

Au début de l'année nouvelle, de tout cœur, en retour des souhaits qui me sont arrivés de toute part sans nombre, je vous apporte mes vœux : vœux de santé, vœux de bonheur, vœux de vertu, et j'ajoute comme autrefois : vœux de paradis, quand vos jours, parvenus à leur déclin, ne vous laisseront plus d'autre espérance que le ciel.

C'est un usage bien chrétien que celui d'échanger ainsi des souhaits et des prières à la face de l'Auteur de la vie qui dispense à son gré les mois et les ans, qui commande aux douleurs et aux joies, qui tient dans sa main tous les jours et tous les êtres. Il témoignait d'une dépendance aimée entre les membres d'une même famille, d'une union profonde entre les citoyens d'une même cité, d'une sincérité parfaite dans les relations publiques et d'une foi absolue dans la même Providence attentive à nos communes destinées; et ceux qui tiennent aux tra-

[1] Discours prononcé à l'occasion de l'année nouvelle dans une réunion de pères de famille.

ditions du passé le voient disparaître avec un regret douloureux, emportant plus qu'une coutume chère, mais tout un état de choses vénéré, tout un ensemble pacifiant de réciproques devoirs.

Les haines religieuses et les divisions politiques, nées de toutes ces doctrines actuelles qui rêvent de nouvel avenir social, ayant sous couleur d'amour du peuple démodé et brisé tout cela, nous en sommes venus, je devrais dire tombés à une ère d'individualisme très étroit où le plus grand nombre, enfermé dans ses idées, dans ses intérêts, dans ses craintes aussi, vit la vulgaire théorie du *chacun pour soi*. N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui, et dans les tours d'ivoire et sous les toits de chaume, en passant par les salons dorés, chacun se regarde inquiet, et attend, sans oser compter sur personne, le mystérieux lendemain?

De quoi sera-t-il fait, préparé par tant de ruines amoncelées autour de nous? Il y a de chimériques penseurs qui croient que la vie des sociétés se renouvelle toute seule et suit comme la fortune un cycle qui ramène périodiquement les revers et les triomphes. Ceux-là laissent couler les événements sans y joindre leur poussée. Notre génération en a vu les tristes fils abandonner l'un après l'autre toutes les influences. Ils ne sont pas de l'Église militante, ces résignés d'avance à tous les effacements, ces timides au cœur lâche, ces égoïstes à la volonté molle. A force de laisser faire et de nous retirer toujours, n'avons-nous point, Messieurs, accrédité l'audace comme un état normal, et le succès hostile qui nous écrase n'est-il point le résultat naturel de nos successives faiblesses?

S'il est un vœu qui doit être formulé à l'heure où nous sommes par ceux qui ont charge d'âmes et qui voudraient remonter la pente déjà très loin descendue, c'est qu'à leurs propres efforts se joignent

toutes les énergies latentes que les bons laissent sommeiller inactives, et qu'ainsi, au lieu d'être les isolés vaillants d'un grand combat, ils en deviennent moins les héros applaudis que les chefs suggestifs et suivis.

Il fut un temps où la société en paix n'avait pas besoin comme aujourd'hui du concours empressé de tous. Les vertus passives qui consistent à conserver les conquêtes acquises pouvaient suffire aux pasteurs mêmes.

Mais les circonstances actuelles imposent la lutte aux moins belliqueux. A moins d'être traîtres à quelque sainte cause, il faut que tous, sur un terrain ou sur un autre, nous soyons soldats, et, pour être des soldats victorieux, il est nécessaire que faisant trêve aux rivalités permises des jours tranquilles, en face des ennemis serrés contre nous, nous apparaissions unis.

Mon souhait, celui qui résume tous les besoins de la situation présente, c'est donc un souhait de force et de virilité : force dans le caractère et virilité dans l'esprit, sous la discipline d'un même effort à produire et d'un même but à atteindre.

De grandes erreurs doctrinales et de lâches compromissions, Messieurs, ont amolli partout les âmes. N'étant plus presque nulle part assises dans des convictions lumineuses, elles sont impropres à la résistance et indifférentes à la défaite, car on ne défend avec autorité et courage que les vérités auxquelles on croit pleinement, auxquelles on est attaché comme à un patrimoine.

Je demande à ceux qui sont capables d'efforts intellectuels d'en accepter jusqu'au bout de leurs lumières toutes les conséquences morales. Il ne suffit pas d'entendre et d'admirer parfois les paroles qui éclairent, si on n'en réalise pas l'enseignement. Au rayon tombé du ciel par quelque intermédiaire

que ce soit, chacun doit ajouter sa recherche personnelle et se faire une pensée qui lui soit propre, à laquelle il emprunte la direction de sa vie. Nous subissons la plupart du temps en aveugles l'opinion souveraine; nous sommes, beaucoup de nous, les esclaves dociles et trompés des idées d'autrui. A une époque où l'instruction obligatoire semble mettre à la portée de tous le contrôle de la vérité, peu échappent à la tyrannie des grands mots sonores et vides.

Si jamais un réveil de la pensée individuelle fut nécessaire, c'est aujourd'hui; car le caractère s'effondre avec le démantèlement des principes. On prend alors pour de l'énergie morale l'opiniâtreté de certaines passions impérieuses; mais autant on met d'âpreté à satisfaire ses propres intérêts, autant le bien public nous trouve lâches aux revendications les plus urgentes. Toutes les justices et toutes les pudeurs sont outrageusement violées sous nos yeux, sans nous sortir jamais de la torpeur civique et religieuse qui caractérise la foule immense des honnêtes gens que nous sommes, attristés au coin du feu des iniquités qui débordent, gémissant du mal qui monte, mais n'osant pas élever les digues protectrices ou ne mettant qu'une main craintive et passagère aux œuvres rédemptrices, laissant toujours à d'autres, dont le zèle est taxé d'importun, aux ardents qui restent impuissants parce qu'ils sont toujours seuls, l'honneur de combattre, mais aussi la douleur d'être vaincus.

On est ainsi bien pensant, sans qu'un acte extérieur courageux manifeste au dehors cette bonne pensée théorique. On est bien pensant, mais comme par inertie moutonnière on n'agit pas et qu'on se retranche toujours dans une de ces situations tranquilles, qu'on qualifie d'indépendantes et qui sont en effet sans influence, ce qui est le moins bon

dans la société, ce qui est le plus entreprenant, n'ayant du reste rien à perdre, monte hardiment à la surface, aux affaires, aux honneurs, au pouvoir. Cet abstentionisme bourgeois est un crime collectif contre lequel il faut s'élever avec indignation, car on n'a pas le droit de se désintéresser des affaires religieuses et sociales, pour rester à son petit plaisir et à son vulgaire égoïsme.

La servitude des esprits à une heure où s'affirme plus prétentieusement que jamais la pensée libre, l'abaissement des caractères, en un pays qui garde l'ambition d'être toujours chevaleresque, voilà donc bien, si je ne me trompe, les deux grandes infirmités j'allais dire : les deux grandes dégradations d'énergie dont souffre notre siècle.

Nous sommes d'une cité pacifique dont les mœurs très douces et les ambitions très modestes accroissent, en quelque manière, ces défauts généraux de l'époque.

Ce n'est point que l'élan de la pensée n'y soit alerte, sollicité par les grands espaces, et que la force n'y soit connue, puisée aux sillons nourriciers; mais presque tout le monde, par instinct ou par tradition, y replie les ailes et contient son vol, et se contente de suivre timidement, au pas, par derrière, de peur de se compromettre et pour rester fidèle à la lenteur commune.

Je vous souhaite à tous, comme vœux de nouvel an, Messieurs, les initiatives intellectuelles dont vous êtes capables, et les énergies morales, fruits naturels de votre race, que les circonstances réclament.

Elles n'attendent peut-être que votre poussée pour se transfigurer. Ne leur marchandez pas vos efforts, car si sombre que l'horizon paraisse, demain n'est pourtant pas sans espoir, si votre concours en active l'aurore.

L'année qui vient de s'achever, à la lueur de tant de sacrifices, n'aura pas été inféconde pour la vérité. Bien des yeux clos par un long optimisme s'y sont désillés; bien des oreilles, habituées aux mensonges des meneurs, s'y sont ouvertes aux plaintes des persécutés. Et si le retour ne se fait pas encore vers un état meilleur, pourtant quelque chose de nouveau, qui est grand, s'est opéré dans l'Église à la voix du Pontife vénéré qui préside avec tant de sagesse à ses destinées.

Une grande union s'est nouée entre tous les fidèles, qui, ramassant vers un seul but les forces éparses, présage une action rédemptrice. Après avoir réalisé, par un acte solennel d'autorité clairvoyante, l'unité de la discipline à une heure angoissante, malgré tant de voix et de séductions contraires, la parole lumineuse de Pie X ne vient-elle pas de consacrer l'unité doctrinale? Nous n'avons plus qu'à marcher dans des sillons grands ouverts et qu'à combattre sur un terrain libre d'obstacles. Les principes étant saufs, la question d'argent, dans un pays où la générosité reste légendaire, ne nous fera pas mourir. Quand vous le voudrez, Messieurs, à côté des biens ruinés qui embarrassent, plus qu'ils ne nous manquent à nous, leurs détenteurs, vous ferez lever, comme l'histoire à tant de reprises l'a montré, de nouvelles moissons d'œuvres et d'inépuisables moissons d'hommes.

Chacun de nous peut craindre peut-être pour son sort, mais l'Église est immortelle. En en servant la cause, nous servons la cause même de notre propre survivance, liée par notre attachement à la sienne.

Et ce qui est vrai de nous l'est aussi de la société. La patrie ne grandit pas de s'être séparée de l'Église. Depuis des siècles, elle y puisait sa force. Toute son histoire est faite de son inspiration. En reniant la foi, elle s'est déracinée. Cela ne se fait pas

sans un risque vital, et on n'ouvre pas impunément de telles plaies dans un corps vieux.

Voilà pourquoi l'union catholique, à tout le moins chrétienne, dans la vérité et dans l'effort, est une œuvre à la fois patriotique et personnelle.

Je fais des vœux pour que tous, dans vos situations diverses, obscures ou glorieuses, privées et publiques, vous compreniez la nécessité actuelle de ce commun désir de la lumière et de cette commune volonté de l'action, car la lumière est le chemin de la paix que l'action réalise.

Per lucem ad pacem! A ceux qui conduisent les autres que Dieu donne donc la sagesse qui sait enseigner et commander, avec la bonté qui rend l'obéissance facile. A ceux dont la destinée est d'être serviteurs et de suivre, que le ciel montre le devoir de tous les jours par une autorité précise et douce. Je recommande aux âmes qui doutent la prière qui cherche en attendant la foi qui trouve.

Puissent celles qui souffrent des énigmes ou des misères de ce monde obtenir les réponses et les consolations promises par Dieu à la bonne volonté! Elle a le privilège d'être au moins toujours récompensée par la conscience.

Il y en a qui touchent aux limites de la vie. Je demande au Seigneur que leur soir soit calme et pur, résigné et plein d'espoir. Pour les petits aux âmes neuves, qui montent le chemin ensoleillé, que cette nouvelle année leur apporte les joies et les forces nécessaires à leur épanouissement.

Sur tous j'appelle les radieuses lumières et les abondantes bénédictions de Dieu, afin qu'ayant été ensemble ici-bas, chacun dans notre sphère, à l'étude, à la prière, au combat, à la vertu, nous nous retrouvions là-haut unis dans la vie et dans la gloire éternelles.

Ainsi soit-il.

LA VALEUR [1]

MES CHERS MESSIEURS,

La vieille amitié de votre cher Supérieur, à laquelle je m'en voudrais d'opposer un refus, m'impose, non pas un discours sans doute, mais quelques mots d'édification pour clore votre fête patronale. Cela, à vous autres peut-être, semble tout simple et peu capable d'embarrasser quelqu'un qui a beaucoup à parler. Mais je suis de ceux qui, essayant toujours de dire quelque chose à quelqu'un, ont, sans frayeur pourtant, une si constante préoccupation de trouver la leçon opportune et un tel respect du don de soi que doit toujours être un verbe sacerdotal, que je ne reçois pas sans émotion l'honneur de vous entretenir quelques instants.

On m'a demandé, sans y insister, de ne pas oublier que c'est aujourd'hui la Saint-Charles. Précisément j'y pense et le large cadre de sa vie m'excusera de ne pas m'attarder en ce moment aux détails

[1] Discours adressé aux élèves du séminaire de Chartres, en la fête de saint Charles, 4 novembre 1909.

de sa physionomie très en relief, sur laquelle vos regards attentifs devront se pencher au cours de vos années de séminaire, pour en dégager les vertus propres à votre vocation, pour en retirer les enseignements qui peuvent s'adapter aux exigences d'une époque, qui n'est pas, après tout, si différente de la sienne.

Le seizième siècle n'eut-il pas nos troubles intellectuels, avec ses hérésies qui ébranlèrent l'Église, et déchirèrent si douloureusement le manteau de la foi? N'eut-il pas nos angoisses et nos crises morales avec ses retours au paganisme qui firent tant de brèches, jusque dans le sanctuaire, à la sainteté de la vie religieuse? Quand on replace donc dans son milieu la figure de saint Charles, et qu'on veut la caractériser d'un mot qui résume tous les besoins d'un temps et toutes les entreprises d'un homme, elle apparaît comme celle d'un réformateur, je dirais plus exactement peut-être, d'un éducateur, d'un éducateur d'âmes, d'âmes sacerdotales.

Avec ses soucis de la vraie doctrine à établir, qui se manifestent par l'achèvement, dû à son initiative, du grand Concile de Trente et par la publication du Catéchisme romain, toujours si actuel, avec son institution si géniale des séminaires, saint Charles a été pour son siècle dans l'Église le maître idéal de la jeunesse ecclésiastique, et c'est à ce seul titre, suffisant à sa gloire et à notre édification d'aujourd'hui, qu'avec vous ce soir je le salue.

Je me suis demandé, pour en faire le sujet de cette instruction, quelle leçon saint Charles, éducateur d'âmes sacerdotales, s'il revenait parmi nous, pourrait bien adresser à des séminaristes du vingtième siècle, à cet âge encore souple qui est le vôtre, en une circonstance comme celle-ci? La fiction est tout au moins suggestive. Laissez-moi la suivre.

Mes chers Messieurs, il y une chose préalable dont doit s'occuper tout d'abord un éducateur et avec lui ses élèves, une chose à mon sens trop peu mise en lumière dans tous les programmes scolaires, et trop peu requise aussi dans l'action comme principe directeur et comme terme de l'exis tence : c'est la valeur !

J'en place pour moi la notion et la poussée au principe de tout progrès humain. Savez-vous bien ce que cela veut dire : *la valeur?* Cela vient d'un mot qui exprime la santé et la force : *Valere*, être fort, fort en vitalité, fort pour produire la vie en soi et dans les autres. Avoir de la valeur signifie : favoriser la vie. Un homme qui a de la valeur est quelqu'un qui de toute sa force conduit à la vie. Un homme diminue de valeur dans la mesure où il produit moins de vie, ou dans la mesure où sa propre force est affaiblie. Il est sans valeur ou nuisible dans la mesure où il s'éloigne de la vie. En voyez-vous toute l'importance, je dirai toute l'impérieuse nécessité pour vous?

La première loi de l'éducation, le premier effort du maître, et la première ambition de l'élève, c'est donc de donner et d'acquérir de la valeur, autrement dit toute la puissance de vie possible. Remarquez tout de suite comme cela est conforme au programme divin du souverain Maître : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie de plus en plus abondante ! » Si des disciples quelconques doivent répondre à cette impulsion de croître pour valoir, que dire de ceux qui sont destinés par vocation à être un jour des générateurs, non pas d'existences qui passent, mais d'éternité ! Tout homme doit avoir le souci de devenir fort, pour remplir sa tâche personnelle, qui est une conquête de l'au delà, et aussi sa tâche sociale, qui est une poussée vers le bien-être commun dans tous les ordres; car le fait d'être un

citoyen quelque part implique l'obligation de contribuer à l'épanouissement de la vie publique. Mais vous, jeunes gens, qui aurez précisément la charge de produire dans les autres une vie divine, vous souvenant qu'on ne transmet jamais ce qu'on n'a pas, du moins en germe, comprenez-vous d'un seul coup d'œil comme il faudra que vous soyez forts, que vous valiez, que vous ayez en vous une richesse féconde de vie, de vie intellectuelle et de vie morale ?

Il fut un temps où le prêtre eut moins besoin qu'aujourd'hui d'être quelqu'un, parce qu'il y avait en dehors de lui quelque chose qui suppléait dans les âmes à la génération, à la sauvegarde de la foi, de la vertu et de la grâce : des croyances enracinées profondément qui survivaient à la tempête ou à la perversité des doctrines ; des institutions et des lois sociales qui garantissaient les habitudes de vie longtemps après le désastre des convictions. A présent la pratique comme l'idée chrétienne a disparu, elle est morte, ensevelie peut-être, et sur les os arides de nos plaines, il faut, pour qu'ils ressuscitent, comme aux premiers jours le souffle vivifiant du Créateur ou tout au moins le verbe ardent et l'âme enflammée de ses prophètes.

Je m'explique, en cette détresse de la vie, que ceux qui ont le lourd souci d'enrôler dans les rangs apostoliques les prêtres destinés aux œuvres actuelles de résurrection, comme Gédéon avant la bataille, choisissent avec une sélection redoutable à la médiocrité leurs soldats. Il ne m'appartient pas de faire ici le procès de personne. Mais n'a jamais été et n'est pas digne, surtout aujourd'hui, d'être prêtre, quiconque n'a pas, ou n'est pas résolu à acquérir, de la valeur, quiconque a cru ou croit encore suffisant de vivoter, au lieu de vivre, d'habiter une paroisse au lieu de l'éclairer et de la rendre

féconde, de rester vingt ou trente ans sur place, à distribuer les sacrements des morts, ou bien, sel affadi et pâle flambeau, à mener tristement les funérailles de la foi qui s'éteint et de la vertu qui se corrompt.

Pour que cela ne soit pas, au moins par votre faute un jour, Messieurs, vous qui êtes jeunes et qui êtes à l'âge de tous les *devenir*, qui portez devant vous des âmes ouvertes à toutes les lumières, à tous les frissons, à tous les échos, des âmes de cire dociles à toutes les empreintes, des âmes de feu capables de tout transfigurer, vous qui avez sur nous l'avantage de n'avoir rien perdu de vos illusions, soyez, ah! soyez quelqu'un! Ne méritez pas la honte dont Dante flétrit en sa *Divine Comédie* la triste race des neutres, rebut du ciel et de l'enfer, devenue l'universel vomissement dont parlent les Écritures!

Notre pauvre société actuelle est assez malade sans que ses chefs encore l'alanguissent. Elle agonise partout, moins peut-être de l'excès du mal, que de la multitude des non-valeurs, non pas tant écrasée par la violence de l'impiété qu'étouffée sous le poids des indifférences médiocres, qui l'enveloppent comme les bandelettes d'une momie et qui la réduisent dans sa masse à l'état de cadavre.

Le cynique philosophe de l'antiquité pourrait bien rallumer son flambeau pour y chercher des hommes. Il n'y en a plus qui aient leurs pensées à eux, leurs volontés fermes, leurs desseins soutenus. Les hommes d'aujourd'hui, ils sont, caractères effacés, n'importe quoi; ils suivent en moutons n'importe qui; ils s'en vont, loques au vent, n'importe où. L'opinion, l'intérêt, la volupté les mènent et les ramènent au gré de leurs caprices, ou de leurs passions. Peuple de girouettes, que toute brise agite au bord des toits; peuple de roseaux qui tremblent toujours au bord des eaux qui s'écoulent.

Être un homme, c'est autre chose que cela :

> Être un homme, Messieurs, c'est triompher du doute,
> Cet ennemi mortel, frère du désespoir:
> C'est marcher jusqu'au bout ferme et droit sur la route
> Qui mène à la vertu, passant par le devoir;
> C'est garder le front haut, aux jours de la détresse;
> C'est porter sans faiblir l'âme grande en tout lieu;
> C'est nourrir dans son sein la force et la tendresse,
> C'est aimer son pays, son Eglise et son Dieu;
> C'est rechercher toujours l'épine avant la rose;
> Etre grand dans la paix, vaillant dans le combat,
> Donner son bras, son sang, à la plus noble cause.
> Prier, parler, aimer, être apôtre et soldat[1]!

Je disais cela avec le poète, autrefois, à mes jeunes gens du monde, et j'en ai vu frissonner d'un enthousiasme qui ne s'est pas éteint à ces cris d'appel à la valeur. Pour vous, fils du sanctuaire, votre vocation ajoute à ce programme plein d'opportunité et de leçons un intérêt divin. Il ira entre vos mains, non pas seulement de progrès humains à réaliser, de grandeur morale à atteindre et à faire rayonner autour de vous par des exemples suggestifs; il ira de la vie chrétienne et surnaturelle de toute une génération; car qui peut bien mesurer où s'en va porter, bien plus loin que les ondes, à travers les airs, un germe de vie, déposé par une âme féconde dans d'autres âmes?

Mais cette valeur et cette nécessité de puissamment vivre que je vous prêche, en quoi donc consistent-elles? A quels signes les reconnaît-on?

On ne vaut, Messieurs, et on ne manifeste sa vie que par des idées et par des énergies. Des idées d'abord. Quand on a longtemps vécu et peut-être souffert, on en a de personnelles : fruit de l'expérience, des déceptions et des combats, qui suppléent parfois

[1] Cf. Paul Véron, *Poésie*.

à des études incomplètes. Ce qui permet, jeunes gens, à des vieillards blanchis dans le ministère, qui n'ont pas vos goûts, vos moyens, vos tendances nouvelles, de vous conseiller pourtant utilement, parce que, de tous les livres, celui de l'âge écoulé est le plus profond et le plus limpide, purifié de toutes les impuretés que charrie la vie par le cours même des longs jours. Or vous penchez d'instinct, peut-être pas à la moquerie, mais au sourire indulgent pour ces vieux, attardés aux antiques façons et aux méthodes désuètes et vous croyez volontiers à la plus-value de vos jeunes idées à vous. Encore que la confiance en soi soit une force et qu'il y ait beaucoup d'espoirs justifiés dans vos élans, laissez-moi vous dire que le seul fait d'avoir duré plus longtemps donne aux idées vécues un privilège qui vous manque : celui d'être réelles.

La jeunesse est chimérique de nature. Je ne lui en fais pas un reproche ; je lui en révèle le danger. Elle croit facilement qu'elle est toute-puissante, et que sous ses pas nouveaux va s'ouvrir un fleuve de vie, parce que ces idées qu'on veut qu'elle ait pour valoir et pour exercer une influence, qu'on lui dit être essentielles, elle les a, elle les a universelles. Elle les a puisées dans une étude opiniâtre où elle a mis comme une fièvre d'apprendre. Elle a interrogé d'un esprit avide tous les maîtres de toute chose ; et on lui en donne aujourd'hui avec une prodigalité qui excite de rétrospectives envies et le regret presque douloureux d'avoir vécu si tôt. Elle sait ou elle va bientôt savoir les plus profonds mystères de la nature et de la grâce Elle est descendue déjà dans l'intime psychologie des hommes et elle est remontée aux sources des Écritures et de l'histoire. Elle va parler tout à l'heure la langue de l'efficace apostolat et y mettre ces accents victorieux qui lui donneront l'empire du monde... Dieu le veuille !

Et je fais le vœu que vous ayez tous cette passion de savoir qui vous dresse ainsi comme des maîtres de demain, qui vous fasse, au moins dans votre sphère, les égaux de ces jeunes gens du monde qui déploient à la conquête des diplômes profanes une ardeur, peut-être de vous insoupçonnée, et dont la conversation autorisée sur les sujets les plus voisins des vôtres sans doute vous étonnerait quelquefois. Je fais le vœu que pas un de vous ne se traîne en condamné sur les bancs muets de sa classe, au pied de la chaire, sans écho pour lui, du professeur ; que pas un de vous ne croie en savoir jamais assez pour baptiser et faire le catéchisme, car vous auriez dans le ministère des surprises et des humiliations probables ; que rien de ce qui touche aux sciences de la foi, à ses préoccupations actuelles, aux luttes doctrinales qu'elle soutient, ne vous demeure étranger ; que vous preniez un intérêt de tous les instants à la vie intellectuelle de l'Église, que vraiment vous sachiez, pour l'avoir profondément étudiée, cette science théologique qui est vôtre et le reste par surcroît, par honneur, par esprit d'apostolat.

Mais quand vous saurez cela, il y a une connaissance qui vous fera défaut : c'est la manière d'utiliser les choses moins vite digérées et mises en œuvre qu'apprises.

Quelquefois, Messieurs, des ambitions démesurées, je n'ose dire des orgueils repoussants, naissent dans des têtes toutes jeunes de la conscience irréelle qu'on prend de sa vraie valeur, avec des prétentions qui tuent au soleil de soi-même les germes à peine épanouis, avec des précipitations de jugement qui jettent dans des à-côtés malheureux, avec une fureur de succès qui est la plus sûre ruine des efforts dont on ne peut prolonger les excès.

C'est à de jeunes poètes, race ambitieuse, que le

sage Horace enseignait la nécessité de mesurer la force et la faiblesse de leurs épaules :

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Ne vous heurtez pas, malgré votre savoir et vos désirs, aux réalités de la vie qui sont plus fortes que vous et qui veulent que les moissons pour mûrir passent par l'attente patiente des sillons. Avant de jeter dans la mêlée humaine vos idées, confrontez-les donc avec les exigences et les possibilités qui vous entourent. N'est-ce pas vous dire d'avoir en outre des idées précises. Le vague et le lointain souvent nous épuisent. Nous perdons le meilleur de nos forces à raisonner, à discuter sur des questions mal définies, contre des doctrines insaisissables ou périmées. Guerres d'à peu près, coups sans portée, paroles incomprises, croisades inutiles, cymbales retentissantes, *quasi aerem verberans*, parce que nous ne nous sommes pas spécialisés sur un théâtre de combat limité, circonscrit, où nous avons affaire à des adversaires qui ont un corps, sur qui tombent nos traits. Beaucoup de nous qui ont de la culture et qui par un travail continu s'affinent tous les jours ont le tort de rester ainsi des êtres vaporeux, sans consistance, abstraits du monde où ils vivent, abstraits d'eux-mêmes. Ils passent dans la société comme des fantômes, sans la rencontrer, sans qu'elle les rencontre. Ils ne jettent pas de lumière, quoique très éclairés, mais seulement des lueurs qui ne guident personne, faute par eux d'avoir donné une configuration humaine à ce qu'ils savent, faute d'avoir ramassé en un foyer central leurs connaissances éparses. Quand ils parlent, même des choses de leur état, ils ont l'air de ne les avoir apprises que comme des voyageurs d'occasion, ou par des images déformées, et non pas comme

les habitants de la contrée à qui aucune réalité n'échappe. Ils demeurent des enfants qui se plaisent aux détails, aux histoires, et qui ne saisissent pas l'idée générale, la philosophie de leurs études, la splendeur de la théologie ou des Écritures.

Avec des idées réelles et précises, chers Messieurs, tâchez donc, pour valoir, d'avoir aussi des idées larges. Je ne dis pas larges en ce sens d'aujourd'hui qui admet toutes les opinions nouvelles, qui accueille tous les systèmes, qui prête l'oreille à toutes les critiques, et qui s'incline vers tous les doutes. Je dis larges au sens de saint Paul, qui nous invite à rivaliser d'émulation pour comprendre l'étendue de la grandeur divine et pour dilater nos âmes à la mesure du Christ. Je dis larges, en ce sens qu'il ne faut pas vous tenir emprisonnés dans des horizons étroits, dans de petits intérêts de personnes ou de clocher, dans des rivalités mesquines de parti, dans cette sorte de sectarisme farouche, intransigeant, particulier à certaines écoles et à certaines personnes même religieuses, mais larges au sens catholique, larges comme la charité qui se réjouit de toute conquête sur le mal, de toute victoire du bien et de tout triomphe de la vérité.

Vous devez vous dire, et c'est une parole intérieure à se répéter souvent, qu'à côté de vos idées, si bonnes soient-elles, il peut se rencontrer d'autres idées bonnes aussi, plus justes même, plus actives. On a fait dans le progrès moral un grand pas, et on a acquis une force expansive de vie singulière, quand on a pu sortir de soi-même pour regarder au dehors, pour en recevoir les impulsions meilleures, pour y glaner toutes les parcelles de vérité et pour ajouter à sa valeur tout le profit de l'expérience des autres. C'est une rare grandeur que cette humilité de reconnaître qu'on n'a pas tout seul le monopole de tout. Elle épargne en tout cas les éter-

nels recommencements: et il y a toujours chance d'être plus lumineux à emprunter les splendeurs déjà rayonnantes autour de soi.

Les idées larges sont tout naturellement fécondes. L'efficacité souvent en est détruite par la compression, par l'étouffement, par l'oisiveté. Il faut l'espace aux idées, comme aux oiseaux l'air libre pour voler, comme aux moissons le soleil pour croître dans la plaine. Combien d'esprits supérieurs n'ont rien produit pour s'être repliés prématurément sur eux-mêmes, et y avoir mené une vie paresseuse et toujours lasse! Le divin Maître leur avait donné des talents pourtant. Ils les ont enfouis, mécontents peut-être au début de n'avoir pas été compris, ou de l'avoir cru; désenchantés dès le départ, parce que l'autorité, dont le rôle est aussi d'éprouver les valeurs, leur a fait faire l'essai d'une place humiliante pour leur orgueil juvénile. Ou bien, reposés sur leurs qualités natives, ils ont pris l'existence en bons vivants qui laissent l'effort comme la gloire à d'autres. Serviteurs inutiles, qui se croient libérés de toute tâche, parce qu'ils ne font pas de mal, et qui répondront devant Dieu de tout le bien manqué par leur inertie. Êtres sans valeur, mais non pas sans péché, car c'est une lâcheté de ne pas vivre ses convictions, et de donner le démenti de la stérilité à des idées pleines de germes.

Ce qui en paralyse la plupart du temps l'expansion, ce qui fait que les natures les mieux ensemencées si souvent avortent, c'est que les énergies, qui sont le second élément de la nature humaine, restent chez très peu persévérantes. Ah! les beaux élans, les généreux enthousiasmes, les coups d'ailes vigoureux, les envolées sublimes qui emportent les premières années! Il semble que rien n'arrêtera les conquêtes de ces jeunes apôtres! Ils partent avec tous les chants de victoire sur les lèvres. Le monde

qu'ils se sont partagé est à eux... Et puis bientôt leur propre âme leur échappe, et puis bientôt leur vie tombée de si haut s'est brisée, et puis leurs mains défaillent aux œuvres les plus communes. Ils lâchent prise avant les travailleurs vulgaires. Ils ne savaient pas que la victoire n'est assurée en toute chose qu'aux énergies qui se prolongent à travers les obstacles. Ce qui importe pour triompher, ce ne sont pas les fureurs d'un zèle capricieux, ce ne sont pas les initiatives ardentes, mais éphémères, c'est le travail patient et mesuré, aussi bien le monotone que le glorieux, de tous les jours, c'est la fidélité austère au devoir obscur comme à la tâche brillante, c'est l'amour opiniâtre de son sillon, c'est la passion non pas de commencer, mais de finir. Il y a toujours la foule pour entreprendre, mais les ouvriers qui achèvent sont l'oiseau rare. Et cependant la céleste récompense n'est promise qu'à ceux qui vont jusqu'au bout de leurs forces, sinon jusqu'au bout de leur travail à faire.

La vraie valeur est là, Messieurs, à ne se reposer qu'au terme, à marcher toujours plus loin, à monter toujours plus haut, car Dieu, qui est le but, est à une distance infinie. Voilà pourquoi l'Église nous appelle des voyageurs, et notre nature, avec ses désirs insatiables que rien d'acquis ne satisfait, n'en justifie-t-elle pas admirablement l'expression ?

En même temps que nos énergies doivent être persévérantes, si nous voulons être des hommes et vivre vraiment notre destinée, il faut qu'elles soient universelles, capables de s'étendre et de résister à tout. Nous avons bien nos côtés forts, les endroits par où nous sommes invulnérables ; mais dans nos vies chétives aussi que de points faibles sur lesquels nous restons sans défense! Que de passions par où il est facile de nous surprendre et de nous vaincre! que de pailles et de fissures dans nos cou-

rages! que de brèches à nos volontés, si vaillantes à certaines heures et si chancelantes presque à tout moment! que d'attaches pour nous lier! que de bassesses d'où nous ne remontons point!

Etres divisés que nous sommes, notre grand effort moral doit être de mettre de l'unité dans notre vie dispersée, si nous la désirons puissante. Le rôle de l'éducation consiste à ramasser en un faisceau serré les forces éparses que tant de causes extérieures désagrègent à mesure. Cette récollection des énergies est l'œuvre capitale de l'existence tout entière. La plupart des hommes et des prêtres ne demeurent sans action autour d'eux, que parce qu'ils en négligent le soin et qu'au lieu d'être chacun un soldat ignoré dans la lutte universelle de tous les jours, ils veulent être un héros distingué des seules batailles glorieuses, et qu'au lieu d'être tous ensemble une armée toute puissante sous un chef, ils ne sont trop souvent qu'une foule sans discipline.

Les énergies, en effet, si généreuses qu'on les suppose, ne servent de rien, si elles ne sont encore désintéressées. Il y a peut-être des situations où il est excusable de combattre pour soi, de ramener à soi le profit de ses efforts. Dans les carrières humaines, cela s'explique et se tolère, à cause des raisons de famille, quoique ce soit toujours une diminution de valeur que la nécessité de compter sur un salaire immédiat, qu'il soit de l'or entassé ou de l'ambition satisfaite. Mais dans le sacerdoce il n'y a qu'un seul gain avouable : celui des âmes. Tout ce qui a nom recherche personnelle, succès personnel, gloire personnelle, est plus que déplacé : c'est une négation de la vocation qui par définition ne peut être qu'une immolation habituelle de soi-même.

Un tel état de renoncement, — qui de toutes les forces de conquête est la plus grande, parce qu'il

n'y a rien de plus triomphant que la disposition à se donner silencieusement à toute heure pour les autres, — ne s'improvise pas, croyez-le bien, dans une vie. S'il faut à tout héroïsme une préparation, au moins lointaine, des habitudes et de la mentalité, il faut à cet héroïsme-là, qui consiste à se consumer dans le devoir muet, sans retour aucun sur sa personne méconnue, oubliée, persécutée quelquefois, une culture profonde, singulièrement patiente, et douloureusement énergique.

Beaucoup qui ont des idées réelles, précises, larges, fécondes, qui ont aussi des énergies persévérantes, universelles, qui portent presque tous les signes par conséquent de la vraie valeur, qui devraient être des générateurs de vie intellectuelle et morale dans la société chrétienne, échouent à ce dernier caractère du mérite supérieur. Ils sont ambitieux ; ils pensent à eux ; ils travaillent à leur propre fortune ou à leur propre gloire ; et dans ce recul sur eux-mêmes ils perdent toutes leurs avances de progrès. Leurs œuvres finalement, parce qu'elles sont personnelles, sont marquées d'une empreinte de caducité ; leurs efforts restent vains comme leurs désirs. Ils ne produisent de la vie que les apparences ; au fond ce ne sont que des ouvriers de mort.

Pour avoir, Messieurs, la vraie valeur, et pour produire la vraie vie, pour être élevé, au sens transcendant du mot, pour croître et pour durer, pour faire épanouir et croître les autres, il est une idée et une énergie auxquelles, en dernière analyse, toute éducation, surtout celle de futurs prêtres, doit en appeler, dont elle doit s'inspirer, se pénétrer, se nourrir, c'est l'idée et c'est la volonté de Dieu, qui est le synonyme de la force.

Nos idées à nous sont toujours chimériques, vagues, étroites, plus ou moins stériles ; nos énergies, encore que nous les trempions de courage,

sont toujours passagères, circonscrites, égoïstes et, par conséquent, d'une valeur et d'une vitalité limitées.

Mais l'idée de Dieu dans une âme, son idée dominante, mise au sommet de tout, y jette des clartés victorieuses, auxquelles rien ne résiste. Nous nous demandons parfois d'où viennent à quelques saints et même à quelques âmes, toutes simples en apparence, ces intuitions de vérité qui ressemblent à du génie, ces paroles transfigurantes qu'ils disent, ces lumières qu'ils répandent, cette science des cœurs qu'ils ont sans étude parfois. L'idée de Dieu est en eux. Elle les illumine, ils en rayonnent.

Et non seulement l'idée de Dieu les conduit et les inspire, mais sa volonté les a pénétrés aussi tout entiers. Ils en ont dit le sublime *fiat*, et ils sont devenus forts de cette volonté divine en toutes les actions qu'ils accomplissent pour elle seule. Quoi d'étonnant alors qu'ils triomphent, qu'ils convertissent les âmes, qu'ils multiplient la vie surnaturelle autour d'eux? Ils valent, par leur conformité aux divins vouloirs, ce que Dieu lui-même vaut. C'est là en somme la suprême grandeur, la plus magnifique élévation de l'homme et le secret des victoires de l'apostolat.

En sorte que, Messieurs, à ce point de vue, l'éducation se simplifie singulièrement. Saint Charles en instituant les séminaires ne l'avait pas autrement entrevue. Les écoles qu'il ouvrait à la jeunesse cléricale n'étaient dans ses desseins que des écoles où l'idée de Dieu devait dominer toutes les autres, où sa volonté serait l'étude pratique de chacun et de chaque heure. Il en voulait faire par là un chantier de vie surnaturelle, et l'histoire de sa vie ne nous apprend rien de plus, car c'est tout.

Ce qu'il a rêvé que fussent les séminaires, ils le sont restés sous la direction éclairée de vos distin-

gués maîtres, et c'est plus nécessaire que jamais dans une société qui se matérialise tous les jours. Considérez-les donc, car ils le sont vraiment, comme des pépinières de pensées et de vertus divines au milieu du monde. Ailleurs, par des méthodes qui restent humaines, certaines écoles travaillent à faire des hommes qui soient aptes à recevoir la vie chrétienne. Au séminaire il faut devenir des hommes aussi, en suivant les conseils que je vous ai peut-être un peu trop longuement exposés, mais, bien plus que des hommes et des chrétiens vulgaires, des prêtres qui soient aptes à donner la vie surnaturelle puisée aux pensées et aux énergies de Dieu.

Votre vraie valeur est là. En dehors de la réalisation de ce programme, vous ne sauriez rien de votre mission, vous ne pourriez rien pour elle. Mais quand vous l'aurez rempli et dans la mesure où vous le remplirez, vous vaudrez, indépendamment de l'opinion des hommes. Ils pourront penser de vous ce qu'ils voudront. Aucun mépris ne diminuera votre supériorité ni votre pouvoir de vie sur eux, si vous êtes un jour des prêtres épris de l'idée de Dieu et de son amour, et crucifiés à sa sainte volonté.

Je fais des vœux, chers Messieurs, pour qu'il en soit ainsi et j'appelle d'avance, sous le rayonnement de vos idées et sous la poussée de vos énergies surnaturelles, avec les bénédictions de saint Charles, les plus belles moissons d'âmes.

Ainsi soit-il.

POUR ÊTRE PRÊTRES[1] !

MESSIEURS,

Toute œuvre d'éducation est une chose sacrée, parce que c'est la mise en contact de ce qu'il y a de plus divin : la grâce, et de ce qu'il y a de plus humain : la liberté. Il faut par conséquent à tous ceux qui veulent toucher aux âmes et les former, en même temps qu'une autorité supérieure qui sollicite l'action, une réserve exquise qui la laisse librement s'épanouir. Tâche laborieuse entre toutes, qui m'a toujours effrayé dans le simple maniement des âmes vulgaires ! Ministère sublime, que les circonstances actuelles font plus grand et plus terrible que jamais lorsqu'il s'agit de futurs prêtres !

Ce n'est pas en effet sans un sens philosophique profond que le langage chrétien, après votre saint fondateur, a donné à votre maison le nom de séminaire. Vous êtes les graines choisies pour ensemencer et régénérer le monde, choisies de Dieu, triées et passées au van par vos maîtres, mais ayant en vous seuls la liberté de votre croissance. Je com-

[1] Allocution adressée aux élèves du séminaire de Chartres, en la fête de saint Charles, le 4 septembre 1905.

prends et je partage ce soir l'émotion de tous ceux qui ont écrit ou parlé du sacerdoce, plein d'admiration devant le mystère d'élection qui vous appelle et devant le mystère non moins étrange qui laisse cet appel en vos mains, confus de l'honneur qui m'est fait d'être entre vous et Dieu, ne fût-ce qu'un instant, l'interprète de la grâce et le conseiller de votre liberté.

Puisque cependant on m'a demandé une parole d'éducateur en cette fête de votre céleste patron qui fut un initiateur du sacerdece, l'idée qui me paraît devoir dominer toujours, aujourd'hui surtout, Messieurs, la formation du prêtre, c'est l'idée du sacrifice. Vous serez un jour consacrés pour offrir ce sacrifice perpétuel qui est notre raison d'être. Mais vous n'en serez dignes que si préalablement vous êtes devenus par l'oblation active de tout vous-mêmes des sacrificateurs volontaires. Être prêtre n'a d'autre sens que monter au Calvaire, être attaché à la croix, non pas à une croix idéale et théorique qui ne se dresse qu'à l'horizon lointain encore de vos rêves pieux, mais à une croix réelle, sanglante, plantée au vif du cœur. Le sacerdoce est une immolation.

Or, si toutes les fonctions humaines ont besoin pour être exercées d'un apprentissage patient et quelquefois douloureux, que pensez-vous que doive être l'apprentissage du prêtre? Rien autre chose qu'un sacrifice. Votre éducation cléricale tient toute et se résume en ce mot austère que la mission de vos maîtres est de vous faire comprendre et que votre devoir est d'accepter dans la plénitude de sa signification.

Il y a, Messieurs, à l'heure actuelle, des sacrifices divers, auxquels, futurs prêtres, il est impérieux de vous former d'abord. Le premier sacrifice nécessaire de votre vocation est un sacrifice intellectuel. Je n'entends pas dire par là qu'il vous faille, voulant

être prêtres, commencer par immoler votre raison sur l'autel obscur et mystérieux de la foi. L'Apôtre lui-même nous a recommandé d'une façon expresse, comme une arme de défense et de conquête religieuses, l'étude intelligente de nos dogmes : *Rationabile sit obsequium vestrum.* Et à une époque où la science a jeté des clartés si vives sur les prolégomènes de la révélation, il serait naïf et presque coupable de s'en tenir à l'acte de foi aveugle qui fut si longtemps le trop fragile rempart de nos aïeux. Je me contredirais moi-même, qui, il y a quelques années, prêchais ici à vos aînés avec une conviction qui put sembler audacieuse, sinon inopportune, l'amour passionné des études rationnelles.

Mais la réaction scientifique contre un passé confiant à l'excès dans l'autorité théologique n'est-elle pas en train d'enfanter un autre mal intellectuel pire que le premier!

Ayant appris à l'école profane ce qu'ils ont nommé la méthode critique, certains esprits orgueilleux ont porté parmi nous leur curiosité imprudente sur les bases même de la foi, sur les origines cachées de l'Église, sur la trame séculaire de nos traditions, sur les vérités religieuses naturelles même; et toute l'harmonie de nos antiques croyances, tout l'ordre hiérarchique chrétien, la constitution de nos sacrements, la véracité de nos saints Livres, la divinité même de notre chef en éprouvent dans la foule qui pense un ébranlement plein de trouble. C'est comme un abîme de doutes qui s'ouvre devant les simples; c'est comme un vertige de négations qui emporte les superbes. En sondant chacun nos âmes, nous ne serions pas loin peut-être d'y entendre, sous les pas de ces docteurs, les sourds échos d'une révolte intérieure et d'un espoir d'affranchissement. La raison contemporaine, disons mieux : le rationalisme moderne bat ainsi la foi en brèche

jusque dans le sanctuaire, et de tous les ennemis présents de la religion catholique, ces doctrines historiques subjectives qui s'infiltrent à son insu dans les habitudes de penser d'un certain clergé sont à la fois les plus séducteurs et les plus dissolvants.

Je vous demande, à vous, Messieurs, qui entrerez demain dans les rangs du sacerdoce, si vraiment vous voulez préparer dignement votre ministère d'enseignement, de faire au préalable un sacrifice complet de votre orgueil humain, sous la forme d'un acte sincère de foi, qui peut toujours, du moins, dans l'angoisse de l'ignorance et du doute, être une humble prière. Sacrifice essentiel, mais sacrifice raisonnable d'ailleurs, car, sous peine de ruiner le principe même de toute croyance, il est impossible de prétendre faire comparaître à la barre de la raison ce qui par définition est hors de son atteinte. La foi ne se déduit pas, ne se raisonne pas, sans cesser d'être la foi ; et il y a un domaine surnaturel, réservé et inaccessible de la foi, comme il y a un domaine distinct, magnifique et toujours ouvert de la science. L'un et l'autre ni ne s'explore ni ne se reconnaît au même flambeau. Dans celui-ci, on touche, on saisit, on voit, on est ébloui par l'évidence ou conquis par la certitude. Dans celui-là, si savant qu'on soit, à moins d'être Dieu même ou de lui refuser la puissance de communiqner avec nous, on ne peut faire que de croire, humblement et à genoux : *oportet accedentem primum ad Deum credere.*

Je ne sais pas plus funeste tendance religieuse que celle de vouloir étudier et enseigner à la seule lumière humaine la révélation divine. Le protestantisme en est né avec toutes les théories positives et criticistes qui ont naturalisé nos Évangiles, défiguré et détruit notre Christ par l'auréole outrageante de la seule grandeur terrestre. Ce rationalisme à ou-

trance est la mort certaine de toute idée surnaturelle dans la vie chrétienne et dans la vie sacerdotale. Il faut s'en garder comme du souverain mal, en tout cas comme de la souveraine impuissance d'action. Lorsque nous avons substitué nos idées, si lumineuses soient-elles, à la pensée de Dieu, il en résulte fatalement une diminution de clarté et une dégradation d'énergie. N'est-ce point ce qui fait que toujours, dans l'Église, les hommes de foi vive, profonde, presque naïve, l'ont emporté en influence sur les hommes de science et sur les docteurs, saint Charles Borromée sur saint Thomas peut-être, et saint Vincent de Paul sur Bossuet ?

L'époque actuelle, dont le pire mal est dans les intelligences ignorantes de la foi ou hypertrophiées de science, réclame sans doute des prêtres savants — à condition que ce ne soient pas les savants d'une science de démolisseurs — pour répondre à tous les sophismes de l'erreur, pour confondre les multiples négations de l'impiété, pour faire rayonner la vérité intégrale dans la foule redevenue païenne qui nous entoure. Mais j'ose dire qu'elle manque surtout de prêtres de foi, de prêtres faisant passer dans leur vie pratique leurs croyances intimes, de prêtres aux idées surnaturelles agissantes, de prêtres ayant renoncé en toute chose, devant les manifestations divines, à leur esprit propre qui reste forcément toujours court par quelque endroit. Et voilà, Messieurs, qui rêvez du sacerdoce, le premier sacrifice auquel il faut vous préparer !

Il en est un second : c'est le sacrifice de la volonté. Elle a aujourd'hui plus que jamais, comme l'esprit, ses révoltes. Nous sommes en un temps où l'individualisme sous toutes ses formes, avec toutes ses nuances, s'étale au grand jour dans des égoïsmes lamentables qui mettent en relief tout ce

qu'il y a dans l'homme de passions violentes. Cette licence effrénée du vouloir personnel en face de l'autorité nous a menés depuis vingt ans à une anarchie sociale qui effraie pour demain les plus optimistes.

Vous êtes les fils de ce siècle las d'entraves, ivre de liberté; et quoique marqués, à votre entrée dans la cléricature, du signe des sacrifiés, avez-vous dit, voyons, jeunes gens, du fond du cœur, le *fiat* complet, décisif, sans retour et sans réserve, le *fiat* rédempteur qui se dit devant le sacrifice quelquefois l'âme brisée et le corps en sang? Non, vous n'en avez pas encore eu le courage, et peu de nous savent aller jusqu'à la sainte audace de cet abandon.

J'attribue pour ma part à cette reprise constante de nous-mêmes dans les renoncements que nous semblons faire, l'infirmité collective où nous demeurons presque partout en face du mal triomphant. Parce que nous ne sommes que des volontés personnelles et dispersées, incapables de souffrir une consigne, rebelles à tout exemple, à tout mot d'ordre qui ne rentre pas dans nos prévisions et dans nos desseins, passionnés de discussions et de critiques sans respect, nous ne présentons que des forces émiettées, dérisoires, qui ne conquièrent jamais aucun terrain de pacification ou d'entente, qui n'endiguent aucune puissance adverse, et qui sont débordées sans cesse sur tout le rempart des doctrines et des œuvres.

S'il y a donc, outre la foi, une vertu, que l'expérience enseigne, à prêcher en ce moment à la jeunesse cléricale, c'est avant même celle d'initiative et de zèle apostolique, la vertu, la sainte et incomparable vertu de discipline qui met dans la main autorisée des maîtres et des chefs toutes les volontés prêtes à agir au commandement.

Cette discipline, Messieurs, n'est pas une abdication de soi-même, mais un sacrifice fécond et toujours récompensé de l'intérêt particulier au bien public, un secret de victorieuse maîtrise sur les événements et sur les hommes. On ne détruit pas sa force en en remettant à de plus sages ou à de mieux placés pour conduire la direction confiante; on la double au contraire, on la centuple par l'expérience et par l'effort commun de tous les autres. Vous avez vu dans la vallée courir au hasard peut-être les flots indociles du fleuve. Ils restaient impuissants, sinon dévastateurs. Mais à l'approche du moulin, ramenés de partout dans un canal profond, ils s'avancent avec une majesté irrésistible, et de leur poids seul en tombant ils produisent le mouvement, la chaleur et la force qui deviennent la providence de tout un peuple d'artisans. C'est votre exemple et la leçon de vos sacrifices.

Soyez soumis, jeunes gens, qui malgré vos aspirations et vos impatiences du bien ne connaissez pas encore assez les âpres routes de la vie pour en affronter seuls la montée! Il vous semble déjà, et de plus en plus peut-être avec l'âge il vous semblera qu'une vocation spéciale vous dispose à tel ou tel combat pour lequel on ne vous désigne pas, qu'on vous méconnaît dans vos énergies, qu'on laisse inexploitées en vous des richesses qui feraient le salut d'une multitude d'âmes... Si cela était, là dans le silence résigné, mieux même que dans l'action éclatante d'un ministère ardent, serait votre calvaire rédempteur. On ne se fait pas prêtre, Messieurs, pour porter des croix dont la gloire humaine allège le poids, mais pour en accepter une où l'on soit crucifié vraiment; et du haut de la croix la plus obscure du dernier des villages tombent toujours des exemples qui rayonnent

au loin et des mérites qui étendent à plusieurs générations leur puissance de transfigurer.

Comme il y a dans ces pensées surnaturelles un apaisement efficace des ambitions humaines, et en même temps une source d'inépuisable charité! Les mondains qui ne jugent les carrières et les œuvres qu'aux apparences extérieures ont en quelque sorte une excuse de se ruer à la curée des places les meilleures, et ils peuvent alléguer des circonstances atténuantes s'ils s'entredévorent à leur recherche passionnée. Pour le prêtre, la place de choix est celle où il souffre davantage, celle où il est le plus semblable à son maître, où il est le plus crucifié dans tout son être.

Cette manière d'envisager la vie sacerdotale met une douceur, une indulgence infinies dans les relations, une facilité de support admirable, une joie sans envie du bonheur et du mérite des autres, une bonté exquise où se reconnaît un saint prêtre...

En reconnaît-on beaucoup, Messieurs, à ce signalement? Je le voudrais dire et ne le puis. L'habitude du vouloir personnel est meurtrière de la charité. Plus on est plein de soi, plus on exclut les autres; et ainsi le péché d'indépendance, qui rend trop souvent le clergé rebelle au véritable esprit de discipline, le fait plus réfractaire encore à l'esprit de corps. Un vieux proverbe a flétri amèrement pour toujours cet égoïsme et cette rancune qu'on dit nôtres. Ne vous pardonnez pas aisément, quand vous serez prêtres, ce péché maudit de la volonté contre la charité qui tue dans le germe les meilleures intentions, qui porte la ruine prématurée dans des moissons pleines d'espérances, qui brise toutes les ailes déployées, qui abat de son mépris tous les vols, qui étouffe tous les enthousiasmes et qui ensevelit dans sa propre malice les plus courageux efforts.

Rien n'est plus contraire à la définition du prêtre.

Rien ne doit être banni plus impitoyablement de son éducation.

Elle n'est parfaite, Messieurs, qu'avec un troisième sacrifice qui l'achève : celui des sens. A Dieu ne plaise que je vous apparaisse comme un de ces philosophes stoïciens qui mutilent l'âme sous prétexte de la former et qui déclarent mauvais et condamnés de Dieu toute émotion, toute jouissance et tout plaisir humains ! Si le Créateur nous a donné la sensibilité, c'est, suivant la comparaison de l'Évangile, comme une greffe naturelle sur laquelle doivent s'enter un jour les joies célestes. Il y a donc une culture normale, nécessaire et féconde de la sensibilité. C'est même par elle que ce qu'il y a d'inférieur en nous se transforme, s'épure et s'idéalise. Nous ne sommes vraiment élevés au sens psychologique du mot que lorsque cette éducation de la sensibilité est terminée en nous, c'est-à-dire lorsque l'âme dans la prison du corps qui l'enferme tient en souveraine, sans tyrannie, l'empire des sens apaisés.

Est-ce que vous croyez que cette éducation qui met le sceau divin à la beauté, à la grandeur de l'homme est commune ? Jusque dans nos rangs, avouons-le humblement, elle diminue et se fait rare. N'est-il pas vrai qu'ils disparaissent de plus en plus, ces prêtres vénérables en qui la maîtrise habituelle de tout eux-mêmes avait mis comme un cachet de distinction supérieure et de bonté conquérante ? Aujourd'hui, on trouve des prêtres savants, des prêtres de caractère ; on rencontre de moins en moins des prêtres mortifiés, je veux dire assez sortis de leurs sens, pour que d'eux l'âme seule apparaisse et se répande en inlassables dévouements.

Nous vivons dans un siècle, jeunes gens, où la doctrine de la réhabilitation de la chair, du bien-être et du confortable matériel, du sans-gêne et du

laisser-aller publics, pénètrent à notre insu nos habitudes de penser et de vivre. Apportée par les exemples et les échos du dehors, elle franchit audacieusement les murs austères du séminaire; et si nous n'y prenons garde, notre idéal sacerdotal se limite aisément dès l'origine à l'horizon d'un champ clos, près d'une église où, tranquillement assis, nous appelons d'une âme patiente, dans de joyeuses réunions d'intimes, les jours meilleurs qui fuient toujours. Le sacerdoce ainsi rabaissé est un fonctionnarisme comme un autre, moins influent que tout autre, parce qu'il est déchu de sa mission divine qui est, non pas de se proclamer martyr en jouissant de tout, mais de se montrer apôtre après avoir tout sacrifié.

Les temps viennent, Messieurs, et nous y touchons, où, martyrs réels, persécutés du moins, dépouillés de nos biens, de nos patrimoines, de nos églises, de nos libertés, de nos fonctions, nous le serons... Tant mieux peut-être pour l'Église de France; car rien n'entrave l'action du sacerdoce comme les bagages du confortable et les mollesses du bien-être. Cela nous ramènera momentanément à l'idéal premier que le Christ avait conçu pour ses prêtres. Son Église ne devait habiter qu'une tente. Sous son toit mouvant et battu de l'orage, il n'entrera plus d'intéressés, mais seulement des volontaires.

Pourtant les libres martyrs ne suffisent pas aujourd'hui, s'ils ont suffi jamais. Ce qu'il faut devenir, c'est apôtre! « Il y a cette différence essentielle entre le martyr et l'apôtre, c'est que l'un est pour ainsi dire tout passif. Il souffre, il subit, il endure, il pâtit, il est crucifié, il agonise, il meurt. C'est tout, quoique ce soit déjà héroïque. L'autre est au contraire tout actif. Il travaille, il évangélise, il brave la tempête, il parle à haute voix, il crie plus fort que le grondement des passions, il domine

le tumulte des foules, il monte sur les toits pour de plus haut jeter plus loin son verbe, comme une torche ardente qui embrase tout. On l'enchaîne, il prêche encore; on le serre à la gorge, il prêche toujours. Quand la hache tombe, de sa poitrine béante jaillit un dernier souffle qui éclate comme la dernière note brisée, mais sublime, de son chant d'apostolat. Voilà l'apôtre; voilà le Messie; voilà Paul, voilà Xavier, et toute la lignée des apôtres aux mains libres comme les mains des anges, qui brandissent le glaive de la vérité que le Christ a apporté au monde, et qui répètent avec des ardeurs indomptables le : *Væ mihi... si non evangelizavero*[1]! »

Je ne sais si je me trompe, Messieurs; mais si, au lieu de rester, tranquilles délaissés, dans nos sacristies pleines des ombres et des choses vieillies du passé, ou dans nos églises vides comme des sépulcres, si, au lieu de nous endormir aux refrains de nos cantiques et d'endormir les autres aux accents démodés d'une parole incomprise, nous sortions dehors, dehors de nous d'abord, dehors de nos routines égoïstes, dehors de nos vertus passives, comme des vivants, comme des apôtres, si tous ensemble, unis dans la vérité, nons apparaissions enfin à la société en marche, plus pleins d'élans qu'elle, est-ce que nous ne pourrions pas arriver à en régler le cours plutôt que de le subir? Est-ce que nous ne soulèverions pas, nous tous, le fardeau d'incrédulité qui l'écrase? Est-ce que nous ne ferions pas triompher de l'erreur le soleil pâli du Christ?

O vous qui êtes jeunes, et qui allez être prêtres et qui entrez dans le sacerdoce avec des enthousiasmes tout neufs et toutes les espérances encore vierges, soyez, je vous en conjure, de ces morts à eux-

[1] Cf. Quiévreux, *le Paganisme au XIXe, siècle*, II, 93.

mêmes qui seuls vivent pour les autres, de ces dévoués héroïques qui transfigurent dans les flammes de leur cœur, comme dans un creuset, toutes les âmes qu'ils touchent, soyez de ces apôtres révélateurs et rédempteurs ! Il y a là pour vous aujourd'hui un appel impérieux de la grâce et un emploi quasi divin de votre liberté.

Je me consolerais, moi, des luttes et des fatigues d'un ministère déjà long, si j'avais pu par ma parole avec l'aide de Dieu susciter quelque part un prêtre qui fût tel : homme de foi, homme de discipline, homme de dévouement jusqu'à l'apostolat.

C'est l'idéal sacerdotal, Messieurs, que je vous propose, l'idéal que votre saint patron a jadis réalisé et qui demeure l'ambition de toutes les âmes généreuses appelées au service des autels. Il est élevé, sublime peut-être. Il vous demandera une préparation douloureuse. Il vous mettra le corps et l'âme à l'angoisse quelquefois. Il humiliera souvent l'orgueil de votre esprit ; il brisera les impatiences de votre volonté ; il tiendra tous vos sens sous la captivité de la vertu. Mais sa grandeur même en justifie les rigueurs. Vous ne serez vraiment prêtres et dignes de votre chef Jésus qu'en le suivant, comme c'est votre loi, pour lui ressembler, *conformes fieri imaginis ejus*.

Dites-vous bien qu'il est devenu d'ailleurs la nécessité première de notre temps. Vous n'avez pas le droit, sans trahir les exigences actuelles de votre vocation, d'être aujourd'hui des prêtres vaille que vaille, sans relief et sans empreinte, sans flamme et sans zèle, précocement blasés par la désespérance d'autrui, et criant à l'impuissance avant d'avoir rien fait, petits rentiers de presbytères ou coureurs de voies publiques, toujours en quête d'amis, jamais en course d'âmes, ce que Tertullien, en parlant des simples chrétiens indifférents, appelait autrefois :

Christianos in ventum et si volueris. Il n'est pas pires ennemis du sacerdoce que ceux qui en auraient cette conception grossière et voudraient en faire l'expérience facile et lâche. Le monde qui les proclamerait pourtant bons enfants les voue à son mépris. N'en soyez pas.

Mais qu'on dise de vous, Messieurs, au spectacle de votre foi, de votre soumission et de votre zèle, ce que j'entendais dire un jour, comme un suprême et juste éloge, d'un prêtre auquel je voudrais ressembler et qui mérite, quoique inconnu, toute votre imitation : « C'est un bien saint prêtre, savant à la fois et apôtre, celui-là ! Je lui confierai mes enfants et mon âme, et c'est un homme comme lui que je demande à Dieu d'envoyer à ma dernière heure pour me fermer les yeux et m'ouvrir le ciel. »

Ainsi soit-il.

LE MODÈLE

Le fils de la Vierge.
L'adolescent.
L'étudiant.
Le bon maître.
L'ami.
Le guide.
Le juste.

LE FILS DE LA VIERGE

Mes Enfants,

Dans le *Christ de la jeunesse* [1] dont il y a longtemps déjà j'ai commencé pour vous l'étude, il est un aspect de la physionomie divine paticulièrement lumineux et suggestif, par où je voudrais reprendre et continuer la sainte image ébauchée et offerte à l'émulation de vos efforts. Nous avons montré ailleurs en Jésus le fils de Dieu et le fils de l'homme. Le mois de Marie qui commence nous invite à voir en lui aujourd'hui le *Fils de la Vierge*, *Filius Mariæ Virginis*.

Sans m'attarder à vous dire les miracles de sa conception et de sa naissance qui surpassent notre puissance de comprendre et de parler, j'arrive tout de suite aux exemples pratiques que ce nom et cette

[1] Nous avions promis dans la préface des *Grands jours du collège* d'écrire le *Christ de la jeunesse* pour clore notre enseignement aux élèves de nos maisons d'éducation. Diverses circonstances nous ont empêché de réaliser complètement ce projet. Nous donnons ici sous ce titre : *Le modèle*, la substance de ce livre.

vie de Fils de la Vierge proposent à notre étude et à votre imitation.

Fils de la Vierge! Quel nom d'abord, étrange et mystérieux! Le monde n'avait jamais rien soupçonné de tel. La chasteté, maudite du paganisme et presque inconnue du peuple Juif, devait en tout cas demeurer une vertu inféconde. Et si les antiques prophètes annonçaient qu'une Vierge de David donnerait le jour au Messie, ils n'avaient rien compris au mystère lointain de la Vierge-Mère ni à la royauté réservée par l'Évangile aux imitateurs de sa vertu.

Quand les mages arrivent à Jérusalem pour adorer dans son berceau le Rédempteur prédit par leurs oracles et salué par son étoile, ils excitent une tempête de haine contre ce fils de la Vierge dont le nom surhumain est un défi à l'égoïsme et à la volupté du vieux monde. Hérode, en qui se personnifient alors tous les vices de l'humanité, tremble devant ce nom divin d'enfant comme devant un maître, et, dans l'épouvante de ses plaisirs, pour détruire sûrement ce libérateur qui trouble sa joie de vivre et de régner, il ordonne l'odieux massacre des Innocents, premiers martyrs de la virginité.

Ce fut le lot de cette vertu céleste, au cours des siècles, d'ameuter ainsi contre ses enfants la haine immortelle des passions humaines. Elle partage depuis Jésus la terre en deux camps : ceux qui portent en eux la gloire de son signe et ceux qui sont marqués de l'ignominie de la mépriser ou seulement de ne la point connaître. Fils de la Vierge ou fils du mal, tous les jeunes gens se classent en grandissant sous ces deux noms.

Mes enfants, je vous demande avec angoisse aujourd'hui quel est le vôtre, et quel est celui auquel vous êtes attachés par votre spécial amour?

Extérieurement vous portez la livrée virginale que vous ont donnée vos mères; et le nom privilégié d'enfants de Notre-Dame vous désigne comme Jésus à l'attention publique, à la méfiance officielle peut-être, à la persécution déjà, en attendant la proscription bientôt, vous qui ne rêvez que d'êtres libérateurs. Il y a contre votre éducation chrétienne, tout inspirée de saintes réserves et de maternelles pudeurs, un assaut livré, de jour en jour plus poignant, par l'esprit d'indépendance et d'égoïsme, par la soif de jouir, qui pressent notre présente génération. La guerre acharnée qui se fait contre vous n'est au fond qu'une révolte audacieuse du mal contre la volonté du libre sacrifice. Hérode renaissant y renouvelle tous les jours le massacre des Innocents.

N'avez-vous pas honte quelquefois, jeunes gens, en face du rire licencieux, devant les paroles voluptueuses, aux prises avec les exemples séducteurs, d'êtres appelés les fils de la Vierge? N'avez-vous pas peur, sous cette livrée indélébile, de manquer demain les caresses de la fortune, d'être méprisés du pouvoir? Et ne vous arrive-t-il pas de rèver, en passant plus à gauche, des plaisirs moins austères que la pure vertu, qui, si elle ne fait pas toute seule l'homme de caractère, du moins le commence et l'achève.

Peu de jeunes gens, quand les passions s'échauffent au soleil des années, échappent à cette crise des mœurs. La vie actuelle des étudiants, aux premiers pas libres qu'ils essayent, ne semble-t-elle pas d'ailleurs préparée comme une ouvrière de désorganisation morale qui a hâte de défaire, en quelques mois de plaisirs fous, le travail patient de sept ou huit ans d'éducation chrétienne? Si l'on n'y entre pas tout à fait fort, on y succombe rapidement dans les pires faiblesses et les plus tristes hontes.

C'est pourquoi, mes enfants, il faut pendant les

années de collège, où vous êtes à l'abri du mal public, vous faire une volonté vaillante, un idéal élevé, sublime, du bien qui vous gardera aux jours nécessaires la puissance des victorieux combats.

Savez-vous bien comment le vice impur s'infiltre dans les âmes jeunes, les alanguit, les abaisse et finalement les fait mourir?

Quelquefois il s'y développe tout seul par le ferment malsain de la nature déchue. Il y naît sans semence comme une plante spontanée d'un sol corrompu. Il y croît solitaire, sans que personne y apporte une rosée ou un rayon, par le seul fait qu'on ne l'a pas étouffé en naissant. Le plus souvent, il trouve sa source, son aliment de vie, dans une parole légère qu'a dite un camarade pervers en passant, qu'on a entendue sans y penser quelquefois d'une personne de service vicieuse, d'un spectacle que la conscience intérieurement défendait et qu'on a regardé avec une lâche complaisance, d'une lecture passionnée où le serpent se cachait sous les feuilles, d'une action scandaleuse qui se dissimulait dans l'ombre, d'une gourmandise excessive, d'une amitié imprudente, d'une démarche curieuse, d'une relation innocente d'abord qu'on n'a pas su rompre à temps... Que sais-je encore? Le mal a mille portes secrètes et dérobées pour entrer dans l'âme inattentive, par les yeux, par les oreilles, par la bouche, par les mains, par tous les sens...

Et une fois qu'il est établi dans la place, il étend partout avec une rapidité inlassable ses affreux ravages. C'est le ver intérieur qui ronge secrètement le fruit presque mûr; c'est le feu dévorant de la passion qui incendie l'âme et allume dans les yeux des éclairs effrayants de convoitises; c'est le vent du mal qui secoue affreusement le corps et le cœur du pauvre jeune homme qui a perdu le nom béni de fils de la Vierge; c'est l'esprit de vertige et

de ténèbres qui envahit l'intelligence, qui détend tous les ressorts de la volonté, qui détruit toute affection, qui paralyse tout effort, qui pousse aux sombres inerties ou aux actions folles la vie désemparée, et qui imprime dans tout l'être de l'enfant vicieux ce caractère de la bête auquel on reconnaît trop tard l'inguérissable blessure.

Alors les parents, épouvantés du mal qu'a flatté souvent leur imprévoyante tendresse, se retournent vers nous et nous demandent avec désolation, en face de cette paresse rebelle à tout conseil et même à toute répression, devant cette lâcheté d'un cœur ingrat et ce parti-pris du laisser-dire et du laisser-faire : Mais qu'a donc notre enfant, qu'il ne travaille plus ni ne nous aime, et qu'il ne paraît plus comprendre nos sacrifices? Qui donc nous l'a changé, que nous ne le reconnaissons plus?

Ah! qui vous l'a changé? Mais ce livre mauvais acheté en cachette, aux jours de sortie, avec l'argent excessif de ses salaires d'écolier, et qui circule comme un poison public dans toute une division. Mais ce journal impie que vous avez laissé traîner sur une table de salon. Mais ce spectacle trop libre auquel vous l'avez conduit en vacances comme récompense de ses efforts!... Et depuis, dans le silence du collège, son imagination malade de souvenirs a évoqué ces pages enflammées, a revécu ces jours de joies dangereuses, a refait ces scènes de profanes plaisirs. Au contact d'imaginations blessées comme la sienne, malgré la vigilance la plus attentive, elle s'est encore échauffée par des paroles et des actions troublantes. Finalement, l'âme éclate sous la pression malsaine et tout l'être s'anéantit dans un irrémédiable désordre.

Bien autres, mes enfants, sont les fils de la Vierge, ceux qui, portant aussi leur vertu et leur cœur dans des vases fragiles, dans cette chair révoltée qu'est

la chair de tout homme, savent lutter les héroïques combats pour l'intégrité et la maîtrise de l'âme, pour la royauté du cœur, pour la splendeur de la vie. Devant leurs sens inquiets comme les vôtres l'ouragan de feu passe aussi à certaines heures. Mais quand la tempête est trop forte, ils jettent au ciel dans une prière ardente le cri de détresse : *Salva nos, perimus*, qui réveille Dieu, ou le *Sursum Corda*, qui d'un seul coup d'ailes confiant les remonte au paradis.

Il n'est rien de plus beau qu'un jeune homme chaste ainsi triomphant. Quelque chose d'angélique est descendu sur son front, dans son regard, dans sa démarche, dans son langage, dans toute son âme et dans tout son corps. Il se trahit, il se révèle par une pudeur exquise de sentiments et de paroles, qui n'est ni timidité ni gaucherie, mais la réserve calme de quelqu'un qui se possède et qui s'estime et qui reconnaît au-dessus de lui la loi plus forte d'une conscience attentive et délicate.

La chasteté n'est point une puissance d'inertie en lui, un simple frein qui entrave et modère l'action. Elle devient une force agissante et expansive du bien. Lumière bienfaisante de la vie, elle illumine l'intelligence des clartés réservées à ceux qui approchent Dieu de plus près, suivant le mot expressif de l'Évangile : *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt.* Oui, il y a entre la lumière et l'enthousiasme une corrélation singulière. Ce qui empêche l'élan des cœurs, ce sont les ténèbres qui enveloppent les idées à réaliser. Quand le but resplendit, l'action chrétienne s'impose, et on y court avec amour. Le jeune homme pur, par cela seul qu'il comprend mieux, devient chevalier de la vertu, et la chasteté l'épanouit en connaissances et en bonnes œuvres de toute sorte.

On trouve dans l'Évangile quelques circonstances

où le divin Fils de la Vierge manifeste plus spécialement ce triomphe de la pureté intelligente et active. C'est d'abord le jour où, tout jeune encore, il semble délaisser l'amour des siens — et les siens étaient Marie et Joseph — pour traiter au temple, parmi les docteurs stupéfaits de sa science, les célestes affaires de son Père. Il y a là, jeunes gens, un éternel exemple à suivre.

Pour demeurer chaste et pour rester lumineux, il faut ainsi souvent briser les liens les plus doux de l'affection, se détacher temporairement même de sa famille, s'élancer par de généreux sacrifices à la rencontre de Dieu qui descend toujours vers ceux qui montent à lui.

Vous croyez dans votre inexpérience que certaines demi-maximes du bien suffiront à vous garder, que peut-être il est des alliances permises avec le plaisir et des retours possibles vers le mal, que la vertu est un juste milieu... Mes enfants, la chasteté ne se porte pas comme on traîne une chaîne. Elle doit vous emporter comme des ailes qui planent. Lorsqu'elle touche seulement la terre, c'en est fait d'elle. Née du ciel, elle ne vit que sur les hauteurs.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en donne le témoignage dans une autre scène évangélique qui nous apprend en outre que la chasteté seule préserve le jeune homme de la crise de la foi.

Un jour qu'il parlait à la foule, voici que sa mère et ses disciples arrivent, et quelqu'un l'interrompant lui dit : « Votre mère et vos frères sont là qui vous appellent. » Jésus leur répond : « Laissez. Celui qui entend ma parole et qui l'observe, celui-là est mon frère et ma mère. » Il faisait écho à cette autre parole qu'il avait dite précédemment à la femme d'Israël qui proclamait, en l'entendant, le bonheur de sa mère : « Bien plus heureux celui qui écoute mon verbe et qui le met en pratique! »

Ainsi d'une part il n'y a que les purs, les immolés volontaires, les héroïques sacrifiés de la vertu qui sont reconnus pour siens, et ceux-là seuls encore gardent l'intelligence de ses mystères, doublement privilégiés de l'approcher et de le comprendre.

Profonde leçon à recueillir, et dont il faudra durant toute votre jeunesse conserver le précieux souvenir et je dirais la confiance aveugle.

Bientôt, lorsque vous sortirez de nos murs, en même temps que vos passions s'échaufferont sous les orages, vos croyances seront battues en brèche par des enseignements contraires aux nôtres et par des doutes et des négations de toute sorte. Les saintes lumières de votre baptême, de votre enfance et de votre première communion, vacilleront peut-être dans vos âmes. Que faire pour conserver la foi? Etudier, sans doute, raviver la flamme chrétienne au foyer de la vraie science, écouter les grandes voix catholiques qui orientent les âmes vers Dieu, marcher à leur lumière, dans leurs chauds rayons!... Oui, tout cela, mes enfants, parce que vous êtes hommes et qu'il est nécessaire d'avoir une foi raisonnable; mais surtout, surtout être purs, rester chastes, faire pratiquement la parole de la vertu, accomplir la loi pour la comprendre, vous retremper aux sacrements pour ne pas perdre l'intelligence des mystères, communier à la chair et au sang du Christ pour communier à sa vie surnaturelle, en un mot demeurer les fils de la Vierge : *Qui facit veritatem, videt.*

Il y a de pauvres jeunes gens qui, aux premiers doutes qui surprennent leur âme, s'arrêtent de suite dans la pratique d'une foi qui n'est plus toute lumière. Ils attendent pour continuer et pour recommencer, disent-ils, que la clarté se fasse meilleure; et pendant ce temps-là la fièvre des plaisirs monte et ils ne tardent pas à être pris de délire. C'est la

ruine fatale de toute lumière et de toute vertu.

L'Évangile nous raconte qu'un homme aveugle de naissance, ayant aperçu Jésus, lui demanda de le guérir ; et le Sauveur ramassant un peu de poussière fit avec sa salive de la boue qu'il lui mit sur les yeux, en lui disant d'aller se laver à la piscine de Siloé. L'aveugle y alla, se lava et vit. Comme les juifs, ses parents et ses amis, s'étonnaient de sa guérison et lui en demandaient la cause : « Vous la dire, répondit-il, je ne sais. Mais sur la parole de cet homme qu'on appelle Jésus, je suis allé à la piscine, je m'y suis lavé et je vois. »

Par un mystère profond des choses divines, il en est ainsi de ceux qui dans l'obscurité de la foi et dans l'aveuglement des passions restent fidèles aux saintes pratiques. A l'heure inattendue, quand les nuages semblent s'être le plus amoncelés, un éclair divin ramène le jour, une action courageuse dissipe l'orage et fait reluire le radieux soleil : *Veni, lavi et video.*

Enfants de Notre-Dame, il est pour vous une autre source de pureté et de lumière toujours ouverte : c'est la dévotion fidèle à celle dont vous êtes les fils. Ne me demandez pas le pourquoi philosophique de cette protection surnaturelle que la sainte Vierge exerce sur les siens. Je ne pourrais que vous dire que, nés de l'amour d'un Dieu mourant au Calvaire, elle nous a pris pour enfants, et que, mère de Dieu en même temps que la nôtre, elle peut tout pour nous sauver. Le triomphe de cet amour est une réalité vivante et quotidienne.

Il y a dans ce que saint François de Sales appelle l'amour intellectuel et cordial de Marie une sauvegarde souveraine. Cet amour par la vertu du sang de Jésus-Christ, qui est aussi celui de la sainte Vierge, unique femme immaculée, cet amour, dis-je, par la vertu du sang virgi-

nal et divin, se lie étroitement dans l'âme à un goût, à une estime, à une intelligence extraordinaires de la virginité qui tient le cœur, domine l'occasion et la séduction. « L'expérience d'une vie entière, écrivait le P. Gratry, m'a appris que le sang virginal du Sauveur et de sa mère immaculée est la force surnaturelle, la greffe toute-puissante qui dompte l'indomptable passion, qui transforme le cœur et l'élève de la terre au ciel. »

Restez ainsi, mes enfants, et par ces moyens, pour être heureux, pour être forts, les fils aimés de la Vierge....

Si les épreuves de la vie, ses combats, vous emportent loin d'elle, quand vous serez bien loin, perdus, trahis, défaillants, retournez-vous encore vers son image presque effacée de vos souvenirs. Jetez-lui la prière émue et confiante de votre pure jeunesse. Elle vous entendra ; elle vous reconnaîtra. Au détour de la route, vous la verrez souriante encore et toujours prête à vous rendre l'arriéré de sa tendresse.

Ainsi soit-il.

L'ADOLESCENT

Mes chers Enfants,

C'est un divin mystère que le Sauveur ait voulu naître et surtout grandir comme nous, passer pour ainsi dire par le moule du temps, suivre le cours normal des ans, subir en quelque sorte la loi naturelle du progrès, avant de se mettre à l'accomplissement de son œuvre de rédemption, Lui qui préexistait comme Verbe à tous les siècles, et en qui la divinité substantiellement présente apportait dès le principe toute perfection.

S'il a tenu cachés aux yeux des hommes les trésors d'intelligence, de lumière, de puissance et de force qui étaient sa nature, et ne les a révélés que successivement, comme se manifestent et s'épanouissent lentement, l'une après l'autre, nos facultés, ne doutez pas qu'il n'ait mis là pour toutes les vies à venir un encouragement et une leçon.

Il savait que de tous les âges le plus beau, mais le plus tourmenté, le plus plein d'espérances, mais aussi le plus rempli de faiblesses, celui de la jeunesse, avait besoin d'un modèle spécial, de

lumières particulières, de secours et de soutiens propres à ses impuissances, à ses orages.

Voilà pourquoi, se faisant homme, le Rédempteur ne pouvait oublier de passer par la jeunesse.

Qu'a donc fait pour vous instruire Jésus adolescent?... Ah! une chose singulière et qui déconcerte notre humaine sagesse! Jeunes gens, il n'a rien fait d'extérieur; il s'est simplement préparé à l'action.

Dans l'illusion des quinze ans, quand on cherche un idéal à suivre, on se représente volontiers quelque nature ardente, répandant librement au dehors sa fougue, un esprit brillant, un caractère dominateur, une volonté victorieuse. On unit dans sa pensée, comme des choses inséparables, la bonté et la beauté aux plaisirs bruyants, la force à l'indépendance, la grandeur à la fortune qui dispense de la peine. On oublie que la jeunesse est un chemin, et non pas un terme où il est permis de s'arrêter, l'âge de la préparation, et non pas celui de la jouissance; on anticipe sur les travaux, sur la liberté, sur le repos, qui sont réservés à l'âge viril; et quand on arrive au seuil de la maturité, on se trouve inférieur à tous ses rêves parce qu'on s'est complu dans des plaisirs extérieurs, sans rien faire des choses obscures et profondes sur lesquelles s'assoit la vie.

Le Christ adolescent a procédé pour votre enseignement de tout autre façon. L'histoire de sa jeunesse, de l'Adoration des Mages au baptême de Jean-Baptiste, tient toute en trois mots, qui sont le contrepied de ce que les hommes ordinaires ambitionnent dans leurs jeunes années, trois mots qui sont l'expression de la préparation vraiment sérieuse d'une carrière : la dépendance, le silence et l'effort.

Lisez le saint Évangile : il n'y a rien autre en effet

de Jésus qu'une échappée divine, quand l'Enfant eut douze ans, l'âge où le jeune Israélite devenait membre de la communauté juive, où il commençait à porter au front et sur les bras, dans les cérémonies religieuses, les phylactères, comme le jeune Romain revêtait la toge virile. En dehors de la touchante histoire du pèlerinage de Jésus à Jérusalem et de son introduction magistrale au milieu des docteurs, pas un autre mot qui le révèle, qui trahisse les ambitions de son âme, les mouvements de son cœur, les aspirations de sa céleste nature.

Et pourtant s'il y eut jamais une âme en qui l'avenir dût mettre ses appels, un cœur qui pût battre en face de son demain, un esprit porté vers l'au-delà, c'est bien l'esprit, le cœur et l'âme du Christ. Pourquoi cet obscur silence et cette mystérieuse réserve, jeunes gens ?

Il y aurait bien des raisons à en donner peut-être. Je n'en veux garder qu'une, qui me semble décisive, c'est qu'il n'y a pas de plus grande faiblesse dans la vie, que le manque de préparation, et Jésus n'a pas cru en donner à la jeunesse un trop long exemple en la prolongeant trente ans.

Si tant d'hommes demeurent aujourd'hui impuissants, accomplissent si peu d'actes féconds, traînent une vie inutile et désespérée parfois, c'est qu'au lieu de se préparer à la vie, ils ont dissipé les fleurs de leur jeunesse dans des occupations futiles, et rien ne peut croître de bon dans une existence mal ensemencée aux premiers jours [1].

Comment donc se fait la préparation solide et vraie de la vie? Par l'apprentissage exclusif des trois vertus de Jésus adolescent.

La dépendance d'abord : « Voici que je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. » Remarquez que

[1] Cf. : Vous êtes des dieux...

c'est le Maître du monde qui prononce cette parole et nous donne cette leçon. Il semble à notre orgueil que la soumission est une déchéance humaine, et Jésus en fait une grandeur divine. Il sait, Lui, que tout ce qui doit s'élever un jour ne monte, par une proportion naturelle, qu'en raison des volontaires abaissements, et il achète par une humilité profonde la gloire future de son sacrifice. Son Père, avant de ui donner l'empire des âmes, lui imposera l'anéantissement de la mort. Il s'y essaie, il s'y façonne à Nazareth, dans l'obéissance la plus entière aux ordres de son père adoptif et de sa mère : *et erat subditus illis.*

Sans doute il avait pris pour père le plus juste des hommes, pour mère la plus pure des vierges. Mais pourtant qu'étaient-ils pour le commander? Docile enfant, il abdique sous leur autorité faillible sa liberté toute-puissante; et celui dont la volonté devait dominer les flots en courroux commence par sa propre soumission.

Quelle condamnation de vos prétentions et quel signe de votre faiblesse, jeunes gens, qui élevez devant vos familles et devant vos maîtres vos caprices superbes et qui vous croyez forts parce que vous usurpez la liberté dont votre âge est impatient, mais demeure incapable! Car je vous le demande : à quels désordres n'aboutiriez-vous pas, si nous n'étions pas là toujours avec le frein des règlements pour brider vos passions naissantes, pour retenir vos emportements, pour aiguillonner votre paresse, pour ressaisir les rênes de vos âmes aux heures mauvaises?

A vous entendre, le joug de la discipline scolaire pèse sur vous d'un poids qui vous meurtrit partout. Vous remplissez parfois toute la maison de l'écho de vos murmures et de vos plaintes. Il vous semble que l'autorité comprime injustement vos élans et

qu'une main barbare coupe vos ailes. Vous n'avez pas la possibilité de vous mouvoir, sans vous heurter à une défense ou à un commandement qui vous exaspère et vous paralyse.

Que c'est bon cela, et nécessaire, mes enfants, cette contrainte et ces entraves, pour la formation humaine, pour la prise de possession de soi-même, pour la maîtrise de la vie! Rien n'apprend mieux la science de se conduire et de gouverner plus tard les autres, que cette pratique parfois douloureuse de l'obéissance quotidienne. Il n'y faut pas voir simplement une vertu passive. L'obéissance féconde est un exercice volontaire auquel on s'entraîne librement, par respect pour la loi. Dès lors on ne regarde pas au ministre du commandement. La puissance de Dieu est dans l'ordre de quiconque exerce l'autorité. Souvenez-vous-en, petits orgueilleux qui voulez toujours faire acception des personnes pour obéir; et, à défaut de toutes les raisons graves qui vous prêchent la dépendance, quand la révolte vous prend et que l'indiscipline vous agite, regardez, pour rester dociles et pour croître en liberté sur les fondements de l'humilité, le divin adolescent de Nazareth.

Il vous donne l'exemple d'une seconde vertu peu commune, quoiqu'elle soit essentielle, à la jeunesse qui prépare l'avenir. J'ai nommé le silence, que Lacordaire appelle quelque part la patrie des forts. Nous croyons, nous autres, que la puissance est dans le bruit qu'on fait et nous nous enivrons du tapage qui accompagne nos pas, comme d'une vertu, comme d'une valeur, comme d'une supériorité. Nous ne nous apercevons pas que tout ce que nous jetons ainsi de nous-mêmes au dehors, au temps de la croissance humaine, est une diminution, un gaspillage des énergies de demain, et comme les eaux qui coulent sans digues, suivant les méandres capri-

cieux de leur cours, ne produisent point de force motrice, nous restons toujours médiocres parce que nous n'avons rien su dans la patience et dans le silence amasser.

Où donc en somme est la vraie vie? Non pas dans les manifestations extérieures, non pas dans les surfaces et dans les apparences, mais dans le principe intérieur et caché qui l'anime. Plus il vaut, plus nous vivons. Pour qu'il vaille, pour qu'il se développe et qu'il imprime un jour à l'âme sa poussée et ses élans, il lui faut le recueillement et la solitude. La solitude seule appelle en nous Celui qui est la force même, ouvre le cœur aux grandes pensées, nous fait toucher ce fond de nous-mêmes où couvent les résolutions viriles et s'entassent nos vraies ressources.

Jésus, qui se savait, qui se sentait le Fils de Dieu, n'a pas trouvé que trente ans de silence fussent trop longs, pour préparer sa Rédemption et surtout pour nous apprendre le prix de la vie cachée. Quelle existence effacée que la sienne, dans cette petite maison de Nazareth où il grandit inconnu de tous, même de ceux que l'Écriture appelle ses frères et qui paraissent ne rien avoir entrevu de ses destinées! L'Évangile n'a recueilli pendant toute sa jeunesse aucun mot de sa bouche; il se contentait de prier et de contempler.

« Sur le toit plat de sa maison, à l'orientale, ou sur quelque hauteur d'alentour, sans doute, il montait. Que de fois peut-être il gravit une de ces collines qui dominent Nazareth, d'où il découvrait tout le pays, toutes les routes futures de ses apôtres.

« Au nord, les chaînes du Liban, et l'Anti-Liban, avec l'Hermon couronné de neige. Au levant, la mer de Galilée, voilée à peine par un rideau de collines, futur théâtre d'exploits divins. Au sud, le Gelboë, les collines d'Endor, de Gesraël, et plus loin l'Ebal

et le Garizim lui rappelaient, avec la plaine d'Esdrelon, les grandes guerres et les exploits de ses ancêtres. Tout près de lui, le Thabor lui offrait son piédestal de gloire. Enfin, au couchant, derrière les cimes blanchissantes du Carmel, la *grande Mer*, par où la bonne nouvelle prendrait son vol à larges ailes. »

« On soupçonne sans peine ce qui se passait alors dans l'âme du Maître ! Et quand le soir l'horizon se rétrécissait sous la nuit tombante, quand il voyait sur les aires d'alentours les vanneurs avec leurs pelles de bois jetant le grain au vent d'été, et les laboureurs qui rentraient, et les troupeaux qui soulevaient au loin de petits nuages de poussière, et les veilleurs gagnant leur tour de garde, et que le parfum des amandiers et des citronniers, nombreux dans les plis des collines, montait jusqu'à lui, sa rêverie se faisait douce, son imagination s'emplissait de ces belles images que les paraboles devaient rendre au monde. Et dans toute cette nature charmante, sur la terre comme au bord du ciel, Jésus lisait le nom de son Père, découvrant les symboles sublimes où resplendit et se voile la vérité.

« Plus tard, quand l'action à outrance l'aura saisi, Jésus se fera une loi de réserver encore sa solitude. Il se retira, lui seul, sur la montagne, disent plus d'une fois les Évangélistes. Des jours entiers et des séries de jours, on le cherche et on ne le trouve point. C'est le désert, c'est la montagne qui l'ont ravi. Il est là-bas dans quelque retraite ombreuse, au pied d'un de ces arbres puissants, ou dans une grotte ouvrant en plein ciel, et là son âme monte à Dieu [1]. »

Toutes les âmes qui, dans le recueillement, savent l'y suivre en redescendent transfigurées.

[1] Cf. Sertillanges, *Jésus*, p. 77, 78 et 79.

Votre orgueil, enfants, se trompe et s'égare, qui veut s'élever autrement, par des rayonnements précoces, par des éclats juvéniles, par des mises en relief prétentieuses, sur de glorieux Thabor. Vous vous y portez avant l'heure, et de préférence aux autres, en vantant vos origines, votre famille, vos relations, vos talents, vos espérances, vos petits gestes. Cette sortie de vous-mêmes que vous faites vous appauvrit des vrais germes de richesse et d'idéal qui sont en vous peut-être, mais qui ont besoin pour s'épanouir des ombres et du silence de l'hiver et des nuits, avant que le soleil les relève et les mûrisse.

J'attribue dans tous les domaines la vulgarité de notre génération positive et éprise de gain à la superbe prématurée des jeunes qui, pour l'accidentel et l'accessoire, méprisent en leurs années premières, la vertu éducatrice et formatrice de l'esprit intérieur; et je voudrais que la leçon de silence et d'attente du Christ adolescent vous fît comprendre que l'intensité de la vie cachée et réfléchie, encore que demain n'en doive pas manifester toute la valeur, supplée, même devant les hommes, en tout cas devant la conscience, à la médiocrité de nos conditions humaines, parce qu'il vaut toujours mieux être quelqu'un que de le paraître et toujours mieux être digne d'une situation que de l'usurper [1].

Mais pour obtenir un tel résultat, vous pensez bien que la dépendance et le recueillement ne doivent pas rester inactifs. Soumis et solitaire à Nazareth, Jésus travaillait : c'était un ouvrier; disons le mot simplement : c'était un artisan, qui maniait dans la boutique de son père l'outil du charpentier et lui demandait chaque jour le prix de son pain. Il le faut bien dans la demeure des pauvres, comme

[1] Cf. Pierre Vignot, *Avent de Saint-Sulpice.*

l'était l'humble ménage de Joseph. Et puis, il y avait là un devoir humain, dont le Fils de l'homme devait l'enseignement aux adolescents. Celui qui était venu, non pour être servi, mais pour servir, voulait en outre sanctifier le travail et en adoucir la loi en nous proposant son exemple.

« Le travail est une vertu, et en même temps une semence de vertu, car il éloigne de nous la suggestion du mal. Il entretient nos forces, celles du corps, celles de l'âme : il nous rapproche de nos semblables : il fait plus pour la question sociale que ces oisifs faiseurs de phrases, ou que ces riches indolents, qui se lamentent sur le malheur des temps, et ne s'aperçoivent pas qu'ils sont eux-mêmes une plaie sociale, un objet d'envie et de scandale pour leurs frères, un point mort dans le grand organisme vivant, un embarras dans le courant de la vie humaine. »

Le travail étant donc la condition ordinaire des hommes et la source de tout bien personnel et social, Jésus, pour être notre entier modèle, se fait ouvrier. Représentez-vous-le comme on voit encore, à Nazareth, les artisans, dans les petites échoppes de menuisiers, « les bras et les jambes nus, taillant des jougs, des charrues, le pied posé de façon à maintenir la pièce, ou bien tournant adroitement de petits balustres pour des grillages, avec cet outil primitif et bizarre qu'on appelle un archet, sous lequel les menus éclats jaillissent en gerbe d'or pâle dans le soleil [1]. »

Quel spectacle, enfants, que le contraste entre ces œuvres basses, et la grandeur de celui qui daigne s'y prêter ! Quel exemple que cette préparation modeste et laborieuse à la plus grande œuvre de l'histoire ! Le Rédempteur, jusqu'à trente ans, n'a fait que scier des planches !

[1] C. Sertillanges, *Jésus*, p. 73 et 75.

Et vous vous plaignez, vous, de la difficulté de vos devoirs, de la monotonie de vos études, des exigences de l'école, de la longueur de votre tâche! Vous avez, dites-vous votre vie gagnée! Et Lui?... Vous tenez de votre famille une carrière toute prête! Et Lui?... On vous condamne à des travaux, à des attentes inutiles! Et Lui?

Regardez, petits écoliers paresseux, jeunes gens frivoles et orgueilleux, si vites las d'efforts et si prompts à secouer les fardeaux, regardez à Nazareth l'entraîneur divin, comme il obéit, comme il se tait, comme il travaille!

C'est ainsi qu'il grandissait; c'est ainsi seulement que vous grandirez, en âge et en sagesse, devant Dieu et devant la société.

L'expérience des âmes nous apprend que toujours la mesure du progrès est égale au développement de ces trois vertus : la dépendance, le recueillement et l'effort. La sagesse ne suit pas les années; elle coïncide avec l'imitation de Jésus adolescent. Toutes les fois qu'elle subit dans les jeunes vies des défaillances ou des arrêts, des hésitations ou des reculs, c'est qu'elles ont contrevenu à l'une de ces lois de la croissance humaine : ou bien elles foulent aux pieds l'obéissance; ou bien elles sortent prématurément de la solitude; ou bien elles sacrifient à l'oisiveté.

Jeunes gens qui ambitionnez un libre et fier demain, que vos aspirations emportent vers les cimes et qui demandez à l'existence quelqu'une de ses gloires, il faut d'abord passer par les vertus éducatrices du Christ à Nazareth et vous souvenir toujours, — c'est la consigne du succès et de la valeur, — de ce beau programme chrétien, de ce chaleureux appel qu'un poète, ami des jeunes âmes, a placé aux pieds de l'image,

déjà populaire, si artistique et si suggestive, de Jésus adolescent :

> Jeune homme, il marche, il te convie
> A marcher droit ton dur chemin ;
> Toi, qui veux vivre, il est la vie ;
> C'est lui qui fait le lendemain.

L'ÉTUDIANT

MES CHERS ENFANTS,

Il y a un fait qui se détache lumineux et suggestif de l'histoire de l'adolescence de Jésus et qui rayonne plein de clartés pénétrantes sur le silence, le travail et la soumission de sa vie cachée.

Ce n'est pas assurément sans un dessein providentiel que Jésus l'accomplit et que les évangélistes le racontent à l'exclusion de tous les autres. Il mérite notre souvenir.

Quand Jésus eut douze ans et qu'il fut ainsi devenu membre légal de la communauté religieuse, ses parents l'emmenèrent, à la fête de Pâques, en pèlerinage à Jérusalem, où tous les Juifs pieux se rendaient chaque année.

« Ces voyages à la ville sainte et au temple forment un des traits de la vie nationale et religieuse du peuple juif.

« De toutes les villes de la Judée et de la terre sainte, des moindres villages et des pays les plus lointains, par toutes les portes, des milliers de pèlerins arrivaient. Josèphe n'évalue pas à moins

de deux millions la foule qui encombrait les rues et les faubourgs de Jérusalem pour la Pâque. Les prêtres immolaient les victimes; les humbles du peuple appelaient à grands cris la rédemption d'Israël; les docteurs, les pharisiens et les scribes, discutaient la Loi, commentaient ses préceptes, enseignaient leurs traditions...

« L'arrivée des rabbis étrangers devait accroître l'animation des docteurs rivaux et de leurs disciples; les discussions étaient ardentes et âpres, sous le portique des païens, au « Beth-Midrasch », où se réunissaient les maîtres.

« C'est là même, à l'endroit où s'élève la basilique construite par Justinien en l'honneur de la Vierge Marie, qu'il faut placer peut-être le fait dont saint Luc nous a conservé le souvenir.

« La fête était terminée. Les caravanes quittaient Jérusalem; celle des Nazaréens, dans laquelle se trouvaient les parents de Jésus, s'acheminait vers la Samarie. Elle était arrivée à la première étape à Bireh, non loin de Béthel, où Jacob eut la vision de l'échelle mystérieuse et où Samuel venait, tous les ans, rendre la justice au peuple. Le soir, Joseph et Marie s'aperçurent que Jésus n'était pas avec eux dans la caravane. Ils revinrent à Jérusalem pour le chercher et, après trois jours, ils le trouvèrent au temple, précisément au « Beth-Midrasch », assis au milieu des maîtres, les écoutant, les interrogeant, leur répondant. Tous les auditeurs s'émerveillaient de la sagesse et des réponses du jeune rabbi [1] » qui pourtant nulle part n'avait étudié.

Du temps de Jésus, en effet, il n'y avait pas, du moins pour les jeunes gens de sa condition, d'école officielle. Les fils des familles fortunées s'attachaient seuls, en grandissant, à quelque rabbi. Pour les pau-

[1] Cf. Didon, *Vie de Jésus. Les origines de Jésus.*

vres l'éducation intellectuelle et morale, commencée à la maison par le père et par la mère, se faisait à la synagogue. « Chaque village avait la sienne, une simple chambre souvent, sans ornement, orientée vers la sainte Salem. Dans une armoire masquée par un rideau de couleur éclatante, qui rappelait le voile du temple, était déposée la Thora. Devant le rouleau de parchemin sur lequel elle était écrite, une lampe pareille à celle de nos églises brûlait toujours Au milieu de la salle est la chaire, du haut de laquelle les sept lecteurs, trois fois chaque semaine, le sabbat, le lundi et le jeudi, viennent lire les passages de la Loi et un fragment des prophètes. C'est de là que le docteur interprète, en langue araméenne, les versets qui ont été lus, et que le président, ou celui qu'il a désigné, récite les bénédictions finales, auxquelles le peuple, debout, tourné vers le temple lointain, répond par des « Amen » répétés d'une voix forte.

« La synagogue de Nazareth a vu Jésus et les siens : ils y venaient le sabbat et les autres jours prescrits. En Israélites pieux, ils devaient y prier le matin, à midi et le soir. Ceux qui voulaient lire la Loi aimaient à s'asseoir devant l'armoire où les exemplaires étaient gardés, et le Hasan leur communiquait le rouleau sacré. Vraisemblablement Jésus vint souvent dans sa jeunesse prier là et méditer cette parole de Dieu, qui était toute pleine de Lui, et dont lui seul devait un jour révéler le mystère. Assis dans la synagogue, la tête voilée, les rouleaux sacrés sur les genoux, il a pu lire dans les Écritures sa propre destinée, écrite à l'avance par les prophètes, suivre l'évolution du plan de Dieu dans l'humanité, admirer l'œuvre du salut et se préparer, en silence, à l'insu de tous, à l'accomplissement des volontés de son Père; et c'est de tout cela qu'il parlait, à

douze ans dans le temple, aux docteurs émerveillés de ses discours; *invenerunt eum, audientem eos et interrogantem eos.*

« En le voyant ainsi admiré des maîtres les plus célèbres et de la foule, ses parents furent frappés d'étonnement. Sa mère s'approcha et dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Voyez avec quelle douleur votre père et moi nous vous cherchions [1].

— Pourquoi me cherchiez-vous? répondit Jésus. Ne savez-vous pas que je dois être occupé aux affaires de mon Père? »

Et il retourna avec eux à Nazareth où il reprit son existence humble et laborieuse, attendant, pour se produire, l'appel de Dieu.

C'est là un grand exemple que le Sauveur a voulu spécialement laisser pour la jeunesse des écoles. Son attitude au milieu des docteurs, pleine d'attention docile et de curiosité respectueuse, est la leçon immortelle de tous ceux qui sont à l'âge d'étudier.

J'ai dit l'attention d'abord; car c'est bien elle que l'Évangile signale à tous dans l'Enfant Jésus par cette parole : *audientem eos.* Il les écoutait. L'attention est une action et une vertu. Peu d'actions sont plus contraires à votre nature agitée et légère que l'attention. Peu de vertus vous manquent comme celle-là.

Il semble, à voir tous les mouvements qui à chaque instant vous emportent, vous soulèvent et vous jettent au dehors dans des jeux exubérants, dans des courses sans fin, dans des efforts inapaisés, que vous êtes actifs. Quelque chose en vous tremble et murmure toujours. Jamais votre être, aux heures même les plus calmes, n'est tout à fait en repos. Il en est de vous comme de ces feuilles de peuplier

[1] Cf. Didon, *loc. cit.*

qui au moindre petit souffle chuchotent dans les airs. Mais en tout cela vous n'agissez pas, vous subissez toutes les influences extérieures, et vous êtes si peu maîtres de vous que les frémissements les plus légers vous impriment leur émotion, leur ride ou leur pli.

L'attention est précisément l'acte personnel qui vous soustrait à la maîtrise des choses et fait que vous vous possédez vous-mêmes au lieu d'être possédés. C'est d'abord un éveil de l'âme qui prend conscience de sa propre force, et c'en est la mise en place en face des objets à comprendre et des buts à atteindre. Elle suppose et crée la paix intime; elle est la préparation nécessaire de toute étude. Elle demeure la condition de tout progrès. Toutes les inventions, toutes les découvertes scientifiques sont les filles de l'attention.

Vos insuccès et vos fautes, la lenteur de vos études et votre stagnation tiennent à ce que vous n'êtes pas attentifs. Ne le dites-vous pas sans cesse comme une excuse à vos ignorances et à vos imperfections ? C'est même la seule excuse que vous opposez au reproche de vos familles et de vos maîtres quand ils aiguillonnent votre légèreté : « Je ne faisais pas, je n'ai pas fait attention! » Quoi de plus vrai? Sur l'aile des mouches qui volent et des papillons qui passent, aux cris des oiseaux qui chantent et aux caresses de vos propres rêves, aviateurs audacieux, vous partez bien loin, si loin que de toute une classe ou de toute une étude, on ne vous revoit plus. Le professeur s'évertue bien en vain, pendant vos beaux rêves qui vous enlèvent à vous-mêmes, à expliquer les lois de la grammaire et des nombres, à décrire les fracas du Forum ou les frais vallons de Tibur. Lorsque vous redescendez de votre ballon voyageur, et captif pourtant, et que vous voulez rendre un peu d'activité à vos facultés suspendues, elles sont

rebelles à vos appels comme à ceux du maître, trop longtemps tenues hors de service par des distractions toujours renouvelées.

Vous ne faites pas les actes de l'attention et vous n'en acquérez pas la vertu, qui est la docilité. J'appelle docilité cet état de l'âme attentive qui a confiance au maître et qui s'ouvre toute grande vers lui et qui se tient penchée avec avidité vers sa parole, qui se laisse conduire, diriger, façonner, transformer par le verbe créateur et paternel du professeur, qui se moule aux moindres reliefs de son enseignement, qui puise en sa science qui coule le germe d'une science nouvelle.

Il y a dans les écoles quelquefois des orgueilleux qui se plaisent à douter de l'autorité et de la compétence du maître, à jeter le discrédit sur sa valeur, à raisonner sur tout, à suivre dans leurs études leur propre chemin, sans respect pour l'expérience acquise et pour les méthodes en usage. Les forces personnelles s'éparpillent à ces doutes superbes et s'attardent en ces recherches égoïstes qui ne comptent pour rien l'autorité des autres.

Mes enfants, si l'acte de l'attention est essentiel dans la vie de l'écolier, sous peine de végéter éternellement dans des classes stériles, la vertu de l'attention est d'une nécessité non moins impérieuse, et Jésus en écoutant les docteurs ne pouvait vous donner un exemple d'un plus fréquent emploi.

Je voudrais que pour l'imiter vous teniez votre âme comme on tient les soldats en constante activité de service. Un écolier doit être un militant. On ne dresse les hommes aux batailles qu'en les habituant à d'éternels qui-vive, par des appels continuels, par des revues répétées, à des heures inattendues. C'est ainsi qu'il faut traiter votre jeune âme; et à quelque moment que ce soit, pour quelque travail que ce puisse être, mériter par votre

attitude docile la mention de l'Évangile, qui raconte l'histoire des parents de Jésus : *Invenerunt eum audientem eos.*

Mais le texte sacré ajoute : *et interrogantem eos.* Non seulement il les écoutait, mais il les interrogeait.

Ni l'attention en effet, ni la docilité ne suffisent pour devenir un homme. J'ai trouvé beaucoup de jeunes gens qui s'imaginent même qu'à mesure qu'on grandit ces qualités peuvent aller en décroissant. Funeste erreur ! disposition malheureuse naturelle peut-être à cette contrée! A contempler vos vastes plaines, vous vous contentez volontiers de leur placidité tranquille, sans vous soucier de leur immense étendue. La vie pourtant est autre chose qu'une paix intérieure, c'est un mouvement, c'est un élan, c'est une conquête, et voilà pourquoi Notre-Seigneur a donné, à l'école du temple, une leçon de spontanéité. Elle était opportune.

Une classe attentive et docile peut rester morte, somnolente et engourdie. N'est-ce pas quelquefois l'aspect des vôtres? Saisir ce qui est dit est bien; mais la vie meilleure d'un écolier est dans les questions et les réponses sages.

Je vous reproche, enfants, de n'avoir pas assez de spontanéité et de curiosité intellectuelles, de vous tenir trop facilement dans la plaine vulgaire du savoir, de ne pas escalader les cimes, de ne pas vous élever jusqu'aux limites possibles. Je sais bien qu'il ne faut pas vouloir renouveler les entreprises folles des géants, de Babel, de Phaéton et d'Icare ; mais pourtant connaître, et connaître toujours davantage, est une loi de notre nature. C'en sera le repos là-haut et c'est une passion de ce temps.

La devise du grand Pasteur : « Regarder en haut, apprendre au delà, s'élever toujours », l'exprime en de beaux mots qui sont tout un programme.

Est-ce que, malgré tant de découvertes faites en ce siècle, vous n'avez rien de plus à demander aux mystères de la nature? Est-ce que, malgré tant de forces enchaînées et tant de lumières du ciel conquises, vous savez la cause dernière de tout? Est-ce que vous avez trempé des lèvres rassasiées déjà à l'Océan du génie humain, aux fleuves de son éloquence, aux sources de sa poésie? Les jeunes gens d'aujourd'hui, emportés par la conquête précoce des diplômes qui ouvrent les chemins de la fortune, ont perdu l'enthousiasme de leurs pères. Ils travaillent, quelques-uns, je n'en disconviens pas; mais leurs goûts positifs et intéressés en font plus souvent des calculateurs que des hommes et ne les sortent pas de la médiocrité humaine dont un grand médecin, Dupuytren, disait qu'il n'y a rien pour l'espèce de plus à redouter, qu'elle soit la médiocrité du talent, cette plaie nouvelle née de la vulgarisation de toutes les connaissances, ou la médiocrité de la vie, cette fille moderne des doctrines utilitaires.

Je ne puis me défendre d'un profond sentiment de tristesse quand je rencontre de ces jeunes blasés qui ne rêvent d'apprendre que pour gagner et que pour jouir et qui, blessés par l'appât de la richesse prochaine dans leur spontanéité intellectuelle, ont absolument perdu, dans des études sans désintéressement, la spontanéité morale et la spontanéité religieuse.

Il y a pourtant, mes chers fils, d'autres problèmes que ceux qui conduisent à Polytechnique ou à Centrale, d'autres questions que celles qui sont agitées dans les amphithéâtres, dans les écoles de droit et dans les laboratoires, qui mériteraient votre curiosité et votre souci, qui appellent vos interrogations angoissées : ces problèmes troublants de nos origines et de nos destinées humaines et les questions toujours actuelles de Dieu, de Jésus et de l'Église.

Est-ce que cette guerre actuelle livrée à la conscience, à la liberté, à la patrie, n'est pas de nature à vous arracher un tressaillement? Pouvez-vous subir, sans émotion et sans un regard inquiet sur demain, ces dénis de justice, cet envahissement du mal, cet ostracisme dont vous êtes victimes? N'avez-vous rien à prévoir et rien à tenter pour mettre en travers de ce sectarisme tout-puissant vos volontés libératrices?

Ah! si tout cela ne vous dit rien, si ces affaires de votre Père qui est au ciel ne vous préoccupent pas, vous n'êtes pas les disciples et les émules de Jésus; vous n'êtes pas les fils de l'Église catholique. Vous seriez à peine des citoyens, parce que la grandeur de la patrie est faite de toutes ces saintes choses qui vous laisseraient insensibles. Je trouve que la persécution qui les proscrit ne vous touche pas assez, que vous ne frémissez pas comme il convient aux récits de l'iniquité, à la mémoire des beaux faits, à l'espoir des revanches possibles.

On raconte qu'au collège de Blois, dans sa jeunesse, Augustin Thierry, arrivé dans « Les Martyrs » à ce passage où Chateaubriand jette à nos vieux ancêtres son admiration éloquente, le futur historien des *Temps Mérovingiens*, saisi lui-même d'enthousiasme à sa lecture, parcourait la salle d'étude où il était un jour de mauvais temps enfermé, en s'écriant à haute voix : « Pharamond! Pharamond! »

Pourquoi, vous autres, ne seriez-vous pas, comme lui, des ardents, qui par les jours tristes où nous sommes s'en iraient, répétant comme le faisaient les Grecs en frappant sur les boucliers : Patrie! Patrie!

Voilà, jeunes gens, bien au delà de tant de frivolités qui vous préoccupent, bien au-dessus des nœuds de cravate, des cols à la mode et des boutons de

manchettes, des courses et des sports, ou des naïves liaisons qui arrêtent vos élans, les questions supérieures qui sont les questions actuelles, et les vôtres, car il n'y a que vous qui les pouvez résoudre. Mais « quand on n'a pas travaillé jeune, a écrit Lacordaire, on ne sait rien, on ne peut rien, on n'est rien »!

Je croirais, pour moi, avoir rempli ma tâche si vos maîtres pouvaient vous retrouver fidèles à ces leçons, occupés de ces devoirs et soucieux de les apprendre d'eux ; *invenerunt eum audientem eos et interrogantem eos.*

Cette attitude, en tout cas, est la loi unique du progrès. Souvenez-vous donc que vous êtes en marche vers un terme de perfection qui est loin encore. S'il est permis à ceux qui ont vieilli de s'arrêter et de regarder en arrière, à vous autres, comme Bossuet le dit dans une page sublime, la vie et les événements crient impérieusement : Marche, marche, marche toujours! Ce n'est pas à l'école du moins que vous avez le droit de vous reposer. Vous ne serez, en dépit de vos désirs, quelqu'un que demain.

On lit sur le socle de la statue du général Chanzy à Nouant, sa ville natale, ces belles paroles qu'il avait prononcées : « Que les généraux qui veulent le bâton de maréchal de France aillent le chercher au delà du Rhin! »

Faites vôtre, mes chers fils, cette consigne, mais en ne vous assignant le but qu'au delà de ce monde. Le yeux fixés à ce terme éternel, ayez l'attention et la docilité du Christ : *audientem eos,* ayez sa spontanéité, ses élans, ses appels : *interrogantem eos,* pour être un jour, écoliers modèles et distingués d'hier, capables des gestes virils que l'avenir de la société et de l'Église attend de ses meillleurs enfants!

LE BON MAITRE[1]

MES ENFANTS,

Dans les relations que Notre-Seigneur eut au cours de l'Évangile avec les enfants, il y a une histoire que je veux aujourd'hui vous raconter, parce qu'elle me semble fournir à votre âge le modèle de vos rapports avec Dieu et le programme de votre vie chrétienne jusqu'à vingt ans.

La voici : comme Jésus était sur la route, un jeune homme, que saint Luc nous dit être riche, appartenant en tout cas à une bonne famille du pays, aborde le Maître. On reconnaît tout de suite à son allure un enfant bien élevé. Il s'arrête et fléchit le genou. Je me figure que l'Évangéliste a noté cela comme une leçon pour tous les enfants à venir, si naturellement légers et sans façon, pour vous spécialement, petits garçons, qui êtes parfois si peu respectueux à l'école, au pied de l'autel, devant le bon Dieu, et pour vous aussi, petites filles, qui, ployant volontiers le genou, tournez si facilement

[1] Paraphrase d'une allocution de Mgr Baunard dans le *Collège chrétien*, tome II ; *Jésus et les jeunes gens.*

la tête. Le jeune Juif qui aborde Jésus se présente donc dans l'attitude du respect, et du respect empressé, *procurrens genu flexo*, comme il convient à un jeune homme de bonne éducation, comme il faut que vous fassiez chaque fois que vous entrez à l'église.

Et à genoux, écoutez comme il parle!... Vous autres, vous ne savez pas comment dire au bon Dieu. Souvent vous ne dites rien du tout; vous êtes là, muets... Encore si vous étiez muets!... Lui, s'étant approché humblement : « Bon Maître », dit-il. Son premier mot est une parole de prière et de confiance. Jésus est un maître, c'est de lui qu'il faut prendre leçon; Jésus est un bon maître, c'est en lui qu'il faut prendre confiance.

Et remarquez qu'il ne pose pas à ce divin Maître des questions vaines et curieuses sur des choses futiles. Comme il avait à faire à un prophète, à un thaumaturge ou faiseur de miracles, il aurait pu lui demander toutes sortes de prodiges, toutes sortes de réponses sur le présent et sur l'avenir. C'est le propre des jeunes de questionner sans fin sur le pourquoi et le comment des choses les plus diverses. Si vous étiez en présence d'un homme extraordinaire qui aurait le pouvoir de vous dire tous les secrets de vos âmes et de la nature, en ce moment-ci que lui demanderiez-vous? Si vous aurez votre certificat bientôt; si vous serez riches et heureux plus tard; si vous vivrez longtemps?

Voilà peut-être uniquement ce qu'il vous intéresserait de savoir. Ce n'est pas là pourtant la grande affaire. Le jeune homme de l'Évangile est autrement sérieux. Il se préoccupe d'une question autrement décisive, la seule importante, celle de son salut. C'est de la vie éternelle qu'il veut connaître le chemin : « Bon Maître, que faut-il faire pour gagner la vie éternelle? » Faites attention, mes enfants, que

tout le reste, en effet, est accessoire et importe peu. Tout le reste, sans cela, est inutile.

Et ce n'est pas une question qui doit intéresser seulement les grandes personnes. C'est la question de tous les âges, la seule question chrétienne. Vous n'avez vraiment rien autre chose de sérieux à demander dans vos prières. Il n'y a que le but qui vaut la peine de vos préoccupations... Et le but peut être prochain, malgré votre jeunesse. C'est la vie éternelle ; y pensez-vous?... Qu'est-ce que vous faites pour l'obtenir ?

La réponse de Jésus est pleine d'enseignements. Le jeune homme qui l'appelle bon Maître ne cherche-t-il pas par ce premier mot à capter sa faveur ? Mais Dieu ne se laisse pas prendre aux paroles flatteuses; il va au fond des cœurs, et il démêle au fond des prières les plus touchantes les sentiments qui les inspirent. Il dit à l'aimable adolescent : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul. » Et en effet, mes enfants, c'est là ce qu'il faut savoir. Ceux qui sont bons, parmi les hommes, ne le sont que par participation de la bonté divine ; et derrière ceux qui vous apparaissent avec les signes mortels de la bonté, il faut trouver et aimer Dieu, devant qui seul l'on s'incline et l'on fléchit le genou. Que nous vous semblions bons, nous autres, vos maîtres et vos prêtres, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous ne devez qu'à Dieu ce titre de bon Maître.

Comme tel, il va, lui, droit au but, et ne nous enseigne rien d'inutile. Voyez la réponse qu'il fait au jeune homme et qu'il vous fait à vous, qui l'avez interrogé à votre tour : « Vous me demandez enfants, le secret de la vie éternelle. Mais est-ce qu'on ne vous le dit pas tous les jours? *Præcepta nosti !* Vous savez les commandements! Vous êtes ici précisément pour apprendre et pour observer ensuite

la loi, la loi morale, la loi religieuse, la loi de l'obéissance, du respect, du travail, de la prière, de l'amour, du sacrifice. Et nous sommes ici pour vous la rappeler sans cesse : *Præcepta nosti!* C'est le devoir divin de l'écolier à présent, en attendant que ce soit bientôt le devoir de l'homme de bien, du père de famille, du citoyen, du chrétien.

Appelez-nous bons tant qu'il vous plaira : notre bonté consistera à vous rendre bons vous-mêmes par la pratique de la loi. C'est sur cette loi et sur ce devoir que Jésus invite son jeune et noble auditeur, comme il vous y invite vous-mêmes, à faire tout d'abord un examen de conscience, et, en cinq paroles, il lui résume le décalogue tout entier, le même qui est votre loi à vous : « Tu ne tueras pas ; tu ne commettras pas d'impureté ; tu ne prendras pas le bien d'autrui ; tu ne feras pas de faux témoignages. Honore ton père et ta mère. » L'enfant qui observe cette loi fondamentale est déjà digne d'amour. Est-ce qu'en ce moment-ci, mes chers enfants, en face de ces commandements essentiels, vous pourriez dire comme le jeune homme de l'Évangile, que votre conscience ne vous reproche rien? « Seigneur, répondit-il sans trouble, j'ai observé toutes ces prescriptions depuis mon enfance. »

C'était vrai ; Notre-Seigneur avait devant lui une de ces âmes privilégiées, qui se sont conservées dans sa grâce et pour lesquelles la vertu est une amie fidèle, qu'on n'a jamais trahie. Mais vous, mais vous? Vos mères vous ont appris, sur leurs genoux, la leçon du devoir. Elles vous crient : « C'est le mal ; ne le faites pas. » Avez-vous obéi jusqu'ici à la loi, et rapportez-vous à Dieu ce matin une âme juste, digne de ses complaisances?

Le saint Évangile raconte en effet que le Maître, ayant dans ce jeune homme juif rencontré une âme

innocente, la regarda jusqu'au fond : *intuitus eum.* C'est de ce regard que Dieu sonde les abîmes de l'Océan. Qui de vous, qui de nous pourrait affronter ce regard ?

Or Jésus ne vit dans cette âme que la beauté et la transparence du cristal. Ce qu'ayant admiré, il tomba sous le charme, et, prolongeant son regard, il aima ce jeune homme : *intuitus eum, dilexit eum...* Pourrait-il présentement vous aimer de même s'il vous regardait?

S'il vous regardait !... Maïs Dieu vous regarde toujours, et rien n'échappe à son divin regard, rien, ni les actes, ni les pensées, ni les désirs les plus cachés. Vous avez fui l'œil de votre maître et de votre mère pour commettre tel ou tel péché... Dieu vous a vus ; il vous voit encore ; vous voyant, peut-il toujours vous aimer ? *Dilexit eum !..* Je ne connais pas dans l'Évangile de parole plus admirable que celle-là. Mériter l'amour de Dieu ! Quel honneur et quelle tâche ! Il est donc vrai que Dieu peut s'éprendre de la beauté morale de sa créature, et que la vertu d'un jeune enfant, d'un jeune homme comme vous, possède cette séduction, peut faire cette divine conquête. *Intuitus eum, dilexit eum!* Accoutumé à vivre dans la société des anges, Jésus a néanmoins penché sa tête adorable pour regarder un jeune homme au visage et pour le mieux aimer par suite de ce regard. Mes enfants, comme je voudrais que, vous aussi, vous mêritiez et ce regard et cet amour, dont Jésus se plaît à envelopper particulièrement les adolescents !

Regards tout-puissants qui transfigurent les âmes ! Ils ont fait, ces regards du Maître, la pureté virginale de Jean et la foi robuste et enthousiaste de Pierre ; ils ont fait la conversion de la Samaritaine et le repentir de Madeleine ; car l'Évangile

n'a pas dédaigné de nous redire la force incomparable des regards de Jésus.

Mais ces regards, où sont-ils, aujourd'hui que l'Évangile est fermé?... Dans l'Eucharistie.

« Dieu demeure immobile et nul mouvement ne plisse le voile blanc de l'hostie pour attester comme autrefois qu'il bénit de sa main toujours obéie. Sa prière incessante s'exhale, sans que nos oreilles l'entendent, montant toujours vers Dieu, comme la lumière descend du soleil, silencieuse, et pourtant active et féconde. Mais Jésus maintient dans une vivacité que rien n'endort l'énergie de son regard. La nuit met en vain autour du tabernacle l'obscure épaisseur de ses barrières. A travers les murailles comme à travers l'ombre, Jésus voit et regarde.

« Et c'est en ce moment de votre vie qu'il vous couve surtout de son regard d'intuition et d'amour. De ses yeux tombe comme une rosée lumineuse et chaude, apportant avec elle les trois vertus spéciales que Jésus veut vous donner : la pureté, la foi, la générosité[1]. » Laissez-vous transfigurer par le regard de Jésus.

O Maître, que de vos yeux divins, à cette heure incertaine, la lumière et la force jaillissent sur ces âmes d'enfants; plus encore, Seigneur, que le jeune homme de l'Évangile, regardez-les, aimez-les. Ne soyez point avare pour eux de vos grâces et de vos dons!

Parfois toute une vie d'homme est bouleversée par le regard d'une simple créature. Qu'un des vôtres, ô Jésus, descendant sur ces enfants, les entoure d'assez de clartés et de joies, pour que tous leurs jours conservent le reflet de cette vision momentanée, afin qu'ils restent purs, afin que leurs mères n'aient pas à pleurer sur leurs

[1] Cf. P. Lallemand, *Allocutions aux jeunes gens* : *Le Regard.*

espérances, afin qu'un jour la patrie puisse remettre en leurs mains vaillantes les saintes causes, afin que l'Église dont ils sont les fils n'ait qu'à recueillir l'éclat de leurs vertus et de leur dévouement.

Ainsi soit-il.

L'AMI

MES ENFANTS,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, en se faisant homme, a voulu consacrer par des vertus spéciales, proposées à notre imitation, tous les beaux et grands sentiments qui caractérisent et élèvent l'humanité, comme le respect, la loyauté, l'amour filial, le patriotisme, la chasteté. Nous l'avons successivement salué des noms bénis de fils de l'homme et de fils de la Vierge, de disciple et de maître.

Je voudrais aujourd'hui, en cette fête de son Eucharistie, où sa divine charité le fait si près de nous, vous le montrer comme *Ami*.

Oui, Jésus a connu et sanctifié dans sa vie mortelle, et il éprouve encore, en la transfigurant, dans son sacrement l'amitié. L'amitié humaine, ce sentiment tendre et fort de mutuelle estime et d'absolue confiance par lequel on échange avec un autre ses pensées et son cœur, a fait tressaillir de joie, comme le nôtre tressaille, l'être adoré de Jésus. Comme nous, poussé par la pente de sa nature, il a subi le besoin d'âmes voisines et chères où

appuyer, où réchauffer, où délasser la sienne. Il a voulu choisir, par un instinct de l'humanité, dans la foule de ceux qu'il aimait, quelques cœurs qui le comprissent davantage et qui répondissent mieux à ses propres tendresses pour les préférer entre tous d'une dilection distinguée.

La Providence a mis ainsi dans les âmes qui se rencontrent à certaines heures, venues des plus lointaines origines, des affinités étranges, d'immatérielles convenances qu'elles seules devinent, qui les rapprochent et les unissent et par où les unes les autres elles se complètent. Il en naît une communion mystérieuse qui échappe à toute prévision et qui résiste aux obstacles des autres volontés comme aux ruines du temps.

L'amitié est de tous les sentiments humains l'un des plus naturels, des plus incompréhensibles et des plus impérieux. L'antiquité païenne comme l'antiquité juive nous ont conservé l'impérissable souvenir des amis immortels que furent Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, David et Jonathas.

Notre-Seigneur Jésus-Christ fait homme a eu aussi des amis.

Ce furent d'abord les compagnons de son enfance, lorsqu'il était jeune comme vous, ses camarades de travail et de jeu de la petite cité de Nazareth. L'Évangile ne nous les nomme point; mais toutes les habitudes de son adolescence nous autorisent à penser qu'il n'arrêta son choix qu'avec une prudente discrétion, fuyant, à l'encontre de beaucoup d'enfants que je connais, les tumultueux pour rechercher les sages; bon avec tous, mais attaché aux meilleurs.

Dès les débuts de sa vie publique, il légitima d'une façon inattendue, par sa présence aux noces de Cana, les cordiales relations de quelqu'une sans doute de ces premières amitiés. Il voulait nous apprendre par là qu'il y a des devoirs de société aux-

quels une morale grincheuse peut seule contredire, le mal souvent n'étant pas dans le monde en soi, mais dans l'usage excessif qu'on en fait.

Pourtant ce commerce d'âmes vulgaires, rencontrées au hasard de la vie, qui satisfait les aspirations communes ne suffisait pas, si sincère fût-il, à un cœur tendre et profond comme le sien. Plus l'homme est grand, plus il a besoin de se donner et plus il a le désir de recevoir. L'élévation intellectuelle et morale engendre les amitiés plus intimes et plus fortes.

Arrivé à la maturité, Notre-Seigneur Jésus-Christ se choisit, parmi les nombreux disciples qu'une céleste sympathie attirait sur ses pas, des apôtres pour être les témoins tout proches de sa vie, les confidents privilégiés de ses pensées, les exécuteurs de ses volontés ; et rien n'est plus touchant que l'amitié fidèle de ce collège apostolique.

L'élection en est suggestive. Ce n'est ni l'attrait personnel, ni le relief extérieur de la situation, ni aucun de ces motifs intéressés des préférences humaines qui inspire et guide le choix du Maître. Sur le bord d'un lac, dans le désarroi de leurs filets, il rencontre deux pauvres pêcheurs, Pierre et André ; il les appelle et l'un deviendra un autre lui-même, chef après lui de l'Église naissante. Ceux-là en amènent d'autres à Jésus, simples comme eux, que d'un regard ou d'une parole il conquiert. Sur-le-champ, par une de ces intuitions d'âmes qui se sentent faites les unes pour les autres, il s'établit entre ces hommes et lui un lien d'amitié si mystérieux et si puissant qu'ils quittent tout pour le suivre... Au bureau d'un receveur d'impôts, il trouve en passant un publicain, cœur fermé et médiocre jusque-là, qui tressaille à son contact et s'attache à sa destinée. Bientôt la chasteté liera d'un nœud spécialement étroit l'âme virginale de Jean le Bien-Aimé à l'âme divine de Jésus.

Ils sont douze ainsi rassemblés par l'amitié autour du Maître dans un commerce affectueux de chaque heure dont la communauté des pensées et des désirs plus encore que la communauté de la vie est le doux lien. Et sur ces douze, il y en a trois, que le divin amour élève à une intimité privilégiée qui fait en certaines circonstances l'un des charmes de l'Évangile ainsi grand ouvert à tous les besoins de nos tendresses. Le cœur humain n'a-t-il pas des réserves de dilection et des secrets d'amour qu'il ne révèle et ne communique qu'à de particuliers témoins des joies sublimes ou des douleurs profondes ? Quand Jésus va se transfigurer au Thabor, il n'emmène avec lui que les trois intimes, Pierre, Jacques et Jean ; et quand il sent venir son agonie, il ne veut qu'eux encore au Jardin des Oliviers, comme si les autres n'étaient pas assez initiés à son Cœur pour en porter soit la gloire, soit le martyre.

A côté de ces amitiés apostoliques, Notre-Seigneur, respectant dans sa vie tout ce qui est le penchant légitime de l'humanité, en eut d'autres encore : relations de circonstance comme celle qui le faisait asseoir au banquet de Simon et se reposer dans la villa de Zachée; liaisons plus durables comme celle qui l'attachait à Joseph d'Arimathie. Mais l'amitié humaine, l'amitié que le cœur tout seul, spontanément, crée et conserve, par une réciprocité d'affections inlassables, l'amitié née de la seule convenance des âmes avec le besoin grandissant de s'aimer et de vivre ensemble, le Maître la connut-il ?

« Il y avait, nous dit saint Jean, un homme appelé Lazare, qui était malade à Béthanie, dans le bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. Or Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. »

Notre-Seigneur avait donc à Béthanie une famille entière d'amis. « C'était là, écrit le P. Lacordaire,

que, venant à Jérusalem, dans la ville où devait se couronner son sacrifice, il se reposait des fatigues de la prédication et des douloureuses perspectives de l'avenir. Là étaient des cœurs purs, dévoués, amis ; là ce bien incomparable d'une affection à l'épreuve de tout. Aussi ce fut de Béthanie, qu'il se mit en marche, pour faire son entrée triomphale à Jérusalem, et ce fut en vue de Béthanie, le visage tourné du côté de l'Orient, qu'il monta au ciel, presque à égale distance du Calvaire où il était mort et de la maison où on l'avait le plus aimé. »

Voilà, mes enfants, en quelques traits, comment Jésus venu sur terre consacra et divinisa l'amitié ! Après lui, il nous est bien permis de désirer et d'avoir, nous aussi, des amis, pourvu que nous mettions dans leur choix la discrétion et les vues élevées qui inspirèrent le sien.

Vous êtes à un âge où les âmes épanouies, n'ayant encore éprouvé de personne aucune trahison, aucune lassitude, aucun refus, se donnent sans réserve avec une allégresse confiante, au premier cœur qui s'ouvre et en qui elles reconnaissent quelque image d'elles-mêmes ou surprennent quelque battement vibrant de leurs propres désirs. Sur les bancs du collège, dans l'intimité quotidienne de vos classes et de vos jeux qui révèlent tout l'homme, naissent des amitiés juvéniles à l'épreuve du temps. Des esprits se comprennent et invinciblement se recherchent. Des cœurs se devinent et se lient à ne plus se quitter. Des natures sympathisent au plus profond de l'être et se deviennent l'une à l'autre comme nécessaires. La généalogie de ces amitiés est la plupart du temps mystérieuse et l'histoire en est pleine d'illogismes. On se plaît par un trait, par un regard, par une parole, par une démarche, par un éclair de la pensée, par une ressemblance, par une similitude d'inclination, quelquefois par un contraste étrange de la

volonté, par je ne sais quoi d'inexprimable en l'âme apparue qui fait qu'on s'aime d'instinct, tout de suite et pour toujours, sans qu'on puisse dire comment.

Besoin de la vie, l'amitié en fait la force et la joie. Elle peuple et embellit le chemin, périlleux et sombre à certaines heures pour chacun, où s'écoule la destinée et elle en est la lumière et la sécurité. Quand on est seul à porter le poids de ses jours, au bout de peu de temps la tristesse de la solitude envahit les plus confiants en l'avenir. Ils hésitent et se troublent au détour de la route; et, las d'un effort sans appui, ils s'arrêtent à mi-carrière, désespérés avant d'avoir entrevu même le but. A plusieurs on se porte l'un l'autre, on s'éclaire, on s'encourage, on s'exalte, et, sans penser à l'austère labeur mêlé de tant de joies, on obtient dans une poussée commune le résultat rebelle à l'action d'un seul. L'amitié devient ainsi une puissance singulière. On dit qu'une idée aux mains de l'homme est invincible. L'amitié est la mise en commun des meilleures idées et des meilleures volontés humaines. Rien n'est plus doux, rien n'est plus fort.

Mes chers enfants, pour résister dans le cours de la vie à l'ennemi qui viendra sûrement battre en brèche vos convictions et vos amours chrétiennes, pour vaincre les passions mauvaises qui bientôt peut-être s'élèveront en tempête dans vos jeunes cœurs, pour triompher du mal, pour être un jour les ouvriers du bien et les libérateurs attendus que la patrie appelle, ne soyez pas des isolés, car vous seriez des impuissants et quelquefois des déserteurs. N'ayez pas le sot orgueil de vous suffire et de vous défendre tout seuls. Mais ici, à l'école, où vous apprenez les mêmes combats, unissez-vous dans d'étroites et saintes amitiés dont le respect, la fidélité et l'honneur vous garderont, aux heures dangereuses, des autres et de vous-mêmes. Serrés dans

un légitime esprit de corps autour de vos croyances et de vos vertus, comme autour d'un drapeau, n'ayez tous qu'une même âme et qu'un même culte du bien.

Il y a de nos jours, jusque, et peut-être surtout, dans les rangs chrétiens, un égoïsme misérable et coupable qui détruit dans le germe la fécondité de toute œuvre. Voyant le danger public, chacun veut bien être lutteur, mais, soldat de son bon plaisir et de ses personnels intérêts, on ne s'aperçoit pas qu'en travaillant pour soi dans la mêlée on ne tue ordinairement que les siens. Il en résulte partout un désarroi profond des influences chrétiennes et des ruines lamentables des plus sincères efforts.

Notre-Seigneur Jésus-Christ disait à ses apôtres, comme un secret de triomphe : Soyez *un* comme avec mon Père je le suis. Ce sont aujourd'hui les fils du siècle qui ont recueilli et mettent en pratique cette loi naturelle et divine de l'union toute-puissante. A la défense de leurs idées, voyez, ils opposent comme une forteresse intangible ce qu'ils appellent le *bloc*, le bloc de leurs négations, le bloc de leurs attaques, le bloc de leurs votes aveuglément disciplinés, que n'entament point, hélas ! les forces éparpillées et successives de tous nos beaux discours catholiques dont l'effet n'est jamais qu'oratoire et s'efface avec l'écho. Dans les luttes sociales, la tactique est l'union ; dans les modestes contacts domestiques, la vraie puissance est l'amitié.

J'en conclus que, s'il est nécessaire, pour être fort, d'avoir des amis, il est urgent, pour rester bon, de les bien choisir ; car l'amitié est comme un fleuve qui entraîne fatalement dans son cours, pur ou troublé, la vie qui se confie à ses flots.

Il y a donc des amitiés coupables, des amitiés mauvaises, des amitiés malsaines, des amitiés dangereuses, qui gardent pourtant leur empire

d'influence, comme il y a les bonnes et saintes amitiés, seules dignes de votre éducation. Oui, le péché rassemble les âmes comme fait la vertu. Il est un instinct du vice qui groupe les cœurs blessés. Les pervers se devinent comme les justes et la complicité des natures gâtées crée aussi des amitiés du mal. Il serait délicat de vous dire, en les flétrissant d'une parole absolue de défiance : « Ceux-ci sont perdus, ceux-là sont méchants : il faut les fuir. » Mais les amitiés se jugent, comme les arbres, à leurs fruits.

Elles ne sont guère que de trois sortes, au signalement desquelles les plus inexpérimentés peuvent en reconnaître et en apprécier la valeur : Celles qui font du mal; celles qui ne font pas de bien; celles qui rendent meilleurs. Des premières n'usez pas; des secondes passez-vous; des troisièmes faites votre profit.

J'appelle amitiés du mal ces amitiés qu'a cimentées le sang tombé des blessures du cœur. On a fait précocement peut-être l'épreuve du plaisir et prenant à part son ami on verse sur lui dans une malsaine confidence le venin amassé par ses propres fautes. On a vu par une passion imprudente un de ces spectacles qui souillent l'imagination pour toujours, et l'on rassemble ses intimes pour étaler à leur curiosité dans un langage impur sa pauvre âme empreinte encore du mal. On a mis, dans la bibliothèque paternelle quelquefois, une main indélicate et légère sur un livre défendu, et l'on se fait, en le prêtant, des amis par la complicité d'une lecture coupable. On a vécu ensemble, à l'écart des yeux des mères et des maîtres, les mêmes joies mauvaises, et l'on se tient par ces secrets passés et par ces espérances inavouables de retour.

L'indépendance aussi et le mauvais esprit

forment de petites ligues, des coteries toujours prêtes aux révoltes sourdes, où quelques beaux parleurs provoquent et attisent le mécontentement des autres, où quelques dégoûtés tiennent école de mépris, où de prétendues victimes de toutes les injustices se coalisent contre l'autorité, où les caractères simples subissent comme un joug l'entraînement de meneurs sans crédit.

Il est un autre genre d'amitiés malsaines que je tiens à proscrire aussi de l'école comme les plus dangereuses pourvoyeuses du mal : ce sont les amitiés particulières, ces amitiés secrètes, impénétrables et langoureuses, de deux à deux, où l'on se tient plus par la chair que par l'âme, où l'esprit n'a rien à voir d'ordinaire, que la sensualité seule a créées et qui se développent par des protestations ridicules de tendresse dans lesquelles l'affection prend pour se nommer les mots efféminés des profanes amours. Toutes les paroles du vice peuvent passer dans leurs discours sans fin; toutes les convoitises s'allument et les plus robustes cœurs se gâtent à ces contacts intimes.

Celle-là surtout devient quelquefois funeste et coupable, l'amitié que n'harmonisent pas les âges, cette amitié grotesque, si elle ne reste pas sainte, de l'homme à l'adolescent et de l'adolescent à l'enfant, qui n'a point de nom dans le langage sérieux et qui ne s'exprime que par des vocables de basse-cour. Vous en faites justice d'habitude par vos rires vengeurs, quand elle est surprise dans ses correspondances et dans ses rendez-vous. On y profane des sentiments sacrés de noblesse, d'estime et de respect personnels dont la caricature mériterait plutôt des pleurs.

Toutes ces amitiés-là, mes enfants, nées du péché ou tout au moins de la vulgarité des âmes, les reproduisent. Elles n'ont rien de la

puissance transfigurante des amitiés de Jésus.

J'en veux dire presque autant des amitiés que j'appellerai d'indifférence, parce que de leur nature peut-être elles n'enfantent ni bien ni mal. Mais, comme les choses sans saveur, elles provoquent facilement le vomissement. Ce sont ces liaisons de bons vivants, gais compères, aimables dilettantes, pour qui le désintéressement des choses sérieuses est la plus forte occasion de rapprochement et qui laissent couler les heures, sereines ou tristes, dans un doux mépris de tout dont ils ne s'exceptent point. Copains de jeu quand ils sont jeunes, ils deviennent camarades de partie en vieillissant. Le boulevard les rassemble à vingt ans, et la table plus paisible du café, sitôt les passions tombées. Ils parlent une langue convenue, verte souvent, que les initiés seuls comprennent. Ils professent avec le dédain des idées une morale plutôt facile, sans être déchue. Leurs relations gardent les convenances mondaines. Mais il n'y a nulle profondeur en leurs amitiés factices. C'est d'elles qu'on dit qu'elles n'affrontent pas le malheur. Plus rares au collège, où l'exubérance de l'âge va tout de suite aux extrêmes, ces sortes d'amitiés neutres remplissent dans certains milieux bourgeois la maturité de la vie et la font inféconde, impuissantes qu'elles sont à donner un fruit sain dont rien de généreux n'y porte le germe.

Il est d'usage pourtant dans le monde de vanter cette camaraderie sans principes et sans obligations et de s'en tenir à elle comme à un idéal des relations humaines. Fâcheuse illusion de l'amitié, elle est à peine un déguisement de l'égoïsme. Ce n'est pas à partager le plaisir, mais à mettre en commun le dévouement du cœur que l'amitié se manifeste.

Celle qui en mérite le nom sacré et, depuis Jésus, presque divin, élève les âmes et ne les nivelle pas.

Il lui faut des sommets d'idées et d'affections pour s'épanouir. En bas, elle étoufferait dans de grossières jouissances ou dans de vulgaires sentiments. Toutes les fois qu'elle ne devient pas un levier pour le bien, elle est faussée dans sa nature ou dans son emploi. Vous la reconnaîtrez à ce signe supérieur qu'elle doit engendrer la vertu.

C'est vous dire avec quel soin jaloux il convient, pour atteindre un tel but, de choisir ses amis. On a l'orgueil souvent, par esprit de caste ou de coterie, simulacre encore de l'amitié, de les vouloir trouver parmi ses égaux de naissance et de fortune. La Providence, démocratique en ses dons, n'a pas équilibré, elle, les richesses et la noblesse du cœur suivant la hiérarchie des conditions humaines ; et l'ami véritable, à cause de cela, ne se rencontre quelquefois que plus bas que soi. Il faut avoir la simplicité de le chercher où l'instinct de la nature, qui ne se pique point d'aristocratie, le révèle à nos sympathies et où la sagesse de la vertu affirme qu'il est, sans égard à sa condition. Comme elle est belle cette amitié qui ne regarde pas aux apparences, mais qui ne considère dans la sincère émulation du bien que la supériorité du cœur !

Le collège, où devant une loi commune toute distinction s'efface, facilite singulièrement ces rencontres d'âmes faites pour s'aimer. Il y a là des rapprochements forcés, inattendus, qui mieux que toutes les théories devraient harmoniser les classes sociales. Il faut y prendre un contact les uns des autres, qui, s'il n'aboutit pas toujours aux amitiés transfigurantes, prépare du moins les efforts collectifs de ceux qui ont les mêmes doctrines et les mêmes ambitions du bien. Ayant appris à vous connaître davantage dans le commerce quotidien d'une amitié de huit ou dix ans, vous saurez mieux vous grouper un jour pour les combats à livrer au mal.

Si quelqu'un vient alors à faiblir, les amis, le retrouvant en péril, le soutiendront de leurs affections et de leurs encouragements. Réchauffé, comme Jésus au foyer de Béthanie, par les communes espérances, il reprendra confiant la montée du triomphe ou celle du sacrifice. Le Thabor et le Golgotha sont en effet pour tout homme comme pour le Maître les deux cimes de la vie, enserrant une vallée d'épreuves. Ce sont bien mieux encore les deux sommets de l'amitié, car c'est là, là seulement qu'on trouve, transformé par la gloire ou par la douleur, le seul et véritable ami qui ne manque point, le seul qui ayant tout souffert a le pouvoir divin de tout guérir, le seul qui réponde aux demandes angoissées du cœur humain des paroles compréhensibles et pacifiantes, le seul qui lui dise aux heures joyeuses l'inanité des gloires profanes, le seul qui sache lui faire entendre aux jours sanglants les mots efficaces de la consolation, le seul enfin qui lui montre la radieuse lumière et lui réserve dans ses exemples et dans son sacrement la vraie force de vaincre ou de souffrir davantage.

L'amitié des hommes sait bien inventer quelques remèdes, donner quelques conseils, projeter quelques rayons, soutenir un jour l'infirmité, consoler passagèrement une détresse, apporter un peu de joie, élever un instant les âmes. Mais elle est si inconstante, si étroite toujours, si bornée dans son action ! On a vite fait de toucher partout la limite de la puissance humaine.

Jésus, à cause de cela, sentant toute la nécessité et toute la grandeur du rôle qui restait à sa toute-puissante amitié pour nous, a voulu nous aimer personnellement lui-même jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès : *in finem dilexit*. Il demeure dans son Eucharistie pour les fidèles de tous les siècles l'ami tendre et généreux, l'ami bienfaisant et large, le

doux et chaste ami qu'il a été pour ses contemporains, pour Marthe et pour Madeleine, pour Lazare et pour Zachée, pour André et pour Simon, pour Jean le Bien-Aimé, pour tous ceux qui avaient un cœur à répandre, une larme à sécher, une détresse à confier, une lumière à attendre, une espérance à dire.

Et, mes enfants, il est là, cet immortel ami, là tout entier sous les voiles mystérieux de l'hostie, comme il était aux bords du lac de Galilée, à Nazareth, à Cana, à Béthanie, à la Cène, au Calvaire, partout où son divin cœur s'est spécialement révélé aux hommes. Il est là qui vous regarde et vous appelle peut-être, qui vous écoute et vous entend, qui vous parle et vous dit comme à ses apôtres mystérieusement à chacun : « Viens, viens et suis-moi ! Avant que tu viennes ici, déjà je t'avais vu et depuis longtemps je t'attends, je te veux à mon service. » Et son regard d'amour avec sa parole se font de plus en plus doux : *intuitus eum dilexit :* « Enfant de peu de foi, que tardes-tu ? Pourquoi chercher ailleurs où attacher ton âme ? Viens, n'aie pas peur, et vois qui je suis. Veux-tu donc fuir, toi aussi, ma tendresse : *Et vos, vultis abire?* Mais où iras-tu fixer ton cœur ? »

Voilà, jeunes gens, les paroles évangéliques que son amour ému en ce moment vous répète ! Et il insiste : *Vos dixi amicos.* Vous êtes ses amis, vous que votre éducation chrétienne a particulièrement marqués de son signe. Il y en a d'autres qui ne sont que ses serviteurs. Vous, il vous a choisis comme les héritiers de son règne, et la preuve que vous êtes siens, c'est qu'il vous associe à sa persécution.

En échange de son choix, est-ce que, mes enfants, vous ne l'aimerez pas de retour ? Il me semble que de son tabernacle son amitié pressante vous le demande aujourd'hui, comme elle le demandait un

jour à Pierre : « *Simon Joannis, diligis me?* Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? m'aimes-tu plus que ceux-ci? *Diligis me plus his?...* » Répondez-lui fièrement, sincèrement, du fond du cœur, avec la volonté ferme de traduire en actes chrétiens de plus en plus courageux votre amour, par la profession de foi si filiale et si touchante de Pierre : « Oui, Seigneur ; vous qui savez tout, vous savez bien et ne voyez-vous pas que je vous aime ? »

En vous entendant, il vous bénira et, vous ayant gardés durant la vie sous sa spéciale tendresse, quand viendra votre heure dernière, au souvenir de votre amitié pour lui, il vous recevra comme saint Jean sur son cœur et vous vous endormirez pour l'éternité dans son divin baiser.

Ainsi soit-il.

LE GUIDE

Mes Enfants,

La tradition apostolique, rajeunie par le titre universellement connu d'un beau livre contemporain, nous raconte qu'au temps de la persécution de Néron, saint Pierre, épouvanté déjà du péril chrétien, avait résolu de s'enfuir de Rome; et comme il sortait de la ville, il rencontra miraculeusement son Maître, qui y rentrait.

A la vue inattendue de Jésus, il s'arrête et lui demande plein d'angoisses : « Seigneur, où allez-vous? *Quo vadis, Domine?* » Et le Sauveur de lui répondre : « Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau, puisque le premier exemple de ma vie et de ma mort n'a pas suffi. »

Pierre comprit et se souvint; et sur les pas du divin Maître, il revint à Rome où, quelques jours après, il mourait en croix pour lui.

Je voudrais, mes chers enfants, vous ayant la dernière fois montré le Christ comme ami, vous le donner aujourd'hui comme *guide*, guide de vos consciences, guide de vos destinées, guide de vos œuvres et de vos sacrifices.

Guider les âmes!... N'apparaît-il pas en effet partout, dans nos saintes Écritures, que c'est pour cela que le Christ est principalement venu et demeure sur la terre?

Dès que les prophètes l'entrevoient dans le lointain des âges, ils le désignent comme le signe rédempteur qu'il faudra suivre. Plusieurs siècles à l'avance, Balaam prédit son étoile, et aux jours tout proches de sa naissance, le prêtre Zacharie annonce et reconnaît sa lumière qui vient. Docile à leurs oracles l'astre céleste, rayonnant sur l'humble berceau de Jésus, y conduit les rois de l'Orient : *Vidimus ejus stellam et venimus.*

La première fois qu'un homme, sur les degrés du temple, publiquement parle de lui, c'est pour le saluer comme un révélateur et comme un guide : *Lumen ad revelationem gentium et signum...* Quand il a douze ans, les docteurs émerveillés de sa sagesse se mettent à son école. Lorsque Jean le Précurseur le baptise au Jourdain, une voix d'en haut retentit pour ordonner de l'écouter. A Cana, sa divine Mère qui de lui n'a jamais rien dit, ni ne dira plus rien, le présente à toutes les générations à venir comme l'inspirateur tout-puissant : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Lui-même, il appelle les siens avec les paroles d'un chef : « Venez et suivez-moi », avec la confiance autorisée d'un guide : « Venez et voyez qui je suis, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes », c'est-à-dire conquérants et conducteurs d'âmes.

Ses apôtres le regardent si bien comme tel qu'interrogés un jour par le Maître sur leur volonté de le suivre : « Et à qui donc irions-nous? répondent-ils. Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

Il est et il veut être toujours le pasteur qui mène le troupeau. Entraîner les autres, c'est sa loi. Il se proclame la vérité qui les guide et la voie qu'ils doivent prendre. Aller devant, c'est sa mission. A

peine ressuscité, il fait dire à ses apôtres qu'il les précède en Galilée et, quelques jours plus tard, du mont des Oliviers il les devance au ciel.

Il n'y a personne qui ait eu ainsi un chemin soit de douleur, soit de gloire, comme lui, premier partout, dans le sacrifice et dans le triomphe, au Thabor et au Golgotha, guide incomparable du malheur et de la joie, de toutes les épreuves humaines et de toutes les conditions.

Il avait prophétisé que lorsqu'il aurait été élevé de terre, mieux encore que durant sa vie, il attirerait tout à lui, et tous les siècles chrétiens l'un après l'autre se sont levés pour marcher à sa suite. Sa croix demeure le signe éternel du ralliement et de la contradiction, et son Eucharistie est comme le phare lumineux vers lequel tout amour et toute haine gravitent. Par elles, il continue d'être l'invisible guide et l'immortelle préoccupation des âmes sincères. Jusqu'en nos jours troublés, son cœur exerce sur la foule qui le rencontre un indéfinissable prestige. Non seulement il conduit les cœurs qui se réclament de lui. Mais les plus étrangers à sa foi s'y sentent à certaines heures ramenés malgré eux par l'inextinguible rayon de son histoire, et, plus haut souvent que les voix du temple, les échos du théâtre et de la presse crient aujourd'hui au peuple désabusé et las de ne rien trouver en ce monde à la mesure de son cœur : *Suivons-le;* ou bien : *Allons à lui!*

Je vous le propose d'abord, mes enfants, comme guide de vos consciences. C'est la fonction que dans la rédemption humaine il semble avoir le plus aimée.

Sa religion, en effet, fidèle au mot de l'Écriture : « Dieu ne regarde que le cœur : *Deus autem intuetur cor* », n'est pas un vain formalisme d'apparentes vertus. Le culte qu'il enseigne, profond comme l'âme, ne

s'en tient pas à la parade extérieure de pharisaïques observances. « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » Avec quelle âpre vigueur et quelle mordante ironie ne flagelle-t-il pas ces scribes et ces princes des prêtres hypocrites qui nettoient le bord de la coupe et laissent au fond croupir l'ignominie, qui croient que la splendeur du vêtement dispense de la pureté du cœur, qui honorent Dieu des lèvres et font l'aumône avec l'argent des veuves ? Le mal dont souffrent et meurent les âmes n'est pas à ses regards la maladie qu'il guérit d'une parole, mais le péché qu'il remet avec la santé : « Va, mon fils, et ne pèche plus. »

Créer des consciences, voilà ce qu'avant tout il entend faire pour renouveler le monde !

Lorsque, pour donner sans doute l'exemple aux éducateurs à venir, il entreprend lui-même une formation d'âme comme celle de Madeleine ou de Simon le Pharisien, de Nicodème ou de la femme adultère, c'est toujours à la conscience qu'il en appelle par des mots qui restent le plus sublime programme d'enseignement moral : « Celui qui est sincère marche vers la lumière. » — « Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » — « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Mais rien ne vaut la façon divine, trop longue à conter ici, de créer la conscience de la Samaritaine. Il avait rencontré cette femme au puits de Jacob. Elle cachait dans son histoire bien des fautes oubliées d'elle-même. Jésus les lui révèle avec un art exquis des âmes, et, le jour céleste entrant à son contact dans ce cœur troublé, il s'y fait une lumière qui appelle des clartés supérieures · « Seigneur, je vois bien, dit-elle, que vous êtes un prophète. » — « Femme, répondit-il, si tu savais le don de Dieu ! Crois moi : Vous avez adoré jusqu'ici ce que vous

ne connaissez pas. Le temps vient où les vrais adorateurs ne se contenteront plus des sacrifices extérieurs, mais adoreront le Père en esprit et en vérité. » Ce sont là les adorateurs que Dieu demande, car Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer tel qu'il est.

Voilà, mes enfants, le culte de la conscience réclamé par Jésus à ses disciples comme le seul digne de lui. Il n'est honoré vraiment que par ce qu'il y a d'incorporel en nous : la sincérité de l'intelligence et la pureté du cœur.

Aujourd'hui qu'on a déraciné dans la plupart des âmes par tout un système de négations publiques la foi évangélique qui avait été aux siècles passés la souveraine loi des peuples, on en appelle hautement encore comme le Christ à la conscience. L'éducation laïque prétend même se baser toute sur elle seule, en répétant comme un cri d'émancipation religieuse les tirades grandiloquentes du philosophe : « Conscience, conscience! Instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné!... » Vous savez le reste et à Dieu ne plaise que j'y contredise! Créer des consciences, c'est la leçon universelle que les hommes sages et inquiets de l'avenir redisent en ce moment à tous les jeunes. Former des consciences, c'est-à-dire créer au sein de chaque être comme un temple inviolable où la force ne peut atteindre la pensée libre, où l'injustice triomphante au dehors est condamnée, où la raison règne avec le droit, c'est l'enseignement public qui tombe ici et là encore de la bouche de nos meilleurs hommes d'État.

Mais la conscience, Messieurs, ne repose pas sur des mots, si sonores que vous les fassiez retentir au seuil de vos écoles, comme l'honneur, le droit, la justice, la dignité personnelle, le respect de soi, la liberté. Tant qu'il y a eu Dieu et son Christ, comme

inspirateurs et comme sanction de ces grandes idées, elles ont en effet représenté la plus puissante des forces morales dont parlait l'an passé, devant la Chambre stupéfaite, le président du Conseil. Elles ont dressé la conscience humaine comme un rempart au mal, au caprice des tyrans, à la surprise des lois injustes.

Mais Jésus-Christ ôté, la splendeur même de la conscience se voile; et Dieu banni, toute son autorité s'écroule. Au nom de qui ou de quoi commandera-t-elle le devoir et le sacrifice, si chaque homme est la mesure dernière du juste et du bien, si tout demeure égal, soit qu'on la méconnaisse, soit qu'on lui obéisse ? L'honneur et le droit même sombrent alors dans le culte final de l'intérêt personnel ou bien deviennent le privilège d'une très rare élite qui, ne faisant plus le bien que pour lui-même, reste inimitable au commun de l'humanité.

L'homme ordinaire n'est pas assez fort, assez trempé de caractère, pour pratiquer le bien toujours sous la seule dictée de sa conscience individuelle, sans l'encouragement du regard de Dieu, qu'aucun gendarme ne supplée. Aussi bien la conscience, ne recevant plus de la raison divine les rayons de sagesse éternelle qu'elle transmettait au monde, s'obscurcit fatalement. On entendra bien encore des voix intérieures qui parleront d'actions meilleures, en souvenir d'un long passé de vertus évangéliques. Mais ce sera comme un écho qui s'affaiblit au loin et meurt progressivement sans se reproduire, comme une onde à la surface des eaux dont les plis s'effacent vite sans qu'il en reste rien.

C'était le triomphe de la morale chrétienne d'armer la conscience même vulgaire pour les combats de la vie, de lui faire crier vengeance en face de toute iniquité, parce qu'elle en appelle de ses jugements et de ses lois à un tribunal idéal et divin

dont la réalité invisible et mystérieuse ajoute à la puissance de ses commandements. A faire le mal on ne transgresse pas que le principe impuissant d'une hypothétique raison; on offense quelqu'un qui a l'éternité pour se reprendre contre le péché et pour bénir la vertu. On dira que c'est une morale utilitaire, celle qui a besoin de récompense et de sanction pour s'affirmer. Morale bien humaine en tout cas, la seule pratique tant que nous ne serons pas au pays des anges!

Le Christ, en taxant de péché devant Dieu les rébellions à la conscience et en déclarant méritoire devant lui l'obéissance à ses lois, lui a donné l'autorité la plus haute et l'impulsion la plus sûre; si bien que, pour réaliser l'homme de conscience dans toute la plénitude du mot, l'homme de justice, de respect et d'honneur, il faut être et il suffit d'être chrétien. Tout ce qui en amoindrit le signe dans l'homme et dans la société diminue d'autant la conscience. Pour avoir des consciences, Messieurs qui en voulez encore dans vos républiques, faites ou du moins laissez-nous faire des chrétiens.

Jésus-Christ est guide aussi, mes enfants, des destinées, des belles et nobles destinées; et si, à l'époque actuelle, il y a dans les carrières humaines tant de défections lamentables du bien, c'est qu'on en a soustrait la direction à la morale chrétienne pour la donner à des inspirations qui n'ont rien de grand pour la soutenir.

Le Christ est resté un signe au milieu de notre génération, mais un signe de contradiction. Quand il s'agit d'orienter sa vie, on la tourne aujourd'hui à l'opposé de l'Évangile. Il en résulte une décadence morale qui nous ramène presque aux honteuses et funestes époques païennes où l'argent, les honneurs et les plaisirs, étaient l'ambition universelle et l'objet de la curée publique.

Regardez donc en effet les motifs qui, la conscience chrétienne étant morte, président présentement dans le conseil des familles et dans le désir des jeunes gens au choix des destinées. On ne se demande plus communément que l'une de ces trois choses. Les plus honnêtes : « Aura-t-il une belle situation? » — Les positifs : « Fera-t-il vite fortune? » — Les âmes basses : « Où trouverai-je plus de temps et de fonds pour vivre à l'aise? » — De vertu, d'honneur, de conscience, de devoir, de dévouement, de sacrifice..., il n'en est plus question.

Cela est relégué au rang des choses accessoires dont on se préoccupera plus tard, s'il reste des loisirs pour se refaire un état d'âme.

Vous voyez d'ici la société bouleversée qui va naître de ce conflit d'intérêts et d'ambitions aux prises, d'avarice et de luxure, d'abandons de principes, de marchandages de consciences et de rivalités jalouses! C'est le spectacle quotidien de notre société déchristianisée.

Tenté lui-même au désert par l'épreuve de nos convoitises, Jésus avait donné pour orienter vers leur destinée divine les âmes humaines des règles de conduite efficaces qui ont rayonné à travers les âges comme une lumière triomphante.

Il avait dit pour apaiser cette soif maudite de l'or qui pousse au mal tant de passions avides : « *Beati pauperes spiritu!* » Bienheureux les pauvres de désir et de volonté! Bienheureuses les âmes détachées d'elles-mêmes et des richesses! » Et ce mot d'ordre de la charité évangélique avait créé des armées de dévoués et de sacrifiés héroïques, qui renonçaient à tout ici-bas pour garder le loisir et le privilège de servir les autres. Sainte milice du bien, où le monde se déchargeait du trop-plein de ses ambitions malsaines!

Il avait dit pour calmer cette poussée d'orgueil

qui lance à l'assaut des carrières tant d'appétits insatiables : « Le premier dans mon royaume est celui qui se fait le plus petit parmi ses frères. » Et cette parole audacieuse et nouvelle d'humilité enrôlait tous les jours dans le mépris du siècle des légions d'âmes ardentes qui préféraient à tous les honneurs mondains l'ivresse du sacrifice sous la livrée de la Croix.

Il avait dit au jeune homme riche et voluptueux dans un regard profond d'amour pour adoucir cette fièvre brûlante de plaisirs qui torture jusqu'au plus intime de l'être notre maladive humanité : « Si tu veux venir après moi, va, vends tout ce que tu possèdes et tu seras heureux. » Et ce conseil de perfection sublime trouvait du moins de temps en temps, à travers la frivolité publique, un cœur droit qui se laissait éprendre du charme divin.

Des doctrines mensongères de scepticisme et de négation se sont partout élevées de nos jours contre ce programme de la destinée évangélique; et les âmes, détachées d'un idéal supérieur auquel elles ne pouvaient que surnaturellement atteindre, retombent en foule, suivant la pente et l'instinct de la nature, aux avarices qui rapetissent, aux sensualités qui dégradent, aux plaisirs qui affolent.

Pour s'élever, mes enfants, et pour se tenir sur les hauteurs des idées et des vertus, il faut continuer de regarder Jésus-Christ. En dehors de sa loi, toute morale reste impuissante à transfigurer la vie. Il ne vous donnera point peut-être les faveurs, les richesses et les joies, que le monde réserve à ceux qui se baissent devant lui et l'adorent dans ses idoles. Mais, à le servir et à l'aimer, l'âme s'agrandit et monte à des sommets vraiment divins où se retrouvent par centuple les biens abandonnés pour lui. Il semble qu'en lui confiant sa destinée, on va perdre dans un inutile sacrifice les jouissances

communes à tous. Mais il sait faire revivre à l'heure inattendue en une moisson féconde le petit grain mort au sillon pour sa cause.

Cherchez ici-bas les nobles cœurs, les grandes inspirations, les vues élevées, les dévouements magnanimes. Çà et là, vous en trouverez quelques-uns épars dans des rangs où ne vit plus son amour : semences perdues, emportées au loin par la puissance vivace d'un christianisme ignoré dans les sociétés que ne dirige plus sa loi ! Mais la floraison des belles âmes, c'est de son Évangile ouvert qu'elle éclôt et s'épanouit ; c'est de son Eucharistie qu'elle s'alimente et rayonne ; c'est vers sa croix qu'elle monte et vers son ciel qu'elle aspire.

Jeunes gens qui voulez, à votre âge ambitieux et plein d'espérances, être grands un jour, forts et beaux, fiers et purs, qui rêvez d'un cœur si vaste de posséder et de jouir, qui poussez vers l'infini des aspirations si audacieuses, ce n'est pas au monde, ni à l'argent, ni aux honneurs, ni aux plaisirs, tyrans et non rédempteurs des âmes, qu'il convient de confier vos destinées, mais à Jésus-Christ qui en est le maître, seul capable d'en satisfaire les ambitions, seul digne d'être recherché pour lui, parce qu'il joint aux exemples provocateurs du bien que nous offre son humanité le pouvoir transfigurant d'un Dieu.

Je vous dis par là que non seulement il est le guide de vos consciences et de vos destinées, mais qu'il doit être encore le guide de vos œuvres.



A voir, mes enfants, l'agitation des hommes et les efforts prodigieux qu'ils font communément pour projeter au dehors quelque prolongation d'eux-mêmes, qui éternise en quelque sorte leurs destinées, on se demande comment tant d'œuvres en apparence si actives et si fécondes laissent si peu de souvenir et si peu de bien, exercent autour d'elles une influence

si précaire ou même avortent dans leur germe Souvent pourtant il y a, à la base de tous ces sacrifices, des sentiments qui honorent notre race. Grâce à ce reste inconscient de christianisme dont je parlais plus haut, les âmes vulgaires qui ne travaillent que pour elles ne sont pas encore toute la foule. L'amitié inspire toujours des dévouements sublimes, et l'amour de la famille, filial ou fraternel, comme l'amour de la patrie, montre avec fierté ses héros. On ne compte pas les miracles qu'enfante sous toutes les formes l'amour passionné de l'humanité.

Pourquoi le bien individuel et le bien social ne progressent-ils pas en raison de ces sacrifices? Pourquoi en face de ces actes de vertus indéniables et multiples le mal national et privé grandit-il sans cesse? Pourquoi l'homme aujourd'hui, si bon qu'il paraisse, est-il impuissant la plupart du temps à endiguer le flot montant du désordre intellectuel et moral qui envahit notre pauvre société française?

On pourrait en alléguer des causes nombreuses. Mais la principale et la plus simple n'est-elle pas l'oubli ordinaire de la puissance divine de l'action rédemptrice? Nous voulons à la place de Jésus nous-mêmes être sauveurs, pour rapporter à nos efforts le mérite d'une délivrance que Dieu seul opère, et il n'intervient pas par des grâces efficaces dans des œuvres qui sont pleines de nous, par conséquent fragiles et stériles comme nous le sommes. Les grandes influences, par une loi mystérieuse de la nature, comme les grands fleuves qui naissent des sources cachées, ne sont accordées de Dieu qu'à ceux qui s'oublient eux-mêmes pour penser à lui, et mettre leur idée au service de la sienne.

Aux mains de l'homme, il n'est ainsi qu'un vrai secret de triomphe, c'est le *Fiat voluntas tua!* « Que

votre volonté soit faite! » Jésus-Christ nous en a donné le sublime et suggestif exemple dans la prière agonisante qui précéda le divin sacrifice d'où le monde sortit racheté. Depuis lors, cela est resté la loi chrétienne, et quiconque prétend participer dans ses œuvres à la royauté de la Croix doit s'y soumettre humblement.

Si donc vous voulez exercer quelque jour une influence durable autour de vous, une influence sainte et libératrice, vous vous souviendrez que, comme le sang de l'agneau sauveur marquait au temps de Moïse les portes des rachetés, il faut que vous-mêmes portiez le signe sanglant de vos propres sacrifices. Vous ne ferez du bien aux autres qu'à ce prix. Comprenez ainsi comment Jésus doit être le guide de vos œuvres.

Aussi bien vous ne trouverez nulle part ailleurs l'inspirateur et le modèle qui les font surhumaines. Une éducation nouvelle y veut substituer le culte des grands hommes. Je n'en nie pas la puissance provocatrice. Mais quel homme, dites-moi, a été grand ici-bas comme Jésus-Christ, grand de nature et de vertu, grand de pouvoir et d'amour, grand de douleur et de gloire, grand d'influence et de durée comme Lui? Toutes les tendresses, toutes les souffrances, toutes les énergies, toutes les puissances, tous les honneurs, tout le savoir et tout le génie, ils les a eus. On ne peut lever les regards à l'horizon de l'humanité sans rencontrer aux confins du ciel sa divine figure, dominant toutes les têtes sublimes et les ombrageant de sa gloire qu'elles ont saluée presque toutes en s'inclinant devant elle.

Nous aussi, mes enfants, saluons-la unanimement de nos hommages, et demandons-lui à genoux de bien vouloir guider longtemps, toujours, nos œuvres, nos destinées et nos consciences, parce qu'en dehors de lui il n'y a pas de modèle assez haut, pas de

maîtres assez sûrs et pas de loi assez profonde pour diriger nos âmes. Il est la lumière qu'il faut suivre, le chemin qu'il faut prendre, le signe qu'il faut regarder, le guide qui seul peut nous conduire au ciel.

O Jésus, nous vous en supplions, menez-nous tous par vos voies à nos destinées dans la splendeur éternelle qui est votre séjour :

Per tuas semitas, duc nos quo tendimus :

Ad lucem quam inhabitas !

Amen.

LE JUSTE

Mes Enfants,

A côté des noms chers et glorieux d'ami et de guide qu'avec l'Evangile nous avons donnés déjà à notre divin maître Jésus, il en est un encore que le langage humain a toujours réservé à ce qu'il y a eu de plus grand et de plus parfait sur la terre, je ne dis pas dans l'ordre des idées et de la gloire, mais dans l'ordre de la conscience et de la beauté morale. C'est le nom saint et vénéré de juste.

L'antiquité profane en a paré seulement le front de trois ou quatre grands hommes comme Aristide et Socrate, Régulus et Caton. Pauvre de vertus à léguer à la postérité, elle a ainsi fait franchir les siècles à quelques-unes par son admiration enthousiaste pour l'idéal entrevu de la justice. Et quand le poète Horace veut proposer à sa génération défaillante le modèle à suivre dans la conduite de la vie et dans la direction de la société, il met en marge d'une de ses plus belles odes, comme un phare indiquant la voie, l'homme juste : *Justum et tenacem propositi virum...*

A ce moment-là, dans une petite bourgade de Judée naissait un autre homme étrange et mystérieux en qui devaient se réaliser l'attente des consciences inquiètes du devoir et l'espérance longtemps déçue d'une justice inconnue et nouvelle qui allait transformer le monde.

Les saintes Écritures en avaient salué d'avance la figure dans des personnages prophétiques dont les vertus simples et fortes furent l'honneur et l'enseignement de l'antiquité juive.

Abel, Noé, Abraham et Moïse se transmettent ce nom de juste qui annonce en eux la venue encore lointaine du Messie. Mais la prière éplorée des siècles ne se lasse pas de l'appeler sous ce nom d'espérance : « *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum.* »

Lorsqu'il faut lui choisir enfin un père légal pour couvrir le mystère de sa naissance, c'est à un juste encore qu'est remis jusqu'à sa mission publique le dépôt céleste de cet enfant rédempteur, à un juste qu'est confié avec lui dans une intime et chaste alliance l'être humain le plus voisin de la divinité. Saint Joseph ne doit qu'à sa justice l'honneur providentiel d'être l'époux de Marie : *Joseph vir ejus, cum esset justus...*

Après Joseph qui l'introduit en ce monde, un autre juste le révèle comme Sauveur, comme s'il ne voulait recevoir que de cette vertu le témoignage authentique de sa mission. La première déclaration officielle en fut faite au jour de la Présentation sur les marches du temple par le saint vieillard Siméon. Or, nous dit l'Évangile, c'était un homme juste et craignant Dieu.

L'espoir de justice qui le remplissait lui faisait deviner dès lors jusqu'à la fin la destinée sanglante du Christ, et il entrevit avec précision que, venant ici-bas pour y créer un ordre nouveau, pour y

déclarer une guerre acharnée à toutes les passions mauvaises, pour y réveiller dans les consciences la voix endormie de tous les devoirs, pour y porter des lois morales en seule conformité avec la volonté de Dieu, il y serait le signe de l'amour ou de la contradiction des hommes.

Jésus entendit et réalisa dans sa vie la justice et le devoir comme l'avait prédit Siméon.

Qu'est-ce donc qu'un juste?

Humainement, mes enfants, c'est un homme qui de toute manière et toujours obéit à sa conscience.

Surnaturellement, c'est un chrétien qui règle toutes ses pensées, tous ses désirs et tous ses actes d'après les desseins de Dieu sur sa vie.

Entre l'ordre naturel et l'ordre divin, il n'y a ainsi souvent de différence que dans l'intention morale qui grandit et transfigure toute chose.

La justice met dans la vie libre et consciente l'harmonie qui préside aux lois physiques assignées par le Créateur à tous les êtres sans raison. Tandis que leur évolution fatale n'est qu'un merveilleux ajustement de la nature, l'intelligence de l'ordre divin, déterminant la soumission volontaire et constante de l'homme à ses lois, est proprement la justice.

Il s'en suit que si le monde est le naturel reflet du ciel, l'âme juste est le miroir vivant des conceptions divines. C'est à bon droit que les justes sont appelés dans les Écritures les enfants de Dieu, et sont rangés dans son royaume à droite de son trône, parce qu'ils tiennent à lui par toute leur filiation.

Mais il y a un être dont l'essence même est la justice souveraine ainsi entendue. C'est le Verbe, image consubstantielle du Père, fils éternel de sa pensée, expression de sa volonté. Des splendeurs du ciel d'où il descend pour racheter l'homme au

cri rédempteur : *Ecce venio!* jusqu'au *fiat* sanglant du jardin de l'agonie, la justice est son chemin royal.

Il y marche avec une fidélité sans écarts. Dès l'âge de douze ans, il lui sacrifie l'amour même de sa mère. Comme elle lui reprochait doucement l'abandon d'un jour, elle reçoit de lui cette réponse austère : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? » Ce Père qui l'a envoyé pour remplir toute justice trouve en lui l'exécuteur implacable et parfait de ses volontés : *Quæ placita sunt ei facio semper.*

Il n'y a dans sa vie aucune transaction avec le devoir. Il l'envisage comme une essentielle obligation et comme la fin humaine par excellence. S'il n'en laisse aucune transgression sans pardon, il n'en souffre aucun mépris sans vengeance. Sa parole est de feu contre l'hypocrisie des pharisiens et sa main s'arme d'un fouet contre les vendeurs du temple. Il salue publiquement la générosité cachée de la veuve qui donne au pauvre son obole et il exalte la miséricorde inconnue du bon Samaritain. Toute sincérité reçoit son éloge : *Ecce verus Israelita in quo dolus non est!* Toute aspiration vers la justice lui arrache un cri d'admiration : Voilà un véritable fils d'Abraham! Pour lui, quel que soit le devoir obscur ou sanglant, de la Crèche au Calvaire, il le remplit tout entier, sans réserve, héroïquement, jusqu'à en mourir sur la Croix qui consomme son sacrifice.

Saint Étienne pouvait bien dire ensuite aux Juifs qui l'avaient crucifié : Vous avez renié le juste : *Vos autem negastis justum.* Et l'apôtre saint Jean avait raison d'ajouter en prêchant à ses disciples l'efficacité de la Rédemption : Si nous avons péché, frères bien-aimés, nous avons pour avocat auprès du Père céleste Jésus-Christ, le Juste.

Il reste ainsi, en même temps que l'universelle propitiation du péché, la lumière et l'exemple de tous ceux qui veulent après lui comprendre la justice et réaliser le devoir. Bien des motifs, à ce titre, nous pressent aujourd'hui de regarder son divin modèle.

N'est-ce point en effet de nos jours une rare vertu que la sincérité et la droiture de la conscience épiant pour ainsi dire le bien afin de n'en point laisser d'inaccompli? Notre époque déshabituée de l'Évangile n'en est plus aux délicatesses d'âme. Il faut à la plupart de nous que le devoir s'impose avec des clartés bien nécessitantes pour que nous ne passions pas à côté sans même l'apercevoir.

La première malice humaine en face de la justice consiste à se réfugier dans l'inattention : *Noluit intelligere ut bene ageret.* On a dit, je le sais bien, qu'il est souvent plus facile de faire son devoir que de le connaître. Mais l'ignorance est un rempart contre les bonnes actions par trop commode aux indolents.

Il y a des esprits volontairement aveugles qui n'entendent rien à l'imitation de la justice du Christ. Enfermés dans des idées routinières, ils ne voient rien au delà de ce qui leur est présentement utile. Ils semblent murés dans la médiocrité. Rien de mieux ne les tente. Le mal qu'ils évitent à peine est leur suprême idéal, et ils y mettent tout leur orgueil.

Ne leur parlez pas de regarder plus loin qu'eux le bien qu'ils pourraient faire et qu'ils doivent aux autres. Ils vivent dans un égoïsme étroit qui se croit héroïque à ne nuire à personne. Le plaisir exquis qu'on trouve au devoir satisfait n'a pas de langage pour eux. Ont-ils même une destinée de justice à remplir? Ils n'en savent rien. Dieu leur impose-t-il une loi et des volontés? Tout à leurs jouissances actuelles, ils ne s'en soucient pas. Le devoir reli-

gieux ou le devoir humain ne les inquiète pas plus qu'il n'inquiète le troupeau repu d'herbe, endormi au soleil dans le coin d'un pré.

Ce ne sont plus des hommes conscients d'eux-mêmes ; ce sont des mécanismes vivants dont la force brutale et violente, de par la loi du nombre, mène aujourd'hui pourtant la société. Ne vous étonnez pas qu'elle aille mal.

Les préjugés de l'éducation et les influences du milieu, les fausses doctrines répandues, les passions lâchées sans frein à la poursuite du bien-être font d'autre part à l'intelligence de la justice et du devoir une guerre acharnée et furieuse.

Comment voulez-vous que la conscience se retrouve nette et précise dans la confusion lamentable de nos idées actuelles où la libre discussion de chacun met en doute les vérités les plus sacrées et les mieux établies, où les plus élémentaires devoirs et les plus strictes justices sont cités tous les jours à la barre corrompue du premier journaliste ou faiseur de romans venu, où tout ce qu'il y avait jusqu'ici de vénéré et d'auguste est calomnié, bafoué, trahi par ceux-là mêmes qui en avaient la sainte garde?

Dès l'enfance, par le fait d'une éducation neutre, prétendue la seule compatible avec le développement normal de la raison, l'âme moderne, tiraillée en tous les sens par les enseignements les plus opposés, est en proie à la fièvre du scepticisme. Le devoir généreux et la justice intègre ne peuvent pas naître du doute. Ils ne vivent que des croyances fermes et profondes, que d'une doctrine d'affirmation.

Si vous voulez conserver la lumière de votre conscience, l'accroître et l'épurer, il faut, jeunes gens, surveiller avec soin les passions qui troublent, les influences qui entraînent, mais d'abord et avant

tout les enseignements qui, divisant l'âme et l'ayant mutilée, la font dans la suite impuissante à comprendre et à agir.

N'écoutez-vous pas trop souvent, avec de lâches complaisances et ne lisez-vous pas quelquefois avec des curiosités coupables les paroles étrangères et inconnues qui vous apportent du dehors des leçons contraires aux nôtres? Vous en sortez moins sûrs, hésitants et inquiets de la route à continuer ou à prendre; et, pour avoir exercé une raison plus libre, vous vous trouvez avec une conscience moins franche et une volonté moins bonne.

L'esprit aussi se fausse, de même qu'il se passionne et qu'il s'aveugle. On rencontre des esprits faux par nature, comme on rencontre des gens louches qui voient tout de travers, qui ne saisissent que le rebours des choses, qui biaisent fatalement et que la plus indiscutable logique n'arrive pas à redresser. Ils raisonnent trop haut ou trop bas, mais toujours à côté. Ames fêlées qui ne rendent jamais le son juste et qu'il est impossible d'accorder, je ne dis pas seulement avec les autres, mais avec elles-mêmes. On ne peut que plaindre un tel malheur, sans ajouter le poids d'une colère inutile sur les victimes de cette infirmité de l'esprit.

La conscience faussée par l'abus de la lumière, par le parti pris des jugements injustes et par la méconnaissance habituelle du devoir est un bien pire mal, hélas! fréquent à notre époque. A force de faire taire en soi la justice, on la rend quelquefois muette ou tout au moins si craintive qu'elle en devient menteuse.

C'est l'explication de tous ces prétextes que vous inventez, mes enfants, pour échapper au devoir, de toutes ces excuses que votre paresse s'ingénie à fournir, de tous ces faux-fuyants que votre légèreté essaie de prendre, de toutes ces petites ruses qui

vous dispensent de l'effort, de tous ces mensonges appelés à votre aide pour ne rien faire.

Vous y portez, sans vous en douter assez, une atteinte malheureuse à votre conscience qui grandira dans l'habitude de l'à peu près, des subterfuges malhonnêtes, de la supercherie, de la duplicité, des paroles trompeuses, des manœuvres déloyales. Et quand vous serez hommes, traduisant dans la vie sérieuse tous ces jugements faux, vous y manifesterez, dans des actions louches qui n'inspireront confiance à personne, une méconnaissance complète de tous vos devoirs.

Il faut, tout jeune, à cause de cela, traiter comme une essentielle vertu la droiture et la sincérité de la conscience. Il n'y a rien de plus beau dans un jeune homme que cette rectitude du jugement qui le tient constamment en éveil pour indiquer la direction à prendre, qui épie le devoir, non pour le fuir, mais pour le faire, qui ne conçoit même pas l'injustice, qui ne pactise avec aucune lâcheté, qui ne transige avec aucune loi morale, petite ou grave, qui ne regarde pas au résultat, mais à l'obligation, qui ne s'inquiète pas de l'opinion, puisque la conscience seule est son législateur et son juge.

De plus en plus ce type de chrétien et de simple honnête homme disparaît, remplacé, hélas! par une génération, non plus seulement d'esprits aveugles, passionnés et faussés, mais d'esprits mauvais et cyniquement méchants pour qui le mépris du devoir — et des devoirs les plus sacrés — semble devenir une loi de la vie humaine.

A voir monter dans une certaine jeunesse aujourd'hui le dédain de toute justice, à voir fouler aux pieds toute idée de contrainte et de réserve, de dévouement et de sacrifice, à regarder quel cas font de la conscience une multitude d'hommes nouveaux, ou plutôt avec quelle absence de conscience

ils envisagent la vie, je me demande ce que sera dans dix ans la société française.

On me répond que la jeunesse pour être meilleure doit être plus éclairée et plus libre. Mais en lui apprenant à discuter ses devoirs, vous ne lui en donnez pas l'amour. Vous ne la faites et ne saurez la faire que révoltée et plus licencieuse. Quoique vous disiez qu'elle appelle la lumière, elle a bien plus besoin pour se conduire de frein moral, et quand nous la guidons en l'éclairant, nous en sommes meilleurs maîtres que vous qui, sous prétexte de lui laisser toute initiative, la poussez aux abîmes. L'important dans une vie n'est pas de voir plus clair à tomber, mais de rester ferme au rivage dans une lumière suffisante à tenir debout.

L'intelligence du devoir, mes enfants, prépare, facilite et assure l'énergie de la conscience et la force du caractère. Comme le Christ, votre modèle, il faut que vous soyez justes, non seulement dans la conception, mais dans la réalisation du bien. Permettez-moi de vous dire que là surtout doit porter votre persévérant effort.

Tout n'est peut-être pas faux dans l'accusation qu'on vous lance d'être égoïstes et lâches à vivre vos convictions. La vraie lumière des idées doit se traduire par une floraison de vertus courageuses.

Or, on trouve dans nos écoles et en général dans tous les milieux chrétiens aujourd'hui des jeunes gens et des hommes dont la vie paresseuse et stérile est un démenti quotidien à leurs croyances. Ils gardent, disent-ils, leurs principes intacts et leur foi vive. Mais dans la pratique ils sacrifient comme les autres à toutes les idoles de chair et d'argent; ils se prosternent devant tous les autels où trônent les dieux du jour; ils abaissent par toutes les compromissions communes la grandeur même des causes dont ils portent le signe; ils déshonorent par des

fautes vulgaires la sainteté du nom de chrétiens qu'ils gardent.

Dès le collège, on rencontre de ces poltrons du devoir qu'une parole, un regard, une démarche, un sourire moqueur font traîtres aux meilleures inspirations de leur foi. Il suffit d'une poussée du mal pour qu'ils fassent cause commune avec les pires. Par crainte d'un camarade audacieux ils vendraient Dieu peut-être qui gémit en eux.

Quelques autres seraient volontiers bons et ils entendent au fond de l'âme l'appel provocateur du Maître. Mais il faudrait vaincre un caprice, rompre une relation, fuir une occasion, briser une chaîne, donner un coup d'ailes. Ils n'en ont pas la force. L'infime bonheur présent leur cache les joies douloureuses à naître de demain. A bien faire au dehors, ils exciteraient l'émulation des autres. Mais Dieu leur a-t-il donc confié le soin de leurs frères? L'indolence et la peur les mènent à la dissimulation de leurs plus intimes pensées. Ils ont deux vies dont l'une dément l'autre : l'intérieure où Dieu règne et l'extérieure fermée même à son nom. Il n'y a rien de plus contraire à l'Évangile que cette doctrine du chacun pour soi et que cette division de l'âme qui touche à l'hypocrisie.

L'hypocrisie, mes enfants, puisque je l'ai nommée, voilà la grande ennemie du devoir! N'en méritez pas l'accusation. La jeunesse, dont la nature est de se révéler toute jusqu'en ses excès, en a l'instinctive horreur. C'est un nom flétri dans le langage des hommes; mais c'est un vice commun pourtant dans leur conduite.

Sur tous les chemins de la vie marchent des gens habiles à paraître ce qu'ils ne sont pas, vêtus d'emprunt, rois de la route quelquefois, mais valets par toute leur âme, pétris d'ambitions démesurées et voués dans le secret à tous les bas instincts.

Quand par hasard le masque tombe, il n'apparaît plus qu'un visage d'ignominie.

L'hypocrisie souvent commence à l'école où, sous des apparences de petits saints, certains écoliers trahissent affreusement toute justice et tout devoir, et donnent à l'écart dans des cercles d'intimes des scandales cachés qui pervertissent silencieusement toute une classe. On se demande d'où vient le mal croissant. Nous ne le trouvons pas, nous, quelquefois. Mais en attendant, la vertu des camarades continue de mourir, victime d'un hypocrite.

J'aime mieux les pervers. Car de ceux-là du moins l'on se garde ou l'on se défait. Ils ne vont pas loin à l'école. Dans le monde vous en verrez qui afficheront devant vous leur mépris et leur haine du devoir, qui vous prêcheront la jouissance sans frein, qui vivront au grand jour leurs théories de blasés, buvant jusqu'à la lie la coupe du plaisir et tombant à vos côtés enivrés de volupté. Vous en trouverez qui se seront fait une loi de l'injustice et qui vous traiteront de sots peut-être d'obéir à la conscience. Et ils vous diront qu'en des jours où tout est baissé, ce n'est pas le moyen d'arriver que de rester honnête homme et que, les honneurs étant tombés par terre, il faut y descendre avec les autres pour en prendre sa part.

Vous devez vous souvenir alors, jeunes gens, pour demeurer fidèles, que le vrai juste est mort crucifié et n'a jamais paru plus grand au monde que sur le Calvaire, où la malice des juifs hypocrites et perfides l'a élevé au-dessus de tous les autres hommes. Les sacrifices, et quelquefois le sacrifice suprême, sont ainsi le résultat humain du devoir accompli. La foule, qui préférait jadis Barabbas à Jésus, a continué d'acclamer sur la terre le mal, le plaisir et l'injustice. Ses revendications folles ne doivent pas troubler le juste; car la beauté de la

vie intime, quoi qu'elle en dise, fait seule toute la valeur de l'homme.

« Tel porte un manteau de pourpre qui n'est qu'un misérable, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un misérable ; et tel passe dans la rue nu-pieds en haillons, qui peut être un grand homme, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un héros ou d'un saint. » La vraie vie, digne de l'admiration de la terre et du ciel, a pour théâtre la conscience.

C'est aux solitudes de la conscience que se passent les plus beaux mystères de l'homme. C'est là qu'on doit vivre bon et se juger ! Là se réfugient l'innocence méconnue, la faiblesse opprimée, le malheur immérité. Là tombent les larmes pures et les larmes vengeresses ; et nul temple, si simple qu'il soit, nul sanctuaire, si beau qu'il ait été, n'est aussi proche de Dieu que la conscience du juste, et surtout du juste malheureux.

Qu'elle soit, mes enfants, votre demeure ici-bas pour être au ciel un jour votre révélation et votre splendeur !

LEÇONS DE CHOSES

La terre natale.
Ils sont petits.
Le drapeau.
La gymnastique.
Unum sint.
Leçon d'harmonie.
La retraite.
L'autorité.
Le viatique de nos conseils.
Les leçons de la mort.
Grandis restat via.
Une grande âme.
Un maître d'autrefois.
Le centenaire de l'école.

LA TERRE DE BEAUCE

Magna parens frugum;
Magna virum!

MES ENFANTS,

Aux premières pages d'un beau livre d'éducation, de Barrès, intitulé : *Les Amitiés françaises*, il y a ces paroles graves et suggestives qu'« on ne donne à un homme que ce qu'il possède déjà. L'amour et la douleur, y est-il dit, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie ne font qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes...

« La vraie éducation pour chaque individu ne doit tendre qu'à faciliter la pleine jouissance des forces accumulées par sa série héréditaire... C'est un malheur, une perte irréparable qu'un enfant grandisse en dehors de sa vérité propre : car il devient un être artificiel qui ne dit jamais ce qui lui chante vraiment... Toute région présente une pensée, et le petit enfant chez qui l'on distingue et vénère les émotions héréditaires, que l'on meuble d'images nationales et familiales, tout au cours de la vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que

toutes les dialectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale... »

Sur la foi de ce philosophe qui aime et connaît si bien les jeunes, j'ai cherché, pour vous les dire et pour en faire, si c'est possible, la lumière de votre jeunesse, les pensées héréditaires et les images inspiratrices familiales de votre terre de Beauce.

Votre patrie, enfants, — un des vôtres en un jour ému d'exil l'a poétiquement chanté [1] — à n'en regarder que le sol, c'est d'abord la terre des profonds labours.

Les hommes d'ailleurs ne comprennent rien à la poésie de vos guérets nus, quand, à l'automne, sous la charrue qui les fend, les chaumes disparaissent et que l'humus retourné des sillons exhale ses parfums nourriciers, cette puissante odeur de vie qui enivre à sa façon comme les fleurs en d'autres cieux.

Mais ces longs berceaux du pain, préparés tous les ans avec un patient amour par les vôtres dans la plaine, depuis des siècles, sont l'espérance de vos pères. Ils y ont mis leurs sueurs et leurs larmes, quelquefois leur sang, toute leur vie, et c'est pour cela qu'ils demeurent invinciblement penchés vers la glèbe comme sur un trésor domestique.

J'y vois l'explication de ces coutumes séculaires que rien chez vous n'ébranle ni ne change, de ces mœurs patientes et simples, de cette habitude du silencieux effort, de cet inviolable attachement aux champs paternels, de ces idées sérieuses qui plongent au fond des choses, habituées à interroger le mystère des graines qui éclosent, de cette lenteur peut-être qui vous caractérise comme tout ce qui se développe en racines au lieu de s'épanouir en

[1] Noël Parfait, dans la *Beauceronne*.

feuillage, mais aussi de cette force de volonté qui ne dévie pas, empruntée à l'art du laboureur qui met sa gloire à mener droit jusqu'au bout son sillon.

Ne dégénérez pas des vôtres, enfants, et qu'en vos âmes les silencieux labours donnent l'espoir des guérets où sèment vos pères.

L'été viendra qui vous réclamera des gerbes. Votre terre de Beauce n'est-elle pas en second lieu la terre des moissons?

Lorsqu'aux jours du radieux soleil, vous traversez dans vos promenades scolaires la mer infinie des blés mûrs, perdus dans les vagues d'or qui bercent et chantent la vie de tout un peuple, est-ce que vous n'enviez pas que sur votre glèbe humaine, enfants de Beauce, les vertus se dressent comme les moissons?

Ah! la suggestive leçon de choses pour des jeunes que cet océan de blé dans vos plaines! Et comme les yeux qui se sont dès l'enfance enivrés du spectacle de cette végétation sublime doivent garder l'idéal d'une activité inlassable!

Ce ne sont pas des soupirs indolents que promènent vos grands blés sous la brise. C'est une poussée de sève intérieure qui les agite sur place et multiplie au centuple la graine des racines au sommet des épis.

Enfants, c'est l'image et l'exemple de vos destinées. C'est comme cela qu'il faut pousser et croître d'une force personnelle et cachée pour devenir des hommes utiles à la patrie affamée de vertus qui la renouvellent.

Ne sentez-vous pas que ce sont là les paroles de vie que vous disent les épis en s'inclinant vers vous du bout de l'horizon?

On prétend que l'enfant de la Beauce n'éprouve pas ces émotions intimes qui montent partout de sa terre. Mais sous l'enveloppe morne de sa face

toujours digne, il a, comme les mers intérieures et comme ses moissons, ses vagues profondes qui à certaines heures le remuent tout, le font tressaillir aussi et intensément vivre, le transportent et l'exaltent.

En vain la jalousie des races voisines le borne aux mottes de ses guérets. N'a-t-il pas les vastes plaines pour déployer ses énergies ? Vous êtes, enfants, de la terre aussi des larges horizons ; et quand l'alouette gauloise, au haut de votre ciel, chante son refrain, c'est vraiment le chant de l'immensité.

Rien nulle part n'y arrête ni le vol ni le regard, qu'un clocher çà et là pour parler de Dieu, que des demeures vieillies, sur le chemin semées, pour rappeler les ancêtres. Là, les idées s'épurent au souffle du large ; là, les cœurs s'élargissent avec les grands espaces ; là, les volontés s'affermissent à résister sans appui aux tempêtes qui s'élèvent.

C'est la patrie des pensées persévérantes. On se voit venir de si loin, et l'on se perd de vue à peine, après un long chemin, à l'horizon qui décline.

Les générations ainsi par des liens ininterrompus s'y tiennent dans les mêmes œuvres, assez proches pour s'aimer, assez élevées pour voir toujours juste, dans un parfait équilibre des horizons et des vertus, qui laisse l'espace à tous les courages sans jamais exposer au vertige des pays extrêmes.

Terre du bon sens et des jugements droits et sûrs, comme d'autres le sont des envolées joyeuses et des saintes audaces ! On y vit et on y meurt calme et fort. Les grands cœurs s'y meuvent à l'aise et les grands hommes, que ne lui ménage pas la Providence, y déploient librement leur âme comme ces vols d'oiseaux qui planent sans bruit, radieux et puissants, sous le soleil.

Voilà, telle que je la comprends, la Beauce ! Telles sont les idées qu'elle présente et les images qu'elle

apporte à vos esprits, à vos regards d'enfants. Emplissez-les, pour quand vous serez hommes, de cette vision d'infini, de profondeur et de fécondité. Vos vies, façonnées de bonne heure par ces influences domestiques, y prendront, si vous le voulez, des bases inébranlables, y puiseront une activité invincible, y suivront une orientation décisive. Vous y contracterez pour votre sol des amitiés fécondes qui ne périront point, une puissance active qui vous y fera rois demain.

En même temps, souvenez-vous que, terre des horizons, des moissons et des labours, la Beauce par-dessus tout est la terre de la Vierge, centre et berceau de la foi française au Christ. C'est vous rappeler d'un mot que, par loi d'origine, la pureté de l'idéal chrétien doit consacrer de sa splendeur toutes les autres qualités de votre race.

Fils d'une terre si riche, vous n'y porterez pourtant tous vos fruits qu'en les faisant mûrir aux rayons de la beauté céleste. Nous ne vous élevons que pour cela dans le culte de Notre-Dame.

Spectateurs quotidiens de ses flèches aériennes, qui dominent par-dessus les maisons de la cité vos plaines immenses, montez comme elles, jeunes gens, montez par vos désirs, par tous vos élans, montez toujours; dressez vos âmes neuves au-dessus de cette terre de Beauce, si belle qu'elle soit, si troublante et si inépuisable, pour en prendre bientôt de plus haut possession et pour lui faire produire demain, avec de plus abondantes moissons d'épis, de meilleures moissons d'hommes.

ILS SONT PETITS[1]

Mesdames, Messieurs,

Entre toutes les œuvres que la foi chartraine, en ces dernières années, a créées et aime à soutenir, cet asile de Sainte-Cécile a droit à des sympathies particulières que je voudrais, si j'ai bien compris le sens de l'aimable et pressante invitation qui m'a été faite, mettre davantage en lumière, éveiller et réchauffer en vos cœurs.

Sachant que j'avais accepté la présidence de cette fête enfantine, quelqu'un m'a dit sans réflexion bien sûr et sans malice : Comment ? vous vous dérangez pour ces petits bambins. On n'a pas ajouté : « de la Basse-Ville ». Mais le geste y était.

Je n'ai point riposté ; car c'est à vous que je réservais ma réponse.

Si je suis venu, et si vous êtes ici, n'est-ce point justement parce qu'ils sont petits, parce qu'ils sont du peuple, parce qu'on les a choisis, dans la personne

[1] Allocution prononcée à la distribution des prix de l'asile Sainte-Cécile à Chartres.

de leurs vénérées maîtresses, ainsi qu'autrefois les fils de Rachel, comme les premières victimes d'une loi qui nous fait verser tant de larmes[1].

Ils sont petits... Mais ils sont si beaux avec leurs gais sourires, si gentils dans leurs fines robes de poupée, si riches de promesses et si pleins d'espérances pour demain...

Ils sont petits... Mais cela fait tant de bien à l'âme de contempler l'innocence, et il y a si vite tant de laideurs physiques et morales dans ceux qui ont grandi et vieilli qu'il est doux de s'arrêter au spectacle de visages qui portent toute neuve et resplendissante l'empreinte divine.

Ils sont petits... Mais c'est l'âge où ils ont besoin de tout, l'âge où ils appellent le plus la lumière et l'amour pour eux, par conséquent le dévouement et le sacrifice perpétuel des autres.

Ils sont petits... Mais ce sont eux que Dieu aime dans l'Evangile d'une dilection spéciale et pour qui il réclame toute la bonté des siens. Qui ne se souvient de cette scène incomparable de sa divine histoire où il commande à ses apôtres de les laisser venir à lui, où il les prend dans ses mains, les embrasse et les bénit en disant que le paradis est fait pour eux.

Ils sont petits... Mais c'est le moment où il faut faire dans leurs jeunes âmes les divines semences de foi et de vertu, si l'on veut qu'elles s'épanouissent chrétiennes avec les années. Demain peut-être il serait trop tard; et d'autres leçons y auraient fait des ravages irréparables. Ce n'est pas lorsque les enfants ont déjà huit et dix ans qu'il suffit de leur parler de Dieu. Mais lorsque les mères les bercent sur leurs genoux, ils retiennent pour toujours les noms saints et les amours sacrés qu'on leur dit au milieu des baisers.

[1] Les religieuses venaient d'être frappées par le décret d'expulsion.

Ils sont petits... Mais leurs regards toujours ouverts ne laissent rien tomber des exemples bons et mauvais qu'ils épient pour faire de même. Voilà pourquoi il importe tant de donner aux tout petits des maîtres et des maîtresses en qui rayonne toute lumière et toute vertu, et sur qui les pères et les mères, se sentant quelquefois incapables ou indignes d'une tâche si sainte, se peuvent décharger en pleine confiance de leurs devoirs d'éducation domestique.

Ils sont petits... Mesdames et Messieurs, n'en est-ce point assez dire pour les aimer et se dévouer à eux? Mais ils sont du peuple et c'est le titre le plus pressant en même temps que le plus chrétien à l'intérêt public.

Aujourd'hui [1] que nous saluons dans le souverain Pontife Pie X un enfant du peuple élevé à la plus sublime fonction divine et humaine, il apparaît encore plus que rien n'est négligeable dans l'éducation du plus chétif enfant. Que sera celui-ci ou celle-là? Nul ne le peut dire. Nos tendances modernes réservent là-dessus bien des surprises aux calculs des politiques et des puissants... Sur quels bancs d'école s'élèvent en ce moment les maîtres futurs et les rédempteurs que la patrie appelle? Il est difficile d'augurer du mystérieux secret...

Mais ce qui est sûr, c'est que le peuple est l'ouvrier nécessaire de la restauration chrétienne de la France, parce que le peuple, dans notre état républicain, c'est la puissance de la force, la puissance des volontés, la puissance ainsi des décadences décisives ou des retours inattendus.

On a dit longtemps qu'il fallait élever les classes dirigeantes. Mais le vrai labeur patriotique de l'enseignement n'est pas là, car elles ne sont qu'une poignée en face de la foule. Quand la foule est

[1] Quelques jours après l'élection de Pie X.

appelée à gouverner, c'est la foule qu'il faut éclairer et conduire.

Il n'y a pas d'autre raison que celle-là pour donner à l'école, à l'école populaire, tant d'importance et d'actualité. Qui tient l'école du peuple tient l'avenir. L'enjeu de demain est là tout entier, suivant les doctrines initiales qui prévaudront.

Puisque aujourd'hui le parti triomphant essaye de rayer le nom de Dieu de tout enseignement, il est impossible que ceux qui ont profondément au cœur la foi chrétienne ne luttent pas désespérément et ne fassent pas tous les sacrifices pour réagir dès l'origine et dès l'asile contre un système de neutralité scolaire, qui est tout proche de la négation.

Il s'agit, Mesdames et Messieurs, des plus chers intérêts du peuple lui-même et des nôtres. Quand on lui aura enlevé par les écoles sans Dieu toute force de patience ici-bas et tout espoir de réparation au-delà, à coup sûr on ne l'aura fait ni meilleur ni plus heureux. Mais, étant déchaîné par l'orgueil impuissant de son éducation contre une société qui lui refusera toujours les joies terrestres promises, il en secouera les fondements sur nos têtes dans une ruine universelle.

Vous allez trouver que je prends les choses de bien haut pour la circonstance. Mon Dieu, il est clair que les enfants de cet asile Sainte-Cécile, quoi qu'il advienne, pèseront d'un poids léger dans les destinées publiques.

Mais la modestie des œuvres n'enlève rien jamais à l'impérieuse obligation des devoirs. Dieu ne nous demande pas de tout donner à la fois autour de nous, mais de combattre vaillamment à la place assignée à nos efforts. Ne nous préoccupons pas trop des périls étrangers où d'autres sont appelés comme nous à se jeter pour le bien. Si notre poste providentiel est ici... défendons-le de tout notre pouvoir d'in-

fluence et d'aumônes, de sympathie et de bienfaits.

Le petit grain de sable du bord, s'il se prenait à réfléchir sur son impuissance propre, devrait se dire qu'il ne pourra rien contre l'impétueux Océan. Mais à côté de lui, il y en a des millions d'autres qui tous ensemble font aux flots menaçants d'infranchissables digues.

Je vous supplie tous, si humbles que vous soyez, de ne point, à cause de votre faiblesse même, épargner vos efforts. Vous n'êtes pas si faibles qn'on ne vous juge dignes d'un combat. Il semble que l'obscurité de cette œuvre cachée ici dans le silence eût dû la faire échapper à la loi d'ostracisme qui bannit des écoles les religieuses dévouées qui étaient les secondes mères de ces petits.

Vous dépassiez de la tête, mes Sœurs, les plantes voisines, et la raison d'égalité vous brise en passant.

A la rentrée, Mesdames, vos enfants ne reverront plus le visage aimé, la blanche cornette, la robe de laine, avec le grand chapelet noir, des bonnes Sœurs. Tout cela qui plaisait tant aux mamans et à vos chers petits, parce que c'est le signe du dévouement et de la tendresse inlassables, fait peur à la République. Ce sont les petits Chinois qui recueilleront les gâteries réservées au peuple de France.

Ainsi le veut la liberté... Mais du moins, mes Sœurs, vous ne partirez pas d'ici sans un adieu, sans le merci reconnaissant de toutes ces femmes et de tous ces enfants, sans l'hommage ému de tous ceux qui savent vos mérites et qui vous suivront dans l'exil d'un souvenir fidèle.

L'asile de Sainte-Cécile, si douloureusement atteint par le départ de ses chères Sœurs, ne sera pourtant point fermé. D'autres maîtresses, héritières des traditions de tendresse auxquelles les Sœurs de Saint-Paul avaient habitué vos enfants, les y accueilleront dans quelques semaines. Soyez-leur fidèles

et que pas un des jeunes écoliers ne manque à l'appel.

Vous retrouverez sous un habit différent les mêmes sollicitudes et le même cœur. Je salue d'avance les femmes généreuses qui acceptent en ces circonstances difficiles une pareille tâche.

Vous leur prêterez, Mesdames et Messieurs, le concours de vos sympathies les plus ardentes et de vos aumônes les plus larges. Dieu aidant, l'œuvre continuera dans la Basse-Ville ses bienfaits d'éducation chrétienne et la pensée de son fondateur, exilé aussi, hélas ! la pensée de tous ses bienfaiteurs et de tous ses amis restera longtemps encore féconde pour les petits enfants du peuple de Chartres.

LE DRAPEAU [1]

Mes chers Enfants,

Je suis heureux et fier que l'appel de votre dévoné curé m'ait associé à votre fête solennelle. Ayant consacré tout le meilleur de ma vie à l'éducation des jeunes, chaque fois que j'en retrouve rassemblés, mon âme en est touchée profondément et j'y salue avec d'inoubliables souvenirs toute une moisson d'espoirs.

La jeunesse, en ce temps où les vieilles choses partout s'écroulent, ne porte-t-elle pas dans ses secrets destins les germes de la résurrection universelle? Elle est l'avenir, et rien que son nom et son approche est une joie comme l'aube du soleil qui fait tout resplendir, comme le printemps qui fait tout renaître.

Chers jeunes gens, j'aurais cela à vous dire si vous étiez quelconques, si vous n'aviez pour vous que le privilège de l'âge, mais les idées de religion

[1] Discours prononcé à la bénédiction du drapeau, au patronage de Saint-Luperce.

et de patrie qui vous unissent aujourd'hui et que vous représentez, sont de celles qui méritent une particulière admiration avec de publics encouragements... Je vous les apporte.

Jeunesse, religion et patrie : Voilà une trilogie naturelle et sacrée que des mains impies ont seules pu former le projet de séparer. Les liens étroits qui les attachaient ont fait à notre France du passé une histoire incomparable de grandeur et de gloire. On a cru à notre époque positive que l'amour de la terre natale n'avait pas besoin de puiser là-haut son inspiration et l'on a descendu les regards de la jeunesse sur cette terre sans lendemain, espérant que sans croyances célestes elle resterait vertueuse et patriote comme autrefois. C'était lui demander un héroïsme impossible. Plus de Dieu, plus de patrie ; la conséquence est logique ; elle fut fatale.

Après avoir détruit l'idée religieuse dans ses enfants, notre génération mène tristement les funérailles de l'idée de patrie. A la place de la jeunesse enthousiaste qui courait généreusement aux batailles, quand vibrait le son du clairon, et qui se levait vibrante au souffle des drapeaux, nous n'avons plus que des blasés précoces, pusillanimes enfants, vaincus du mal sans combats, jeunes hommes de joie, qui dilapident dans des passions folles tous les trésors nationaux de sacrifices et de courage lentement amassés par nos pères.

Lorsqu'on ne croit à rien, c'est fini du dévouement et de l'honneur, fini de toutes les grandes choses dont le nom seul est un frémissement. Lorsqu'on n'a foi en rien d'au delà, on ne peut plus être que par hasard un soldat ; on n'est presque plus un homme ; on n'est rien ; on n'est qu'un hochet débile de passions misérables.

Lors donc qu'échappant à la loi commune de décadence, des jeunes apparaissent fidèles à Dieu,

dévoués au pays, qui veulent rester ses serviteurs, et qui prétendent se préparer à devenir ses meilleurs soldats, il faut les applaudir, car ils sont rares, il faut les décorer, car ils sont braves; ils sont dignes d'un drapeau qui symbolise dans ses plis et les souvenirs qu'ils conservent et les espérances qu'ils présagent.

Chers amis, vous êtes ici ceux-là. Petite phalange encore à l'avant-garde du bien, perdue dans la foule des indifférents; mais vous êtes assez pour représenter une idée. Vaillants, vous la ferez triompher. C'est une erreur de penser qu'il faut la foule pour vaincre. L'isolement nous effraie, quand nous entreprenons nos œuvres. Nous avons en France le culte du nombre et l'idolâtrie des majorités. Et pourtant, quand on regarde l'histoire on constate que tout ce qui s'est fait de grand n'a réussi que par l'idée de quelques-uns, comme les moissons sortent d'un grain de blé, comme les grands chênes s'élèvent d'une seule semence, et les fleuves d'une source souvent obscure. Ainsi les œuvres grandissent et les peuples se réforment de quelques volontés fécondes.

Soyez, jeunes gens, dans cette contrée, dans ce village ces volontés-là, et sous la poussée de vos efforts, d'autres concours lentement près des vôtres se lèveront, et, si vous savez persévérer, vous ne tarderez pas à voir que les convictions fortes deviennent contagieuses et que les sympathies publiques vont toujours à ceux qui s'affirment.

Nous, les bons, nous avons trop consenti, depuis trente ans, à rester partout les effacés, les humiliés, les battus. Depuis trente ans, nous avons passé les jours et les années à nous retirer de partout en gémissant sans rien faire, saules pleureurs au bord des eaux, dont la nature semble être de se lamenter. Nous nous sommes tout laissé prendre, nos influen-

ces, nos libertés, nos convictions, jusqu'à nos consciences... Il est temps d'opposer autre chose que des larmes à l'oppression de nos idées, à la déchristianisation de notre jeunesse, à la négation de nos croyances, à la ruine systématique de nos antiques vertus nationales... Le péril actuel veut des actions énergiques et décisives; et comme les sociétés ne se refont pas plus que les forêts par la tête, mais par le pied, une œuvre de jeunesse comme celle-ci, à laquelle vous consacrez, Monsieur le Curé, un dévouement qui mérite tous nos éloges, est en même temps qu'un germe de rénovation locale un bienfait public.

Comprenez-en, jeunes gens, toute l'importance. Non seulement vous êtes une force qui exerce sur place son influence salutaire et indéniable, parce que vos familles, par vous-mêmes et par l'intérêt quelles prennent à vos initiatives et à vos fêtes, deviennent meilleures et tout le pays avec elles; mais vous êtes un exemple, un exemple suggestif, et les exemples comme les ondes sonores ont toujours quelque part une répercussion lointaine.

Et puis, avouons-le humblement, dans ce pays de Beauce, où l'on en élève tant et de si beaux, nous sommes tous un peu moutons, courant sans savoir où s'en vont les autres, à la file et sans regarder, suivants dociles de ceux qui vont les premiers et qui en bêlant plus fort font signe à tout le troupeau...

Mes amis, en avant!... La foule n'attend qu'un chef, un appel, une enseigne, un drapeau.

Le voici! Sous ses plis immaculés, que la brise déroule, vous vous sentirez désormais moins seuls et mieux abrités au combat. Vous vous direz, jeunes gens, quand l'étoffe en claquera au vent, que c'est la voix de la patrie qui vous encourage et vous demande, à l'exemple de tant de vaillants, qui l'ont faite si grande, un effort de plus, une bonne action, un sacrifice, un don de vous. Les trois couleurs

sont des symboles éloquents pour les jeunes. Le blanc vous prêche la pureté : soyez chastes ! Le rouge vous appelle au sacrifice : soyez braves ! et si vous êtes l'un et l'autre, l'azur vous promet en récompense la céleste patrie qui paie seule tous les services du bien. N'en oubliez jamais la leçon.

A son école vous apprendrez tous les sentiments généreux qui font battre un cœur d'homme, de citoyen, de Français et de chrétien. A son ombre, vous ferez revivre les chevaleresques vertus des vieux âges : l'amour du pays, l'amour de Dieu, ou, comme disaient nos aïeux : le culte des foyers et le culte des autels. Car chez nous, au cours de l'histoire, Dieu s'est montré si bon patriote qu'on n'est vraiment bon Français qu'en étant bon chrétien. Il y a des gens qui aujourd'hui veulent disjoindre ces choses que les siècles ont liées. Entreprise téméraire ! Tout ce qui détruit Dieu amoindrit la France. Sur le drapeau qui vous est confié, jeunes gens, comme les recrues au régiment, faites le serment de fidélité à Dieu, afin qu'en le servant vous serviez mieux aussi la patrie.

Lorsqu'on sacre le roi d'Angleterre, il met lui-même la couronne sur sa tête et les nobles lords y portent tous ensemble la main, en disant, dans ce vieux français qui rappelle leur origine normande : « Je maintiendrai ». Vous êtes aujourd'hui, mes enfants, autour du drapeau, comme les nobles lords, gardiens de la patrie dont il est l'image. D'une commune voix, d'un même cœur, les mains tendues vers sa hampe sacrée, répétez cette parole vibrante d'espérance, de patriotisme et de combat ; « Je maintiendrai. » Et si jamais quelque ennemi de Dieu et de la patrie veut arracher de vos âmes et de l'âme de la France la foi de vos pères, leur honneur ou leur courage, fièrement vous répondrez : « Je maintiendrai. »

LA GYMNASTIQUE [1]

Mes chers Amis,

Sollicité par votre aumônier dévoué et par votre très cher président de vous adresser quelques mots, au cours de cette soirée charmante, sous les étoiles du bon Dieu, je ne m'attarderai pas à vous faire sur votre bonne tenue, sur votre souplesse et sur votre entrain, les compliments d'usage que les applaudissements de toute cette foule rendent inutiles.

Il y a une voix des choses évidentes qui monte sans verbe de l'admiration publique, qui acclame sans parole les indéniables succès et qui par un élan unanime de discrètes sympathies exalte mieux qu'un discours les victoires certaines.

Je sais bien qu'on a chanté autrefois dans des vers impérissables les héros des jeux olympiques, dont vous renouvelez les traditions. Les patries d'alors, où la force humaine jouait un si grand rôle,

[1] Discours prononcé à la fête de nuit annuelle de l'association sportive du patronage Saint-Joseph : *Les Jeunes Carnutes*.

les saluaient comme des rédempteurs, et la poésie se mettait comme une servante à leur suite triomphale.

Malgré ces illustres exemples et l'engouement actuel qui les fait revivre, si vous n'étiez que de vulgaires athlètes, agiles à la course, prompts à la lutte, souples aux agrès, gracieux à la danse, vous n'auriez pas de moi ce soir toutes les louanges que je vous apporte.

Promoteur sincère, dès la première heure, des manifestations sportives, j'y ai toujours vu pourtant, sous de multiples avantages moraux, un danger, pour la société renaissante, de transposition des forces et un péril de matérialisation des âmes.

L'avenir d'un pays, dont tant de maux divers dégradent chaque jour les énergies, aveulissent les caractères, étiolent la jeunesse, et amoindrissent la race, réclame sans doute un effort général et persévérant vers l'acquisition et vers l'épanouissement des meilleures qualités physiques. Elles doivent être à bien des titres le rêve des éducateurs modernes en présence des générations chétives et malingres qui montent à l'heure présente de tant de milieux avariés.

Il faut pour les revanches qu'on n'oublie pas et pour les conquêtes lointaines qu'ambitionnent toujours nos ardeurs nationales une moisson toute prête d'hommes forts et vaillants.

Je voudrais pour cela qu'on habituât presque dès le berceau les enfants à la peine, les adolescents au sacrifice, les jeunes hommes au combat, au danger, au risque de soi. Il n'y a rien comme la nécessité de vivre, comme le besoin de lutter et comme l'épreuve à vaincre, pour tremper un homme et le faire de granit et d'acier.

A ce point de vue, jeunes Carnutes, et vous tous qui êtes par votre naissance les glorieux forçats du

labeur, Dieu, loin de vous méconnaître, vous a fait dans le plan social actuel une situation de privilégiés. C'est vous les rois de demain,... si vos idées, vos convictions et vos principes comme vos bras sont forts, comme vos corps sont fermes.

Mais l'expérience m'a appris que la culture physique comme d'ailleurs la culture intellectuelle est facilement exclusive, et quelquefois opposée à la culture virile. Le dicton des anciens : *Mens sana in corpore sano:* Une âme vigoureuse dans un corps robuste, n'est qu'un idéal de loin entrevu, rarement réalisé.

Notre système présent d'éducation, par deux courants contraires, disjoint souvent cette harmonie de la vie humaine qui en ferait la splendeur. La course folle aux diplômes qui aiguise à l'excès et qui affine prématurément les jeunes esprits de ce temps ne laisse bien des fois au bout du champ de concours intellectuel que des corps anémiés, et, d'autre part, ces animaux de gloire, comme saint Augustin appelle les jeunes fils plantureux du siècle qui savent lancer le disque, conduire un char, mener une chasse, régler une danse, ne portent trop souvent dans un corps épais comme les murs d'un cachot qu'une âme infirme et aveugle.

Si le surmenage m'attriste, les jeux du cirque me font peur, et quand ils dégénèrent en passion populaire, c'est un recul du progrès, parce qu'ils menacent de détruire la suprématie de l'âme sur les sens voulue de Dieu.

Il y a, c'est ma libre opinion, une atteinte au règne des idées dans le triomphe des joutes corporelles. Elles ont été, n'en doutez pas, un moyen de mettre l'esprit sous le joug dans la pensée au moins areligieuse de ceux qui de nos jours les ont reprises et vulgarisées. Elles sont chez nous une conséquence de doctrines plus profondes et plus

subversives qu'on ne le soupçonne communément. Elles tendent à affirmer par l'éclat qu'on leur donne, sans que les spectateurs et les vainqueurs s'en doutent, la prédominance de la matière. Elles deviendraient très vite la négation implicite de l'âme.

Les philosophes incroyants agitent longtemps dans les écoles ces renversements des forces, et peu à peu ils les produisent dans les faits, si simples au début qu'on ne s'en aperçoit pas, si séducteurs qu'on regrette d'y avoir pensé trop tard, si universels qu'on est forcé de les subir.

Ne nous flattons donc pas toujours, Messieurs, d'avoir des sociétés de gymnastique, si vaillantes et si méritantes qu'elles soient. Si je ne craignais pas, en une belle fête sportive comme celle-ci, d'être quelque peu hérétique et d'énoncer une prophétie de malheur parmi vos légitimes joies, j'allais dire excusons-nous en plutôt quelquefois, ou du moins rendons-nous compte qu'il peut y avoir une imperfection humaine à être obligé de recourir à un délassement, à une fantaisie, à une parure, à un accessoire comme à un principe de vie.

La stratégie nouvelle des victoires morales pour reconquérir les âmes a fait ici et là trop uniquement redescendre notre génération à ces préoccupations matérielles. Elles ont aujourd'hui leur indéniable utilité de combat, et pour vaincre sur d'autres terrains, dans un monde que les sens gouvernent et qui révère avant tout le triomphe de la force, elles sont indispensables. Je vous félicite bien sincèrement, chers jeunes gens, d'y exceller, puisque les circonstances actuelles en ont fait un devoir patriotique et chrétien que vous remplissez à merveille.

Mais sachez bien que l'homme véritable et

rayonnant de toute la beauté d'un tel nom n'est pas un héros de coulisse, ni un acrobate de cirque, ni même un gymnaste aérien. Ces qualités qui font admirer les corps rendent les âmes méprisables quand trop servilement elles les reproduisent.

Si notre époque, en dépit de tant de progrès matériels, semble vouée à tant de faiblesses et périt dans tant d'impuissances, n'est-ce pas qu'on a trop exécuté dans le domaine moral de sauts périlleux d'opinions, de jongleries de principes, de renversements d'idées, de rétablissements de passions, et d'exercices variés aux barres parallèles; je dis bien parallèles, c'est-à-dire désunies : ce qui est le caractère de toutes les défaites de nos bonnes volontés isolées ?

Il n'y a qu'un travail de gymnaste dont je transposerais volontiers l'énergie à la vie morale : c'est le travail à la barre fixe. Il y faut une force extrême et une rare souplesse, de la vigueur et de l'élan, de la résistance et de l'audace, des bras qui plient avec une volonté qui ne cède jamais.

Jeunes Carnutes, puisque vous n'êtes pas, vous, tout d'abord des gymnastes, quoique vous en méritiez tous les éloges, mais que vous voulez être avant tout des êtres harmonieux, des hommes et des chrétiens, prenez donc comme programme de votre vie la réalisation en elle de ce beau travail athlétique, bien digne de provoquer vos généreuses émulations.

Unissant ainsi dans des corps valeureux toutes les énergies des âmes vaillantes et croyantes, vous serez par vos efforts, par vos sacrifices, par vos résistances, par vos services, par vos vouloirs, par votre fidélité inviolable à toutes les justes causes et par vos victoires de toute sorte, les bons ouvriers, les artisans glorieux des demains que la Religion et

la Patrie appellent, les hommes nouveaux, sûrs de l'avenir que des rêveurs chimériques croient toujours faire naître de leurs égoïstes utopies, mais qui ne peuvent sortir que de vos longues vertus et de vos héroïsmes patients.

UNUM SINT [1] !

Messieurs et chers Jeunes Gens,

Le beau spectacle que vous donnez et le grand acte que vous faites en ce moment, devant les autels où vous avez voulu vous rassembler, méritent un mot d'admiration et provoquent une parole d'espérance. J'enfermerai l'un et l'autre dans une pensée qui me semble bien être le programme et l'idéal actuel de votre Jeunesse catholique.

Elle est le résumé même de l'Évangile, en ce qui regarde nos relations sociales.

« O Père, demandait Jésus, comme une grâce suprême, à la veille de sa mort, faites que mes disciples soient unis entre eux! *Unum sint!* »

De cette union fraternelle, sur laquelle le Maître fondait au début l'avenir de son Église, vous apportez ici ce matin un public et vivant exemple que tout d'abord je veux respectueusement saluer. Car il nous plaît de vous voir à l'ombre de vos drapeaux,

[1] Discours prononcé à la réunion régionale des sociétés de gymnastique de la Jeunesse catholique, à Chartres.

accourus en foule, de toute cette région qui est le cœur de la France, au sanctuaire vénéré où nos aïeux apprirent l'amour de Dieu au berceau même de la patrie.

Le but qui vous a amenés n'est pas sans doute un but exclusivement religieux. Mais puisqu'il vous fournit l'occasion d'affirmer ensemble vos croyances chrétiennes, au nom de Dieu je vous en remercie, au nom du pays je vous en suis reconnaissant.

Ailleurs on louera l'harmonie de vos mouvements gracieux et l'ensemble parfait de vos exercices. Des voix autorisées rendront hommage à votre discipline, à votre souplesse, à votre agilité, à la force de vos muscles, à la distinction de votre allure, à la vigueur de vos élans. Ces qualités physiques embellissent les âmes, et pour ma part j'en encourage de tout mon pouvoir dans la jeune génération française le complet épanouissement.

Mais ce qu'il m'appartient surtout de faire remarquer en vous accueillant ici, c'est l'union et l'harmonie, j'allais dire l'enthousiasme de votre foi.

Trop souvent aujourd'hui, à cause des doctrines matérialistes qui inspirent l'éducation, il y a un désaccord fâcheux entre le développement du corps et le soin de l'âme. Il paraît à certains que la vigueur et la beauté physique sont le tout de l'homme. Il en résulte dans les sociétés d'éducation corporelle un oubli naturel de Dieu, un mépris presque fatal des lois et des devoirs spirituels, dont s'effraient à bon droit pour demain tous ceux qui ayant lu et compris l'histoire savent que les décadences nationales ont toujours pour avant-coureur la passion des jeux du cirque.

Vous autres, vous ne vous contentez pas d'être, suivant la forte parole de saint Augustin, de *beaux animaux de gloire*. Mais vous en tenant à la maxime des anciens qui exigent pour la perfection de

l'homme une belle âme dans un corps sain, vous en placez la culture au-dessus de tout. Voilà pourquoi vous trouvez, jusque dans l'ardeur de votre fête, le temps d'accomplir un acte de foi solennel.

Et cet acte de foi collectif, qui répond à la volonté de Dieu sur ceux qui se disent ses fidèles, est aujourd'hui une leçon suggestive qui vous fait du bien à vous-mêmes et qui éclaire les autres.

Que de fois n'avez-vous pas entendu dire autour de vous — et cette parole vous a profondément découragés peut-être — qu'il n'y a plus que les incapables et les faibles, que les impuissants et les naïfs, qu'une minorité éparse, qu'une poignée infime d'hommes et de jeunes gens arriérés, pour croire encore en Dieu?

Mais ce matin en vous regardant, tous vaillants et forts, en vous comptant serrés dans ces rangs par centaines, quel esprit impartial peut n'être pas frappé de votre vitalité, de votre pouvoir et de votre force? Votre propre foi s'anime et rayonne au contact de celle des autres. Elle éclate en ce moment dans votre fière attitude, dans vos chants émus, dans votre joie convaincue. Rien ne l'empêcherait de triompher, si vraiment elle voulait vaincre.

Mais pour servir efficacement la religion et la société dans ce pays divisé par tant d'idées opposées, séparé par tant d'intérêts en lutte et par tant de haines, à la foi collective qui inspire la vie publique, il faut joindre l'effort universel des volontés, et c'est là surtout que j'ose vous rappeler le divin mot d'ordre : *Unum sint!*

Soyez unis dans les combats du bien, jeunes gens en qui demain espère!

La génération vaincue qui vous cédera bientôt la place aux affaires ne doit-elle pas une partie de ses mécomptes et la stérilité de ses œuvres à la division orgueilleuse des bonnes volontés, à la désunion

lamentable qui trop souvent a régné dans l'armée chrétienne? Plaie profonde, plaie vive et douloureuse par où s'écoule le meilleur de notre sang!

Jamais pourtant la foi et la charité catholiques n'ont donné le spectacle d'une poussée, d'une floraison d'œuvres de toute sorte comme celles qui se multiplient sur tous les points de notre territoire.

Mais au lieu de se tendre la main, pour la tendre ensuite aux adversaires, ou, s'il le faut, les combattre, la plupart du temps elles se sont ignorées, elles se sont méconnues, quelquefois même elles se sont repoussées.

L'idée de les rassembler comme ici dans des joutes fraternelles où la rencontre produit l'amour, et l'amour la force, mérite tous les applaudissements. Car, par-dessus les exercices physiques qui ne sont qu'une occasion, les idées s'échangent, les projets s'élargissent, les efforts se joignent, les cœurs se mêlent et les âmes s'appuient.

Il doit ainsi ressortir de votre concours régional autre chose que les avantages d'une saine émulation, autre chose que les souvenirs d'un magnifique défilé et d'un spectacle grandiose, autre chose même que les récompenses de vos travaux persévérants. Ce sont des idées plus chrétiennes qui doivent germer dans vos esprits; ce sont des énergies plus courageuses qui doivent naître de la rencontre de votre foi et de l'union de vos volontés.

Le programme de la Jeunesse catholique proscrit de vos assemblées toute allusion politique, et à Dieu ne plaise que dans la mêlée ardente des opinions je plaide devant vous, ici surtout, un autre parti que le parti du bon Dieu!

Mais aujourd'hui, Messieurs, ce parti du bon Dieu a besoin de défenseurs intrépides; il appelle des soldats; il voudra peut-être des héros. La cause chrétienne, partout battue en brèche, trahie par la

foule, insultée par la science, méconnue par les pouvoirs, foulée aux pieds par toutes les passions, se réclame de vous, les jeunes, et elle attend de vous seuls sa défense.

Comment la ferez-vous vaincre?... En triomphant de vous-mêmes; en mettant dans votre propre vie, par d'âpres combats, l'harmonie des idées et des vertus, qui est l'invincible force : *Unum sint!*

Ce sont les passions mauvaises qui divisent les âmes, et c'est la volupté qui en tuant la foi rend les œuvres stériles. Pour être bons soldats des causes morales et religieuses qui demandent tant de sacrifices, il vous faut, jeunes gens, plus que des muscles d'acier, plus même que d'inlassables énergies, il vous faut des cœurs chastes et des mains virginales...

L'Église persécutée se réjouit de voir que c'est cela même que dans l'allégresse de vos quinze ou vingt ans vous apportez à son service, et, quand se lève à l'horizon de notre société malade l'âme pure et joyeuse de tant de jeunes, nous nous rappelons avec espoir cette belle parole d'Ambroise Paré : « Les joyeux guérissent toujours. »

Laissons donc passer sans trop de frayeurs le flot des mauvais jours qui s'écoulera comme le trop-plein d'un fleuve débordé.

La Jeunesse catholique, qu'on voudrait injustement tenir à l'écart des affaires de la nation, conserve pour demain le dépôt intact des vertus nécessaires à toute société, et sans lesquelles les peuples sont ingouvernables. Il faudra bien, si elle sait rester unie, qu'un jour ou l'autre on rende hommage à la valeur de ses principes que rien ne peut remplacer.

Sachez donc, Messieurs, vous répéterai-je avec le P. Lacordaire, toute l'importance de votre situation dans le siècle agité dont vous faites partie. On nous

parle d'ordre : c'est vous qui êtes l'ordre; on nous parle de paix : c'est vous qui êtes la paix; on nous parle d'avenir : c'est vous qui êtes l'avenir; on nous parle de salut : c'est vous qui êtes le salut... Car l'ordre, la paix, l'avenir, le salut chez des nations civilisées ne peuvent sortir que d'une doctrine qui contient toute la vérité et toute la vertu.

Quoi qu'il advienne autour de vous, unis dans la foi et dans la lutte chrétienne, restez donc debout comme l'Église avec son dogme qui ne varie pas, avec sa morale qui ne fléchit point. Vous tenant les uns aux autres, ne soyez ni des désespérés, ni même des découragés, mais des forts, et je dirai plus : des joyeux. Gardez au cœur pour triompher l'imperturbable confiance en Dieu et la joie sainte des croyants.

Aujourd'hui la Jeunesse catholique est l'espérance de la religion et de la patrie. Un jour, bientôt, demain peut-être, elle en sera le salut.

C'est la promesse et l'espoir qu'en votre nom je dépose aux pieds de Notre-Dame!

LEÇON D'HARMONIE [1]

Messieurs,

La pensée religieuse qui vous amène ici, près des autels, au matin joyeux de votre cinquantenaire, fait à la fidélité de vos souvenirs et à votre esprit d'indépendance un honneur assez rare pour que tout d'abord je la signale et l'applaudisse.

A une époque d'évolution universelle, où tant d'hommes timides et incertains subissent la poussée des opinions successives, c'est particulièrement méritoire, quand on a votre âge, de ne pas démentir encore aux yeux de la foule le caractère d'un passé qui fut chrétien.

L'histoire de votre harmonie n'est-elle pas intimement liée à l'histoire d'une chère École dont vous ne me pardonneriez pas d'oublier les directeurs regrettés. La mort les a fauchés ou bien la vague aveugle des idées nouvelles les a rejetés comme une épave, en attendant qu'une autre plus clémente les

[1] Discours prononcé au cinquantenaire de la fondation de l'harmonie de l'école Saint-Ferdinand, à Chartres.

ramène. Mais ils vivent toujours dans vos cœurs reconnaissants.

Sous l'habit consacré qu'ils portaient, les chers Frères n'étaient pas seulement des maîtres populaires incomparables, éducateurs bien-aimés pendant deux siècles de la cité chartraine; ils avaient parfois des âmes audacieuses et inspirées d'artistes.

C'est l'un d'eux, pour donner plus d'éclat à nos fêtes religieuses et scolaires, qui a conçu l'humble, mais fécond projet, d'où votre société musicale est née et s'est épanouie.

Baptisée d'un nom qui rappelle l'un des plus généreux bienfaiteurs de cette ville [1], elle a été toute jeune bercée par la renommée qui depuis ne l'a point quittée. Entourée jusqu'ici de la sympathie de tous ceux qui croient que l'avenir n'a rien à perdre à révérer les traditions des jours écoulés, elle s'est élevée sur d'antiques ailes à des sommets d'idéal que personne autour d'elle ne dépasse et par-dessus les deux illustres vieillards [2], frères de gloire et d'années, aujourd'hui ses parrains, qui lui prêtent avec leur patronage l'éclat de leur survivante jeunesse, Dieu pour qui ses échos n'ont jamais cessé de retentir lui est aussi dans ses bénédictions toujours resté fidèle... Merci, Monsieur le Président et Messieurs les Membres si dévoués du Comité, de vous en souvenir.

Si j'étais artiste, j'aurais pris plaisir d'abord à caractériser d'un éloge précis et mérité le talent de chacun des chefs distingués qui se sont succédé à la direction de l'harmonie et qui l'ont menée pendant cinquante ans de succès en succès ; les uns, patients ouvriers d'une méthode austère et sûre; les autres, âmes vibrantes dont le mouvement et la flamme

[1] M. Ferdinand de Réverdy.

[2] M. Charles Famin, aujourd'hui centenaire, et M. Ferdinand Dugué.

passent en chacun des instruments qu'ils conduisent.

Si j'étais artiste, j'aurais aimé dire et prouver à chaque exécutant, pour préparer de nouveaux triomphes, que l'art véritable n'est pas sur les lèvres qui soufflent ni dans les doigts qui se meuvent, mais dans l'âme inspirée qui chante la première; que la musique, Messieurs, est d'abord une voix intime qui résonne mystérieusement au fond de l'être avant de s'exprimer; que ce qui s'entend n'est déjà plus qu'un écho; que pour vibrer il faut avoir une âme, une âme ouverte et sonore; que par conséquent tout ce qui dans une société matérialise la vie diminue l'idéal et discrédite la joie; que tout ce qui restreint les célestes espaces s'oppose à la libre expansion de nos chants; que tout ce qui nie l'âme tue l'art dans son principe; que quand on ne croit plus aux harmonies éternelles, quand on ne veut plus être bercé par la mélodie des vieux refrains d'autrefois, quand les modernes incroyances bornent la vie au trou béant de six pieds, on n'a plus envie de chanter, mais on crie, on vocifère, on rugit, on clame ses plaisirs fous, ou bien l'on hurle sa misère, sa révolte et sa faim.

Je ne suis pas artiste, et dans une fête d'harmonie je ne veux pas apporter de revendicatious sociales qui chagrinent toujours ou les uns ou les autres.

Mais moraliste et pasteur d'âmes, j'ai bien le droit, Messieurs, de profiter du spectacle public que vous offrez aujourd'hui pour en tirer un enseignement d'abord humain, puis religieux.

Tout à l'heure, en entendant rouler sous ces voûtes les vagues profondes et caressantes de vos chants, je me faisais cette réflexion à la portée de tous : D'où vient que toutes ces notes éparses, aiguës et graves, rapides ou plaintives, qui tombent de chacun de vos instruments, sont à leur chute

comme ramassées par une grande âme sonore qui les fond toutes sans les mêler, gardant à chacune son caractère, et faisant d'elles toutes une voix immense et enchanteresse, nuancée de tous leurs timbres, vibrante de toutes leurs expressions? D'où cela vient-il ?... De la hiérarchie scrupuleusement respectée des sons, sous l'évocation d'un chef qui, d'un geste presque créateur, chacun à leur tour les appelle et ne leur permet dans le concert universel que le rôle, obscur ou glorieux, prévu par l'auteur inspiré.

Sans être musicien et sans savoir en raisonner davantage, on peut affirmer qu'il n'y a d'harmonie possible qu'à cette condition.

Et alors, emporté par les idées qu'éveille en moi cette observation, je me retourne en philosophe vers la société qui m'entoure; et prêtant l'oreille aux cris qui s'en élèvent, âpres et discordants, furieux ou angoissés, cris de haine, cris d'oppression, cris des vaincus, cris des jouisseurs, je comprends tout de suite la raison de la lamentation humaine. C'est le fracas inévitable des choses qui se déplacent, l'orgueilleuse clameur de ceux qui usurpent et les sanglots des écrasés de la vie.

L'Évangile — on y devra revenir — avait créé avec les joies et les détresses de ce monde, en attendant les justes reprises de l'autre, une harmonie terrestre d'humaine pitié, où tout n'était pas sans note fausse, mais dans laquelle les biens mis en participation par un accord volontaire suffisaient au bonheur de tous, personne n'enviant rien de plus. Une charité spontanée en réglait la mesure.

En ces temps déjà vieux, où chacun à sa place n'aspirait qu'au rôle de sa condition, nos aïeux, dans les temples, dans les châteaux, dans les boutiques ou sous les toits de chaume, chantaient les gais refrains de la patrie bien-aimée, et tous

en paix savaient souffrir les lenteurs du ciel. Confiants dans l'autorité et la sagesse des chefs, ils s'en remettaient à eux de tous leurs intérêts, comme à des anges attentifs à leurs destinées, faisant toute la vie un sympathique échange de services et d'amour. C'était peut-être l'âge d'or, l'âge sans politique, où les discoureurs loquaces n'avaient point encore chassé de notre pays les derniers troubadours.

Des hommes nouveaux et néfastes sont venus, qui, substituant leurs dogmes égalitaires à l'harmonieuse loi du sacrifice, ont cru qu'il suffirait de rabaisser ici-bas le paradis pour rapprocher les distances sociales. Ils n'en ont descendu que les rêves chimériques ; et les convoitises exaspérées par leurs négations ont partout déchaîné la guerre et précipité toutes les classes dans une mêlée confuse d'idées et d'intérêts où ne retentissent plus que des voix de haine.

C'est pour cela, Messieurs, que votre initiative est bonne, qui jette, en une fête populaire comme celle-ci, par les rues de la cité non seulement d'entraînants accords, mais des exemples suggestifs d'union fraternelle et sociale, puisée à la source divine de l'amour et de la paix.

Les anciens disaient que la musique en est la messagère et l'apôtre. Je souscris à leur dicton, et peut-être, habitants de Chartres, après Dieu qui en est proclamé le prince et après Notre-Dame qui en est la reine, peut-être devez-vous à l'influence heureuse de vos sociétés musicales, à la bonne et douce leçon de choses qu'elles donnent tous les jours et qui se fait aujourd'hui solennelle, le bonheur et la gloire d'être restés, au milieu de tant de villes qui se déchirent de leurs propres mains les entrailles, une cité privilégiée de rêves pacifiques, comme une oasis de repos dans le désert

agité tout autour, comme un rempart aux luttes fratricides, où tous les citoyens savent d'une même poussée combattre pour le bien commun, où tous les pouvoirs sont libéraux comme la Providence, calmes et forts comme la plaine sûre de son sol fécond, coin sacré d'autrefois, oublié par l'esprit du mal dans l'évolution des choses qui passent, pieuse relique des institutions qui durent, espoir certain des idées qui se relèvent.

Mais l'harmonie qui fait les patries et les cités prospères est aussi la loi obligatoire et rédemptrice des hommes. Et vous, Messieurs, qui en étudiez les secrets et les nuances, qui en portez le nom, qui en avez le souci, qui lui empruntez dans vos concerts tant de voix qui nous charment, vous tous, mes frères qui l'aimez, pourriez-vous lui faire l'injure de lui opposer le désaccord de vos vies ?

Chaque homme est un instrument de marque divine fait pour chanter les choses de Dieu. Harpes encore vibrantes du contact de sa main créatrice, tous, dans la candeur de nos jeunes années, nous ne résonnons que de lui... Puis, étouffé bientôt sous le bruit des passions qui frémissent, le chant naïf et pur de la communion peu à peu s'affaiblit et s'efface. Le tumulte des affaires vient après, qui l'écrase encore ; et l'ambition peureuse un peu plus tard bâillonne toutes les bouches.

Peu de nous aujourd'hui, arrivés au sommet de leurs jours, n'ont pas brisé l'harmonie de leur foi première. Et quand, après cinquante ans, l'on refait par la pensée le chemin des croyances ou des opinions parcouru, que d'étapes où sans doute l'on s'est arrêté pour changer, suivant l'intérêt du moment, les cordes de sa lyre ; que de séjours faits sur la route, dont les échos émus par nos actes se contredisent ! De l'enfant au jeune homme et de l'homme mûr au vieillard, que de notes oubliées, que de ratures sur

la partie primitivement écrite, que de reprises manquées, que d'attaques indécises, que de désaccords !..

Nous ne sommes, Messieurs, souvent vous n'êtes, laissez-moi dans mon libre zèle affectueusement vous le dire, vous n'êtes que des musiciens de surface et d'occasion, non pas de métier et de total amour, que des exécutants, comme vous dites, et pas encore des artistes épris vraiment du beau.

Quelque chose de souverain manque d'ordinaire à l'envolée de vos accents : c'est l'idéale harmonie de vos âmes, l'harmonie profonde et conquérante de vos vertus, parce que vous n'en faites pas, en des répétitions fréquentes et dociles, le patient exercice, parce que votre vie, frivole en ses profanes chansons, n'est pas guidée par le Maître divin qui seul en inspire l'amour et peut en soutenir l'effort.

Je trouve ainsi dans votre fête même, après la leçon de la paix, la leçon du caractère. Notre temps léger en est étrangement pauvre et, malgré les vains dehors dont il se pare, ce n'est pas un progrès. Tout flotte sans précision ni mesure, sans fixité ni maîtrise, dans un flou perpétuel, dans un remous incessant. C'est un genre aujourd'hui recherché en peinture, je le sais ; et il y a une école musicale qui s'y complaît. Mais si l'art y résiste encore, la vie morale n'y peut tenir. Il lui faut une lumière plus claire, un mouvement plus sûr, une direction plus ferme. Elle a besoin, pour être juste, pour rester belle, pour chanter toujours, d'une céleste impulsion et d'une divine énergie.

En vous complimentant de vos triomphes acquis, au nom de toute cette foule immense et attentive dont j'exprime les sympathies ardentes, je vous souhaite donc, Messieurs, de ne pas vous arrêter, satisfaits dans l'orgueil légitime qui vous anime pour la gloire de votre société, aux succès extérieurs qui provoquent seulement les applaudissements du monde

Il y a un progrès dont il faut de cette solennité remporter la volonté collective et une ambition dont je voudrais vous donner le désir personnel, le désir sincère d'être plus qu'un musicien, même habile, mais un homme vraiment par l'unité et par la splendeur éclatante de votre vie : la volonté vaillante de devenir tous des ouvriers, mieux que cela : des artistes de paix sociale par l'union de tous vos efforts au service de la patrie.

Cette harmonie-là, victorieuse et libératrice, aura toujours l'autre, Dieu le veuille, pour l'inspirer et pour l'applaudir... Si vous la réalisez, Messieurs, ce n'est pas seulement au festival de votre cinquantaine que nous serons heureux de vous entendre et de vous acclamer ; mais sous le pavillon des cieux, plus largement ouverts encore et résonnants que ces voûtes, où aucun de vos accords ne se perdra, près du trône de Dieu, tous un jour là-haut, reconstituant la chartraine cité, nous assisterons au concert éternel de votre Harmonie glorifiée et renforcée par les Anges. J'en exprime le vœu ému, et je vous y donne rendez-vous.

Ainsi soit-il.

LA RETRAITE

Mes chers Enfants,

La semaine prochaine, selon l'usage, vous aurez la retraite pascale. Elle commencera mercredi soir pour finir le dimanche des Rameaux. Elle sera prêchée par M. l'abbé Gasnier, chanoine titulaire d'Orléans.

Pendant ces quelques jours, Dieu se mettra plus près de vous ; il vous parlera, il vous écoutera. Vous aurez à l'entendre, à lui parler vous-mêmes.

Cette divine rencontre, que la grâce vous ménage, comme toute chose sérieuse, mérite et exige une préparation, car rien ne réussit des entreprises qui nous surprennent. Les semences les meilleures ne donnent pas dans les terres qu'un soigneux labour et un patient hersage n'ont pas mises en état de culture.

Il ne serait d'ailleurs pas digne d'enfants et de jeunes gens qui préparent diligemment une composition, une colle, un examen, de laisser venir Dieu sans y penser un peu d'avance. Quand dans vos

familles on attend une visite, ou qu'on va recevoir quelqu'un de marque, vous savez avec quel empressement vos pères et vos mères approprient les entrées, disposent les salons et les chambres, ornent toute la demeure, veillent à ce que tout le personnel soit à son poste, attentif et prévenant, attendent eux-mêmes anxieux l'heure où se révéleront à leurs hôtes toutes les marques d'honneur qui accroîtront entre eux l'amitié. Si, au lieu d'un simple ami, c'est un puissant de ce monde, un prince qui doit venir, les attentions redoublent...

La retraite, mes enfants, c'est le passage de Dieu.

Il en est, parmi vous, qui n'auront plus une autre fois l'occasion dans leur vie de le rencontrer face à face. Sortis de ce collège, la grâce d'une retraite ne leur sera plus jamais donnée. C'est donc celle-ci qui va décider, à une époque périlleuse, de leur carrière chrétienne et de leur avenir éternel. Rien n'est plus grave et ne demande un recueillement pareil.

Pour tous, la retraite est quelque chose de décisif. N'y voyez pas des exercices indifférents qu'il est possible de négliger sans dommages. Vous en sortirez meilleurs ou pires. Dieu y a mis pour vous, pour chacun de vous, en réserve, des lumières, des impulsions, des paroles touchantes et spéciales, que vous ne retrouverez pas ailleurs. Vous n'avez pas le droit de risquer par l'inattention ou la légèreté d'un seul instant la perte d'une grâce personnelle qui vous sera offerte à une heure ou à l'autre de ces jours saints...

Or vous pouvez presque être sûrs de manquer votre retraite si, dès aujourd'hui, vous ne savez pas disposer votre âme de manière à en profiter. Et j'ai le soupçon, chers jeunes gens, que dans vos âmes en ce moment la place n'est pas prête pour Dieu. Il y a dans beaucoup un encombrement d'idées, de volontés, de désirs, de passions, de vices en désordre,

qui lesremplissent toutes et en éloignent le maître. Peut-être par le seul fait de la saison, par le sang qui s'échauffe aux premiers soleils, par les sens qui s'éveillent avec la sève du printemps, par les nerfs qui s'irritent des contraintes d'un long trimestre, par l'inquiétude inconsciente d'un examen qui menace après une tâche depuis longtemps mal faite, je remarque en vous tous comme une espèce d'affolement moral qui produit chez les uns la tristesse stérile, chez les autres la dissipation étourdissante, chez presque tous une lassitude de l'effort, une impatience du joug, un esprit de rébellion sourde, qui est non pas seulement une douleur pour vos maîtres, mais qui devient une incapacité absolue du bien pour vous...

Plus que jamais, mes enfants, vous me paraissez avoir besoin de rentrer en vous-mêmes pour vous ressaisir, pour vous connaître, pour vous arrêter sur certaines pentes désastreuses, pour vous attacher à d'autres appuis que votre orgueil inexpérimenté d'enfant, pour briser quelqu'un de ces liens mauvais qui se nouent si étroitement autour des âmes faibles par les lectures, par les relations, par les spectacles, par les habitudes, et pour vous élancer vers le véritable et le seul idéal qui doit tenter les âmes jeunes, vers le bon Dieu, auquel vous ne pensez pas, que vos lèvres muettes et toujours fermées à la prière n'appellent plus, dont vos cœurs, meurtris de bien des chutes peut-être, ne sentent plus la douce tendresse, que vos esprits obscurcis par la coutume du mal ne comprennent pas.

La retraite vous remettra en face de vous-mêmes bien impuissants, bien petits, bien accablés, bien coupables, bien ingrats, et en face de Dieu toujours grand, toujours bon, toujours miséricordieux, toujours rédempteur... D'avance, pensez-y; ne la laissez

pas venir, sans avoir réfléchi à ce qu'elle peut être pour vous : un recul vers le mal encore, ou un enlisement plus profond dans vos mauvaises habitudes, si vous n'en appréciez pas le bienfait; un arrêt au contraire dans la descente, un progrès vers le mieux tant de fois résolu et jamais réalisé, une impulsion irrévocable vers la vertu, si, bien comprise, elle peut prendre en vous le libre jeu de ses grâces de choix.

Il y a des enfants qui attendent la retraite comme un prélude des vacances, comme des jours de repos anticipé, où les devoirs et les leçons chômeront forcément un peu. Comme ils se trompent, les pauvres petits! car j'imagine que les grands ne tombent point dans cette erreur. La retraite au contraire est un âpre travail, sur un sujet qui ne se laisse pas faire, qui se plaint et qui crie son angoisse, parce qu'il ne s'agit que de se renoncer soi-même, que de se dépouiller, que de briser, que d'amputer, que de mourir au monde. Vos dictionnaires, vos auteurs et tous vos livres ne murmurent point, soit que vous les travailliez soit que vous les délaissiez. Sous les coups de ciseau du statuaire, le marbre ne se plaint pas. Mais sous l'effort de la vérité et du bien notre esprit et notre volonté répugnent. Il faut leur faire habituellement violence dans l'œuvre chrétienne de la sanctification. Devenir savant, c'est laborieux, oui! mais devenir bon, c'est le travail héroïque la plupart du temps, et la retraite est une grande manœuvre.

Aussi fait-elle souvent peur aux natures lâches. Il en est qui la voient venir avec crainte, parce que, sentant tout l'effort qu'il faudra faire, ils n'en ont pas le courage. Ils vont entendre des vérités qui condamnent leur orgueil et leur mollesse; ils seront mis en présence de spectacles qui accusent leur ingratitude ou leur imprévoyance; ils devront

reconnaître en eux des lâchetés qui sont inexplicables ; on leur montrera dans leur cœur la racine cachée du mal qui ne s'arrache qu'avec violence ; on les fera comparaître à un tribunal qui ne souffre pas de corruption ; on les fera peut-être passer au feu des menaces éternelles, et la retraite à cause de cela leur fait peur. Ils la trouvent inutile ; aucune ne leur a jamais servi à rien ; il en sera de celle-ci comme des autres... Ames lâches et pusillanimes, plus que les autres vous en avez besoin pour sortir de votre inertie, de votre torpeur, de votre mort...

S'il y en avait parmi vous, mes enfants, à qui la retraite non seulement fît peur, mais fît horreur !! Cela se rencontre quelquefois... Oui, il y a des âmes que le démon a tellement prises sous son empire, par suite de longs péchés, de tristes scandales, de continuels sacrilèges, que tout ce qui rappelle Dieu les exaspère, les bouleverse, les rend furieuses, comme ce possédé que l'Évangile appelle *puer lunaticus* et que l'esprit jetait par terre, et qui écumait de rage. Oh ! s'il y en avait un ! Nous tâcherons de le conduire doucement jusqu'au pied du Sauveur, comme fit le père de ce pauvre enfant démoniaque, et le montrant à Jésus : « Seigneur, lui dirons-nous, nous autres, nous n'y pouvons rien : *ecce puer jacet et male torquetur !* Mais vous, qui êtes tout-puissant et qui avez calmé les flots autrefois, apaisez donc les passions de ce jeune homme ; vous qui avez éclairé les aveugles, faites donc qu'il voie ; vous qui, aux portes de Naïm, avez ressuscité un adolescent que l'on portait en terre, étendez-donc la main sur celui-ci, sur celui-là, mort au repentir, à la vertu, au respect, à la pureté, à l'honneur ; vous qui, après quatre jours de sépulcre, avez rendu Lazare aux siens, appelez donc du tombeau cet enfant sur qui déjà s'est posée la corruption du vice,... et qu'il vive !...

La joie, la résurrection, la santé, la vie, la splendeur de vos âmes, voilà ce que nous espérons, nous, de la retraite.

Pour la bien faire, mes enfants, et pour en recueillir tous les fruits, dès ce matin je vous demande une mise en état commune et générale de bonne volonté. Progressivement, durant ces jours qui la précèdent, il faut faire en vous un apaisement de tout vous-mêmes, une concentration de vos énergies éparses, un appel de vos forces, comme une avenue de silence, comme un chemin de respect où vos facultés attentives feront une haie d'honneur à Dieu qui va venir.

Si jusqu'à mercredi vous laissez libre jeu à vos caprices, à vos légèretés, à votre fougue, vous ne serez pas prêts à recevoir les grâces qui vous sont destinées ; vous ne les recevrez pas du moins avec l'abondance que Dieu veut. Il nous sert d'ordinaire suivant notre mesure et notre capacité. Par un désir sincère de profiter de ses dons, élargissez donc vos cœurs. Il est impossible que la grâce tombe et fructifie en ceux qui n'ont que la résignation de la subir. Le soleil et la semence, si beaux et si généreux qu'ils soient, ne produisent rien sans le sillon grand ouvert qui les reçoit. Mais si le ciel manque aux moissons quelquefois, Dieu ne manque pas aux âmes disposées à sa venue.

Prenez seulement la résolution ferme d'aller jusqu'au bout de ce qu'il vous demandera. Jusqu'ici peut-être vos retraites n'ont pas porté les fruits promis. C'est que vous avez toujours mis des réserves dans votre coopération ; c'est que vous n'avez pas rompu tous, absolument tous les liens du mal; c'est que vous ne vous êtes pas renoncés entièrement; c'est que vous avez gardé dans un coin de votre âme des pensées, des désirs, des vouloirs, des ambitions qui étaient vôtres ; c'est que vous n'avez

jamais encore tenté les suprêmes efforts; c'est que vous avez toujours reculé au moment de finir.

Finir! en toutes choses, dans les choses de Dieu plus que partout ailleurs, voilà la condition du succès! Jusqu'ici vous n'avez que commencé, qu'ébauché la besogne, la réforme, la résurrection... Il faut finir...

« Pourtant, me dites-vous, j'ai gardé les commandements, j'ai été un bon jeune homme souvent... j'ai aimé Dieu, j'ai honoré les miens... » — C'est bien, continuez;... il faut finir. *Unum tibi deest!* Si bons que vous soyez, il vous manque encore quelque chose... Ce qui vous manque et ce qu'il faudra acquérir pendant la retraite, c'est peut-être la foi, c'est peut-être l'esprit de piété, c'est peut-être l'esprit de puretê, c'est l'esprit de générosité : votre volonté est molle et lâche. Ce qui vous manque, c'est la distinction surnaturelle; tout est banal chez vous; pas d'élévation, pas d'ambition, pas d'élan, pas de zèle pour les grandes vertus; aucune aspiration généreuse vers la perfection!.. La médiocrité sur toute la ligne! Ce qui vous manque? ah! c'est l'amour vrai, profond, pratique, efficace de Dieu [1]... Ce qui vous manque, mes enfants?.. que chacun de vous en ces jours se pose sincèrement cette question et y réponde pendant la retraite.

A cette condition, Jésus, passant près de vous, vous regardera et vous aimera. De loin, vous apercevant avec tous vos bons désirs, quoique bien loin encore, il vous fera signe de venir; il s'arrêtera chez vous; il y établira sa demeure, non pas seulement un jour, dans une communion qui vous inondera de joie, mais toute votre vie, dans une intimité d'amour qui vous gardera forts et qui sera l'avant-goût de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

[1] Cf. Lambert, *Jeunesse et Vie chrétienne.*

L'AUTORITÉ

Mes chers Enfants,

Les souhaits de fête font toujours plaisir parce qu'ils sont une preuve d'estime et un témoignage d'affection : deux choses dont tout cœur humain difficilement sait se passer, deux choses dont à certaines heures on sent le besoin et on réclame l'appui pour continuer les tâches rudes. Je vous remercie bien sincèrement de me les avoir ce soir apportées.

Votre présence, vos efforts, votre bonheur et toutes vos sympathies, à travers beaucoup de soucis, me sont une joie que je ne dissimule pas et un encouragement sur lequel je veux prendre un élan nouveau.

Et puisque ce ne sont pas tant les présents qu'on fait qui ont du prix, que la manière délicate dont on les offre et la distinction dont on les entoure, je vous suis aujourd'hui deux fois reconnaissant, moins de m'avoir fêté, que de m'avoir fêté comme cela, dans une soirée de famille qui opère parmi vous l'union nécessaire du bien que je rêve. Vos

paroles éloquentes et vos chants harmonieux ont flatté des goûts et un amour des beautés artistiques que le ministère pastoral ne m'a point encore fait oublier. J'ai la faiblesse, oui, d'aimer les belles choses, qui sont bien dites, de me laisser volontiers bercer aux beaux rêves, prendre aux douces mélodies, pénétrer comme un jeune que par là je voudrais rester, de la chaleur et de l'enthousiasme des beaux verbes sonores et fiers de notre langue si pure. J'aime la poésie, j'aime les chants, j'aime ce qui monte et ce qui vole, ce qui vibre et ce qui se donne; j'aime les âmes, car tout cela, c'est une victoire sur les sens, c'est une emprise du divin, qui par l'idéal prépare la grâce. J'ai toujours pensé que les belles choses qu'on entend et qu'on voit sont le chemin des belles actions et qu'on n'escalade le ciel qu'en s'apprenant à courir sur les cimes.

Vous nous y avez ce soir, mes chers enfants, délicatement conduits. Toute mon âme de vieux maître en éprouve un bonheur qui me repose. Est-ce qu'il n'est pas permis et vraisemblable que les oiseaux chantent ainsi sur la route où entre deux combats s'en vont les lutteurs? Mais si les souhaits de fête font plaisir, ils donnent aussi bien à penser.

D'ordinaire on les entoure de tant d'éloges, et on y suppose, vous n'y avez pas échappé, la présence de tant de vertus qu'on peut toujours y puiser une leçon, car si les mérites évoqués ne sont pas réalisés dans le héros qu'on salue, ils vivent du moins comme un vœu dans la pensée de ceux qui leur font appel. On sait, à les entendre, non pas précisément ce qu'on est, mais ce qu'on devrait être. Discrètement, dans vos compliments, vous me l'avez dit et je me suis aperçu que j'avais la tête trop petite pour la couronne que vous me tressiez, quoique lourde, si fleurie. Mais j'y mettrai un peu de mon cœur, espérant que cette compensation la fera mieux de

taille. En tout cas, merci de porter si haut l'idéal que vous vous faites de celui qui est chargé par Dieu d'être le chef et le père de toutes vos âmes.

Mais cette dette personnelle de gratitude étant payée, je voudrais vous montrer que la fête de votre directeur a une signification plus générale et plus haute dans la vie de l'école; et, relevée jusqu'aux principes, cette explication sera l'enseignement fécond de ce jour.

Quelques hommes étourdis peuvent ne voir dans la situation d'un chef de maison que l'orgueil et l'honneur d'une belle fonction, que le plaisir, hélas! si douteux et si chèrement acheté, de commander, que l'influence sur les âmes, que le charme des relations qu'elle entraîne, que la gloire de l'éducation humaine. Sans doute il y a quelque chose de tout cela dans l'exercice de l'autorité pédagogique, mais au prix de quels sacrifices? Sacrifices monotones, persévérants et complets, de son temps, de son repos, de sa liberté, de son intelligence et de son cœur, sacrifices à échéances plus lointaines encore que les moissons, qui nécessitent un dévouement presque aveugle. Vous avez raison d'en célébrer avec reconnaissance la fête. Après les parents qui vous donnent la vie et qui sont la plupart du temps incapables de la développer, vous n'avez rien de plus digne de votre amour que les maîtres qui ont la charge d'épanouir vos âmes.

C'est moins pourtant à cause des droits que l'autorité a sur votre piété filiale que j'en aime la fête, qu'à cause des vertus indispensables, sublimes et de plus en plus rares qu'elle vous rappelle.

La fête du directeur est l'acceptation authentique et la glorification officielle de quatre vertus fondamentales à l'école et dans toute société : l'ordre, la soumission, le travail et la sagesse.

L'autorité d'abord, c'est l'ordre, la loi extérieure,

le règlement, la discipline, les programmes! Honorer le directeur d'une maison, c'est faire entendre que toute chose a une place, toute action son heure et tout manquement sa peine.

Dieu tient dans le monde à l'économie de sa création; il lui a donné pour la conserver et la conduire sa loi éternelle. La société tient à la hiérarchie de ses membres; elle les soumet à ses lois. Sans lois domestiques, pas de famille; sans règlements pédagogiques, pas d'école. Vous comprenez bien, mes enfants, la nécessité théorique de cette discipline scolaire. Mais votre âge pratiquement est l'âge du désordre, de la fantaisie, des caprices et des changements. Entre la loi et vous, il y a un antagonisme constant par le seul fait que vous êtes jeunes et parce que vous êtes les fils d'une époque tourmentée, fébrile, tumultueuse.

La fête du chef est le rappel à l'ordre scolaire : ce que dans le métier militaire on nomme le rapport. Ce mot signifie la mise en place de tout, la reprise des positions respectives, un hommage public à la loi dans la personne de celui qui représente l'autorité. Il est besoin de faire une fête pour cela, parce que l'ordre, n'est-ce pas la joie? j'allais dire une sorte de ciel. On a défini l'enfer le séjour éternel du trouble et le paradis tout simplement la tranquillité de l'ordre. Une école qui acclame son chef entre pour un jour dans cette tranquillité de l'ordre. Elle est le vestibule pour un soir au moins des parvis célestes.

Mais l'autorité de l'école ne reste pas une chose abstraite et impersonnelle comme la loi. Elle descend du commandement général aux détails de la vie de tous, pour dire à chacun dans les mille circonstances diverses ce qui convient et ce qu'il faut. Elle n'est pas seulement chargée de régler la maison, mais de discipliner les âmes, suivant

les caractères, les occasions et les moments. Tâche difficile entre toutes! Art des arts que celui de savoir dans ces conditions commander! La nécessité de la soumission individuelle découle de cette notion de l'autorité. Quand on la fête, on reconnaît le devoir de lui obéir et la légitimité de son exercice. C'est un aveu qu'en notre temps d'indépendance il fait bon retenir.

L'impatience des freins a toujours été, depuis le péché du premier homme, dans les tendances de notre espèce blessée dans sa nature par une faute de désobéissance. Mais aujourd'hui l'esprit de révolte saisit comme une fièvre maligne dès les jeunes années les générations naissantes et plus que jamais se vérifie pour les enfants ce mot du fabuliste : « Notre ennemi, c'est notre maître. Je vous le dis en bon français. »

S'incliner devant lui par respect dans la joie d'une solennité, c'est donc mettre en relief une vertu qui n'est pas commune et qui chaque jour disparaît; c'est protester, contre l'orgueil public, que la soumission est plus qu'un devoir humain, mais encore un état de bonheur et déjà presque une conquête, conformément à la parole de l'Écriture : *Vir obediens loquetur victorias*.

En outre, l'autorité qui s'exprime par une règle enjoignant la soumission vise une tâche à faire. Au nom de l'autorité répond un travail obligatoire. L'idée de labeur surgit inévitablement de sa notion, si bien qu'un chef, un directeur, c'est la personnification du devoir à accomplir. Le bruit de ses pas, l'écho de sa voix, l'éclair de son regard redit et transcrit partout le commandement inéluctable du paradis perdu : « Vous travaillerez, jusqu'à la sueur de vos fronts. »

La jeunesse plus que tout autre âge regimbe sous ce joug du labeur. Devoir et travail ne sont pas

naturellement compagnons. Rares deviennent les bras toujours tendus vers l'effort. Et la race des paresseux en un siècle de jouissances, de bien-être et de confortable, ne tend qu'à croître encore. Il semble qu'il y ait une grandeur précoce, au lieu de travailler, à se faire servir. N'êtes-vous pas volontiers à la maison et à l'école comme ces petits maîtres qui rejettent sur des épaules mercenaires leur propre besogne? L'oisiveté est ainsi plus qu'un péché, c'est une tyrannie.

En fêtant l'autorité, loin d'usurper un empire qui n'appartient pas à votre nature, vous reconnaissez la nécessité du travail et vous rendez hommage à la loi qui vous l'impose. Vous en acceptez gaiement la durée et les combats. Vous avouez humblement que vous êtes ici-bas des militants, et dans le travail ainsi solennisé vous reprenez l'élan vers des progrès nouveaux.

L'autorité, c'est enfin la sagesse, ce quelque chose de profond qui discipline l'âme jusque dans ses sentiments et ses pensées. Elle ne croit pas en effet avoir rempli sa fonction complète, quand elle a obtenu l'ordre, la soumission et le travail de surface. Elle veut que l'éducation transfigure la vie intime.

Il faut à cette entreprise une persévérance d'efforts singulière, car nous sommes à une époque de frivolité: frivolité de jugement, de conduite et de religion, où les extérieurs et les apparences sont tout. On cherche vainement autour de soi les existences sérieuses. Presque toutes sacrifient aux dehors futiles la réalité des vertus cachées. La sagesse exige autre chose, et la fête de l'autorité, à travers ses joies, vous ramène doucement à des pensées plus réfléchies et plus profondes sur le travail, la soumission et la loi, si bien qu'elle est dans l'année scolaire de toutes les leçons de choses

peut-être la plus universelle, la plus pénétrante, la plus utile et en tous cas la plus humaine. On y apprend tout ce qu'il importe à un jeune homme de savoir, de respecter et de faire, avec la manière même de faire, de respecter et de savoir ce qui est l'essentiel de la vie.

Je conçois qu'ainsi avertis sur le sens philosophique de l'autorité, vous trouviez plaisir à fêter le chef qui la représente. Il ne mérite qu'à ces titres impersonnels les fleurs qu'avec vos vœux vous lui avez offertes. Elles sont un hommage de plus en plus rare à l'ordre, à la soumission, au travail, à la sagesse, et, à cause de cela, peut-être votre bouquet symbolique, si odorant et si délicat qu'il soit, est encore imparfait.

Si j'avais, moi, à fêter l'autorité, je composerais une gerbe de quatre espèces, bien difficiles à rencontrer ensemble.

J'y mettrais la violette, la rose, le lis et le chrysanthème; toutes quatre, plantes vivaces qui échappent aux hivers, image de l'autorité qui dure toujours comme les vertus qu'elles signifient : la violette, humble fleur dont la modestie rappelle l'ordre ; le lis, fleur de pureté, qui s'abrite sous les épines pour masquer sa soumission; la rose ardente, fleur de travail ; le chrysanthème, fleur sans parfum, mais survivant aux frimas, fleur docile que le jardinier transforme à sa guise, fleur de sagesse. Quand vous aurez rassemblé dans votre vie les vertus qu'elles expriment, vous aurez, mes enfants, fait deux choses bien rares : vous serez devenus des hommes véritables et vous aurez rendu l'autorité pleinement heureuse.

LE VIATIQUE DE NOS CONSEILS

Mes chers Enfants,

L'année à son déclin ne laisse jamais vos maîtres sans angoisse pour demain. Et alors que la perspective d'un long repos et d'une presque totale liberté vous rend un peu fous de joie et risque de vous faire traduire par l'indiscipline, le bruit et même quelques dégâts qui répugnent pourtant à des écoliers bien élevés, vos espoirs de prochaine indépendance, nous autres, instruits par les expériences déjà faites, nous nous demandons anxieux ce qui, de nos leçons, restera dans votre vie à travers les mois de vacances. Je voudrais, à vous surtout qui ne reviendrez plus, vous signaler quelques périls et quelques devoirs.

Si grave et sombre que paraisse, à une heure joyeuse comme celle-ci, cet examen de prévoyance, vous n'avez pas le droit, si vous êtes sages, de vous y soustraire. On ne s'en va pas, peut-être pour toujours, du nid qui abrita les jeunes années, sans interroger l'horizon, sans penser aux dangers des

routes futures, sans se munir du viatique de quelques suprêmes conseils.

C'est tout cela que ce matin en guise d'adieu je voudrais faire et dire. Chers enfants, prenez garde que les vacances ne soient l'écueil de vos volontés les meilleures et la ruine de tous vos efforts passés.

Vous aurez pendant les vacances, et toute la vie, des séjours à faire, des actions à accomplir, des personnes à fréquenter.

Quelle est et quelle sera en ces circonstances diverses la conduite à tenir? Écoutez ma consigne : c'est le mot d'ordre d'un père qui vous aime et qui sait.

Vos conditions variées de famille et de fortune, vos relations différentes peuvent vous placer, les uns et les autres, dans les milieux les plus mêlés, dans les sociétés les plus dissemblables. N'allez jamais où votre conscience se trouverait mal à l'aise, aux mauvais spectacles, aux compagnies perverses, aux rendez-vous funestes. Faites-vous une loi inviolable de ne vous rendre et de ne rester sous aucun pretexte où l'œil de votre mère ne pourrait vous suivre avec fierté et avec joie, où le regard de votre père ne pourrait vous reconnaître avec honneur. Mais le plus possible allez où vous recevrez le bon exemple; où vous serez vous-mêmes un sujet d'édification, chez les meilleurs, chez ceux qui prient, chez ceux qui souffrent, à l'église, aux offices, partout où il y a quelque émotion du bien à recueillir et quelques impulsions de vertus à donner.

Dans tous vos séjours sachez vous comporter, suivant votre âge, en enfants qui savent vivre, polis, délicats et distingués, en jeunes gens courageux, chrétiens et patriotes. Où que vous soyez, vous vous souviendrez que, si pendant les vacances les devoirs sont suspendus, le devoir oblige sans cesse. Rien ne prévaut contre lui.

Vous éviterez le mal toujours : le mal de l'oisiveté excessive, car, si le repos est légitime, l'oisiveté demeure en tous cas pernicieuse; la nonchalance, le sommeil prolongé, le laisser-faire sont les masques sous lesquels elle se cache : le mal de la gourmandise, qui donne aux sens excités une maîtrise perfide : le mal des lectures légères qui sollicitent de tant de manières et à vil prix la curiosité juvénile et par lesquelles le vice facile et séduisant s'insinue dans les âmes inattentives : le mal des actions cachées et solitaires qui n'échappent ni à la réprobation de la conscience ni quelquefois à la malédiction divine : le mal de la désobéissance habituelle, dont Dieu punit l'orgueil par la stérilité de la vie et par l'incapacité des œuvres fortes.

Vous ferez, enfants, le plus de bien possible. C'est le bien pour vous, qu'une tenue toujours correcte, qu'une parole toujours réservée, élevée, française, que des actions toujours honnêtes, virtuellement chrétiennes, dignes de votre éducation. Il y a aujourd'hui tant de jeunes gens qui se tiennent mal, qui parlent mal, qui agissent mal, impudents et débraillés, sans frein, sans tact et sans vertu. pour qui l'excès du langage est le signe et presque la règle d'une conduite immodérée. Ne soyez pas de ces téméraires et de ces vicieux ; mais que tout ce qui est bon, pudique et vrai, sorte de votre bouche, parce qu'il n'y aura rien que de tel dans votre cœur.

De bonne compagnie pour vous-mêmes, vous ne fréquenterez, je le veux, que des personnes recommandables, la personne par excellence d'abord, celle qui est et qui donne à tous les êtres le mouvement et la vie : j'ai nommé Dieu, dont vous êtes les enfants privilégiés. Il faudra sans fléchir, dans des temps qui l'oublient, et malgré des menaces peut-être et des séductions du moins, demeurer fidèles à sa loi, à son culte, à son amour. Vous les exprime-

rez par la prière quotidienne, par la messe du dimanche et par la communion aux jours de fête. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise autour de vous, n'ayez pas peur d'être intransigeants dans cette fidélité à Dieu.

Après lui, vous aurez pour les personnes qui vous sont attachées par les liens du sang le respect qu'exige l'autorité du père et la piété que commande l'affection maternelle. Qu'une douce paix règne au logis entre vous et vos frères et sœurs. Exercez envers vos serviteurs, par votre bonté sereine et par l'exemple de vos vertus, une sorte d'apostolat domestique. Les enfants sont haïssables et méprisés qui, par leurs exigences, se font les tyrans de la maison. Ne l'oubliez pas.

Parmi vos relations de famille, les unes seront dangereuses à cause d'idées religieuses opposées aux vôtres, ou à cause de certaines habitudes de plaisir ; défiez-vous de leur entraînement. Quelques-unes seront indifférentes, c'est votre tâche de les rendre bonnes. Vous en trouverez d'édifiantes ; recherchez les pour vous soutenir ensemble.

Envers tous, gardez le mot d'ordre général d'être toujours aimables et empressés. C'est le moyen de vous faire aimer et de rester bons.

Voilà, mes enfants, le viatique collectif de nos conseils. Chacun de vos maîtres y ajoutera pour vous la recommandation personnelle qu'il faut accueillir et consigner avec docilité.

Mais cette morale humaine, si élevée qu'elle soit, sera impuissante à vous défendre, si le Seigneur lui-même ne met pas sa main divine à votre conduite et ne vous donne pas, pour la traversée, le pain sacré qui est lumière et force.

Venez donc, enfants qui allez partir pour le voyage incertain de la vie, le recevoir ce matin avec toutes les grâces qu'il réserve à ceux qu'il aime et qu'au-

jourd'hui et demain, sous l'aile de ses anges, il vous garde !

On raconte qu'à la conquête de Madagascar l'amiral Bienaimé avait dû, dans l'attaque d'une forteresse, exposer à un terrible feu de l'ennemi quelques-uns de ses soldats. Au soir du combat, l'aumônier le rencontre et lui dit : « Amiral, c'est miracle que sous une telle mitraille aucun n'ait été tué. — Sans doute, Monsieur l'Abbé ; mais ce devait être. Quand j'envoie l'un de mes hommes au danger suprême j'ai l'habitude de réciter d'abord mon chapelet pour lui, et la sainte Vierge ne m'a jamais lâché. »

Vous permettrez, enfants, qu'avant le départ moins périlleux pourtant que les combats du grand marin, je récite aussi, aux mêmes intentions, mon chapelet pour vous et j'ai la confiance que Notre-Dame vous gardera sains et saufs. Je vous remets à elle.

LES LEÇONS DE LA MORT

Mesdames, Messieurs,

Il y a des malheurs si tragiquement éloquents, qu'ils semblent exclure un discours, tant ils ont dans leur simplicité brutale un puissant et émouvant langage, tant ils retentissent en cris amers au plus profond des cœurs, tant d'eux-mêmes ils amènent de larmes aux yeux de tous.

Pourtant nous ne pouvons laisser partir ce cher enfant [1] sans un adieu !

A vous tous qui êtes venus incliner vos tristesses amies au bord de sa tombe, je viens prêter une voix de respectueuse douleur et dire au milieu des communs sanglots une parole d'espérance chrétienne.

C'est donc cela, la jeunesse et la vie !... Et c'est donc là tout ce que nous pouvons et tout ce que nous sommes !...

Depuis dix-huit ans, le meilleur des pères, une mère bien-aimée, unis dans la tendresse, laissaient

[1] Léon Tacheau, élève de rhétorique, mort à 18 ans, à Bailleau-le-Pin, dans sa famille.

leurs rêves joyeux se former et grandir autour de ce fils adoré.

Tout ce qui peut faire le bonheur humain était là rassemblé : la santé, la fortune, l'intelligence et la vertu. Plein d'une force exubérante qui paraissait défier le lendemain, il montait en chantant le chemin ensoleillé de la vie.

Si quelques épreuves scolaires, où peut-être a silencieusement germé son mal, l'avaient indûment touché, elles n'avaient point enlevé de ses regards leur gaie lumière. La nature avait mis sur ses lèvres toujours entr'ouvertes à la joie un charmant et perpétuel sourire. C'était de son âme très croyante et de son cœur resté pur la foi sereine et la bonté qui rayonnaient au dehors et qui dans sa famille comme à l'école lui gagnaient l'universelle affection.

En quelques jours, en quelques heures, la mort imprévue, impitoyable, a détruit ces amitiés, ruiné ces espérances, flétri ces fleurs, éteint ces regards, fermé ces lèvres, renversé cette fière jeunesse, si cruellement anéanti toute cette vie qu'il ne restait plus même hier une seule ligne de ce visage dévasté où pût le reconnaître encore l'amour douloureux des siens.

Et le voilà, couché dans le cercueil !...

La science et la tendresse les plus dévouées veillant à son chevet ont été impuissantes.

Il s'en est allé sans l'au-revoir triste et doux que la Providence ménage aux ordinaires douleurs, sans que sa bouche ait pu murmurer un souvenir, sans que ses mains se soient tendues vers tant de mains amies occupées à le retenir.

Pourquoi, mon Dieu! Pourquoi, dites, Seigneur, vous qui êtes bon, ces décrets terribles de votre volonté? Pourquoi ces tributs de jeunesse et de vie levés ainsi sur ceux qui sont les vôtres?

Nous, qui vous aimons, qui avons foi en votre sagesse et en votre miséricorde infinies, nous aussi, nous faisons monter vers vous ce cri d'angoisse sous les coups qui nous broient : Pourquoi la mort? Pourquoi cette mort?... Ah! pourquoi?...

Parce que, lorsque les tâches ici-bas sont finies, Dieu sans attendre donne à ses ouvriers la récompense.

Nous autres hommes, dans nos jugements bornés, nous pensons que le devoir humain se mesure aux années, et que plus une vie est longue, plus elle est pleine et digne de salaire, au lieu que le Seigneur apprécie les rôles aux seules vertus propres à chaque âge.

Toute vie est remplie qui a rendu, au moment des comptes suprêmes, tout ce qu'elle pouvait donner.

Réservés tous à la même destinée qui est Dieu, nous n'y marchons pas avec la même nature ni par le même chemin.

Il y en a parmi nous qui sont comme les chênes séculaires, battus des vents et résistant à la foudre, et il y en a qui sont comme les roses, ouvertes et parfumées un seul jour d'été.

Lequel vaut mieux, répondez, d'être chêne ou d'être rose? L'un et l'autre proclament à leur manière, en leur temps, la justice et la splendeur de Dieu.

Tu semblais, mon cher Léon, dressé pour être l'arbre de vie, étendant au loin ses rameaux, et tu n'étais que la petite fleur modeste, chargée d'embaumer un instant un coin inconnu de cette terre. Charmant jeune homme en qui s'épanouissaient les vertus de ton âge, c'était là tout ton devoir, et tu l'as fait... Dieu t'a pris.

Dieu t'a pris, parce que t'aimant il n'a pas voulu exposer ta foi à l'incrédulité de ce monde, ni

ta pureté à la volupté de ce siècle, qui t'eussent entraîné comme les autres peut-être.

Dieu t'a pris, parce que tu n'avais plus rien à faire ici-bas, ayant accompli ta tâche d'être fleur, comme il réserve à de plus longs jours ceux qu'il destine à être fruits, sans que personne ait le droit de se révolter contre le choix divin de sa nature.

Le but de la vie n'est donc pas, mes Frères, de vivre longtemps, de vivre même heureux, d'amasser une fortune, d'obtenir des honneurs, de parcourir une belle carrière; c'est d'être prêt et d'avoir fini tout le possible, quand Dieu nous rappelle de la scène du monde où, tour à tour, nous sommes jetés avec les rôles les plus divers comme des acteurs en passant.

Des coups et des surprises de cette mort il se dégage cette grande leçon que puisqu'un jour on quitte tout, puisque ce jour, qui peut être demain, si tard qu'il soit, sera bientôt et que nous n'emporterons rien avec nous que nos vertus, il faut en faire l'objet unique de notre préparation et l'idéal suprême de nos efforts.

Comme la terre, avec ses joies incertaines et ses précaires possessions, se rapetisse, vue de ces hauteurs! Comme alors la mort donne à la vie une importance qui communément nous échappe! Comme de la douleur chrétiennement comprise naît ainsi l'espoir!

Cet humain séjour, parce qu'il est, pour quelques-uns, à la fois si court et si triste, au nom de l'égalité si chère à nos désirs, prouve qu'il doit y en avoir et qu'il en est un autre, où l'équilibre ici-bas méconnu du bonheur, suivant le mérite de chacun, se refait, où les larmes se sèchent dans des compensations indicibles, où les amis se retrouvent au complet, où les frères un instant séparés s'embrassent sans fin, où les pères et les mères consolés

reconnaissent avec ivresse tous les leurs et leur sont unis à jamais.

L'heure est dure où dans la mort commencent à germer toutes ces divines choses. Mais il faut suivant l'inéluctable loi s'anéantir ainsi pour revivre. Et le mystère de vos blés, ensevelis sous la glèbe avant le réveil du printemps et la poussée des moissons, est aussi un mystère humain.

Dans le sépulcre, comme la graine au fond des sillons, le principe de vie qui est l'âme s'affranchit victorieusement du corps pour prendre vers Dieu un essor éternel...

Nous ne mourons pas tout entiers, Messieurs, et le meilleur de nous, ce qui pense et ce qui aime, survit au trépas...

C'est le cri de la nature, c'est le besoin de la justice et c'est l'universelle croyance. C'est aussi la seule consolation de nos douleurs.

Oui, un jour, mon enfant, nous te rejoindrons au lieu inconnu de la lumière et de la paix où tu nous as si tôt précédés. Et où tu vis aujourd'hui, j'espère, nous vivrons, nous voulons vivre aussi.

Mais quand sera-ce, et après quels combats ?...

On plaint ceux qui, comme toi, tout jeunes, sans en avoir effleuré la coupe, quittent le monde et s'en vont vierges au suprême rendez-vous.

N'est-ce pas plutôt sur ceux qui restent en proie aux quotidiennes souffrances et aux terrestres labeurs avec tous les chagrins et tous les souvenirs aussi amers que les fautes, qu'il faut verser des pleurs ?

Que sera en effet la vie pour tous ces jeunes gens unis aujourd'hui dans la douleur autour de ton cercueil ? Que sera-t-elle donc pour le frère chéri avec qui tu partageais l'amour ardent des tiens ? Que va-t-elle devenir pour le père et pour la mère éplorés dont tu emportes au tombeau tout l'humain bonheur ?

Je l'ignore et n'en puis prévoir les incertitudes lointaines. Ce que présentement je sais, c'est que tous ils souffriront, et que sans doute tu es heureux près de Dieu; c'est que tous ils travailleront dans l'âpre effort et que tu te reposes; c'est que longtemps encore ils ne connaîtront rien des célestes révélations que tu vois; c'est qu'ils restent les voyageurs inquiets de cette terre et que Dieu t'a prématurément élu pour la définitive patrie.

De temps en temps, mon cher Léon, de là-haut, si tu peux t'incliner, pense à nous, pense à ta mère en deuil pour toujours, pense à ton père qui vieillira sous le chagrin, à ton frère si tendre sur qui pèse maintenant une double charge d'amour, à tous tes amis en larmes, à tes maîtres affectueux et désolés, à tous ces camarades si profondément attristés de t'avoir perdu.

Ta tombe s'élève soudain sur leur route comme un phare éclatant dont la lumière imprévue les réveille peut-être du sommeil de la nuit et de l'insouciance de l'aveugle jeunesse. Ils y apprennent mieux qu'à nos leçons le vrai chemin de la vie.

En échange, s'il est besoin, ils prieront fraternellement pour toi.

De toutes nos âmes pleines de ton souvenir et de ton regret monte vers Dieu une supplication attendrie.

Notre espoir chrétien t'a déjà placé au ciel. Mais du moins que nos sacrifices et nos prières t'y mettent!

Ainsi soit-il!

GRANDIS RESTAT VIA [1]

Mes Chers Enfants,

On raconte au livre des Rois, dans l'histoire d'une femme implacable, l'impie Jézabel, que le prophète Élie persécuté par elle s'était retiré au désert. Et là, mourant de fatigue et de faim, il s'était endormi sous un arbre. Tout à coup un ange de Dieu le touche et l'appelle : « Lève-toi et mange! » Et le prophète, ouvrant les yeux, voit à sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase plein d'eau. Il mange et boit une première fois, puis se rendort. Mais l'ange de nouveau le réveille : « Allons, lève-toi, mange et bois! car la route qui te reste à suivre est longue encore. » Elie, s'étant levé, se reprend à manger le pain mystérieux, et, fortifié par cette céleste nourriture, il marche sans repos quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Horeb.

Premiers communiants et renouvelants de ce matin, n'est-ce pas là votre histoire et votre programme?

[1] Discours prononcé à une cérémonie du soir de la première communion, devant les familles.

Il y a une maîtresse, une reine plus terrible encore que Jézabel, qui, si jeunes que vous soyez et en dépit des joies de ce jour qui l'arrêteront à peine, vous poursuit et vous poursuivra, comme elle tyrannise tout homme : c'est la vie avec ses douleurs, la vie avec ses mensonges, la vie avec ses besoins, la vie avec ses fautes. Sans laisser même à la jeunesse le temps de cueillir ses roses, elle la pousse au travail, à la lutte, à l'épreuve, à l'erreur, au mal, à la mort.

Sachant par tant d'expériences tristes le sort réservé surtout aujourd'hui, dans ces combats de la vie, aux pauvres petits enfants des hommes si faibles et si vite las, nous sommes venus, comme les anges de Dieu au prophète, vous apporter dans la communion, une première fois et une seconde, un pain sacré, viatique divin, qui contient avec le Christ toutes les énergies pour résister et toutes les puissances pour vaincre. Et vous trouvant ce soir à l'entrée de la vie qu'il faut affronter, nous, vos prêtres, nous vous crions : Allons, enfants rassasiés du pain vivant, en avant! car la route est longue, démesurément longue, jusqu'à la montagne sainte, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu!

Si elle n'était que longue! Les enfants se moquent bien, eux qui courent toujours, des longs chemins. C'est leur joie que le terme soit là-bas, là-bas, à l'horizon perdu. Ils ignorent, les petits — ils l'apprendront bien vite — qu'en ce monde, où tout passe, le soir des plus longs jours touche au matin. Mais brève ou prolongée, la vie est périlleuse, pleine d'embûches, d'illusions et de terreurs.

Et c'est pourquoi, mes enfants, il vous faut, et nous vous avons donné dans l'Eucharistie, un viatique de lumière, de force et d'amour.

Le Dieu que ce matin sous l'hostie vous avez reçu a dit de Lui : « Je suis la vérité », et aujour-

d'hui votre foi en lui est si vive, elle rayonne si pure sur vos fronts, que vous pensez que jamais le doute ne viendra vous détacher de vos croyances. Mais dès demain d'autres docteurs que nous, vous rejoignant sur le chemin, jetteront, par des blasphèmes et par des négations, par de simples réticences, le trouble dans vos âmes sur tout ce que nous vous avons appris ici de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, de la prière, de vos origines et de vos destinées. Et en entendant la foule ignorante répéter les peut-être et les qui-sait, qui ont aveuglé tant d'âmes, vous serez tentés de laisser tomber, vous aussi, au lieu de le porter lumineux devant vous, le flambeau de la foi.

On vous dira : Vos prêtres, ils ne savaient pas; ils vous ont menti... Les progrès de la science ont montré que Jésus-Christ est une légende et Dieu lui-même une invention de la crédulité passée, et que par conséquent il n'y a plus de vertus à pratiquer, puisqu'il n'y a plus de vérités à croire.

A ceux-là vous n'aurez pas besoin de demander s'ils en savent davantage, eux, ni s'ils ont fait la preuve qu'ils disent vrai, ni s'ils peuvent expliquer l'histoire et le monde sans Dieu ; dites-leur seulement que ce n'est pas la nouvelle morale, mais la *vieille*, celle qui tient d'une part au symbole, de l'autre aux sacrements, qui a fait la France chrétienne, tout le long des siècles, la France des chevaliers, la France des cathédrales, celle de Jeanne d'Arc et de Bayard, la France des grands artistes et des grands écrivains, la France glorieuse de tous nos aïeux, qu'elle seule encore est capable de faire cette chose rare et divine qu'est une jeunesse chaste et vaillante, et qu'une religion qui transfigure, ne fût-ce qu'une matinée, un enfant, comme la première communion de chacun de vous l'a fait, est une religion qui mérite le respect public

et à laquelle il est raisonnable de donner sa foi.

Mais on ne se contentera pas de vous jeter des doutes et des erreurs au passage. Pour vous éloigner du bon Dieu qui est la voie, la seule vraie voie, à l'heure actuelle, il y a des gens qui vous feront des promesses, promesses d'avenir, promesses de fortune, promesses d'honneurs, promesses de lâches et bas plaisirs. « Enfant, si tu m'adores, vous dira tel et tel puissant du jour, tel ou tel homme qui se fait passer pour maître, si tu m'adores, c'est-à-dire si tu renies, au temps des Pâques prochaines, ta première communion, si tu désertes l'église, si tu abandonnes la prière, maintenant que te voilà débarrassé, si tu veux venir avec nous, ne plus croire à rien de ces choses enfantines et ne rien faire de ces pratiques pieuses qui illusionnaient ton enfance; si tu veux qu'ensemble nous foulions aux pieds les chaînes tyranniques qu'on te donnait pour des vertus, une place te sera réservée, au lieu de la chimère de ton ciel, à la curée terrestre, un marchepied te sera fait vers les honneurs publics, des tolérances te seront accordées pour satisfaire tes passions ».

Oui, enfants, vous courrez le risque demain que des hommes d'orgueil et de volupté viennent ainsi vous prendre à Jésus-Christ, par vos ambitions, par vos vanités, vous dire que vous êtes intelligents, et qu'il faut arriver, vous répéter que vous êtes jeunes, et qu'il faut jouir de la vie. Que vous aurez besoin de force pour résister à ces séductions, et que j'en sais, qui le voulaient, qui n'ont pas su rester sourds à ces promesses et qui ont vendu pour un ruban, pour un bureau, pour un festin, pour un péché, le Dieu de leur baptême et de leur première communion! Ne soyez pas de ceux-là.

Mais quand la fièvre de l'or ou des honneurs vous prendra et qu'on vous demandera par mépris

comme un roi le demandait un jour à un jeune pâtre : Enfant, que gagnes-tu? répondez fièrement comme le fils du paysan : Au service de Dieu, je gagne autant que vous; car je gagne le ciel ou l'enfer; et lorsque la ronde des plaisirs, en passant, voudra vous emporter, rappelez-vous cette belle parole de saint Benoît Labre à de jeunes fous, qui un soir de fête le rencontrèrent : « Ah! le malheureux », lui crièrent-ils, en voyant sa misère. Mais lui, redressant sous ses haillons sa grande âme : « Il n'y a de malheureux, leur répondit-il, que ceux qui vont en enfer. »

Pour n'y pas aller, mes chers enfants, pour vivre de la vie éternelle dont la première communion est le gage : car celui que vous avez reçu ce matin l'a dit : « Je suis la vie et je suis venu pour la donner; celui qui mange ma chair, celui-là vivra; je le ressusciterai au dernier jour », vous avez besoin non pas seulement de lumière et de force, vous avez besoin d'amour, et Dieu vous en fait un commandement.

On rira de vous pourtant si vous le manifestez, cet amour; on vous persécutera de toutes manières, on vous bafouera de mille sortes, on vous tournera en dérision, car nous sommes en un temps où les insensés sont la foule, et les peureux aussi. En serez-vous?

Se pourrait-il qu'un sarcasme ou qu'une menace vous fasse oublier toute la bonté de Dieu qui vous a tout donné?

Je lisais ces jours-ci qu'il y a quelques années, mille hommes avaient, en pèlerinage, gravi les hauteurs de la Salette. Le prêtre qui les évangélisait s'écria à la fin de son discours : « Debout chrétiens! » et d'un mouvement brusque et en quelque sorte sublime, les voilà debout. « Levez la main vers l'autel », reprend le prêtre. Et ils lèvent la main vers l'autel :

« Dites à Dieu si vous croyez à sa présence dans la sainte hostie. » Et tous d'une seule voix ardente : « Oui, Seigneur, vous êtes là, nous le croyons. — C'est bien, poursuit l'orateur, mais cela ne suffit pas. Les démons croient aussi, mais les démons tremblent. Vous, vous croyez. A la foi joignez l'amour. O hommes, aimez-vous Jésus-Christ? — Oui, oui, nous l'aimons », répond ce millier d'hommes. Et trois fois, comme Notre-Seigneur l'avait demandé à Pierre, l'acte de foi retentit d'une voix formidable. « Ce n'est pas encore assez! Aimez-vous Jésus-Christ comme les apôtres l'ont aimé? L'aimez-vous jusqu'au sacrifice? Et s'il le faut, l'aimerez-vous jusqu'à la mort? Dites, mes frères, l'aimerez-vous jusque là? — Oui, nous l'aimons jusque-là, nous l'aimons... » C'est ce cri-là, enfants, répété tous les ans à Lourdes par des multitudes enthousiastes, qui triomphe du péché; c'est cet amour-là qui mérite la vie éternelle; c'est cette parole-là qu'il faut dire et qu'il faut vivre en face des ennemis de Dieu, avec l'intrépide courage qui dressait un jour Garcia Moreno devant ses soldats révoltés : « Vous pouvez briser ma vie, mais aucun de vous ne sera assez fort pour briser ma volonté. »

Si malgré vos serments elle venait pourtant à chanceler sur la route, est-ce que vous n'avez personne pour la tenir forte, pour la relever, pour la transfigurer? La sainte Église vous demeure, mère compatissante, avec toute la grâce et toutes les énergies de ses sacrements. Vos prêtres vous restent fidèles et miséricordieux toujours, quelles que soient les défaillances, les misères et les hontes de votre futur chemin. Enfants, ne les oubliez pas.

Mais pour guider, pour éclairer, pour soutenir les efforts au voyage difficile de la vie, il y a dans chaque famille d'autres chefs, d'autres docteurs des âmes. Ce sont les pères et les mères, à qui le

devoir et l'amour inspirent la conduite et la défense des enfants.

Permettez-moi, parents chrétiens, en cette solennité qui vous rappelle tant de souvenirs et qui, bien que certains s'en défendent, fait passer à vos cœurs tant d'émotions, de vous demander si vous avez bien compris jusqu'ici et si vous êtes résolus à remplir cette obligation domestique de l'éducation chrétienne ici commencée?

C'est notre affaire sans doute d'élever religieusement les enfants que vous nous confiez. Les voici! Tout à l'heure nous allons vous les rendre. Et je leur dois le témoignage qu'ils méritent que vous les conserviez tels que leurs efforts et notre zèle les ont faits. Demain, c'est votre autorité à vous qui leur parlera; ce sont vos exemples qui les entraîneront; c'est votre amour qui sera leur impulsion et leur sauvegarde.

Il faut, Messieurs, vous, les chefs de la famille, pendant que vos femmes suivront notre consigne, que de ces grandes choses vous ne vous désintéressiez pas.

J'entends à l'heure présente une théorie absurde se répandre qui dit que, la première communion faite, les enfants sont libres et qu'ils ont leur conscience, et qu'ils n'ont plus qu'à l'écouter. Il y a des pères prétendus sages qui croient à ces utopies de liberté. Et je vous dis, moi, parce que je le sais, parce que trente ans de ma vie j'ai travaillé les âmes jeunes, que l'éducation ne se fait pas par la liberté mais par l'autorité toute seule, et qu'il faut commander les enfants toujours, et qu'on doit les contraindre, et que c'est une déchéance paternelle de laisser fléchir les rênes sous les révoltes précoces de la raison d'un adolescent ou sur les caprices voluptueux d'un éphèbe sans expérience.

Tout dans la vie s'apprend par l'autorité d'un

maître et s'exécute sur la volonté d'un chef. Il serait curieux que la chose essentielle de la vie, qui est la religion, échappât à cette méthode humaine d'éducation. Les enfants n'ont pas le droit de méconnaître à leur gré les croyances domestiques. La foi paternelle est un patrimoine qu'on ne dilapide pas sans moins de félonie que la fortune amassée par le travail des ancêtres. Et c'est le devoir impérieux des pères d'en inspirer le respect sacré. Messieurs, souvent vous n'y pensez pas, et quelquefois vous ne l'osez pas. Et alors qu'il vous suffirait d'un mot pour redresser le flambeau de la foi qui tombe dans un cœur de jeune homme, vous laissez aux pleurs et aux exhortations des femmes une tâche impossible, tant que vous ne savez rien dire.

Il est bien vrai que l'autorité vous manque à presque tous pour prononcer les ordres qui seraient décisifs. Car je ne connais qu'une forme d'autorité qui est irréfutable, c'est l'exemple. Et soit indifférence, soit préoccupations extérieures, soit tourment des affaires, vous ne le donnez pas à l'appui de vos commandements.

L'enfant n'a pas douze ans, qu'il s'est aperçu que vous avez désappris la prière qu'on lui fait balbutier le soir au foyer, que vous ne connaissez plus le chemin de l'église où vous l'envoyez peut-être encore chaque dimanche par respect pour sa mère, que Pâques se passe sans que vous l'ayez accompagné au festin des croyants, que les propos que vous tenez à table avec vos amis ne sont pas les paroles d'un catholique convaincu, que les journaux que vous lisez sont en contradiction avec le catéchisme, que la vie peut-être que vous menez n'a rien des vertus dont nous faisons à la jeunesse un devoir.

Sans doute vous êtes un honnête homme, au sens du monde, loyal en ses affaires, ardent au travail,

sobre et discret. Mais Dieu ne tient plus de place en votre existence qu'à des jours espacés où quelque cérémonie funèbre ou nuptiale vous réunit auprès des autels, sans qu'un acte vraiment religieux sorte de votre volonté. Et votre enfant voit cela ; et les enfants sont d'une logique effroyable. Il se dit tout de suite qu'il n'a plus à craindre l'autorité d'un père qui ne craint pas l'autorité de Dieu. Et, Messieurs, les peuples se font tous les jours avec les enfants qui grandissent et qui raisonnent. Et quand je vous entends dire avec terreur que l'anarchie monte et menace de tout envahir et que les jeunes générations avec leurs idées sont terribles et que rien ne demeure plus des vérités et des traditions d'autrefois, c'est vous, c'est vous souvent, qui, sans que vous vous en doutiez assez, avez été par vos négligences les auteurs de ces ruines morales.

Sur la tête de vos enfants purs et croyants encore, jurez donc de revenir à des pensées meilleures. Un jour aussi, vous autres, quand vous aviez douze ans, vous avez, comme ces enfants, tressailli aux divins contacts, et vous avez promis que Jésus-Christ serait votre définitif partage.

La vie dans ses multiples sentiers vous a égarés peut-être bien loin de Dieu. Ne dites pas qu'il est trop tard pour la refaire chrétienne. Au soir d'un long combat, qui semblait tourner contre nos armes, un général accourait vers Bonaparte et lui disait désespéré : « Sire, la bataille est perdue ! — Quelle heure est-il, reprit l'empereur ? — Trois heures. — Eh bien, nous avons le temps d'en gagner une autre. Il n'y a de batailles perdues que celles qu'on croit perdues. » Et le soir même, quand le soleil se coucha, Bonaparte avait remporté la grande victoire de Marengo.

Messieurs, que ce beau soir ne finisse point sans

que par une résolution virile de retour à Dieu qui a fait vos enfants si heureux, vous vous soyez vaincus vous-mêmes et ayez ainsi remporté la victoire qui assurera sur tous les vôtres votre autorité et votre influence.

Je sais bien des mères qui béniraient le ciel que depuis longtemps elles prient en silence, si la première communion d'un fils bien-aimé faisait ainsi la paix chrétienne au foyer domestique.

Sans doute, aux parents comme aux enfants, il en coûte des sacrifices pour être à Dieu avec une nature comme la nôtre, dans un temps comme le nôtre.

Sans doute le chemin qui mène à lui est hérissé d'obstacles et de dangers, et il n'y a point de repos. « Soldats, s'écriait le maréchal de Saint-Arnauld, en s'adressant à ses troupes après la glorieuse victoire de l'Alma, soldats, vous ne vous arrêterez qu'à Sébastopol. C'est là que vous jouirez d'un repos bien mérité. » — Pour nous chrétiens, notre Sébastopol c'est le ciel, c'est là seulement, au delà du monde, que les élus se reposeront — En attendant, n'oubliez pas que nous sommes dans le séjour du labeur et du perpétuel combat. Quoi qu'il advienne, qui que nous soyons, marchons, luttons toujours, Dieu nous attend là-haut.

Sur la place d'armes de Belfort, non loin du lion gigantesque qui garde la frontière, en cette cité qui s'est placée, pour défendre à l'ennemi l'entrée de la terre française, à la trouée qu'ont laissée les Vosges qui finissent et le Jura qui va commencer, il y a un monument de la défense nationale qui me fournira un dernier enseignement.

C'est un soldat blessé qui tombe. A demi renversé, il s'accroche à la robe d'une femme en costume national de l'Alsace. La coiffe vole moins au vent qu'au souffle de son ardeur. D'une main elle sou-

tient le mourant, de l'autre elle a saisi un fusil et, tournée vers l'ennemi, elle le regarde dans une sublime attitude de douleur et d'espérance. L'artiste a gravé sur le socle de la statue ces deux mots simples et grands que je fais ici miens : *Quand même!*

Oui, mes enfants, oui, mes frères... marchons, luttons *quand même!* Des ennemis plus acharnés que jamais attendent à tous les détours de la route la jeunesse pour l'égarer, pour la perdre. Aux passions anciennes se sont adjointes des haines nouvelles contre tout ce qui porte le nom de vérité et de vertu. Le rôle des familles est de plus en plus périlleux. On les poursuit dans leurs croyances ; on les atteint dans leurs enfants : En avant *quand même!*

Il semble que nos efforts impuissants ne gagnent rien autour de nous, que la fureur des méchants devient plus forte, que le mal envahit tout, que tout croule de nos mœurs et de nos institutions. C'est l'heure du suprême courage *quand même!*

Ce ne sont pas toujours ceux qui paraissent remporter les victoires d'un jour qui demeurent finalement triomphants, et il y a toujours une gloire incomparable à combattre *quand même!*

Vous êtes, enfants, nous sommes, mes frères, qui êtes chrétiens, le petit nombre en face de l'armée immense des indifférents, des blasés, des inutiles et des lâches; mais n'êtes-vous pas l'élite? Et les héros, quand ils passent, ne sont-ils qu'une poignée, le peuple les acclame *quand même!*

Il faut que vous soyez ces héros. Si en luttant pour la vérité, pour le devoir, pour la conscience, vous êtes un jour, parmi les hommes, des sacrifiés, Dieu dès ici-bas vous bénira *quand même!*

Et si les méchants se mettent en travers de votre chemin, avec Dieu pour guide, pour force, pour amour, pour viatique, vous arriverez au ciel *quand même!*

UNE GRANDE AME

Messieurs,

Avant de laisser partir à sa dernière demeure la dépouille mortelle de M. le chanoine Rouillon [1], j'ai la mission, très douce à mon cœur, de déposer sur son cercueil, au nom de sa famille, au nom du clergé de ce diocèse, au nom des maîtres et des anciens élèves de l'Institution Notre-Dame et au nom de tous ses nombreux amis, le juste tribut d'éloges qu'a mérités sa belle vie, hier couronnée dans la souffrance par une mort édifiante comme celle d'un saint.

Trois mots résument son histoire, obstinément modeste et volontairement cachée aux yeux du monde, mais glorieuse en ses inspirations, à l'égal des meilleures, pour quiconque a eu le privilège de demeurer en contact avec sa grande âme : ce fut un homme, ce fut un maître, ce fut un prêtre.

Né à Louville, le 4 novembre 1828, de la forte race de ces travailleurs de la Beauce, dont il se réclamait

[1] M. le chanoine Rouillon, aumônier de la Chapelle royale Saint-Louis, à Dreux, ancien directeur de l'Institution Notre-Dame, qu'il gouverna pendant vingt-cinq ans.

comme d'une noblesse, M. l'abbé Rouillon, dès ses premières études aux séminaires diocésains et dès ses premiers essais de ministère en cette paroisse de Dreux, porta le cachet des âmes supérieures qui ne s'effaça point. Rarement homme a réuni comme lui les qualités qui font l'homme éminent dans une situation qui n'est pas la première et qui ne vaut souvent que par l'honneur qu'on y apporte soi-même. M. l'abbé Rouillon n'eut jamais besoin d'emprunter quelque chose aux dignités qui rehaussent parfois l'infirmité personnelle.

La nature l'avait fait grand : grand d'allure et d'attitude, sans fierté pourtant — car il était timide — mais grand surtout d'intelligence et de cœur. Il le resta ; et alors que tant d'autres ploient sous les dons du ciel comme sous un fardeau, ou bien se contentent des faveurs naturelles qui leur épargnent la peine, par un labeur et par une vertu pareils à ses puissances natives, il s'éleva à une hauteur habituelle de pensées et à une largeur de vues que lui seul semblait ne pas connaître, et qui n'eurent que le tort, pour ses destinées humaines, de ne point assez se manifester en dehors du cercle intime des amis et qui lui valurent le malheur — si c'en est un — de n'être pas toujours compris et bien jugé des esprits vulgaires.

Il était l'honneur et la justice même. Appréciateur exquis des hommes et des choses, mais inhabile à flatter, il allait droit son chemin, sans regarder aux personnes que son jugement loyal et sa conduite désintéressée pouvaient condamner ou lui rendre hostiles... Jamais dans ses idées rien qui ne fût noble ; jamais dans ses actions rien qui ne fût sage ; jamais dans ses paroles rien qui ne fût bon... Comme ceux qui ont beaucoup appris de l'expérience, il savait s'oublier pour donner à chacun le plus opportun conseil, et il couvrait volontiers d'un voile d'indul-

gence affectueuse les fautes des autres. Il n'y a que les âmes petites à voir toujours le mal en détail. Est-ce que d'en haut tout ne disparaît pas, la plupart du temps, dans une impuissance qui souvent n'est pas coupable?...

Il eut à subir bien des fois en sa longue carrière l'épreuve où se mesurent les hommes, l'épreuve multiple de la contradiction. Elle lui vint du dehors et du dedans, de l'autorité des uns et de l'ignorance des autres, de l'inaptitude de ceux-ci et de l'abandon de ceux-là, de la durée même de ses longs et victorieux efforts et du temps impitoyable qui détruit, sans le dire et sans les rendre, les énergies premières. Quand, poussé par la fatale évolution des choses, il dut venir ici, en 1889, réfugier sa vie brisée dans un repos dont il avait ignoré le nom jusque-là, il en fut profondément meurtri. Son cœur longtemps saigna en silence, dans une dignité de vie qui n'excluait pas la douleur, mais qui en faisait une rédemption... La mort le trouva debout au jour suprême, relevé pour l'attendre, comme il convenait à l'homme grand qu'il fut et qu'il ne démentit point.

Le mérite du maître égalait en lui la valeur de l'homme. Enseigner fut sa carrière et toute sa passion. Il y excellait, et l'étendue comme la profondeur de ses connaissances étonnamment variées en firent à Chartres, sur un théâtre qu'il voulut tenir obscur, l'un des premiers éducateurs de ce temps. Pendant plus de trente ans, de 1855 à 1889, il fut l'âme vivante, infatigable et aimée de l'Institution Notre-Dame. Toute une légion de jeunes hommes, devenus, dans toutes les branches du savoir, l'orgueil de ce pays, a puisé dans ses leçons l'amour du vrai et le culte du bien ; et toute une génération de jeunes prêtres, dont quelques-uns ont atteint les honneurs suprêmes de leurs fonctions, s'est formée à son inspiration...

Les lumières qui l'éclairaient intérieurement et qu'il avait acquises au prix de tant de veilles fécondes projetaient autour de lui un rayonnement qui tranfigurait les plus inattentifs. Il y avait, dans sa parole toujours prête à tous les sujets et toujours égale à tous les problèmes les plus hauts de la littérature et de la philosophie, une splendeur indicible et une autorité victorieuse. Née des multiples événements de la vie, sa conversation, si moralisante et si distinguée, montait tout de suite aux sommets des idées comme un *sursum corda* et s'élevait au-dessus de ses auditeurs invinciblement charmés comme un souffle bienfaisant qui emportait et réchauffait tout à l'ardeur de sa conviction.

Le maître supérieur se reconnaît à deux qualités surtout : la précision dans les choses de l'esprit, le dévouement dans celles du cœur. M. l'abbé Rouillon alliait à un titre éminent ces deux vertus de l'éducateur. On rencontre peu d'hommes savants comme lui, ayant l'esprit net et lumineux comme le sien. Le libéralisme de ses doctrines, dont quelques retardataires ont pu suspecter les tendances, ne comportait rien de confus, rien de faux. Le progrès des idées paraît aux esprits lents quelquefois un écart; c'est une intuition des âmes de génie qui devancent la marche lourde de l'humanité. Il était de ceux qui voient loin, avec une vue toujours sûre. Heureux les élèves qui approchent de tels maîtres; ils en reçoivent des directions à longue portée et des émotions qui durent toute la vie.

J'ai bien dit des émotions, parce que, dans l'enseignement, le cœur est de moitié pour le succès, et le maître qui n'a qu'une science froide, si pure et si titrée soit-elle, sans un cœur débordant d'amour, est un éducateur inférieur à sa tâche qui n'atteint pas tout l'homme. A une intelligence hors de pair M. l'abbé Rouillon joignait un cœur d'or pour les

siens, un cœur ouvert à toutes les amitiés, capable de tous les sacrifices et prêt à toutes les abnégations muettes. Ceux qui ne l'ont point connu dans l'intimité ne peuvent soupçonner quels trésors de dévouement chrétien se cachaient sous l'apparence austère et froide de cet homme tendre et fidèle jusqu'à l'excès. Mais quand une fois on avait pénétré, par une confiance qu'il laissait venir, dans son cœur, on n'en sortait plus. C'est ce qui fait que tant d'élèves de l'Institution Notre-Dame, admis par un long commerce de leur âme avec la sienne aux discrètes effusions de sa bonté, lui ont voué un culte filial que le temps rajeunit.

Il y avait une source inépuisable à ce dévouement paternel de M. l'abbé Rouillon : c'est qu'il était un prêtre selon Dieu, un vrai prêtre... Homme de devoir, homme de science, oui, mais surtout homme de foi sincère et profonde et prêtre incomparable. Trop peu de personnes peut-être ont saisi ce côté surnaturel de sa vie qui en fut pourtant l'honneur sacerdotal et qui en sera sûrement la céleste récompense.

Parce que certains hommes n'ont pas cette piété bruyante qui s'agenouille aux autels de toutes les dévotions, on les accuse de ne pas pratiquer le christianisme intégral. Mais au-dessus des exercices secondaires de la religion, qui ne sont souvent qu'un suggestif décor pour attirer les âmes plus simples, il y a l'esprit de foi qui vivifie, l'amour éclairé de Dieu qui transfigure, la connaissance efficace et complète du Christ Jésus qui inspire le perpétuel don de soi. C'était là la piété et le sacerdoce de M. l'abbé Rouillon. Il n'en faisait pas tant consister le mérite et l'apostolat dans des pratiques et des paroles retentissantes et éphémères, que dans une vie pleine de vertus éloquentes qui s'imposent à tous. Evangélique méthode qui attire moins

de gloire personnelle, mais d'où résultent pour le prêtre et pour les âmes des fruits d'une fécondité singulière. Rarement il est donné de voir un esprit initié comme le sien à toutes les connaissances humaines, vivre avec une simplicité comme la sienne du pur esprit de foi, croire humblement comme lui à l'influence prépondérante de l'idée surnaturelle, porter partout dans une prière confiante la pensée présente de Dieu, et se soumettre avec un abandon aveugle à la conduite mystérieuse de la divine Providence.

Il en marchait les voies dans une rectitude inaltérable; il en contemplait les desseins dans un enthousiasme sacré; il en suivait les impulsions dans une fidélité sans défaillance. Dieu le remplissait, à mesure que les années le rapprochaient de lui, d'une admiration infinie pour ses œuvres et d'un zèle passionné pour le triomphe de sa cause. Il en escomptait anxieusement à travers les événements si graves de ce temps les destinées inquiètes, mêlant de loin toujours ses souvenirs et ses vœux à nos combats, heureux d'apprendre que l'un des siens avait bien servi quelque part le parti du bon Dieu, et l'oreille assidûment tendue vers sa chère maison de Notre-Dame pour écouter si par elle le bien se faisait toujours. Il n'avait plus pour nous aider que ses prières; mais elles ne nous manquaient point. Dieu bénissait ses derniers jours en nous faisant prospères.

N'est-ce pas là, Messieurs, la physionomie vraie de sa vie? Vous qui l'avez connu, vous qui l'avez aimé, vous qu'il fit les témoins édifiés de ses vertus chrétiennes, jusqu'aux heures suprêmes de l'agonie, le reconnaissez-vous à ce portrait tel qu'il était : homme, éducateur et prêtre?

Une telle vie, une telle mort méritent mieux qu'un souvenir; elles valent notre fidèle imitation. — Cher

Monsieur le Directeur et vénéré maître, par delà le tombeau votre mémoire et votre influence se perpétueront dans les traditions de Notre-Dame. Vous lui aviez voué votre vie tout entière et jusque dans votre retraite vos affections inlassables. Son âme vivante après vous vous rend par mes lèvres et par mon cœur son tribut de reconnaissant amour. Nous tâcherons, comme déjà nous l'avons fait, de recueillir l'héritage de vos enseignements et de vos sacrifices. Dieu veuille nous faire dignes toujours de continuer votre œuvre !... S'il en est besoin, nous prierons pour vous. Mais, du haut du ciel, persévérez à nous aimer... Nous ne vous disons point un adieu plein de larmes, mais un au-revoir tout rempli d'espérance.

Ainsi soit-il.

UN MAITRE D'AUTREFOIS

Mes Frères,

Avant de dire les dernières prières sur ce cercueil [1], permettez-moi d'adresser, au nom de l'Institution Notre-Dame et de toutes les bonnes œuvres ici représentées, un suprême hommage de reconnaissance et d'affection à l'homme de bien, au professeur dévoué, à l'ami fidèle, au chrétien sincère que fut M. Corrard.

Avec lui disparaît une sympathique figure chartraine marquée d'une empreinte professionnelle que nos temps ont faite rare. C'était parmi nous le représentant traditionnel de ces vénérés maîtres d'autrefois qui honoraient l'enseignement par la pratique de toutes les vertus modestes où les âmes des enfants ont des lumières et des exemples à puiser.

Né à Châteaudun, le 15 mars 1831, Victor Corrard avait fait à l'école normale de Chartres, sous la conduite d'un directeur distingué, des études bril-

[1] M. Victor Corrard, professeur laïque à l'Institution Notre-Dame, pendant vingt-six ans.

lantes. Entre temps, le gouvernement de 1848 l'appelait sous les armes. Il y porta contre l'émeute une ardeur imprudente dont le souvenir patriotique fut l'un des plus vifs de sa vie.

Nommé bientôt instituteur à Bailleau-le-Pin, puis à Thivars, il obtenait presque aussitôt du ministre une mention honorable pour ses travaux pédagogiques.

Cette récompense précoce et le bon renom de sa vie l'avaient signalé à l'attention de M. l'abbé Brou, qui sollicita son concours.

Abandonnant pour l'œuvre diocésaine de l'éducation chrétienne les plus belles promesses d'avenir, M. Corrard quittait l'enseignement public et entrait à l'Institution Notre-Dame le 1er octobre 1860. Il y devait rester vingt-six ans dans le labeur obscur et fécond des classes de français.

Des générations de jeunes hommes lui doivent en ce pays une culture d'esprit qui tout en étant simple ne fut jamais commune, des habitudes de travail que son enseignement expérimenté rendait toujours facile, et une orientation décisive vers le bien qui naissait forcément de l'enthousiasme de ses leçons.

M. l'abbé Rouillon n'eut pas d'auxiliaire plus passionnément attaché. Le reflet de son âme, en tout supérieure, avait mis dans la sienne une élévation morale, des connaissances scientifiques, un amour délicat des livres, un goût littéraire, plus hauts que son éducation première. L'amitié de professeurs éminents achevait dans le charme d'une longue intimité de donner à M. Corrard le cachet de distinction intellectuelle et artistique qui devint la récompense et la joie de sa vie.

Il resta toujours jeune à ces contacts, et qui ne se rappelle ses poétiques envolées d'âme? C'était l'homme de l'éternel espoir, qu'aucun effort ne lassait, qu'aucune déception ne rendait sévère à per-

sonne, prenant et jugeant toujours les événements et les hommes sous leurs faces heureuses. Cette exquise indulgence, sans cesse souriante au lendemain, nous l'avait fait nommer le bon père Corrard. Que de fois, il m'en souvient, recourant à ses conseils, je repris courage à son communicatif bonheur!

La Providence, à certaines heures, ne lui avait pourtant pas épargné plus qu'à d'autres la douleur profonde. Mais la compagne aimée de son foyer et es enfants qui lui demeuraient lui avaient fait là-bas, au bord des eaux, en face de nos clochers, vers qui de l'aube au couchant montait sa persévérante pensée, sous les grands arbres de la vallée, un nid d'affections où il put oublier, dans un culte amoureux de la nature qui nourrissait sa croyance, l'amertume des mauvais jours.

Après avoir passé sa vie à former des âmes d'enfants, il employa sa vieillesse à élever et à dresser des plantes, à ouvrir et à interroger l'âme des fleurs. Il en rapprochait, dans une conversation pleine de finesse, les éclosions et les défaillances mystérieuses, et il savait, des unes et des autres, des secrets de vie qui lui faisaient en toute chose glorifier Dieu.

Ainsi s'écoulèrent, dans une retraite entourée d'estime et penchée d'avance vers l'au-delà, ses derniers jours. Ils furent marqués d'une extrême souffrance. Mais la foi chrétienne, qui avait été, jusqu'à l'apostolat, l'inspiration de sa vie, et qui lui avait donné sous l'habit du siècle une âme presque sacerdotale, éclaira d'une dernière joie sa fin.

Ceux-là ne meurent pas qui s'en vont ainsi. Ils laissent plus que des regrets, mais un sillon de lumière où les jeunes n'ont qu'à suivre le chemin du devoir. Vous serez notre modèle, cher et vénéré maître et, de là-haut, vous nous sourirez toujours.

Que ces pensées et ces espérances soient aujour-

d'hui la consolation de tous les vôtres éplorés, comme elles peuvent être leur orgueil !...

Mon bon père Corrard, je ne vous dis pas adieu, car vous vivez toujours dans notre souvenir fidèle, mais au revoir, car nous vous retrouverons à la trace de vos vertus dans une patrie meilleure encore...

LE CENTENAIRE DE L'ÉCOLE

MESSIEURS,
MES CHERS ENFANTS,

La fête[1] qui nous rassemble ce soir mérite un spécial souvenir. Elle est dans l'histoire de notre école une date devant laquelle on se recueille, pour écouter les leçons du passé, pour goûter les joies du présent, pour prévoir les événements de l'avenir.

Il y a cent ans, en 1804, un modeste fonctionnaire, échappé à l'orage de la Révolution qui l'avait dénoncé comme suspect, parce qu'il était le fils du jardinier et de la cuisinière du couvent de Saint-Cyr et qu'il avait gardé les idées religieuses d'une éducation très soignée faite aux frais de la supérieure, ouvrait à Étampes, dans l'ancienne maison des Barnabites, une petite pension primaire qui durant cinquante ans s'appela la pension Brou et que depuis un demi-siècle on nomme l'Institution Notre-Dame.

[1] Discours prononcé au salut solennel de la fête des Anciens, à Saint-Aignan, le 9 juin 1904.

Telles sont dans leur simplicité nos origines : pour cité natale, une ville étrangère; pour berceau, un monastère évacué; pour fondateur, un proscrit; pour soutien et pour but, une idée persécutée; pour horizon, l'obscur demain d'une humble école.

Commencée sous ces auspices, l'œuvre était de Dieu. A travers des difficultés sans nombre, des intempéries et des tempêtes multipliées, petite graine du bien semée au loin dans cette terre de Beauce, elle leva par la fertilité propre du sol; elle vécut dans l'oubli et l'abandon de beaucoup par la volonté patiente de quelques-uns; elle grandit par des sacrifices ignorés aux rayons capricieux du soleil, comme les plantes enracinées près des sources cachées; elle donne aujourd'hui par la bénédiction du ciel des fruits abondants dont, moissonneurs heureux, nous venons offrir ce soir à Notre-Dame les gerbes pleines et dorées.

Vous ne pouvez attendre que je vous fasse ici, dans ce discours, le récit détaillé de son histoire. Mais je vous dois pourtant, avant les enseignements que j'en voudrais tirer, la synthèse des faits.

En 1812, la municipalité d'Étampes ayant créé un collège communal, M. Brou fut obligé de se retirer à Chartres. Il y continua sous son nom, dans la rue de Beauvais, son école. Mort en 1820, il eut pour successeur son fils Alexandre[1] qui gouverna la maison, transférée par ses soins dans la rue des Lisses, n° 3, où est maintenant la petite école Notre-Dame, jusqu'en 1853.

A cette date, grâce à la loi de la liberté d'enseignement promulguée trois ans plus tôt, la pension Brou, qui envoyait précédemment ses élèves de latin comme externes au Collège municipal de

[1] Grand-père du P. Alexandre Brou, auteur de : *Les Jésuites de la Légende.*

Chartres, devint école secondaire de plein exercice. Le fils du précédent directeur, le savant chanoine Brou, en reçut alors de son père la direction complète, qu'il garda jusqu'en 1865.

Le 15 mars 1854, ayant réuni ses élèves à la chapelle de Notre-Dame de la Brèche, aux pieds de l'image de Celle que la cité chartraine aime à nommer sa tutelle : *Carnutum tutela*, en souvenir de sa délivrance miraculeuse au temps des Huguenots, il y consacra solennellement à la sainte Vierge l'établissement qui depuis s'est appelé Notre-Dame de Chartres : *Collegium Beatæ Mariæ Virginis, Dominæ carnutensis*, et a adopté pour sa fête patronale la fête toute patriotique et toute guerrière de Notre-Dame de la Brèche.

L'officiant du jour, maintenant chanoine de l'église de Chartres, était un tout jeune prêtre, M. l'abbé Leroy, ordonné de la veille, qui prononça à cette occasion un éloquent discours que nos archives conservent; et l'enfant de chœur, mes enfants, par une rencontre admirable, c'était celui dont nous fêtons avec le centenaire de notre fondation et le cinquantenaire de notre consécration à Notre-Dame la cinquantième année de présence, je devrais dire d'affection ininterrompue et de dévouement inaltérable à l'Institution, celui que de génération en génération toute la maison appelle le bon père et le saint M. Hervé.

L'année suivante, M. l'abbé Brou faisait l'acquisition de l'hôtel de Persan, dans la rue des Lisses, et y transportait sa maison, pendant que M. l'abbé Ychard, de sainte et féconde mémoire, fondait en 1856, dans l'ancien établissement, la petite école Notre-Dame. Au mois d'octobre 1867, la direction de l'Institution passait aux mains bien-aimées de M. l'abbé Rouillon. Il la devait garder pendant vingt-deux ans. J'ai dit, au jour de ses funérailles,

sans la volonté d'y revenir ce soir, quel homme, quel éducateur et quel prêtre il fut, de quels collègues il s'entoura, quels élèves il obtint, quels germes de vérité et de bien il répandit. Mgr Regnault, sous son inspiration, reconnut l'Institution, jusque-là école privée, comme maison diocésaine.

Quand au mois d'août 1889, M. l'abbé Rouillon quitta le champ de son long enseignement, les rudes semailles étaient faites. Je fus la main choisie pour moissonner. L'élévation de Mgr Lagrange au siège de Chartres, survenue quelques mois plus tard, en mars 1890, sonna le commencement d'une ère nouvelle et d'une période ininterrompue de transformations et de succès pour la chère Institution Notre-Dame.

Je ne lirai pas plus loin la page d'histoire qu'en ce moment avec moi vous écrivez. Elle est connue de tous et d'autres après nous la jugeront.

Mais quand on a cent ans, on peut bien, sans penser à soi-même, faire halte pour regarder au loin avec fierté les gestes accomplis d'âge en âge par les aînés. Cent ans de vie, pour une œuvre humaine, c'est un signe d'extraordinaire, j'allais dire de miraculeuse vitalité. Il n'y a, en dehors des institutions publiques, que les entreprises véritablement utiles et désintéressées, véritablement bénies de Dieu, pour subir ainsi l'épreuve du temps.

Cent ans, c'est le cycle de toutes les évolutions, de toutes les luttes, de toutes les alternatives, de toutes les défaillances et de tous les efforts. Pas une idée qui ne soit remuée; pas une attaque qui ne survienne; pas un oubli qui ne soit possible; pas une opposition qui ne s'élève en cent ans. Ce qui reste debout après cent ans est consacré pour vivre encore demain. Il faut une puissance intime de vie, propre à toutes les résurrections, pour se retrouver dans l'énergie de la force première après les morsures de tout un siècle.

Si donc vous me demandez ce que vaut notre œuvre, hardiment je vous réponds qu'elle doit compter entre les meilleures par cela seul qu'elle a duré et qu'elle continue.

Vivre, c'est triompher; vivre longtemps, c'est presque divin.

Mais avez-vous pensé, Messieurs, à la somme d'obscurs efforts que réclame au cours d'un siècle la survivance d'une école, aux sacrifices enfouis sans gloire dans ses fondations, aux patients labeurs de tant de maîtres ignorés sur les sillons muets qui poussent les hommes, aux énergies déployées en silence dans une classe vulgaire, aux actes d'humble dévouement qu'il faut renouveler tous les jours au service ingrat des enfants, aux abnégations douloureuses qu'impose la tâche d'enseigner la jeunesse? La poésie met bien un peu d'illusions sur ce travail austère. Elle prête aux écoliers les charmes séducteurs des fleurs qui éclosent et nous sommes la rosée et le soleil qui les font épanouir. Dans la réalité, pour être maître, maître digne de son nom, maître vraiment utile, il faut être disposé à laisser goutte à goutte distiller son âme broyée comme un parfum sous le pressoir du devoir inaperçu et monotone.

Il est quelque part ici-bas des fonctions glorieuses et retentissantes qui attirent la renommée, qui éveillent les louanges, et qui sont payées d'unanimes applaudissements. Le maître à l'école, et je parle des chaires les plus hautes, n'a point de théâtre où sa parole fasse écho, point de mains tendues pour souligner les belles choses qu'il dit.

On lui réclame une science supérieure, et, pour la répandre dans les jeunes âmes légères qu'il doit ouvrir lentement, de peur de les éblouir, aux rayons de la vérité, il faut qu'il en voile l'expression dans un langage familier et sans éclat... Pro-

fesser, c'est se renoncer, se donner par lambeaux, et quelquefois mourir... Et les écoles périssent qui cessent de rencontrer dans leurs maîtres ces perpétuels sacrifices...

Vous me demandez en second lieu pourquoi la nôtre a vécu... Parce qu'elle a eu, Messieurs, au milieu des défaillances mêlées à toutes les œuvres des hommes, la rare fortune toujours d'être arrosée du sang des immolations secrètes de quelques-uns. Je n'ai point de noms à dire. Ils sont dans la mémoire et dans la louange discrète de tous et les anges ont recueilli l'odeur céleste de leurs vertus. Mais du moins, en passant, je vous invite à saluer de vos souvenirs reconnaissants tous ces maîtres inconnus ou glorieux, vivants ou défunts, présents ou absents, prêtres ou laïques, pasteurs ou pontife, d'aujourd'hui ou d'hier, qui ont mis quelque chose d'eux-mêmes, de leur temps, de leur science, de leur santé et de leur âme dans notre chère Institution, qui l'ont façonnée de leurs mains, bercée de leur amour, agrandie de leurs efforts, soutenue de leur courage et qui nous l'ont transmise vivante et bénie comme nous voulons la transmettre aimée et prospère à vos fils.

Car elle est vôtre, Messieurs, plus encore que nôtre, cette maison de Notre-Dame. Ne sont-ce pas les élèves mieux que les maîtres qui sont la gloire d'une école? On ne juge pas les arbres aux racines profondes, mais aux fruits mûrs.

Or, en parcourant la liste séculaire des enfants qui ont passé dans nos rangs, joué dans nos cours, étudié dans nos classes, puisé à nos enseignements, j'y trouve rassemblées, sous des noms distingués, sinon illustres, toutes les carrières que peuvent ambitionner les hommes. Le sacerdoce, l'armée, la médecine, le barreau, les grandes écoles, l'agriculture, le commerce, la finance et

l'industrie y ont leurs représentants autorisés. Si presque à tous la politique reste fermée, les Académies à quelques-uns déjà ouvrent leurs portes. Comme Tertullien le disait à la défense des premiers chrétiens, je le puis répéter à votre éloge : Vous êtes partout...

Quand on menace nos libertés, on nous accuse d'être impuissants à former des hommes, d'entraver l'initiative, les élans de la volonté et les audaces de l'action, d'être rivés au passé en face d'un monde qui marche et évolue, d'emprisonner du moins la raison dans un cercle étroit de dogmes qui contredisent la science.

Mais les faits sont là avec vous, Messieurs, visibles et éloquents, pour démentir cette négation des résultats de notre enseignement. Quel est donc dans la vie le poste humain qu'à moins d'un injuste ostracisme vous ne puissiez atteindre et où l'on ne vous voie parvenir? Quelle est donc la liberté qui vous manque, celle de penser ou celle d'agir, et quelle est la pression exercée à l'encontre de l'épanouissement de vos facultés ? Nous ne forgeons point d'autres chaînes que celles du cœur parmi nous.

Dieu mis à la base de l'éducation n'est point un frein à l'essor intellectuel des meilleurs, mais une force intime ajoutée à la volonté morale de tous. Il apporte, sans leur rien prendre de leur liberté, une auréole de plus à la beauté et à la grandeur de la vie de ceux qui en gardent la foi... De nos jours on fait fi trop souvent de ce supplément chrétien de gloire. Mais la valeur n'est pas dans l'opinion des hommes. Elle est au-dedans de nous, dans la puissance d'action supérieure que chacun, à l'heure providentielle où l'on réclame son service, est capable de déployer.

Dites que vous ne voulez pas pour vos œuvres

des hommes que nous élevons, parce qu'ils représentent des idées contraires à vos passions présentes. Mais n'accusez pas l'impuissance d'une méthode qu'on ne vainc qu'en la supprimant... Nous sommes des vivants, Messieurs, et des forts, puisqu'on apprête contre nous les combats décisifs. Les faibles disparaissent tout seuls emportés par le poids de leur propre infirmité.

Si vous me demandez en troisième lieu pourquoi nos écoles sont prospères et menacées, c'est que vous êtes, et qu'en étant ce qu'on vous voit, vous attirez avec la faveur croissante des uns la foudre impatiente des autres. Car, remarquez-le bien, ce n'est pas contre nous ni contre ces enfants qu'on lutte. Eux, ils ne sont rien ; et nous sans eux rien non plus ; c'est contre vous, contre les hommes actifs et influents qu'à nos leçons vous êtes devenus, contre les idées que vous défendez, contre la foi que vous professez, contre le bien que vous faites, afin que tout cela peu à peu s'efface et ne se renouvelle pas. Non, ce n'est pas notre liberté qu'on ébranle, c'est la vôtre. Ne vous en troublez pas. Il y a une gloire spéciale à être combattu, et la mesure des attaques donne le juste prix de la valeur.

Quelquefois dans le camp des amis, car certaines œuvres ont le privilège de recevoir les coups de face et de dos, j'entends dire : « Mais à quoi donc servent vos efforts ? Vos élèves, une fois sortis de vos mains, dans la mêlée humaine où ils entrent, n'apparaissent pas différents des autres. » — (Serait-il donc vrai que nous ne sommes pas ces ennemis irréductibles de la société qu'on se figure ?....) « Le signe chrétien ne resplendit pas plus à leur front qu'au front de la foule... »

Sans doute, il y a parmi ceux que nous avions le plus aimés des défaillants dont nous attendons tout en larmes le retour. Ils reviendront, soyez-en

sûrs, par cette *courbe rentrante* qui ramène les derniers jours à l'unisson des premiers, par cette naturelle harmonie de la vie dont les amours suprêmes font écho à ceux de l'enfance... Mais combien d'autres que vous ne connaissez pas, détracteurs légers du bien qui n'est pas vôtre, demeurent secrètement fidèles à l'enseignement fondamental de leur école! Combien d'autres, parce qu'ils ont été élevés chrétiennement, ont l'instinct du respect de tout ce qui est bien; parce qu'ils croient en Dieu, sans accomplir tout peut-être des pratiques de la foi, gardent une vie morale à l'abri de toute trahison, passent dans le monde avec un rayonnement d'honnêteté qui est un exemple à tous, et retrouvent tout au moins pour instruire leurs enfants et pour mourir l'amour intégral du Dieu qui berça leur jeune âme dans la tendresse de sa communion!...

Et, Messieurs, s'il est une jeunesse qui ne reçoit pas tout dans nos murs des influences religieuses qui cependant lui font pour toute la vie une atsmosphère particulière, indélébile, de moralité chrétienne, il en est une autre aujourd'hui, il en fut toujours une autre, qui s'est mise résolument à l'avant-garde du bien, et qu'on est heureux de saluer partout où quelque noble cause demande un effort, partout où la justice appelle des défenseurs, partout où le droit méconnu veut une vengeance, partout où le malheur a besoin d'une pitié et la vertu d'une splendeur. D'autres écoles que les nôtres peuvent en augmenter les recrues; car le bien pas plus que la science n'est le monopole de personne. Mais n'est-ce point notre consolation de nous dire que parmi les meilleurs aux premiers rangs de tout se pressent nos enfants?

Avec eux, quand ils disparaîtront, s'en ira quelque chose, je ne dis pas seulement de nos croyances, mais des énergies nationales, des libertés publiques,

des services sociaux, des initiatives désintéressées, quelque chose de l'élite de l'humanité et de l'élite de la patrie.

Voilà pourquoi, chers jeunes gens, la résolution qu'il faut prendre au soir de cette fête scolaire que vous a donnée l'amitié des anciens, c'est de suivre leurs traditions, c'est de continuer leurs combats. Par eux, par leurs sacrifices et par leurs vertus, l'école a duré, l'école a resplendi. Ils vous en passent aujourd'hui le drapeau flottant et glorieux. A vous de le saisir d'une main vaillante ; à vous de le porter d'un bras fort; à vous de l'aimer d'un cœur ardent; à vous de le planter à votre tour sur la brèche et de montrer que la génération des jeunes de Notre-Dame, en devenant plus nombreuse, ne s'est pas amollie dans le succès.

Nous savons l'œuvre patriotique et chrétienne qu'a faite dans notre Institution le siècle écoulé; nous savons les hommes qu'il a produits, les citoyens qu'il a donnés, les ouvriers qu'il a mis au service du pays. Que fera l'âge qui commence?

Les temps nouveaux ont des prétentions superbes et, si vous en écoutez l'inspiration, ils vous murmurent au cœur l'orgueilleuse ambition de laisser bien loin derrière vous les aînés. La jeunesse actuelle a la vision peut-être et l'appétit des grandes choses. Mais a-t-elle les ailes puissantes qui portent aux sommets et l'enthousiasme qui y tient la vie attachée? Sans doute il faut être de son temps et régler ses élans sur les envolées de son siècle. Pour moi, je ne vous demande pas de surpasser les anciens, mais seulement de les remplacer.

Dans la lutte de la vérité et du bien, quelques-uns vieillissent. J'appelle les volontaires qui tiendront leur rang... Et tous les jours la mort qui, en passant, semble faire un choix royal parmi les meilleurs, ne

laisse-t-elle pas des places vides que je ne vois pas encore reprises ?

Mes enfants, c'est mon conseil paternel : défiez-vous des fanfarons du mieux. La vertu qui fait les héros ne clame pas ses ambitions : elle les réalise en vivant bien. Vous croyez facile la maîtrise des autres, et à Dieu ne plaise que je vous en enlève le rêve où l'on puise toujours des forces vives. Mais du moins, par excès d'entreprise, ne tombez pas plus tard au-dessous des efforts qui vous paraissent moindres et ne devenez jamais par vos faiblesses le discrédit d'une école à laquelle vous avez le devoir de promettre et de donner l'honneur.

Vous vivez à des heures qui réclament plus de virilité qu'autrefois, l'obstacle à vos idées se dressant partout; mais à une époque aussi où la résistance au mal devient une facilité, l'aiguillon de la lutte vous excitant de toute part.

Quoi qu'il advienne, il est une race dont je ne ne veux pas, par respect pour le passé de notre école, que jamais vous soyez, une race néfaste et maudite dont l'horreur me prend où je la trouve, race, hélas! nombreuse qui s'étend comme une lèpre mortelle sur notre société, race qui trop souvent parmi vous se recrute. Ce n'est pas la race des méchants et des haineux qui me fait peur; pas la race des convaincus de l'idée contraire, pas la race des incroyants qui se retournent avec audace contre la foi de leur enfance... Mais la race dont je parle, c'est, mes enfants, la race des voluptueux et des inutiles, la race des gens sans empreinte et sans caractère, la race des neutres et des effacés, la race des rampants et la race des girouettes, la race des joyeux, des indifférents et des blasés. Soyez démesurément ambitieux; soyez âpres à la fortune; soyez audacieux et publiquement égoïstes plutôt; soyez tout ce que vous voudrez des choses excessi-

ves. Mais, je vous en conjure, ne soyez pas des frivoles et des incapables, de ces jeunes gens sans autre volonté et sans autre but que leurs caprices éphémères, de ces hommes stériles qui laissent tout faire et tout dire, à qui l'on ne peut rien confier sans qu'ils le gaspillent ou le trahissent, de ces hommes de paille et de vent qu'emporte aux suprêmes défections l'opinion des plus forts, et qui font aux plus hardis par leur nombre et leur mobilité une popularité conquérante et malsaine.

Là, mes enfants, si l'on peut vous perdre, est la blessure possible ; là le point faible ; là le poste périlleux à garder... Là, Messieurs, tout l'amour à mettre pour l'avenir de notre école. Il serait glorieux de tomber dans une mainmise sur la liberté, enseveli dans les plis du drapeau. Mais déchoir parce que l'armée n'a plus d'idéal, parce que l'esprit de joie l'envahit, parce qu'elle se traîne au combat sous la contrainte, parce que la vile passion l'écrase... quelle honte ! Nous n'avons pas le droit de mourir ainsi ! et, dût ma parole sonner une charge impuissante, jusqu'à la fin elle vous dira : Soyez des hommes, des hommes d'idée, des hommes d'action, des hommes de devoir, des hommes de liberté. Il y a là plus que des mots retentissants : c'est une moisson de vertus qu'en finissant je vous réclame.

Quelquefois, jeunes gens, aux bons jours, vous vous demandez ce que vous pourriez bien faire pour célébrer à notre gré nos anniversaires. Ah ! nous n'attendons et ne voulons de vous qu'un merci, et pour le mériter nous vous donnerions notre cœur tout entier : c'est le merci de votre vie meilleure, le merci très doux de vos progrès, de vos combats et de vos victoires. Vous êtes notre récompense. Pour Dieu, pour la patrie, pour vous-mêmes, ne nous la ménagez pas.

Quand vous sentirez qu'elle s'amoindrit dans vos

mains, pensez au passé dont vous avez recueilli l'héritage, pensez au présent dont vous devez être l'orgueil, pensez à l'avenir qui sera votre œuvre: *Et majores, et nos, et posteros cogitate.* Il faut que dans vingt-cinq ans, dans cinquante ans, ceux qui vous remplaceront ici proclament que vous n'avez pas dégénéré des anciens. Puisse un jour l'Institution Notre-Dame se retrouver vivante et glorieuse dans votre postérité! *Ad multos annos!*

CONSIGNES CHRÉTIENNES

Fils de lumière et d'amour.
Nous commençons; vous finirez.
Dieu n'est pas bon qu'aux enfants.
Hostia pro hostia.
Pas des clowns, mais des hommes.
Non des poupées, mais des soldats.
Faire des âmes!
Ame vaillante passe beau gars.
Toujours mieux!
Souvenez-vous!
Où sont-ils?
France d'abord!
Ce que nous valons.
L'âme de l'école.
L'idée de Dieu est une idée française.
La liberté est un devoir.
Quasi cursores vitæ lampada tradunt.
Uno avulso non deficit alter, aureus.
Paternel testament.
Adieux à Notre-Dame.
Retour à la vieille maison.

FILS DE LUMIÈRE ET D'AMOUR [1]

MES CHERS ENFANTS,

Avant de vous rendre à vos familles si impatientes de jouir de vous, nous voulons. nous aussi, vos maîtres, vous dire une parole de tendre affection. N'est-ce pas notre droit?

Si vous êtes aujourd'hui si radieux et si beaux, c'est la grâce du bon Dieu sans doute qui vous transfigure, mais nous en avons été les ministres attentifs et elle a passé par nos mains.

Vous êtes bien nôtres, et nous vous revendiquons comme une gloire, comme la seule récompense qui soit capable de soutenir nos efforts et de payer nos services.

Restez donc, pour que nous soyons heureux et fiers, et tant d'autres avec nous, ce que vous êtes aujourd'hui : des fils de lumière et des fils d'amour.

La première communion, qui vient de mettre Dieu tout entier dans vos âmes, vous est une révélation de la vérité si intense et si complète que son rayon-

[1] Allocution prononcée à la réception des familles, après la cérémonie de la première communion.

nement doit éclairer votre jeunesse et traverser toute votre vie. Mais à une condition pourtant: c'est que votre amour fidèle vous garde du mal.

Aujourd'hui que vous êtes purs, vous voyez Dieu et vous l'aimez : deux choses qui se tiennent et qui s'appellent. Il vous semble que rien ne pourra plus vous faire perdre cette vision et cette charité.

Mais les jours viendront, mes chers petits, qui en vous éloignant de cette communion première vous apporteront d'autres doctrines et vous offriront d'autres joies. En vous comme en tous les jeunes, les passions demain s'éveilleront au soleil des années, et, malgré vos fières et ardentes promesses, il vous faudra lutter éperdument pour conserver vivants les souvenirs, les amitiés et les énergies de ce matin.

Je vous demande au nom de tous vos maîtres d'être alors encore nos enfants, c'est-à-dire, quand l'orage de feu grondera sur vos têtes, de vous tenir debout sous la tempête, l'œil fixé sur Notre-Dame, et les mains tendues vers Jésus.

C'est le seul moyen de croire toujours et d'aimer, par conséquent de maintenir en vous toutes les vertus qui sont votre force, et notre honneur.

Vous en ferez ce soir le vœu solennel. Que ce ne soit pas un serment des lèvres qui passe sans laisser de traces ni de germe fécond en votre âme!

Il y a en ce moment tant d'espérances suspendues à votre jeunesse, tant de regards fixés sur vos destinées, tant d'orgueils même qui attendent votre demain. Ne les trahissez pas.

Si vous saviez, mes petits, avec quelle émotion votre père et votre mère, tous les chers vôtres, sont attentifs à la montée que vous faites de la vie!

Il en est parmi eux peut-être qui l'ont manquée, telle qu'ils la voulaient, telle qu'ils l'avaient rêvée, qui ont oublié le chemin de la foi qu'à votre âge ils avaient pris. Mais Dieu, qu'ils avaient comme vous

rencontré tout jeunes, ne les a pas quittés de loin. Ils le revoient aujourd'hui à travers vos regards; de nouveau ils l'entendent à travers vos chants, et à travers vos âmes, ils se reprennent à l'aimer.

Leurs regrets du moins s'adoucissent, parce qu'ils vont recommencer par vous la route qu'ils espèrent vous voir faire mieux qu'eux.

Suivez-la, et ils marcheront heureux leurs derniers jours sur vos pas. Suivez-la; c'est la route austère, pleine de sacrifices et de combats, mais c'est la route sublime.

Jésus adolescent y est votre compagnon de voyage. Avec lui, vous arriverez au terme. Car, si belle qu'elle soit, la première communion n'est qu'une étape, la première vers le ciel.

J'ai confiance, vous connaissant, connaissant votre cœur et votre foi, que, pour faire les autres, vous continuerez par la voie de lumière et d'amour où vous avez rencontré Dieu.

Si vous lui êtes fidèles, Lui vous le sera. Je vous le promets de sa part, et vous allez tous du fond de l'âme me le promettre pour Lui dans un filial baiser.

NOUS COMMENÇONS ;
VOUS FINIREZ

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est un sentiment de joyeuse fierté, j'allais presque dire de véritable, mais légitime orgueil, qui nous fait vous rassembler ici en cet instant solennel [1].

A l'heure où vous avez hâte d'embrasser vos enfants, et de les posséder comme jamais, parce qu'ils réalisent aujourd'hui, sous l'influence de Dieu, tous les rêves de sagesse et de beauté que depuis longtemps votre amour formait, nous vous disons : Attendez... Pas encore!... Après nous!! Car si ces enfants vous appartiennent par la naissance, ils sont nôtres par l'éducation, et nous sommes les pères et mères de leurs âmes. Ils ont reçu de vous la vie, mais de nous la splendeur de l'esprit divin.

Il nous plaît, en artistes heureux, de contempler un peu, avant de vous les donner, nos chefs-d'œuvre.

Ce jour de la première communion, qui fait vos chers petits si beaux de foi et d'espérance, est pour nous autres maîtres un des rares jours de joie de

[1] Allocution prononcée à la réception solennelle des familles le jour de la première communion.

notre profession. Il nous console au dedans de bien des amertumes ignorées qu'entraîne l'œuvre obscure de l'éducation. Il nous venge au dehors de tous les mépris injustes qui de plus en plus tombent sur l'action de notre sacerdoce.

On accuse notre enseignement d'être impuissant à former, à ébaucher même des hommes. Voici une réponse vivante et victorieuse!

Quand nous ne réussirions qu'à transfigurer l'âme de ces enfants, comme vous voyez qu'en ce moment elle rayonne sur leurs fronts jeunes, dans leurs yeux purs, n'aurions-nous pas un droit supérieur à la liberté d'en continuer l'enseignement sacré?

En les épanouissant comme aujourd'hui au souffle de la divine grâce dont nous sommes pour eux les ministres, nous avons la conscience d'être des ouvriers utiles et bienfaisants, et nous en réclamons devant la confiance publique la gloire modeste.

Sans doute l'œuvre est longue encore avant l'achèvement de l'entreprise. Pour faire un homme, il faut de persévérants labeurs et de patientes retouches. Pour faire un chrétien, par ce temps d'épreuves, il faut un courage vaillant et de fermes exemples paternels.

Vous ne pouvez pas, Mesdames et Messieurs, vous décharger sur nous de l'avenir de vos fils. Il est d'abord une charge domestique. Nous commençons; vous finirez.

Le collège est la mise en train de la vie. Mais l'esprit de la famille en est l'orientation certaine et décisive. Grave et terrible responsabilité que je vous conjure de n'oublier jamais!

Mais pour vous non plus, mes enfants, tout n'est pas fini. La première communion n'est pas un terme, mais un départ.

Hélas! je sais bien que pour beaucoup, à côté de vous, ce soleil levant de Dieu dans les âmes ne verra

plus de nouvelle aurore. Jésus n'aura fait que passer en eux sans y laisser de trace ni de rayon; et dès demain, malgré leurs serments, ils s'en iront à tous les oublis, à toutes les défaillances, dans les chemins de volupté où tant de jeunes aujourd'hui s'égarent lamentablement.

Là n'est pas votre voie à vous, enfants privilégiés de l'éducation chrétienne. Ni vos pères, ni vos tendres mères, ni nous, ni Dieu, ne le saurions permettre.

Le sacrement eucharistique ne vous délivre pas, comme trop de fois je l'entends dire ; il vous engage.

Jusqu'ici vous étiez des enfants, maintenant vous êtes des hommes. Il en faut faire les œuvres courageuses. Ce n'est pas assez, quand le péril chrétien apparaît chaque jour plus menaçant. Il faut être des soldats ; par conséquent ne plus être à vos légèretés, à vos caprices, à vos passions mauvaises, mais à toutes les vertus austères et généreuses, comme il convient à ceux qui sont marqués des signes de la virilité, et comme il sied à des défenseurs choisis de la foi partout défaillante.

A l'heure actuelle, une grande lutte est livrée dont vous êtes l'enjeu. C'est vous-mêmes qui le plus sûrement vous défendrez, en étant aux yeux de tous les combattants résolus et les vainqueurs du bien.

Quoi qu'il advienne de vous, gardez de ce jour sacré un souvenir profond, afin que, si la vie inquiète et tumultueuse en efface un peu la splendeur, vous en retrouviez du moins, ne fût-ce qu'à votre dernier souffle, la lumière pâlie prête à se réveiller.

Je lisais hier dans une histoire charmante que, la nuit des morts, au lieu des fleurs que nous déposons sur les tombes chères, les enfants d'Alsace allument de petites lampes dont les lueurs tremblantes, scintillant au loin comme des étoiles, font au champ funèbre la fidèle veillée des souvenirs.

Bien des choses aujourd'hui vivantes en vos âmes, doctrines, croyances ou vertus, s'endormiront peut-être sous le poids obscur de la vie. Que la petite hostie rayonnante, déposée ce matin en vous, vous garde sous le voile de l'oubli, comme les petites lampes des tombes d'Alsace, une puissance divine de resplendir et de revivre à certains jours solennels, et qu'elle vous soit une lumière et une espérance, cachées au fond des âmes, pour éclairer du moins le passage éternel.

DIEU N'EST PAS BON QU'AUX ENFANTS [1]

Mes Enfants,

S'il y a dans l'année, au milieu des durs labeurs de l'éducation, des jours dont la durée semble longue et le poids lourd, ce n'est assurément pas celui-ci, tout plein de chants et de parfums célestes, tout rayonnant de Dieu. La première communion, qui fait de la jeune âme chrétienne un Thabor, n'apporte aux enfants que des joies, aux parents que des récompenses, aux maîtres que des espoirs. C'est l'heure idéale de la vie où tout sourit dans la pureté, la splendeur et la force des prémices divines et humaines. Ah! qu'il y fait bon! On y voudrait dresser sa tente et rester toujours!

N'est-il pas juste que nous nous réunissions du moins un instant pour mettre en commun notre bonheur?

Mais si beaux et si transfigurés — car vous l'êtes — que vous fasse ce premier contact avec

[1] Allocution pour le jour de la première communion devant les familles.

Dieu, nous ne pouvons ni les uns ni les autres nous en tenir là. La première communion n'est pas quelque chose qui s'achève, en quoi l'on se repose, mais une œuvre qui commence, dont le plan admirable est dressé et les fondements à peine posés.

J'entends quelquefois certains parents dire, sans y penser sans doute, en entrevoyant le libre avenir qui s'ouvre devant leur fils au lendemain de ces jours tout à Dieu : « Maintenant qu'il est débarrassé, j'espère que cela marchera. » De Dieu on ne se débarrasse pas, savez-vous !

En voyant l'élan qu'il donne aux cœurs, la flamme qu'il allume aux regards, l'enthousiasme qu'il met dans la volonté de ces enfants, pouvez-vous dire qu'il soit un fardeau? Dieu, pour le chrétien, c'est une atmosphère où s'épanouit la vie. Est-ce que l'air vous pèse? Il vous enveloppe, il vous porte, il vous nourrit. S'il y a si peu d'hommes complets, vraiment vivants d'une vie qui leur soit propre, c'est qu'ils sont sortis de Dieu, et, Dieu manquant à leur existence faite pour lui, ils n'ont qu'une vie chétive, insignifiante, impropre aux grandes œuvres.

La première chose qu'un communiant doit donc se dire à l'heure où Dieu par sa seule venue le fait meilleur — car ils sont meilleurs aujourd'hui, parents chrétiens, ils sont changés, vos petits, et vous êtes forcés d'y reconnaître une marque plus profonde et plus efficace que la vôtre — c'est qu'une condition essentielle de la vie qui veut grandir est de rester attachée à Dieu, attachée non pas un jour, non pas seulement tant qu'on est jeune, mais de plus en plus, pour croître en valeur virile, à mesure que les années nous emportent loin de leur source, et nous rapprochent du terme,

Car ,Messieurs, Dieu n'est pas bon qu'aux enfants pour les faire tenir sages; il est nécessaire aux jeunes hommes pour qu'ils restent dignes de leur

première communion à travers la crise des passions; il est nécessaire à l'homme mûr pour qu'il se garde honnête dans la fièvre des ambitions et dans la fascination des richesses; il est nécessaire au vieillard pour monter d'un pas assuré à sa destinée, quand la mort lui fait signe que c'est fini des carrières d'ici-bas.

Ce soir, mes enfants, on vous demandera solennellement à la face des autels, comme on l'a demandé un jour à vos pères et à vos mères, — ils s'en souviennent, et leur âme en est malgré eux encore remuée après de longs jours — on vous demandera à qui désormais vous voulez appartenir Et de tout votre cœur vous répondrez fièrement : A Dieu! Oui, à Dieu, principe, centre et fin de toute vie!...

Remarquez que si cet engagement a toujours été sacré, les circonstances lui donnent aujourd'hui, et pour vous surtout, enfants de Notre-Dame, un caractère particulièrement grave...

Nous sommes dans un temps, dans un pays, où ce Dieu qui a fait le bonheur de votre enfance, et où ce Jésus, qui ce matin provoque jusqu'à la passion votre amour, subit la haine farouche des méchants et est mis par eux en minorité. A cause de lui et de son signe que vous portez, un injuste ostracisme vous menace. J'en sais que cela épouvante et qui d'avance se font peur du nombre. Qu'importe aux vaillants la foule contraire? Autrefois, pour vaincre, Gédéon ne voulut que trois cents braves. Soyez de ceux-là.

On essaiera de briser votre pacte avec Dieu, de lui ravir vos âmes. Gardez-lui vos croyances et votre amonr, quoi qu'il advienne et quoi qu'il en coûte, car, plus on est à Dieu, plus on est homme. Faites-vous, pour grandir davantage, ses hérauts et apôtres! Ah! si tous ceux qui ont communié aujourd'hui et qui communient tous les jours

savaient penser et vouloir contre le nombre, s'ils savaient mettre au service des idées chrétiennes qui les animent des mains fermes et courageuses, quel réveil de la foi pour demain et quelle sûre victoire!

Enfants, qui portez Dieu dans vos cœurs, je vous salue comme des rédempteurs!

HOSTIA PRO HOSTIA!

Mes chers Enfants,

C'est un bien beau jour que celui de la première communion.[1] Voyez toutes les sollicitudes qui le préparent, toutes les tendresses qu'il provoque, et toutes les joies qu'il amène!

Vous êtes aujourd'hui les enfants gâtés de tout le monde et surtout du bon Dieu qui vient de se donner à vous dans une intimité dont notre affection et celle de ceux qui vous aiment le mieux ici-bas n'approchent point.

Ce jour où vous recevez tant passera-t-il, doit-il passer comme les autres, sans laisser en vous de traces profondes, sans vous transfigurer, si j'ose dire, sans prolonger dans votre jeunesse quelque chose des clartés et des ardeurs qui l'illuminent!

Comme vous seriez ingrats envers votre éducation chrétienne et envers Dieu, si tout finissait ce soir de vos promesses et de nos espérances! si demain quand les lumières de l'autel seront éteintes et

[1] Allocution pour le jour de la première communion.

que vos chers parents, qui vous accompagnent ici, seront retournés à leurs affaires, vous nous restiez ce que quelques-uns jusqu'ici ont été, ne gardant rien de meilleur en eux du passage de Notre-Seigneur!

Savez-vous bien ce que vos familles et nous, nous sommes en droit d'attendre? C'est que vous ne soyez plus des enfants, mais de petits hommes déjà, non pas de ces petits hommes orgueilleux et blasés, qui se vieillissent par leurs prétentions avant l'âge, et qui mettent toute leur vertu dans un nœud de cravate ou dans une coupe de cheveux à la mode, mais des jeunes gens sages et distingués de cœur et de manières, qui aiment tout ce qui est bon, tout ce qui est pur, tout ce qui est élevé, et qui savent, pleins d'enthousiasme pour la vérité et pour le bien, marcher partout le front haut au service du bon Dieu : ce qui est encore la meilleure façon de servir les hommes... Que nous serions fiers de vous, s'il nous était donné de vous voir ainsi joyeusement et fidèlement monter le chemin de votre jeunesse!

Pour vous en rappeler le devoir, laissez-moi vous remettre une image parlante [1] qui vous répétera sans cesse après moi jusqu'où Dieu vous demande votre fidélité.

Voyez-vous ce jeune homme couché dans le repos de la mort! Les palmes du martyre ombragent sa tête glorieuse, et il paraît tenir un trésor caché sous ses mains pressées contre sa poitrine.

Au temps de Rome encore païenne, nous dit l'histoire, cet enfant qui s'appelait Tarcisius avait obtenu à cause de sa piété l'honneur périlleux de porter la sainte Eucharistie aux chrétiens condamnés à mourir; et il s'en allait sur la place publique, doux, rapide et pensif, croisant sur sa tunique ses bras que nul fardeau n'avait lassés encore.

[1] Saint Tarcisius, de Falguière.

Une troupe d'enfants qui l'aperçoit l'appelle au passage. Mais fidèle à son Dieu caché, Tarcisius passe son chemin... On l'assaille, on le soufflette... on le met à mort. Mais il n'a pas trahi son Dieu...

Enfants, cette histoire se renouvelle tous les jours. Ce Dieu de votre première communion que notre amour de prêtres et de pères vous confie, vous aurez à le porter, vous aussi, demain et durant toute votre jeunesse, au milieu d'une foule qui ne le connaît pas et qui le blasphème souvent.

On voudra vous le prendre, et il y aura des mains ennemies tombant de partout sur votre trésor... Qu'allez-vous faire pour lui ? Saurez-vous tout sacrifier plutôt que de le perdre ! Serez-vous fidèles, non pas jusqu'à mourir, mais jusqu'à vivre pour lui ?

On a gravé sur le socle qui porte le jeune martyr ces mots qui sont en notre temps tout un programme chrétien : *Hostia pro hostia!* Ce qui veut dire : Amour pour amour, sacrifice pour sacrifice, vie pour vie, mort pour mort!

Le Dieu bon que vous avez reçu ce matin s'est ainsi donné le premier. A présent, il vous attend, mes chers fils.

Et si en chemin quelque ami ou un étranger perfide un jour vous disait : Viens-t'en avec nous ! dites-lui vaillamment le secret qui vous enchaîne à Dieu.

Quand on porte le Seigneur, il n'y a rien qui coûte, rien qui doive arrêter, rien qu'on ne puisse faire.

Après avoir été les convives de l'Eucharistie, j'ai confiance qu'au besoin vous en seriez les martyrs, et que vous en serez du moins les fidèles...

PAS DES CLOWNS, MAIS DES HOMMES [1]

MES ENFANTS,

J'ai été très heureux de vous laisser prendre la joie de cette petite fête sportive.

Elle est la preuve et, dans ma pensée, la récompense de votre bon esprit, de votre entrain, de votre initiative dans les jeux et sports de toute espèce où, sans avoir excellé peut-être, vous avez du moins montré de l'habileté toute l'année et trouvé en même temps que la force physique une excellente allure morale.

Lorsque nous avons fait pour vous l'acquisition de ce clos [2], nous n'avons pas voulu seulement vous donner des espaces plus libres, mais, en rendant vos corps plus souples, faire vos âmes plus saines.

N'est-il pas vrai qu'ici, sur ces gazons verts, au grand air de la vallée, sous l'harmonie de ces grands arbres dont le feuillage chante toujours, au bord de ces eaux fraîches, tout votre être s'épanouit dans une poussée incessante qui vous grandit de toute manière ?

[1] Allocution de clôture d'une fête sportive.

[2] Le Clos-l'Evêque, jardin de campagne de l'Institution Notre-Dame.

Le temps est loin des poupées de collège, quand des craintes puériles couvaient la jeunesse dans un nid sans secousses. A vous voir aujourd'hui si pleins d'élan, si agiles, si robustes, hardis à l'effort, victorieux de l'obstacle, si l'on n'est pas en droit de compter, à cause de cela, sur une génération d'esprits plus forts, ne peut-on pas espérer, du moins, des volontés meilleures ?

Vos devanciers, quoi qu'en prétendent les programmes actuels des classes, vous valaient à l'étude. Plus cultivés intellectuellement, malgré toutes les choses qu'on vous enseigne à présent, ils sont restés des timides dans l'action et souvent, en face des devoirs de la vie, des dilettantes. Pourquoi ? Parce que peut-être leurs qualités physiques sur lesquelles s'appuient les forces efficaces avaient manqué de développement; parce que leurs énergies morales n'avaient pas été assez mises en œuvre, en même temps que leurs ressources intellectuelles.

Dans vos jeux actifs, violents souvent, vous reprenez, vous autres, l'homme par la base, par la base extérieure sans doute, mais par celle qui doit porter tout l'édifice.

J'aime, à cause de cela, je vous l'avoue, vos luttes ardentes, vos courses folles, vos ébats éperdus dans la plaine, vos ambitions de victoire et vos cris de triomphe. Tout cela met en vous des énergies et des audaces que notre génération ne connaissait point. Tout cela vous habitue pour la vie à des endurances qui préparent les vrais combats. Tout cela vous sort du coton mortel où s'élèvent encore tant de chétifs enfants. Tout cela vous fait plus hommes.

Mais à une condition, c'est que le but final de votre formation humaine domine tous vos jeux, c'est que le moyen n'absorbe pas le résultat, c'est que l'âme prévale toujours jusque dans les entraînements les

plus passionnés de vos exercices, parce que, si bons qu'ils soient, ils ne sont pas le terme, mais seulement l'un des chemins. Vous n'êtes pas nés pour les passes alertes et les bruyantes parades des théâtres, pas nés pour être des clowns mais pour être des hommes, pour lutter et pour vaincre dans toutes les grandes causes patriotiques et sociales qui appellent aujourd'hui votre concours.

Il ne doit donc y avoir ici que la moitié de votre âme. Devenue meilleure, plus généreuse, plus vaillante à la pratique de vos sports, il faut qu'elle s'élève à des actions plus essentielles, à des initiatives plus larges, à des combats plus décisifs vers tout ce qui est beau et bon. Voilà pourquoi je me permets de contenir quelquefois vos impatiences de mêlées extérieures et de championnats publics, qui risquent de vous apporter plus de distractions stériles que de profits intimes et de donner aux forces physiques l'empire illégitime de l'esprit.

Mais toutes les fois que, respectant la hiérarchie de vos facultés, vous ne ferez de vos jeux que le tremplin de votre activité personnelle, vous me trouverez avec vos maîtres applaudissant vos victoires sportives, car, derrière elles et plus haut qu'elles, je salue les volontés qui s'éveillent, les initiatives qui surgissent, les autorités qui s'imposent, les vertus de patience et de courage qui s'annoncent. Vous devenez vraiment meilleurs en domptant par des entraînements pénibles les passions qui frémissent en vous. La moralité de l'école sort agrandie des difficultés vaincues et des obstacles surmontés; et la beauté physique est ainsi la génératrice de la beauté de la conscience et la compagne de la beauté intellectuelle.

Si ce n'est pas encore ainsi, mes enfants, que cela soit! Et vous rendrez toutes vos familles et tous vos maîtres heureux et fiers de vous.

NON DES POUPÉES, MAIS DES SOLDATS[1]

Mes chers Enfants,

L'heure est momentanément passée de vos pacifiques combats, et voici les couronnes toutes prêtes pour les fronts des vainqueurs. C'est avec une émotion bien légitime que vos parents et vous, vous attendez la proclamation solennelle du bulletin de la victoire...

Il y a dans cette attente et dans les sentiments si divers de regret ou d'espoir qui se mêlent en vos âmes suivant vos efforts accomplis un enseignement à recueillir ;... car l'école, c'est l'apprentissage de la vie. Ce qu'elle vous aura faits, ne le serez-vous pas toujours?

Après vos joutes scolaires, vous tomberez dans des luttes qui seront autrement rudes et meurtrières, plus décisives,... mais qui se continueront probablement avec un sort pareil à celles d'ici,.., où les vainqueurs d'aujourd'hui auront chance de garder, sur la scène élargie de leur âge mûr, les

[1] Allocution prononcée à la distribution des prix.

rangs conquis par les labeurs de leur jeunesse, et où les vaincus resteront, s'ils n'y prennent garde, les effacés de demain,

Je sais bien qu'il y a partout des mérites qui échappent aux plus attentives récompenses. Je sais bien que la fortune a des caprices insensés et qu'au collège comme dans le monde, elle est loin de sourire à tous ceux qui en sont dignes. Je dis cela pour que vous ne doutiez pas qu'en dépit de ces couronnes nous plaçons l'honneur d'une vie sage avant une première place en thème et les bons écoliers au-dessus des plus heureux lauréats; et pour ma part je regrette profondément l'usage français des prix qui semble moins louer la vertu que le succès.

Mais il reste un fait vrai : c'est que, pour se maintenir dans un triomphe quel qu'il soit et pour en profiter, il faut, mes enfants, sans se lasser, continuer de combattre fort et de lutter vaillamment. A l'heure présente, si cela a pu être autrement dans le passé, la victoire n'est pas à ceux qui sommeillent, pas à ceux qui ont peur, pas à ceux qui se reposent et attendent paresseusement l'avenir sur les sillons dorés où la Providence les a fait naître, mais à la jeunesse active, aux natures audacieuses, aux âmes conquérantes.

Former ainsi une jeunesse d'initiative et de progrès, peut-être de combat, élever une génération qui regarde au delà des horizons vulgaires, tel est le but de notre système d'éducation. Nous ne voulons pas enfermer les intelligences ni les volontés dans le cercle étroit des ambitions routinières, et si nous faisons appel à tous les sentiments qui élèvent l'homme au-dessus de la terre, c'est pour que nos jeunes gens, placés plus haut, voient et se défendent de plus loin.

Mais votre concours, Mesdames et Messieurs,

nous est nécessaire, indispensable, pour tenir vos enfants à ce sublime poste de bataille qui leur est assigné par les exigences de ce temps. Nous allons vous les rendre pour deux mois. Ne faites pas, je vous en conjure, par des gâteries excessives, des poupées de luxe de ces petits destinés à être soldats ; et n'acclimatez pas, par un fâcheux oubli de vos droits, le plaisir qui abaisse dans ces âmes de jeunes hommes où nous avons essayé de greffer l'amour du devoir austère qui dilate et transfigure la vie. Pour faire mûrir les hommes, il leur faut comme aux moissons sans doute une rosée, Mesdames, la rosée de vos tendresses ; mais ils ont besoin surtout du soleil ardent, du chaud soleil qu'est le sacrifice.

Tels sont, avec nos adieux, nos suprêmes conseils. Mais pardonnez-moi, Monsieur le Président, alors que je n'avais qu'à vous remercier d'être si aimablement venu prêter votre éloquence à notre fête scolaire, d'usurper, par une habitude de métier, le rôle qui vous revient à vous seul de donner à ces jeunes gens la dernière leçon. Elle empruntera de votre situation et de votre autorité une force de lumière radieuse et nécessairement pénétrante [1]. Mêlé de si près à toute la vie intellectuelle de ce temps, n'êtes-vous pas l'un des guides les plus sûrs de la pensée contemporaine, et le chef écouté, aimé de toute une jeunesse? Celle-ci, Monsieur, sait votre dévouement à la grande cause de l'éducation nationale, et comprend l'honneur que vous lui faites en voulant bien être son maître, ne fût-ce qu'un jour.

Pour moi, je vous suis profondément reconnaissant de couronner notre enseignement, où l'idée religieuse se trouve si intimement unie toujours à

[1] M. René Doumic, président de la distribution des prix.

l'idée de la patrie, par une parole chrétienne et française comme celle que vous nous apportez ; et, au nom des élèves, des maîtres, des parents et des amis de l'Institution Notre-Dame, de tout mon cœur, je vous en remercie.

FAIRE DES AMES[1]

MES CHERS ENFANTS,

Pendant que les années qui s'achèvent laissent tomber sur le second versant de la vie, comme les roses effeuillées, l'une après l'autre, les illusions de ceux qui vieillissent, elles vous apportent, à vous qui montez la route ensoleillée, des couronnes d'espérance devant lesquelles tout s'incline, et que la foule, voyez, vient saluer de ses hommages.

N'est-il pas vrai que s'il reste encore dans nos démocraties des vestiges et des symboles de royauté, c'est sur vos fronts radieux, c'est dans vos regards superbes qui fixent l'avenir, c'est dans vos mains hardies qui se tendent vers demain? Vous êtes, jeunes gens, les rois du siècle qui commence; et si peu que vous sembliez déjà, dans vos joutes scolaires, toucher au triomphe, on vous acclame comme des libérateurs.

Il y a dans cet usage des prix, qui récompense

[1] Allocution pour une distribution des prix.

magnifiquement vos premiers efforts, un danger peut-être, et un excès.

Ne vous fiez pas sans réserve aux suffrages trop peu décisifs de nos palmarès et ne demandez pas exclusivement les lumières de votre vie aux premiers rayons de gloire qui vous couvrent : car le temps et les épreuves auxquelles bientôt seront soumis vos talents naissants ratifieront-ils vos succès d'enfants? Qui ne sait que les luttes de la vie changent étrangement quelquefois les destinées prévues aux distributions solennelles! Les royautés précoces peuvent avoir d'amers retours, et, par contre, sur des fronts insouciants que la jeunesse ne paraissait pas avoir préparés au diadème, descend, à l'âge mûr devenu sage, une gloire tardive et victorieuse.

Quoi qu'il en soit d'aujourd'hui, mes enfants, triomphateurs ou vaincus, ne vous y arrêtez pas comme à un terme. Ni les lauriers, ni les défaites à quinze ans ne sont éternels, et les vraies batailles où éclatera votre définitive valeur ne seront que demain. Jusqu'ici, tout n'est en vous qu'apprentissage et tout peut se réparer comme aussi tout peut se perdre.

Qui donc régnera sur demain? Ceux-là seuls d'entre vous qui tiendront haut toujours leurs efforts et leurs rêves; ceux-là seuls qui marcheront en avant; ceux qui feront par des initiatives audacieuses leur trouée dans la mêlée publique; ceux qui sauront joindre aux dons plus ou moins libéraux de la nature leur persévérant labeur. Un idéal et des actions, voilà, Mesdames et Messieurs, pour vos enfants, le secret de l'avenir! Y pensez-vous et est-ce bien là le moyen que vous ambitionnez pour leur assurer dans notre société leur part légitime d'empire? On n'y fait rien de grand, ni d'utile, ni de durable sans cela.

Aussi la question anxieuse que vous avez à nous poser, au moment où nous allons les remettre en vos mains, le point sur lequel votre confiance en nous a le droit d'être sévère, ce n'est pas, comprenez-le bien, de savoir si nous leur avons attribué des récompenses éphémères qui flattent quelques jours l'orgueil paternel, mais si nous leur avons donné un idéal qui inspire la vie, si nous leur avons enseigné une doctrine qui véritablement les élève, si nous avons mis dans leur âme des idées généreuses et des sentiments purs, si nous les avons préparés aux actions vaillantes et aux œuvres héroïques, si nous les avons armés enfin pour défendre plus tard les justes causes, pour soutenir les bons combats, pour dire à l'heure nécessaire les paroles énergiques et vengeresses du droit, pour revendiquer les libertés menacées, pour être enfin de vrais hommes et d'utiles citoyens.

Tout l'honneur de l'éducation est là, et il faut le placer bien autrement plus haut que les diplômes et les succès scolaires qui ne sont qu'une parure, désirable et légitimement ambitionnée sans doute, mais incapable pourtant de suppléer ou de voiler même la pauvreté morale de personne.

Elever la jeunesse, ce n'est pas, Mesdames et Messieurs, préparer des examens; c'est avant tout *faire des âmes;* et j'ai l'orgueil de vous assurer que tels sont ici nos préoccupations premières et notre unique souci... Tâche ingrate et laborieuse parfois, besogne sans gloire, humble et long sillon où les soleils sont durs souvent et où l'envie prend à certains moments de se reposer prématurément sur la glèbe lente à produire sa moisson, ou bien d'essayer les semailles d'un autre champ plus fertile peut-être et moins rebelle aux efforts !... Mais aux heures les plus arides, la Providence attentive fait monter on ne sait d'où un souffle mystérieux de sympathies qui

raniment le courage. Sur tous les fronts passe un vent de promesses nouvelles qui rassemblent les espérances lassées... et vous nous retrouverez, chers parents, quand le jour de la rentrée viendra, humbles laboureurs du bon Dieu dans la terre bien-aimée de vos enfants.

Je vous remercie, Monsieur le Président, d'avoir bien voulu, cédant à mes instances presque importunes, nous apporter aux uns et aux autres, pour mener à bonne fin l'œuvre commune d'éducation ici commencée, l'encouragement de votre présence et la lumière de votre éloquente parole [1]. Il y a des leçons et des exemples supérieurs qui ont besoin de venir d'ailleurs que de la maison pour pénétrer plus profondément dans les jeunes âmes facilement défiantes envers le maître habituel...

Voilà pourquoi, tenant d'abord à ce que ces enfants aient une doctrine à suivre et plus tard des œuvres à imiter, j'appelle tous les ans à la tâche de clore notre enseignement un homme d'idéal et d'action. N'êtes-vous pas, Monsieur, dans la mêlée universelle, un batailleur d'idées, un lutteur vaillant de doctrines, un champion de toutes les libertés, un soldat de toutes les bonnes œuvres, je puis bien dire aussi un apôtre chrétien? N'êtes-vous pas le représentant et le défenseur fidèle des deux grandes idées qui sont tout l'avenir aujourd'hui comme elles l'étaient hier : le service de Dieu et l'amour de la patrie, de ces deux grandes idées qui font en ce moment jusque dans nos assemblées politiques leur triomphal chemin, et qui, aux mains sans peur d'hommes d'énergie comme vous, viennent de prendre, sur un théâtre habitué à d'autres dominations, des positions inattendues et pleines d'espérance [2] ?

[1] M. Ambroise Rendu, conseiller municipal de Paris.
[2] Allusion à la *Patrie française*.

Vos paroles et vos exemples, Monsieur, vont nous être une poussée vers l'idéal et une semence féconde de bien. J'ai la confiance qu'ils nous feront à tous une âme meilleure et une volonté plus forte; et d'avance je vous en remercie.

AME VAILLANTE
PASSE BEAU GARS

Mes chers Enfants,

Je vous remercie de vos aimables vœux de fête et je remercie en même temps vos excellents maîtres, vos dévoués parents, et les artistes distingués, qui, les uns par leur organisation judicieuse, les autres par leur talent supérieur et leur bonne humeur gauloise, les autres enfin par leurs chauds applaudissements, ont donné à cette soirée un caractère joyeux, élevé, familial.

Mais les échos des plus belles fêtes tombent vite et les rayons des meilleurs jours se refroidissent et s'obscurcissent, hélas! toujours trop tôt. Est-ce qu'il ne passera rien de vos souhaits et de vos promesses dans vos vies? Vous m'avez donné des fleurs... Demain elles seront fanées, si belles que vous les ayez choisies dans le parterre de l'automne qui s'achève, et je voudrais des vertus dans le jardin printanier de vos cœurs.

Là est le côté sérieux des choses, où dès demain je vous attends pour juger de la sincérité de vos souhaits.

La jeunesse a tant de qualités aimables, qu'on vous a dites, pour racheter les imperfections de son âge, qu'on peut bien lui reprocher doucement, à celle d'aujourd'hui surtout, d'être un peu légère. Elle promet, promet souvent, promet beaucoup et ne sait pas tenir. Je ne veux pas médire ici des espérances, car j'en rêve peut-être de meilleures que vous. Mais les espérances sont toujours plus ou moins folles, et la vie, jeunes gens, est une réalité qui demande plus d'activité que de poésie, plus d'énergies que de frivolités.

Les tendances de ce temps flattent bien à tort sur ce point vos naturelles faiblesses. La mode à l'heure qu'il est n'est pas aux vertus solides, mais tous les goût publics se contentent de belles façades. On prend inconsidérément pour de l'or tout ce qui brille, pour une valeur tout ce qui s'agite, pour des forces morales les vaines apparences du bien.

Il y a ainsi tout autour de nous un engouement pour le tapage extérieur, une poussée vers ce qui miroite au loin, une instinctive recherche de l'éclatant, au mépris de ce qui est vraiment fort. Cela se manifeste dans la manière dont on se vêt, dans la façon dont on se loge, mais combien davantage dans l'estime qu'on fait des qualités extérieures des hommes au détriment du fonds qui est tout. Vous voyez sur le dos de tout le monde des étoffes clinquantes qui n'ont ni qualité ni usage, et telle demeure qui s'allonge sur les rues en une surface splendide n'a pas de profondeur pour abriter ses hôtes. On n'y mène alors qu'une vie de passage; et tout s'y fait en courant.

Combien de vies qui croissent dans cette atmosphère de frivolités n'ont ainsi ni fondements fermes, ni larges espaces, ni durables vertus. Elles arrivent à l'âge d'homme avec une infirmité de tempérament moral qui les rend impropres à toute œuvre virile.

Ces jeunes gens savent rire et danser, jouer et boire, paraître et mépriser, mais demeurent impuissants en face des devoirs austères qui attendent tout homme de votre condition au seuil de la maturité.

C'est là aujourd'hui une inquiétude, mes enfants, une grande inquiétude ajoutée à tant d'autres, pour ceux qui s'occupent d'éducation.

La valeur humaine demande une préparation autrement active, autrement opiniâtre, autrement trempée de sacrifices; et les âmes, pour être saines et capables, au jour voulu, de tenir rang parmi les rédempteurs des autres, ont besoin d'entraînement comme les corps, dont la souplesse physique n'est qu'un atome dans le rôle que joue sur terre une génération.

Vous n'êtes pas faits pour lancer le disque aux jeux olympiques, mais pour mener un jour les grandes luttes de la justice et du droit, pour soutenir les saintes causes nationales et religieuses. Que m'importe à moi que vous soyez de beaux gars, si vous n'avez pas des âmes vaillantes? L'homme ne règne pas encore dans nos sociétés par des triomphes de gladiateurs, mais par des victoires d'idées.

Je voudrais que votre jeunesse s'inspirât de ces vérités pour les vivre, pour que, fortifiés dans vos années naissantes par les vrais exercices des vertus qui font les hommes, et non les athlètes, vous soyez à l'âge viril des citoyens de valeur, des soldats courageux et vainqueurs du bien, des sauveurs de la patrie, et non pas de ces roitelets de salon ou de boulevard qui n'ont que l'empire des tombés, non pas de ces jouisseurs précoces qui déshonorent une famille ou une école, mais des lutteurs triomphants d'eux-mêmes et des libérateurs autour d'eux.

Ces vertus, cette influence, ce rayonnement moral se préparent dans l'effort. L'ambition d'y atteindre

met dans la vie une joie sereine qui fortifie rien que d'y penser.

Mes chers fils, c'est à ce signe, c'est à ces tendances, c'est à cette volonté que, vos maîtres et moi, nous vous reconnaîtrons pour nôtres et que Notre-Dame sera fière de vous montrer comme ses enfants.

TOUJOURS MIEUX [1] !

MESDAMES, MESSIEURS,

Malgré bien des circonstances douloureuses, qui mettent des larmes dans nos yeux et des craintes dans nos âmes, nous n'avons pas voulu priver vos enfants de la récompense solennelle de leurs combats, ni vous-mêmes des joies si légitimes et si douces au cœur des pères et des mères de l'honneur public de leurs victoires.

Mais tout d'abord j'adresse un filial hommage à la mémoire vénérée de Mgr Mollien [2]. Sa présence fidèle tous les ans à nos distributions nous était devant le public une protection précieuse et sa douce et bonne figure y rayonnait comme un encouragement paternel sur nos efforts. S'il parlait peu, il aimait beaucoup. Nous lui devons, à côté de nos évêques fondateur et restaurateur, Mgr Regnault et Mgr Lagrange, un spécial et durable souvenir.

Et ensuite, du milieu de notre fête, survivant inquiet de la liberté, j'envoie le salut profondément

[1] Allocution pour une distribution de prix.
[2] Décédé le 28 mai 1905.

ému, l'adieu fraternel et suprême, à tous ceux et à toutes celles qui venaient ici clore dans l'allégresse leurs joutes scolaires et que l'orage des lois et le triste vent de l'exil aujourd'hui même dispersent.

Ils emportent plus que nos amers regrets. C'est notre liberté même qui s'en va par lambeaux avec chacun de ceux qui partent.

Mais lorsqu'aux batailles les balles ont labouré le drapeau et n'en laissent plus autour de la hampe que quelques plis sanglants, n'est-ce pas alors qu'on le doit défendre avec un plus âpre amour et essayer de le sauver par un sublime espoir?

Du drapeau de la liberté la hampe encore nous reste. Gardons-en du moins, Messieurs, par nos énergies et par nos convictions, le bois sacré; et vous, Mesdames, par vos vertus domestiques et par vos volontés chrétiennes, vous en retisserez pour des jours meilleurs des plis neufs qui abriteront une autre génération.

En attendant, tant que nous vivrons, c'est à vous surtout, mes enfants, derniers fils de l'enseignement chrétien, de montrer au pays, en ce temps d'épreuves, par des supériorités victorieuses et des dévouements inlassables, qui vous êtes et qui nous sommes.

Nous ne voulons point, Dieu le sait, porter atteinte aux constitutions de la République. Mais nous réclamons la possibilité d'y vivre autrement que sous des lois d'exception, le droit de la servir comme les autres de toutes nos forces, en aimant Dieu de tout notre cœur, et la séculaire liberté d'être Français en restant chrétiens.

Quoi qu'il advienne demain, jeunes gens, ne vous vengez jamais pourtant de l'injustice par un lâche abandon des devoirs publics. Faire *toujours mieux* sous le danger et sous le mépris, telle est la vraie, la seule vengance du bien sur le mal.

Les bouderies de parti sont vaines et les plaintes

stériles Il n'y a que les bonnes actions qui germent, qui fructifient et qui sauvent.

A quelques rivages inconnus que les événements vous conduisent, soyez de la race de ceux qui luttent et non pas de ceux qui pleurent, de la légion bénie des bons citoyens qui voient planer, au-dessus des puissants d'un jour, la sainte image de la patrie, sereine survivante des régimes politiques et des hommes de violence.

C'est elle qu'il faut aimer quand même et c'est à son service exclusif et supérieur que notre éducation vous consacre.

Mais pourquoi m'attardé-je à des conseils qu'un maître de la parole est prêt à vous donner ce soir avec l'autorité de sa chaude éloquence et l'expérience de ses luttes quotidiennes ?

Je n'ai pas besoin de vous présenter ici, Monsieur le Président [1]. L'écho de vos revendications enthousiastes pour la justice et pour la liberté y retentissent encore. Et qui donc n'a entendu ou lu en France vos ardentes et patriotiques paroles? Partout où le bien a besoin d'une défense ou d'un encouragement, on vous retrouve avec vos convictions d'apôtre et votre élan de soldat.

Merci d'être venu clore par un dernier et réconfortant enseignement nos humbles leçons! Nous sommes grandement honorés à la pensée que le vaillant chrétien qui vient de mériter pour ses combats de la foi les regards et les faveurs exceptionnelles du Souverain Pontife, daigne apporter à notre chère école, avec la joie de sa présence et la gloire de son nom, les prémices d'une distinction flatteuse entre toutes. Monsieur le commandeur de Saint-Grégoire le Grand, au nom de tous, je vous présente nos respectueux hommages.

[1] M. Joseph Ménard, qui venait d'être nommé commandeur de Saint-Grégoire le Grand.

SOUVENEZ-VOUS

Mes chers Enfants,

Si la tristesse de toute l'Église catholique, en deuil de son Pontife vénéré [1], nous empêche de donner à la distribution des prix la solennité d'usage, je ne veux pourtant pas vous laisser partir sans adieu.

L'adieu d'un père, c'est un regret, c'est un suprême conseil, c'est un espoir d'avenir. Le mien en ce moment est fait de tout cela.

Vous qui tout à l'heure comme des oiseaux joyeux allez vous en aller à tire d'ailes vers le foyer paternel, peut-être ne comprenez-vous pas bien l'émotion des maîtres qui vous regardent prendre l'essor! Peut-être, avant de les avoir quittés, les avez-vous déjà oubliés un peu!

Eux se souviennent; car on n'a pas donné pendant de longs mois tout le meilleur de ses forces et de son cœur sans s'attacher à son œuvre par des liens mystérieux dont l'âme souffre sitôt qu'ils semblent se briser.

[1] La mort de Léon XIII avait fait supprimer la distribution solennelle des prix.

Ils se souviennent, non pas des efforts qu'ils ont tentés, des peines qu'ils ont prises, des sacrifices qu'ils ont librement voulus, qu'ils vous devaient, et qui ont pu être stériles. C'est à vous qu'ils pensent, à vous tels que vous êtes et tels qu'ils vous ont faits.

Vous avez beau, quelques-uns, n'avoir pas répondu toujours aux sollicitudes de leur tendresse. Plus ou moins profonde du moins vous portez leur empreinte, vous réalisez leur image et, lorsque vous partez, c'est quelque chose d'eux-mêmes qui s'en va, un peu de leur âme qu'on leur arrache, un peu de leur vie qui disparaît, une part de bonheur qui leur manque, la plus délicate et la plus sensible, qui consiste à se retrouver dans l'épanouissement d'autrui.

Mais, puisqu'en dépit de nos regrets, l'heure est venue de la séparation, puisque pour les plus grands nous en sommes, après tant de jours vécus ensemble, aux derniers adieux, je résume en deux mots, mes enfants, tous mes conseils : Comme nous nous souvenons, vous aussi souvenez-vous.

Souvenez-vous de vos maîtres... On dit que l'école est une terre rebelle à la reconnaissance... Sous d'autres cieux, quand vous aurez mieux compris les bienfaits de votre éducation et la rude tâche quotidienne qu'elle impose, vous voudrez cultiver, tardivement du moins, cette plante rare, et nous en recueillerons, en vieillissant, le parfum précieux qui nous reviendra de loin, suffisamment payés, non pas toujours de vous avoir vus bons, mais de savoir que vous l'êtes devenus.

Souvenez-vous surtout, chers jeunes gens, des principes de votre école, des idées et des convictions, des doctrines et des pratiques, qui en sont le programme.

A l'heure actuelle, une impitoyable haine cherche

à déchristianiser la jeunesse et toute une foule semble dire que l'éducation religieuse est impuissante à former des hommes. Il n'y a qu'une réponse à ces déclamations menteuses; c'est de vivre en hommes, en hommes de lumière, de progrès, de volonté, de vertu et d'honneur; c'est d'être audacieusement, aux regards de tous, dans la science et dans le bien, ce que nos adversaires prétendent impossible et de forcer par le spectacle de vos victoires morales les applaudissements publics.

Le temps n'est plus aux vertus discrètes et solitaires, aux bonnes idées et aux nobles sentiments du coin du feu. Il faut partout les actions vaillantes du plein soleil.

L'indifférence et le laisser-faire ont toujours été un péril, une erreur du moins lamentable, dont nous sommes les victimes. J'ose dire qu'aujourd'hui le bien qui se cache est presque une lâcheté. Qui ne s'affiche pas pour ou contre n'est pas loin d'être un déserteur.

Je vous demande, mes enfants, d'être pendant vos vacances et durant toute votre jeunesse des soldats de quelque chose et non pas seulement des spectateurs honnêtes et tristes des luttes d'autrui.

A combattre et à vivre pour ses idées, on ne triomphe pas toujours ; mais en tout cas l'on s'élève et l'on s'honore, et tôt ou tard Dieu est forcé de réparer les défaites de ceux qui se sont faits les champions de sa cause.

Ah! si vous le vouliez, instruits par le passé, comme l'avenir pourrait être à vous! C'est la jeunesse qui le fait humble ou glorieux. Ne vous en désintéressez pas, car d'autres y travaillent âprement et il sera comme toujours l'empire des plus actifs.

Dès maintenant préparez le rôle décisif que vous y devrez jouer plus tard, en vous habituant dans

l'épreuve à la persévérance de l'effort, au patient et obstiné labeur.

Ces pensées sont bien sérieuses, n'est-ce pas, pour une heure où s'ouvrent devant vous les portes toutes grandes du repos et de la liberté. Mais aux adieux sincères l'on ne se dit que les choses du fond du cœur, où tout est grave et où tout a des répercussions lointaines sur la vie. D'ailleurs il n'y a jamais de vacances pour le bien.

Si vous vous en souvenez, jeunes gens, qui ne rentrerez plus dans ces murs, emportés loin de nous par les nécessités de la vie, je réponds de votre carrière. Quelle qu'elle soit, elle sera belle et finalement récompensée, étant pour Dieu.

Quant à vous, mes enfants, qui dans deux mois retrouverez ici votre chère école et vos maîtres aimés, je fais des vœux pour qu'ayant essayé un peu les chemins du monde vous reveniez avec la volonté plus forte de vous préparer mieux à ses combats.

Nous serons tous là à vous attendre, à vous recueillir, pour continuer ensemble, aussi longtemps que Dieu voudra, l'œuvre de votre éducation chrétienne.

Amenez-nous, en les gagnant par vos exemples, par la distinction de vos manières, par toute la beauté de votre vie, des recrues nouvelles qui nous fassent l'année prochaine, comme cette année, maison pleine.

Je compte ainsi que non seulement vous serez fidèles, mais que vous serez apôtres.

Mes chers enfants, au revoir!

OU SONT-ILS[1]?

Messieurs,

Puisque vous désirez que je parle, laissez-moi ce soir vous raconter simplement une histoire, suggestive peut-être... vieille à peine d'un jour.

C'était ce matin, au sortir de la messe pour les anciens, où les défunts ont eu leur spécial souvenir, où tous, devant Dieu du moins, vous étiez présents.

J'avais essayé de dire aux plus âgés, par-dessus la tête des tout petits, leurs devoirs actuels de citoyens, avec l'espoir permis aux maîtres d'autrefois que mes conseils porteraient jusqu'à vous.

L'un des plus jeunes vint me trouver et me dit naïvement : « Ils sont donc tous morts, les anciens ? Je n'en ai presque point vu... Nous autres, on est trop petit pour pratiquer ça... »

L'objection, Messieurs, m'embarrassa un instant, et j'eus l'idée amère que j'avais été un Jean-Baptiste au désert..., peut-être depuis longtemps. Il y a une douleur d'âme profonde à sentir ainsi le vide autour

[1] Allocution prononcée à la réunion des anciens élèves.

de ses efforts. Est-ce que tout serait perdu des bonnes semences que nous jetons, avec un enthousiasme qui ne veut point vieillir, au sol fécond pourtant des âmes?

Elle me disait tout cela d'un coup, la révélation de ce petit.

« Que voudriez-vous donc, lui répondis-je, mon enfant? — C'est à ceux du banquet, me dit-il, qu'il faudrait répéter cela... Nous, on ne comprend point. »

La repartie était juste... Mais j'étais navré de penser qu'il pouvait y avoir un abîme entre ceux de la messe et ceux du banquet, sinon en réalité, du moins dans l'appréciation de cet enfant.

N'êtes-vous pas, Messieurs, les fils de la même éducation? Ce n'est pas un lambeau d'amour, ni une relique de tendresse, que nous vous demandons pour votre école Notre-Dame, mais votre cœur tout entier, avec un souvenir égal pour vos camarades, pour vos maîtres et pour Dieu...

Pour me tirer avec un semblant d'honneur de l'objection de ce petit, savez-vous ce que, finalement, élargissant la question, je lui répondis? Il ne me comprit peut-être pas davantage; mais vous me comprendrez, vous, à l'émotion de mes accents. Ce sera, tout en vous excusant, ma façon de vous refaire mon sermon.

« Mon enfant, vous me demandez où sont les anciens? Eh bien! regardez-les donc autour de vous, non plus ici à l'école où tout commence et rien ne s'achève, mais dans toutes les carrières humaines où se font les œuvres sérieuses et définitives : c'est là qu'ils sont!

« Ils sont où je vous ai dit tant de fois qu'il faut aller tous pour être bons citoyens.

« Ils sont à l'amour fidèle et au service de la patrie. Ils sont aux devoirs, obscurs ou glorieux, de leur

respective carrière. Ils sont au dévouement à la famille, au sacrifice pour les autres, aux généreuses abnégations, aux initiatives hardies.

« Ils sont sur les sillons fertiles que l'on creuse en suant, et non sur les chemins fleuris où l'on se repose. Ils sont sur les remparts où l'on se bat fièrement pour la justice et pour la liberté, et non dans l'anse tranquille des fortunes égoïstes.

« Ils sont partout où il y a une bonne parole à dire, un courageux exemple à donner, une virile action à faire, une injustice à venger, un droit méconnu à soutenir, une charité à répandre.

« Ils sont, non pas enfermés superbement dans leurs terres ou dans leurs rentes amassées, mais luttant au grand jour et versant à pleines mains le bien et la lumière sur leurs frères, sans peur des clameurs qui ne viennent pas d'une conscience coupable, servant le drapeau de la patrie, quelles que soient les mains qui le portent si elles sont françaises, aimant leur Dieu plus que leurs places, plus épris de l'honneur sans épithète qu'ambitieux des honneurs.

« Ils sont en un mot tels que notre éducation chrétienne, avec sa puissance singulière de transfiguration des hommes, les a prétendu faire, debout à tous les postes où la patrie demande un service militaire, civique ou religieux.

« Tendez, mon enfant, vos regards et vos espérances vers eux... Quand vous ne les voyez pas ici, c'est là qu'ils sont !... »

Est-ce une réalité, Messieurs? Est-ce un rêve? Est-ce un programme?... Peut-être tout ensemble... En tout cas cela demeure l'idéal à poursuivre, qui a besoin pour se parfaire des patientes retouches d'une longue vertu.

A le reproduire, ne vous regardez jamais comme arrivés ; car le modèle étant divin laisse toujours à l'imitation humaine un libre champ d'efforts. C'est

du Christ lui-même que la vertu a l'image à faire. Plus vous en serez proches, plus vous serez excellents citoyens.

Entre le service du Christ et le service de la patrie, il y a, Messieurs, des relations étroites, une influence qui, sans être exclusive, est indéniable et profonde.

Permettez-moi de vous répéter ici ce que je disais ce matin à nos enfants : c'est la parole d'un homme [1] dont le témoignage mérite en cette matière toute créance : « Ceux qui nient Jésus-Christ en portent la peine, et quiconque le méconnaît complètement, regardez-y bien dans l'esprit et dans le cœur : il lui manque quelque chose. »

Au siècle qui se lève, si vous voulez être des hommes qui sauvent la patrie, il faut être d'abord des chrétiens qui en gardent les fondements sacrés dans l'honneur, dans le devoir, dans le sacrifice et dans la liberté.

Soyez, Messieurs, ces citoyens rédempteurs ! En buvant à ces espérances, je bois à tous les enfants de Notre-Dame !...

[1] Sainte-Beuve.

FRANCE D'ABORD !

Mes chers Enfants,

Je vous remercie de la soirée charmante que vous venez de m'offrir. Elle est, avec ses chants, ses mélodies et ses gais propos, la façon la plus aimable et la mieux goûtée de tous d'exprimer vos vœux de fête.

Je remercie avec vous tous les maîtres et les artistes distingués qui ont bien voulu vous apporter le concours de leur talent et j'ose dire de leur gloire... Vous êtes des délicats et des gâtés d'inviter et de recevoir la Comédie-Française[1] chez vous : c'est une grande dame qui ne fréquente que chez les vrais amis...

En même temps, j'adresse à vos familles, qui nous entourent ici de leur sympathie fidèle, mes respectueux remerciements. Car vous ne savez pas, Mesdames et Messieurs, le bien que vous nous faites, en vous unissant à nous, ne fût-ce qu'à cette heure pleine de gaîté... La vie scolaire est rude parfois...

[1] M. de Féraudy était venu interpréter quelques scènes classiques.

pour vos fils, oui, et elle le deviendra de plus en plus... mais pour les maîtres c'est un âpre travail dont vous ne devinez pas peut-être tout le persévérant souci. Ces haltes joyeuses où l'on fraternise au repos, où l'on sent tomber sur soi l'encouragement de la foule, sont nécessaires à l'éducateur et lui donnent du cœur pour reprendre avec amour la tâche quotidienne.

Aussi bien, c'est le moment de se sentir les coudes, comme on dit vulgairement, parce que nos chants de fête ne doivent pas nous laisser oublier qu'à l'horizon tout proche montent aujourd'hui contre notre enseignement des menaces alarmantes. Des lois s'élaborent qui vont vous enlever peut-être le droit naturel de faire instruire, comme vous le voudrez, vos enfants ou du moins qui les arrêteront net à l'entrée des fonctions publiques — au nom de la liberté...

Qu'avons-nous donc fait? Quelle impuissance ou quel crime nous impute-t-on, pour nous frapper de ces lois d'exclusion! Et ne sommes-nous pas, comme les autres, bons citoyens de France, les premiers à tous les impôts et aussi désintéressés que personne dans le dévouement à la patrie?...

Nous ne regardons pas pour servir la France aux mains qui portent le drapeau... quand elles sont françaises. Notre cri de ralliement, c'est celui du vieux poète national en qui s'incarne toujours l'âme éplorée de la patrie : *France... d'abord!...*

Mais nous avons un malheur... le plus beau de tous les malheurs sans doute... celui — pour ce qui nous regarde — d'être populaires en ce pays, celui de réussir et d'attirer, à défaut des fonctions, les sympathies publiques; et nous pouvons être demain les vaincus de nos victoires.

Il y a des gens qui ne nous pardonnent pas de triompher. Ils ne savent pas, ceux-là, le prix divin

du labeur, du dévouement et du don de soi auquel ces triomphes s'achètent. Tout à l'heure, mes enfants, l'un de vous rappelait aimablement cette histoire de nos progrès à Notre-Dame; ils sont indéniables; ils ont été éclatants; ils étaient inespérés et ils durent. Mais savez-vous bien de quoi ils sont faits, ces succès? De l'aide de Dieu, d'abord; puis d'une chose qui est notre secret, à nous, jusqu'ici inimitable. Ailleurs on déploie tout ce que l'on veut : l'argent, les faveurs officielles, le talent, la science... Nous, à côté de cela, nous mettons nos âmes. Et avec son âme et la liberté, Messieurs, on fait toujours quelque chose de grand.

Cette liberté sainte, conquise au prix de tant d'efforts, cette liberté dont on adore presque le nom en France, et qui est la base essentielle de toute société démocratique, elle subit, à l'heure actuelle, un assaut décisif. Est-ce que vous ne mettrez pas, pères et mères de famille, un peu de vos âmes à la défendre? Est-ce que vous vous laisserez prendre vos enfants sans clamer vos droits? Car c'est vous, au fond, qu'on opprime dans vos intérêts les plus chers, plus que nous, qui ne sommes que des ouvriers prêts à servir et capables de nous dévouer ailleurs... ne tenant à rien.

Il y a bien la fuite prudente dans les carrières indépendantes ou la retraite paisible dans l'opulence de son chez soi. Mais aujourd'hui, qui donc garantit la richesse plus enviée encore que la liberté? Et puis, quand on paie à son pays le droit de vivre, on doit y trouver la possibilité de servir.

Ah! ce n'est pas nous qui faisons, comme on le prétend, deux Frances, l'une de droite et l'autre de gauche. Vous pouvez interroger notre jeunesse sur les leçons de patriotisme que nous lui donnons. Mais c'est vous, hommes étroits, qui ne tolérez

plus, après l'avoir tant reproché à d'autres régimes, que vos doctrines et vos hommes, comme si l'estampille officielle avait le privilège d'imprimer toute seule au fond des âmes l'amour de la patrie...

Nous ne vous demandons, nous, que la liberté, et la liberté vous fait peur. Il y a peut-être de quoi; car il n'est rien de plus invincible qu'un homme libre et qu'une nation qui défend sa liberté.

Là-bas, sous le ciel d'Afrique, voyez donc ce petit peuple vaillant que l'injustice assiège. A défendre ses foyers, il a fait lever contre lui la plus orgueilleuse puissance d'Europe.

Mais fièrement debout sur le sol natal, libre encore, il fait l'admiration du monde. Il combat comme un héros; déjà il triomphe et sans doute il vaincra...

Voilà ce qu'il faut faire avec et pour la liberté! La liberté, après tout, ce n'est pas une récompense qu'on accepte et qu'on donne; c'est une arme qu'on garde ou qu'on prend. Et tant qu'il vous en restera quelqu'une, jeunes gens, ne craignez rien : Dieu vous aide et vous ne serez pas vaincus...

En réponse à vos souhaits de fête, je vous laisse ce secret de victoire, qui est toujours la vraie tâche humaine, et qui devient plus que jamais la vraie tâche nationale : Conquérir ou défendre la liberté!

CE QUE NOUS VALONS

MES CHERS ENFANTS,

Lorsqu'on a la bonne fortune de posséder des artistes comme ceux qui nous ont apporté ce soir l'honneur de leur concours, je sais bien que c'est une extrême audace de se substituer à eux, ne fût-ce qu'un instant, et de leur enlever la parole, serait-ce même pour leur faire un chaleureux compliment. La seule louange qui leur convienne, c'est de s'effacer devant eux.

Pourtant, il faut bien, mes chers enfants, que je vous dise merci des aimables vœux de fête que vous m'offrez, et que je vous remercie en même temps, chers parents et amis de nos élèves, des témoignages de sympathie que votre foule empressée, — j'allais dire, hélas! entassée, — est venue donner en ma personne à l'Institution Notre-Dame. Ils sont les bienvenus et ils me vont au cœur!

Il y a en effet dans la vie des heures où il est particulièrement bon et réconfortant de constater, lorsqu'on a donné à une œuvre toute sa jeunesse et toute l'affection de son âme, qu'on a derrière et

devant soi un long sillon tracé, des semences levées, un champ plein d'épis comme est le vôtre, un doux vent d'amitiés sûres qui caresse jusqu'au bout de l'horizon les moissons mûrissantes. Je ne puis me défendre, en vous voyant et en sentant à côté de la mienne battre les âmes unies de vos maîtres, d'un certain orgueil qui n'est peut-être, après tout, que la légitime satisfaction du devoir accompli.

Le bruit, ces temps passés, est venu jusqu'à moi qu'une accusation téméraire essayait au dehors de prétendre que nous sommes incapables d'aimer et d'élever la jeunesse, parce que, prêtres, nous ne pouvons mettre en avant qu'une paternité adoptive et que nous voulons d'abord vous apprendre à servir Dieu. Nous n'aurions, paraît-il, qu'un dévouement sans lumière, qu'une science sans contrôle, que des méthodes surannées, que des succès de surprise, avec un personnel de rencontre, qu'une autorité despotique ou tombant en quenouille, qu'un enseignement routinier, insuffisant à faire les hommes de demain, que des idées fermées à tout progrès, à toute tentative d'innovation, à toute initiative généreuse.

Mais vous êtes là, mes chers jeunes gens d'aujourd'hui et d'hier, grands et vivants, pour nous venger par le triomphe des faits du mépris toujours facile des mots. Vous êtes là avec la chaude et durable affection de votre jeunesse qui n'est pas un rêve, qui se manifeste et qui ne vivrait pas plus qu'ailleurs, sans l'incessante impulsion de la nôtre, avec votre nombre toujours croissant de libres recrues, qui a bien le sujet d'exciter l'envie, mais qui qui parle; avec tous vos noms connus et familiers de ce pays chartrain qui ne trahissent ni l'importation ni la contrainte; avec votre tenue qui supporte les comparaisons; avec vos vertus religieuses et civiques qui ne sont pas inférieures aux autres, que

je sache; avec vos succès qui se soutiennent devant des juges qui sont les maîtres de vos rivaux; avec les diplômes conquis après l'école dans toutes les carrières libérales; avec les mêmes légitimes espérances d'avenir que vos aînés qu'on voit et qu'on distingue aux premières places jusque dans cette cité; avec toute la liberté de vos âmes qui ne sont prisonnières — je vous en atteste et j'en devrais même peut-être demander pardon ce soir à quelques esprits chagrins — d'aucune idée étroite, d'aucune pruderie sotte, d'aucun exclusivisme mesquin, d'aucun préjugé politique ou religieux, respectueuses seulement du devoir et de l'honneur qui ne sont pas un monopole, et disposées à servir après Dieu toute doctrine et toute cause qui le méritent.

Voilà des résultats tangibles et qui ne laissent pas que d'être surprenants pour des maîtres disqualifiés. Est-ce que cela se fait tout seul?

Et pourtant cela est et cela se voit... C'est ici... C'est chez nous, sans l'ombre protectrice des bâtiments publics, sans subsides officiels, sans pression administrative, avec la seule liberté qu'il faut menacer dans ses principes les plus sacrés et les plus inviolables pour triompher de nous qui ne demandons rien à personne, parce que nous vous aimons à plein cœur, mes enfants, et que vos familles, en dépit de certains oracles, ont confiance en l'affection transfigurante de notre sacerdoce.

Encore une fois, merci de le comprendre, merci de le sentir, et d'être venus nous le dire ce soir.

Quelques murmures d'approbation ou de blâme qui s'élèvent après cela sur la route, nous continuerons dès demain avec persévérance et, s'il plaît à Dieu, avec succès, notre chère œuvre, sachant bien qu'on ne marche pas sans éveiller un écho, plainte ou applaudissement, sans déranger, pour aller en avant, quelque attardé, quelque grincheux ou quelque

jaloux, inébranlablement attachés pourtant à des convictions dont on ne sacrifie rien, à respirer en passant l'air de son temps, et à leur faire prendre le nécessaire contact avec un siècle où il faut vivre et qu'il faudrait envahir peut-être pour le diriger, au lieu de le fuir obstinément. La foi religieuse, croyez-le bien, tient à d'autres sentiments, plus profondément enracinés et vivants, qui n'ont rien à souffrir du jour qu'on leur donne.

Pour vous, mes chers enfants, les yeux fixés vers l'avenir, car c'est face au terme qu'il convient seulement de peser ces choses et de les juger, vous reprendrez demain, pleins de confiance et de courage, avec nous, votre tâche austère d'écoliers. Demain, après la joie de vous être trouvés ce soir en la compagnie, inattendue pour beaucoup, de la troupe [1] de Molière, nous reviendrons ensemble à Homère, à Virgile, à Cicéron, à Euclide, à La Fontaine, à Bossuet, qui ne se sont rangés un instant que pour laisser sourire un des leurs. Mais un jour comme l'autre, dans la joie comme dans le sérieux de la vie, nous resterons à la patrie dont nous avons le devoir de préparer le silencieux service, et nous demeurons à Dieu, que nous n'oublions pas, à Dieu qui nous a faits pour lui, et que les âmes sincères rencontrent, quand elles le cherchent vraiment, au bout de tous les chemins.

[1] M. de Féraudy, une seconde fois.

L'AME DE L'ÉCOLE

MESSIEURS,

Quand les fusées du champagne, dominant les éclats de vos rires joyeux, donnent le signal oratoire, je connais un pauvre homme qui voudrait bien n'avoir qu'à écouter, comme les autres, las qu'il est de retourner, depuis dix ans passés, ses phrases, pour vous dire les mêmes choses... Et que feriez-vous à sa place ?

Mais l'honneur que vous lui donnez de présider votre amical festin ne va pas, paraît-il, sans un mot obligatoire de remerciement.

Qu'il s'arrange, n'est-ce pas, le président, et qu'il soit éloquent tout de même!... Un toast au dessert, c'est comme un impôt, ça se paie tout de suite et ça ne se refuse pas. Il n'y aurait pas de bonne digestion d'un banquet sans cette pilule finale... Messieurs, puisque vous y tenez, voici.

Mais vous pensez bien que l'habitude de donner des conseils à la jeunesse ne va pas me passer, pour une fois, et, tout au fond de l'âme, malgré l'ennui des fatigantes redites, je suis trop heureux

de vous rencontrer et de vous revoir pour laisser perdre l'occasion de vous parler de cette chère école où vous avez grandi, et de vous demander, en vous remerciant de lui être si fidèles, la continuation de vos sympathies et de vos encouragements...

Bien des choses y ont changé, depuis dix ans, depuis vingt ans et plus, depuis que les aînés des anciens y faisaient leurs premières parties de barre, des parties pleines d'entrain, des parties endiablées... Alors, Messieurs de la génération nouvelle, qui ne croyez plus qu'à la vertu éducatrice du tennis et du foot-ball, et qui souriez dédaigneusement dans vos barbes naissantes de tous les vieux jeux d'autrefois, alors à Notre-Dame on était leste pourtant comme à présent, et, à certains jours de fête, il y avait des assauts d'adresse au grand portique, maintenant bien usé, qui faisaient frissonner les spectateurs, et où vous n'auriez peut-être pas le point avec tous vos entraînements modernes... sans parler de la paume gauloise, qui valait bien vos gentilles raquettes anglaises. Alors on y faisait entre quatre murs étroits, tout ramassés sur l'enceinte close comme une « boîte », de bons tours, sans doute... et de bonnes études... comme aujourd'hui... Mais vous, les jeunes, vous étouffez partout, il vous faut l'immense et libre espace, et c'est à peine si, dans quatre hectares ouverts sous vos pas, vous ne vous plaignez pas de manquer d'air.

Ah! les mœurs! Ah! les modes! Ah! les temps nouveaux!... Comme tout cela, Messieurs, nous emporte dans une évolution rapide, et comme tout fuit de la vie sans qu'on en puisse rien garder! Et chaque génération qui passe se dit ainsi meilleure que l'autre, croit atteindre au maximun du progrès et de l'effort et réaliser les aspirations définitives.

Qu'en est-il? Vous en jugerez à loisir.

Pour moi, je ne suis pas l'ennemi, tant s'en faut,

des choses de demain, et je les appelle confiant, parce qu'elles nous donneront leur enseignement comme celles d'hier. Non, je ne veux pas vous faire les esclaves des routines antiques, jeunes gens, parce qu'il y a aujourd'hui une poussée puissante d'idées nouvelles auxquelles il serait fou de résister. Mais je puis vous défendre pourtant d'un engouement excessif pour tout ce qui n'a pas donné ses preuves éducatrices et d'un mépris systématique pour tout ce qui vieillit.

Le prix de la vie, c'est l'espérance assurément; mais c'est aussi le souvenir, et pour faire bonne œuvre, il est nécessaire que ces deux éléments du passé et de l'avenir s'unissent et se complètent dans un harmonieux effort... Le passé et l'avenir, confondus dans une même communauté de vues, de désirs et d'aspirations, dans un même mouvement d'idées sages et généreuses, dans un même respect des traditions familiales, dans une même fidélité aux principes religieux qui vous ont élevés; les anciens et les jeunes se retrouvant, malgré les changements extérieurs que nécessitent les années, dans les mêmes idéales affections, ç'a toujours été et cela demeure le signe distinctif et l'esprit de notre chère école. Cet esprit de mesure et de paternelle bonté chez les maîtres; cet esprit de simplicité et de filial attachement chez les élèves; ces sentiments de bonne et fraternelle camaraderie qui font de vous tous une grande famille; ce dévouement silencieux — trop silencieux peut-être — à toutes les bonnes causes; cette volonté patiente et obstinée du bien modeste : voilà bien l'âme douce, calme et fière, de l'Institution Notre-Dame!

Elle survit, Messieurs, cette âme aimée, grâce aux liens de votre Association amicale, et elle survivra, je l'espère, par nos persévérants efforts, à toutes les transformations matérielles qu'apportent

en passant les succès et les épreuves, unissant par des affections indissolubles les vieilles générations aux nouvelles, les pères aux fils, et les maîtres successifs aux élèves de tous les âges. Ce soir, elle plane sur nous, belle de souvenirs et riante d'espoirs. N'est-ce pas elle qui chante et resplendit dans les échos et les rayons de cette fête joyeuse? Je la salue en votre nom, image d'hier, vision de l'avenir; et en la voyant bientôt passer d'un siècle à l'autre, comme ce flambeau que se transmettaient en courant les lutteurs antiques, j'ai la confiance qu'au vingtième siècle elle continuera de former en ce pays chartrain des hommes généreux, des artisans utiles, des soldats vaillants, des citoyens dévoués, de bons Français, de fiers chrétiens, partout et toujours dignes et distingués fils de Notre-Dame.

L'IDÉE DE DIEU EST UNE IDÉE FRANÇAISE

Mes chers Enfants,

Je vous suis profondément reconnaissant de vos vœux de fête, et je les accepte avec une joie fière comme le témoignage de votre sincère affection et de votre confiance filiale en un dévouement que je voudrais mettre encore plus généreux, s'il se pouvait, au service de vos âmes.

Merci en même temps à vos artistes distingués dont le jeu plein de goût, si naturel et si fin, nous a tous charmés. Merci surtout à tous vos maîtres, du dedans et du dehors. Leur brillant cortège m'honore, et ils me donnent aujourd'hui, en s'unissant à vos vœux, le plus précieux encouragement qu'un chef de maison puisse attendre, qui est celui de ne faire qu'un cœur et qu'une âme sous la même volonté du bien.

Chers parents de nos élèves et fidèles amis de la maison, à vous aussi j'adresse l'expression de ma bien vive gratitude pour les chaudes sympathies dont votre présence ici m'assure. Elles nous sont

en ce moment un réconfort très doux, et, si sombre que l'horizon paraisse, j'ose dire un tout-puissant espoir...

Nous touchons, Mesdames et Messieurs, dans la crise actuelle de l'éducation des hommes, à une heure décisive qui ne peut nous trouver sans angoisse et qui ne nous permet plus de rester sans combat.

Un problème est posé, terrible et poignant : La jeunesse de France sera-t-elle chrétienne ou s'élèvera-t-elle sans Dieu? Il n'y a plus d'illusions à se faire. La question est là tout entière.

A l'assaut de l'antique croyance on a beau lancer d'autres prétextes : le droit de l'enfant, le droit de l'État, l'incompétence confessionnelle des maîtres, l'équivalence des grades, — cela ne nous fait pas peur, — les deux Frances, oui, les deux Frances, comme si nous rompions, nous, l'unité du pays, en nous dérobant à quelque amour patriotique ou à quelque devoir social.

On va jusqu'à dénoncer la puissance déprimante de l'éducation cléricale... Grand Dieu! si nous étions si bêtes, pas n'est besoin de tant nous redouter. Et comment expliquer que de plus en plus — comptez-nous — la foule indépendante afflue dans nos rangs? Pourquoi, sous un contrôle d'équité, nos élèves réussissent-ils partout comme les autres? On pourra leur fermer violemment un jour la porte des carrières administratives. Mais tant qu'elle leur demeure ouverte, malgré notre estampille, ils continuent d'y passer le front haut : parce que — n'en déplaise à quelques sectaires de franchise brutale qui nous déclarent tout uniment indignes ou incapables de liberté — notre éducation, pour être marquée du signe chrétien, n'en est pas moins en tout compétente et qu'elle sait développer chez nos enfants l'esprit d'initiative qui ne

les laisse fermés à aucun progrès humain, et qui les élève — sans parler de l'excellence de la vie morale, une puissance réservée, celle-là — à la hauteur de tous les devoirs civiques et à l'exercice fécond de tous les droits et de toutes les libertés.

Mais il y a contre nous, développée par la licence effrénée de la vie et par l'orgueil insensé d'une fausse science, une haine plus forte que toute justice et plus impérieuse que toute raison, la haine de Dieu, la haine de sa vérité et de sa vertu. La libre pensée des incroyants permet seule les libres actions des jouisseurs.

Représentants de l'idée divine et de l'idée morale, nous sommes devenus par cela seul l'ennemi public, sacrifié, pour faire trêve à tant d'autres graves questions sociales, à l'assouvissement des passions populaires. Pour tuer Dieu dans les âmes, il faut du reste nous les prendre...

Messieurs, le péril social et le péril français est là...

Depuis que l'on déboulonne les croix du Christ qui aime les Francs et qu'on raye le nom de Dieu de notre histoire nationale, je vois tristement s'effacer le nom de la France du conseil des grands peuples où sa parole autrefois faisait loi, la gloire de ses armées s'éclipser dans des affaires troublantes, son influence au loin s'amoindrir à mesure que, dans le monde, chrétien et français ne signifient plus la même chose, ses enfants se diviser dans des luttes stériles de partis qui nous font la risée des nations voisines, son commerce lui-même subir par contre-coup de la défiance universelle une de ces crises financières qui mènent un pays au bord des abîmes.

On ne veut plus de Dieu; mais Dieu lui même peut-être se retire, nous laissant à notre infirmité, pour porter à d'autres peuples qui croissent

au delà du Rhin par millions la récompense même matérielle d'une foi vivante et publique.

Ah! Messieurs, ce n'est qu'avec des larmes bien amères qu'on voit de jour en jour s'amonceler ces ruines, et que nous, qui sommes arrivés à la maturité de la vie, nous en devons parler, comme d'un héritage dissipé par notre faute et par nos coupables inerties, devant ces jeunes gens qui peuvent, eux, s'ils le veulent mieux que nous, tout refaire et tout sauver.

Chers enfants, c'est notre leçon ardente et profondément convaincue de tous les jours, écoutez-la bien, la leçon patriotique par excellence, qu'on ne change pas plus le tempérament héréditaire d'un peuple que celui d'un homme avec violence sans risquer de le faire mourir.

Il entre depuis des siècles dans la vie nationale de notre pays un élément divin, une part active de croyances chrétiennes, une dose nécessaire de foi, qui l'a fait, à travers les âges, grand comme aucune race et puissant comme un privilégié des peuples.

Toucher à ces traditions séculaires et à ces sources sacrées de vie, c'est porter sur la Providence une main téméraire et sacrilège qui peut faire éclater les foudres célestes par lesquelles Dieu se venge toujours de ceux qui se rient de son amour à ses heures mystérieuses et redoutables.

Je vous en conjure avec toute l'émotion de mon âme, jeunes gens, parents chrétiens, liguez-vous avec nous, luttez, écrivez, parlez, vivez, pour faire triompher l'idée essentiellement française de Dieu.

Elle n'est incompatible avec aucune aspiration moderne, ni avec aucune science humaine, et ceux qui mènent si grand tapage de la prétendue opposition de la science avec les dogmes en mentent lâchement à la foule. Un académicien éminent,

M. Lavisse, le disait récemment aux candidats à l'agrégation d'histoire : « Pour réfuter la thèse qui oppose la science à la foi, il n'y a qu'une constatation bien simple à faire et qui est péremptoire, c'est que nombre de savants distingués sont en même temps des catholiques fervents et convaincus. »

En revendiquant avec eux les droits de Dieu, nous ne sommes ni des arriérés, ni des révoltés, ni des suspects. Nous sommes des patriotes pacifiques, lassés tout de même de souffrir dans nos consciences outragées et de subir l'ostracisme. Nous sommes des citoyens épris, nous aussi, de liberté. Nous sommes des vivants qui ne voulons pas mourir sans nous dresser devant l'injustice.

A force de nous taire, nous paraissons impuissants ; à force de nous effacer, on nous prend pour une chose finie...

Pourtant, Mesdames et Messieurs, si nous ne sommes pas tout à fait le plus grand nombre, ne sommes-nous pas du moins les honnêtes gens ? Et dans ce pays du bon sens traditionnel et de la foi séculaire, nous avons bien le droit de crier, même en succombant : Vivent les honnêtes gens ! C'est le vrai parti de France !

LA LIBERTÉ EST UN DEVOIR

Messieurs,

Puisque l'honneur que vous me faites de présider votre amical banquet doit se payer d'un discours, je me lève sans chagrin et m'exécute volontiers, n'étant pas de ceux qui n'ont rien à dire.

Ceux-là, je les plains à cette heure inquiète où tant d'hommes indécis, troublés, attendent une parole inspiratrice du bien, vengeresse du mal, motrice du devoir. Les chefs aujourd'hui, quels qu'ils soient, doivent parler, savoir parler, commander et donner des consignes.

Que vous dirai-je entre bien des choses capables d'inspirer utilement ma paternelle leçon? Ce matin, m'adressant aux jeunes de l'école, je les pressais d'être des hommes de conscience, des hommes d'initiative, des hommes de vie sociale. A vous, Messieurs, pour compléter le programme moral qui fait le bon citoyen de tous le temps, mais plus spécialement l'homme idéal de nos républiques, j'apporte ce soir avec tout mon cœur une parole émue de liberté.

La liberté, c'est un droit : nos codes l'affirment, nos murailles le publient, couvertes de son nom; notre hymne national le chante. La liberté, c'est l'instinct populaire, le rêve aimé de nos démocraties, l'éternel objet de nos combats...

Mais la liberté... c'est un devoir, devoir public, devoir sacré. Y pensez-vous?

Je ne voudrais pas calomnier mon temps. Il répond dans son ensemble à trop de légitimes aspirations humaines. Pourtant, au milieu des progrès innombrables réalisés, il est une force qui dort, une puissance inactive, une mine féconde d'où notre époque n'a rien encore tiré de décisif ni de véritablement victorieux : c'est la liberté.

La foule accourt enthousiaste partout où flotte et frémit son drapeau; et le frisson lui passe au cœur à son seul nom tombé d'une bouche éloquente. Mais jusque dans son culte pour elle, elle demeure esclave de quelque chose, loi ou patrie, mode ou opinion.

Nous ne savons pas, Messieurs, devenir et rester libres. Nous ne comprenons pas, en France, quoique en prononçant dans tous nos discours le nom, l'esprit large et tolérant, l'esprit actif et conquérant de la liberté, dont les nations voisines nous donnent en silence le vivant exemple.

Malgré nos périodiques révolutions, c'est un fait que nous gardons presque tous ou des âmes de despotes toujours promptes à opprimer, ou des âmes de serfs toutes prêtes à reculer devant l'audace et à s'incliner sous le fouet mérité des tyrans.

Souffrez que je vous le dise : La plupart de nous, jusqu'au sein des professions les plus indépendantes et les plus libérales, nous sommes des moutons, c'est-à-dire des gens résignés d'avance à tout subir, gémissant stérilement au coin du feu, sans rien faire, sur le malheur des temps où nous vivons,

lamentablement penchés sur un passé mort qu'on ne fera pas revivre, dans la position abattue des saules pleureurs sur les tombes; des gens qui abdiquent sans combat toute indépendance d'esprit, toute initiative de conduite, qui pensent toujours comme le plus fort ou le dernier qui parle, qui s'alignent, de peur de se compromettre, à la queue les uns des autres, dans des partis qui éprouvent le besoin d'avoir de petites bergeries closes contre le grand souffle du large, avec des épithètes qui les séparent des autres et les affaiblissent encore, comme dans un troupeau les moutons qui appartiennent à des maîtres divers portent des marques différentes.

Eh! Messieurs, que les marques soient rouges ou blanches, noires ou jaunes, ils n'en sont pas moins des moutons : intelligences aveugles qui à défaut de convictions personnelles reçoivent de l'opinion des mots d'ordre collectifs : consciences esclaves qui en guise de devoirs s'imposent des consignes de parti : volontés de girouettes qui à la place d'actions libres ne savent exécuter que des manœuvres commandées par l'opportunisme.

Votre ambition ne doit-elle pas être plus haute? Je vous conjure, Messieurs, d'être dans la société, par la liberté que vous y prendrez, enfin des bergers, c'est-à-dire des hommes qui conduisent au lieu d'être menés, qui influencent au lieu de subir, qui règnent au lieu d'être asservis.

Il y a aujourd'hui, à travers le monde, des dominations imposées, des situations conquises, des haines soulevées, des questions angoissantes mises à l'ordre du jour, qui ne l'eussent point été, si tous les hommes de bien avaient au temps voulu rempli leur devoir de liberté; si tous ceux qui aiment vraiment la justice et l'honneur avaient crié d'une même voix leur indignation à certaines bassesses,

mis leur veto public à certaines audaces, élevé devant le pays leurs revendications légitimes.

A quelque drapeau politique que vous attachent vos préférences, soit que les hommes vos frères vous appellent au pouvoir ou que leurs suffrages momentanément vous en écartent, soyez donc, Messieurs, soyez tous, sans esprit de représailles, des hommes de liberté ; non pas de ceux qui la prennent seulement, mais de ceux qui la veulent et l'honorent aussi dans les autres, et l'ayant conquise la leur donnent, de ceux qui partout la défendent et se dévouent. C'est à ce signe que se reconnaissent les bons citoyens.

Vous nous devez le témoignage qu'il est aussi, de par nos persévérantes volontés, la marque distinctive de l'école. Elle a grandi, elle continue de vivre d'un souffle de liberté, et rien ne nous est plus à cœur que de vous faire et de vous retrouver libres, libres des préjugés, libres de l'erreur, libres de la passion, libres des partis, libres de tout mal. Nous y mettons, Messieurs, à l'occasion toutes nos âmes.

Lorsque l'heure deviendra mauvaise, gardez-nous, rendez-nous par l'intrépidité de votre défense, par l'énergie de vos convictions, par la fidélité de vos affections, la liberté que nous vous avons apprise au jeune âge. Car la liberté, après tout, c'est la justice.

Il faut, au nom de la liberté, fils de l'éducation chrétienne, pour ne point manquer au génie de votre religion ni à l'esprit de votre école, que vous deveniez partout les agents indomptables d'une justice croissante.

Si les tyranniques doctrines d'un faux socialisme, d'un collectivisme niveleur, menacent de détruire la propriété, vous défendrez vaillamment par nature, enfants de Beauce, ce droit imprescriptible. Mais si les droits du père sur ses enfants sont en-

través quelque jour par une législation restrictive, affirmez comme le droit de la terre des aïeux le droit aussi sacré du père, et aidez-le à briser ces entraves.

Si l'on venait à vous gêner dans l'exercice de votre culte et dans les devoirs de votre conscience, ne supportez pas le joug. Laissez librement parler votre conscience. Ses anathèmes irrités finiront par écraser les contempteurs de vos droits. On ne règne jamais longtemps contre la conscience humaine. Ce qu'elle bénit grandit toujours ; ce qu'elle maudit ne tarde pas à mourir. La conscicnce, on ne l'asservit pas. Elle est d'essence libre [1].

Buvons, Messieurs, buvons à pleines coupes, buvons tous debout à la sainte et immortelle liberté !

[1] Cf. P. Didon, *le Devoir intellectuel et social.*

QUASI CURSORES
VITÆ LAMPADA TRADUNT

MONSEIGNEUR [1],
MESSIEURS,

Ma première parole, à la fin de ce banquet amical qui, de tous les âges et de tous les espaces, vous rassemble ici ce soir plus nombreux que jamais, dans les mêmes souvenirs, sera un merci profondément reconnaissant.

Car votre présence à nos multiples anniversaires, dans les circonstances incertaines où nous les célébrons, a pour nous plus que la portée d'un témoignage de sympathie vulgaire. J'y veux voir l'affirmation d'une foi commune et d'un commun vouloir de liberté.

N'êtes-vous pas venus nous dire, à l'heure où l'avenir se fait sombre, que l'école du passé est tout entière avec l'école d'aujourd'hui et que, s'il est

[1] Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, ancien professeur à l'Institution Notre-Dame, était venu présider le banquet du centenaire de l'école.

besoin d'un appui pour demain, nous pouvons compter sur votre fidélité!

De grand cœur, au nom de tous mes collègues, j'accepte votre empressé concours. Soyez sûrs qu'à lutter pour les traditions qui furent vôtres, de notre côté nous ne faillirons pas...

Vous nous avez légué, d'ailleurs, Messieurs, un passé d'honneur qui nous oblige, et l'héritage, si lourd que l'aient fait vos vertus, en est moins un fardeau qu'une leçon.

Je ne puis évoquer pour leur dire notre tendre admiration toutes les figures en relief de notre chère Institution. Ici, à mes côtés, quelques-unes ce soir, dont la seule présence est une gloire [1] pour nous, rayonnent dans la galerie des aînés d'une splendeur qui n'a pas besoin d'éloges.

Mais à tous les ouvriers inconnus et lointains dont l'amour successif a fait la vieille âme de l'école et qui ne sont plus, envoyons, pour les réjouir dans leur tombe, l'unanime hommage de nos applaudissements,

Et il y a, à notre livre d'or aujourd'hui séculaire, des vivants parmi les morts qui méritent la louange d'un spécial souvenir. Je n'essaierai pas de retoucher les couronnes si délicates et si fines qu'une main savante et filiale a tout à l'heure déposées sur leur front. Pourtant je n'oublie point non plus ceux qui m'ont précédé à cette place, celui d'abord, Messieurs les aînés, dont tant d'années vous avez porté le nom et subi l'austère empreinte; celui surtout que vous avez après lui tant aimé parce qu'il vous aimait tant, âme riche entre toutes et prodigue de soi, auprès de qui j'ai appris moi-même ce que c'est qu'aimer les autres et se dévouer silencieusement jusqu'à la fin sans récompense à leur service.

[1] M. le docteur Sevestre de l'Académie de Médecine, et M. le docteur Félix Lejars, chirurgien des Hôpitaux de Paris.

Vous souvient-il, Monseigneur et Messieurs, de ces jours où avec lui, dans des alternatives de douleur et de joie, nous semions ensemble la bonne semence sur les mêmes sillons? Le grain, malgré nos sacrifices, ne levait plus au gré de nos espoirs. C'était, après l'automne d'une génération brillante, l'épreuve providentielle de l'hiver. Est revenu le printemps, puis l'été, sous la poussée de vos efforts. Resté après vous au champ de la famille, je vous apporte aujourd'hui avec toute cette jeunesse, sans autre mérite que celui d'avoir lié les gerbes, la moisson que vous n'avez pas vue mûrir, mais qui est vôtre pourtant par le germe.

Tant il est vrai, Messieurs, qu'il n'est pas ici-bas de sacrifice infécond. Nous semblons quelquefois mettre la main à des œuvres rebelles à tout épanouissement. Mais un jour ou l'autre la valeur cachée de l'ouvrier persévérant se révèle et donne son fruit.

Il est ici quelqu'un qui, depuis cinquante ans [1], modeste artisan d'une gloire incomparable, n'a rien paru faire aux yeux inattentifs. Toujours à l'écart du premier rang, toujours derrière ceux qui agissent et qui parlent aux hommes, occupé, lui, à parler à Dieu seul, il a été pourtant l'âme vivante et bénie du bien commun, le lien étroit du passé et du présent, l'ami et le père de tous, l'homme en qui aujourd'hui s'incarne devant nous l'Institution de tous les temps, et qui lui vaut devant le public et devant Dieu l'estime et la protection d'un saint.

Qu'il me pardonne cet hommage, écho vibrant du cœur de tous!... Pour en expier l'orgueil, il fera, croyez-le bien, un sacrifice de plus, dont nous aurons encore le bénéfice... Il y a de ces âmes qu'il faut broyer violemment pour en extraire tout le parfum.

[1] M. le chanoine Hervé, président de l'Association des Anciens élèves.

Et maintenant, Messieurs, que j'ai salué le passé, je me retourne avec émotion aussi vers demain... à qui vous passez, comme les coureurs antiques, le flambeau radieux de la vie.

C'est vous, les jeunes, qui le ferez... Comment le ferez-vous? Pour le faire digne d'autrefois, digne des tâches qui vous attendent et des causes qui vous appellent, il est des devoirs d'attachement et de fidélité aux principes de l'école dont il faut emprunter l'exemple à l'association des anciens.

Aujourd'hui le bien ne se fait pas par des isolés. Si vaillantes qu'elles soient, les unités ne tiennent plus tête aux mêlées. C'est en bloc qu'on va aux décisifs combats. Le nombre en face du nombre : telle est la tactique sûre des victoires modernes.

Pour vaincre aux luttes de la vérité et de la vertu, restez donc au sortir de l'école citoyens unis comme vous avez été camarades.

Ah! quelle paix publique, si la vie tenait toujours joints comme ce soir, entre honnêtes gens, tous les âges et toutes les conditions! Les alliances que l'amitié rassemble un jour ne peuvent-elles durer jusqu'à demain? Il ne s'agit pas ici, Messieurs, de question politique, mais d'honnêteté sociale.

Être un dans sa vie, c'est une loi de l'homme; être unis, c'est une force invincible... En signe d'espérance, je bois à l'union qui depuis cent ans fait de notre école une famille, une grande et glorieuse famille devant laquelle s'inclinent les sympathies de l'opinion. Gardez, Messieurs, gardez vous-mêmes l'âme fraternelle et filiale de Notre-Dame. Où que la vie vous emporte loin d'elle, souvenez-vous des amours sacrés qu'ici tout jeunes elle vous inspira...

Et si jamais les jours devenaient mauvais pour elle, d'un même élan faites avec nous rempart à ses libertés. L'heure n'est plus aux effacements. Votre affection reconnaissante sans doute nous est douce

de loin; mais de vous savoir prêts à partager les épreuves qui nous menacent peut-être, cela seul nous donne l'espoir des victoires. Je vous aime, ô mes enfants, ô mes amis, à cette table si gaie, dans l'émotion des jeunes souvenirs... Mais je vous attends, si l'heure sonne, sous les plis flottants du drapeau.

Forts du passé, fiers du présent, confiants en demain, buvons aux combats, aux libertés, aux triomphes de l'avenir, aux noces d'or encore, s'il plaît à Dieu, d'une autre cinquantaine, au centenaire prochain de vos fils et de vos neveux : *Ad multos annos!*

UNO AVULSO, NON DEFICIT ALTER AUREUS

MESDAMES, MESSIEURS,

L'année scolaire qui s'achève mérite un spécial adieu... Peu depuis quinze ans nous ont apporté comme elle, en dépit des menaces partout levées sur nos têtes, des joies si vraies et si profondes : la joie du nombre croissant à l'envi, non pas des ruines entassées à côté, mais des entrailles fécondes du seul sol chartrain ; la joie d'une bonne santé, témoin d'une vigilance attentive et récompense d'une part mesurée à tous les exercices corporels qui passionnent en ce moment la jeunesse ; la joie des succès fidèles aux efforts et au mérite de nos maîtres ; la joie du bon esprit, né du bien-être et du contentement mutuel, qui établit entre tous des liens d'affectueuse camaraderie et une vivante émulation de vertus ; la joie si douce des sympathies publiques dont vous êtes la preuve, qu'on sent monter de la foule tout autour de soi, sur lesquelles on s'appuie aux jours tristes et qui rendent à l'heure inévitable

de l'accablement personnel la calme confiance, l'espoir collectif et l'invincible force.

Oui, cette année a été bonne ; et si l'amour sacré du travail sans lequel aucune vie ne s'épanouit ni surtout ne fructifie, chers élèves — si riche que la Providence l'ait faite de dons naturels en naissant, et quelques avantages que la fortune des ancêtres lui ait d'avance ménagés sur les autres — si l'amour, dis-je, et l'excellence du travail nécessaire avaient encore été mieux compris de tous, je pourrais vous adresser des éloges sans mélange et nous féliciter sans réserve.

Mais pourquoi tairais-je les côtés faibles des enfants et des jeunes gens de votre condition, ayant dit vos vertus et librement mis en relief vos gloires ?

Il y a dans la plupart de vos éducations premières une peur déplorable, pour ne rien dire de plus, du sacrifice, qui paralyse dans le germe vos initiatives et vos élans, une intuition orgueilleuse, quand ce n'est pas une révélation coupable, des richesses domestiques, qui vous incline au repos prématuré, n'ayant jamais à redouter le besoin, une satisfaction si hâtive de vos moindres désirs sans mérite, qu'habitués à jouir avant la lutte vous ne savez pas exploiter à la sueur amère de votre front, comme les fils du simple peuple l'ont appris aujourd'hui, les trésors cachés dans des natures ordinairement supérieures et par l'origine et par les traditions et par les longues vertus des aïeux.

Là, Mesdames, Messieurs et chers enfants, reste l'effort à faire, l'effort individuel et l'effort collectif, l'effort de la famille et l'effort de l'école, pour que les années à venir soient encore meilleures que celle-ci.

Telle qu'elle fut, j'en salue la fin avec orgueil pour ce qu'elle a donné, avec gratitude pour ce

qu'elle enseigne, mais j'ajoute avec regret pour ce qu'elle emporte. Tout ce qui finit, quand ce fut bon, laisse une tristesse.

Avec les jeunes gens bien-aimés qui ne reviendront plus et que les combats de la vie appellent, va disparaître aussi cette année de l'Institution une figure expressive et rayonnante sur laquelle tous les regards se posaient dans la galerie des maîtres. M. l'abbé Le Bel[1] nous est ravi par la riche Université d'Ottawa. A l'heure incertaine où la barque de l'enseignement libre est ballottée par tant d'orages, on ne voit pas sans chagrin un rameur tel que lui porter à une œuvre étrangère le profit de son action et de sa valeur.

Je lui dois devant tous un reconnaissant merci pour la part qu'il a prise, dix ans durant, à nos combats, pour les victoires scolaires dont l'autorité de ses titres et l'éclat de sa parole et de son enseignement ont été l'âme, pour l'affection personnelle qu'il m'a témoignée et que du fond du cœur je lui rends.

Mais si son départ nous afflige, il nous rend fiers à la fois et nous laisse toute confiance pour demain. L'Institution Notre-Dame est habituée à essaimer ainsi, sans s'appauvrir, autour d'elle le mérite et la gloire. Et si ç'a été son privilège de tenir toujours des hommes prêts pour les hautes destinées, elle a grandi sans cesse dans la mesure de ses dons. Nos plus belles paroisses diocésaines, nos séminaires de Chartres et de Nogent, notre Université catholique de Paris lui ont tour à tour emprunté des pasteurs, des chefs et des maîtres. L'épiscopat lui a pris un de ses Pontifes les plus aimés, les plus illustres... et la voici, riche encore pour suffire à l'autre monde! Arbre généreux qui pousse incessamment sous la

[1] Agrégé des lettres, professeur de philosophie.

coupe, comme dit le poète, de nouveaux rameaux d'or...

> ... *Uno avulso, non deficit alter*
> *Aureus!...*

Courage, Messieurs, qui restez avec moi — quelques-uns depuis si longtemps — à l'humble tâche locale, à la besogne cachée, mais féconde, au dévouement silencieux de l'éducation! Votre vitalité se révélera à son heure, et il y aura pour beaucoup des surprises de gloire. Oui, les prochains automnes, sous vos ardeurs, mûriront encore des fruits, et ce pays chartrain devra comme par le passé aux semailles obscures et patientes que vous faites dans le labeur monotone de vos classes d'abondantes moissons d'âmes, nées de vos efforts et de votre amour.

C'est pour en remuer une dernière fois le sol que j'ai fait, Monsieur le Président[1], appel à votre bienveillant concours. Vous êtes de ceux qui savent sans se lasser creuser des sillons pour y jeter des idées, des idées religieuses et des idées françaises. A l'heure actuelle, il y a tant de funestes semeurs qui se disputent le champ des jeunes et y répandent des doctrines menteuses, antipatriotiques et antisociales! Vous leur opposez partout, et jusque dans le quartier de leurs écoles, une défense hardie et persévérante qui honore le pays, la liberté et la foi...

J'ai voulu par votre nom qui est symbole et par votre parole qui est toujours un combat donner à cette cérémonie un caractère vraiment chrétien et français et résumer par votre présence notre idéal de tous les jours.

[1] M. Jules Auffray.

Nous n'avons pas de politique à faire, nous, ni d'intérêts de parti à protéger dans la région sereine où nous touchons les âmes, mais nous avons la patrie à servir et la religion à sauver dans ces enfants, et c'est de nous, éducateurs, qu'en dépend la rédemption et la victoire. Dites-leur, Monsieur, avec l'expérience de vos luttes, avec l'ardeur de vos convictions, avec l'éclat de votre éloquence, que ce sont là les deux grands devoirs et les deux grandes libertés de tout citoyen.

Bien des fois, au cours de cette année nous leur avons balbutié ces leçons de religion et de patrie. Mais elles prendront dans votre bouche l'autorité d'un exemple auquel je rends au nom de tous le plus respectueux hommage, et devant lequel j'incline avec mes sincères remerciements ma très vive admiration.

PATERNEL TESTAMENT [1]

MESSIEURS,

Malgré la nouvelle qui vous a surpris sans doute et attristés comme moi-même peut-être, en vous apprenant, après vingt-six ans de labeur dont dix-sept écoulés de direction, mon départ, n'attendez pas ce soir un adieu, car je ne veux pas, je ne peux pas vous quitter.

Pour le faire, il faudrait non seulement changer de poste et de demeure, il faudrait changer de cœur et de cela vous me savez incapable. On ne fait pas deux fois sa vie. Où que j'aille, entre l'Institution et moi, c'est pour toujours.

Laissez-moi vous dire en effet, Messieurs, que si depuis ma jeunesse j'y consacre sans compter mes forces, elle m'a bien payé en joies, en amitiés, en souvenirs, en influence, j'allais presque dire en gloire de toute sorte. Ce n'est pas moi qui l'ai servie, c'est

[1] Allocution prononcée au banquet des Anciens élèves, quelques jours après notre nomination à la cure de la Cathédrale.

elle, et c'est à vous, ses maîtres et ses fils, que j'ai ce soir des remerciements émus à adresser.

Car lorsque je me reporte aux années lointaines où j'arrivais à Notre-Dame, entrevoyant à peine l'œuvre à faire, puis-je m'empêcher de bénir Dieu amoureusement du bien qu'il a permis qu'avec vous tous j'accomplisse?

Bien des fois, vous l'avouerai-je? le bonheur même, trop empressé sur mes pas au prix de mes sacrifices, m'en a effrayé. En un temps où tout conspirait contre les idées que nous représentons, comment se fait-il, Messieurs, que si nombreux, de tout ce territoire, sans autre appel que la marche incessante des autres, à flots serrés vous êtes venus et que vous êtes restés et que vous voici?

C'était assurément la moisson qui levait des patientes semences obscurément jetées dans les sillons autrefois par des ouvriers sans récompense.

Mais moi, je ne suffisais pas à lier les gerbes, tant vos sympathies les faisaient croître et les promettent abondantes toujours. Et à l'heure où l'expresse volonté d'un trop bienveillant Pontife m'assigne un autre champ plus vaste à cultiver, je vais transmettre à mon successeur une dernière moisson mûre et pleine d'espoir encore.

S'il y a quelque orgueil à le constater, pourquoi m'avez-vous fait ainsi une couronne de vos succès, de vos amitiés et de vos vertus?

Je veux la partager ce soir, en témoignage de mon inoubliable reconnaissance, avec tous ceux qui m'ont aidé, au cours de ces vingt ans, à la conquérir. Car s'il n'y en a qu'un qui la porte, beaucoup d'autres la méritent : vous d'abord, président vénéré, âme cachée de tout le bien qui se voit; vous, Messieurs les membres du bureau, toujours si attentifs au sort de votre chère Institution; vous surtout, Messieurs les Professeurs d'hier et d'aujourd'hui,

ici présents ou retenus au service, qui depuis tant d'années menez avec moi la lutte rude et joyeuse, et qui devez recueillir aussi l'honneur durable d'une maison qui fut vôtre par tant d'efforts et où dans l'émulation du bien votre âme unie à la mienne a mis une commune empreinte ineffaçable.

Ne craignez pas qu'elle périclite, Messieurs, aux mains nouvelles qui prendront la garde de ses destinées. Je ne puis nommer publiquement, par égard aux lois, celui qui demain la conduira. Mais l'opinion publique instruite de ses mérites et pleine de sympathies pour lui le désigne depuis longtemps par ses désirs. Je lui passerai, quand ce sera l'heure, avec confiance le gouvernail, sûr qu'il sera bon pilote, si je fus bon semeur, heureux de l'avoir pour continuer mon œuvre, et toujours prêt à l'aider dans les passes difficiles, mais surtout à l'applaudir dans ses victoires prochaines.

Reportez sur lui, je vous le demande en souvenir du bien que j'ai pu vous faire, et sur ceux qui vont reprendre avec lui la mer incertaine, toute l'affection, tout le respect et tout le dévouement dont vous avez honoré ma carrière.

Les heures qui s'annoncent si graves auront besoin de votre empressé concours. Nous allons passer par des jours de combat où il faut que les fils de l'éducation chrétienne se souviennent de leur enseignement et de tous leurs devoirs.

Peut-être n'ont-ils pas tenté jusqu'ici pour la défense des causes saintes dont la grandeur avait sollicité leur jeunesse, je ne dis pas seulement les suprêmes efforts, mais tous les efforts possibles. En tout cas, une société nouvelle en marche vers un avenir noir d'orage appelle leurs études, leurs actions, leurs vertus, leur amour.

Je disais ce matin aux jeunes de l'école qu'il faut pour affronter les luttes ardentes de demain,

des convictions, des énergies, des habitudes. Pour avoir vieilli, Messieurs, vous n'êtes pas dispensés, voulant et devant faire œuvre sociale autour de vous, de recourir aux mêmes moyens.

Si donc vous me permettiez, vous surtout les jeunes qui fûtes plus spécialement les miens, pour la dernière fois que je préside en qualité de directeur votre festin amical, de vous laisser un mot d'ordre comme un paternel testament, je vous répéterais ce soir ainsi qu'à mes petits ce matin : Messieurs, le pays qui se meurt dans la confusion des doctrines a besoin d'idées saines : soyez des hommes de convictions. La société qui s'effondre dans la débâcle de toutes les vertus demande des énergies rédemptrices : soyez des hommes de volonté, et non des esclaves timides de l'opinion. La patrie divisée pour avoir rompu avec ses traditions séculaires et ses antiques destinées réclame la paix : soyez des hommes de justice et de liberté !

Mais vous ne serez tout cela qu'en vous élevant au-dessus des motifs humains qui laissent toujours quelque incertitude, quelque faiblesse ou quelque désordre dans la conduite des meilleurs. Vous ne serez vraiment tout cela, Messieurs, qu'en restant attachés aux principes et qu'en vivant des habitudes morales et religieuses de l'école.

Comme elle a fait par eux la joie de votre jeunesse, elle fera aussi l'honneur et la beauté de votre maturité.

Je vous en rappelle avec émotion la consigne et ce me serait une suffisante récompense de vous y savoir tous fidèles. Courage, Messieurs et chers enfants, dans chacun des chemins où Dieu vous a engagés ou vous engagera pour la suivre, et d'avance, en son nom, merci de ce que vous voudrez faire presque à l'égal de ce que vous aurez fait.

A la chère Institution d'hier, d'aujourd'hui, de demain et de toujours dans ces traditions du passé, dans cette fierté du présent, dans cette espérance invincible, je lève de cette place une dernière fois mon verre, j'adresse un dernier et vibrant salut, je veux crier encore, du bord où je passe et d'où confiant je la suivrai des yeux, oui, je crie, malgré le ciel sombre, un suprême : En avant! où je mets tout mon cœur et tous mes vœux : *Ad multos annos!*

ADIEUX A NOTRE-DAME [1]

Monsieur le Président [2],

Vos éloquentes paroles sont de celles auxquelles on ne devrait répondre que par une respectueuse admiration,

Aux tristesses de l'heure présente dont votre patriotisme blessé dans tous ses saints amours vient de nous faire une si émouvante peinture, le silence d'ailleurs comme réponse convient bien, mais non peut-être le morne silence des choses désespérées auxquelles on se résigne en pleurant, le silence fécond plutôt des semences qui tombent sur la glèbe ouverte et des graines qui lèvent dans la vaste plaine pour réjouir et pour nourrir demain.

Nous sommes d'un pays où les évolutions populaires sont historiquement marquées de tant de retours inattendus, où les espérances nationales sont si patientes et si profondes et où la Providence est

[1] Allocution prononcée à la distribution des prix, au moment de notre départ de Notre-Dame.
[2] M. François Coppée.

si clémente envers les douleurs publiques que rien n'y est jamais définitif.

Ce n'est donc pas un glas pour tous ces jeunes qui nous a fait tressaillir d'émotion dans vos plaintes, mais le coup de clairon vibrant d'un chef qui, voyant décimer l'armée, sonne l'appel des recrues.

Je vous suis profondément reconnaissant, Monseigneur, de nous avoir apporté pour votre bienvenue dans cette école avec vos premiers conseils l'écho d'un tel verbe. Il a passé, soyez-en sûr, sur les ailes de votre amitié de l'âme aux âmes, du cœur aux cœurs, et vos bénédictions paternelles en feront croître le germe pour un avenir que nos combats aussi rendront meilleur.

Pour moi, qui dois aujourd'hui quitter ce collège où toute mon âme depuis vingt-six ans s'est donnée, je considère comme un dernier sourire du ciel qui m'a été si bon de finir ici ma tâche dans l'honneur de votre présence, Monsieur, et dans la certitude, Monseigneur, d'une bienveillance qui prolongera en d'autres mains l'œuvre inoubliable de ma vie.

Je ne puis vous dire l'intime combat de regrets et d'espoirs, qui divisent en ce moment mon cœur entre hier et demain, entre cette maison bénie et cette église illustre de Notre-Dame où ma destinée, sous le même nom, change tout à coup.

Il y a des sentiments qui ne s'expriment pas par des mots et qui n'ont d'autre langage qu'une muette et profonde émotion. Ce que je sais, c'est qu'ici dans le labeur hardi j'ai de la vie joyeusement monté la colline, encouragé par vos cris, jeunes écoliers, que je prenais toujours pour des chants et que là sans doute, dans un semblant de repos que quelques-uns voudront bien nommer gloire, je la descendrai tristement, pas à pas, en menant le deuil de tout le passé qui s'en va.

Ah! les doux et chers seuvenirs que je laisse

entre ces vieux murs, témoins de tant d'efforts et riants ce soir sous les drapeaux, dont j'ai remué toutes les pierres, aimé tous les recoins et surpris tant de fois, même la nuit, l'âme cachée qu'éveillaient mes pas!...

Mais, ah! l'incertain avenir que j'affronte sous ces voûtes magnifiques où ni mes yeux, ni ma voix ne retrouveront plus que perdus dans la foule ceux que j'aimais à appeler mes enfants!

Votre confiance fidèle, chers parents, m'avait fait ici une famille immense qui se renouvelait chaque année avec une fécondité inlassable. Et quand je me porte aux générations déjà lointaines et si nombreuses sur lésquelles tour à tour mon affection s'est penchée et que je sens toutes les sympathies qui montent vers moi de cette terre de Beauce, dont j'avais fait tout jeune ma patrie, j'ai vraiment à refouler l'orgueil du bien accompli, car j'ai mis à le faire l'audace des forts et j'ai trouvé la récompense des heureux.

Aussi j'en veux jeter ce soir à tous, avec mes adieux, un long merci très sincère, en même temps que la prière de me garder toujours dans cette chère école, sinon une place active, du moins une place amie, d'où je ne combattrai plus, mais d'où, les yeux levés pour guider de loin encore et les mains tendues pour applaudir, je suivrai amoureusement les luttes prochaines et les gloires successives.

Avant de me séparer de vous, Messieurs les Professeurs, laissez-moi spécialement vous adresser un témoignage public de ma reconnaissance, car si la couronne échoit au chef, les soldats avec lui et pour lui la conquièrent, et je dois à votre concours tout l'honneur d'une situation que votre dévouement et vos talents assemblés m'ont faite.

Cette école, après tout, n'est pas mienne; elle est vôtre par tant de zèle et de savoir unis à mes efforts

et par la communauté de tous vos méritoires sacrifices. Plusieurs de vous depuis la jeunesse y consacrent silencieusement leur vie. C'est un héroïsme méconnu souvent pour lequel du moins je réclame, en faveur de celui [1], humble ouvrier du devoir obscur, qui doit partir avec moi, d'unanimes applaudissements.

Grâce à vos lumières et grâce à vos patients labeurs, l'Institution Notre-Dame, vieille déjà d'un siècle, restera demain, en dépit des hommes qui changent et des orages qui menacent, l'école prospère et distinguée d'hier, la pépinière en ce pays de citoyens utiles et de chrétiens vaillants, un ardent foyer de science et une source intarissable de vertus.

J'en passe avec fierté la garde à celui de vous que l'opinion et ses mérites appellent à la conduire et autour duquel vous demeurez tous serrés comme autour d'un drapeau [2]. Conservez-lui l'amour et le respect que vous aviez pour moi, qui nous honoraient tous jusqu'à l'envie parfois, et qui nous ont donné au premier rang des écoles libres françaises une popularité et un renom dont l'éclat vous oblige et à la fois vous récompense.

Quant à vous, mes chers enfants, puisqu'il m'est permis d'ajouter un suprême conseil aux tristes paroles de la séparation, je compte que vous serez toujours les enfants dévoués de Notre-Dame, les enfants fidèles et multiples que j'ai passionnément aimés, les enfants pieux de mes rêves et les jeunes gens purs de mes prières.

J'emporte comme une consolation et aussi comme une gloire, avec l'affection et l'estime de toutes vos

[1] M. l'abbé Martin, nommé aumônier de la Chapelle royale de Dreux.

[2] M. l'abbé Maurice Coulombeau, nommé directeur de l'Institution Notre-Dame.

familles auxquelles tant de liens me rattachent, que rien ne brisera, votre vivant et filial souvenir, et dans un dernier mot où mon cœur grand ouvert à cette heure solennelle ne tient pas enfermé, je vous dis à tous, enfants, parents, amis et maîtres, un suprême adieu.

A vous, désormais, mon cher ami, le drapeau de Notre-Dame ! Mais pour le défendre, toute mon âme reste avec vous !

RETOUR A LA VIEILLE MAISON [1]

MESSIEURS,

Cette heure trop brève, qui me ramène au milieu de vous malgré les larmes filiales qu'il m'a fallu refouler pour tenir ma promesse, est pleine d'émotion pour mon cœur.

Car ce que je vois et ce que je viens d'entendre, votre présence aimée et attendue, vos paroles sympathiques et éloquentes, tous vos souvenirs évoqués, cet esprit de Notre-Dame que je retrouve ici toujours vivant, toujours fidèle, toujours le même, parce qu'il est tout familial, me font revivre en une synthèse ineffable un long passé d'âpres combats, d'entreprises hardies, d'espérances invincibles, où j'avais mis toute mon âme, dont vous étiez l'enjeu et le terme et dont vous restez la récompense.

J'éprouve en la recevant encore ce soir une joie profonde et fière que jamais comme aujourd'hui je n'avais goûtée.

[1] Allocution prononcée au banquet des anciens élèves, un an après notre départ de Notre-Dame.

Quand on est soi-même mêlé à la bataille, la fumée des luttes ardentes aveugle et enivre souvent. On ne se rend pas compte de l'œuvre accomplie, et, désenchanté, quelquefois l'on appelle à grands cris un demain qui fera mieux.

Mais quand, le soir venu, lassé de la route et déchargé de l'armure du combat, on se retourne vers le chemin marqué de ses sacrifices, et que l'on descend par la pensée les générations déjà vieilles, pour se reporter au matin de la vie, vous ne sauriez compter, Messieurs, toutes les douces et réconfortantes étapes où se repose le souvenir.

Je revois bien loin, là-bas, dans l'histoire de notre chère école, ces vieux murs étroits et sombres entre lesquels, à l'ombre des portiques, grandirent et peinèrent sous une discipline austère, les anciens que les cheveux blancs couronnent, ces études obscures où tant de maîtres qui ne sont plus, quoique vos mémoires leur aient gardé un vivant asile, ont goutte à goutte versé dans les jeunes âmes la science avec leur vie qu'ils donnaient humblement.

Je revois dans ces salles modestes, dont mes juvéniles ambitions n'ont pas respecté peut-être assez les destinations demi-séculaires, tous ces vieux bancs et ces tables parlantes qui redisaient à l'avenir dans leurs sculptures grossières les noms impérissables de ceux qui avaient siégé là, et qui avaient voulu par des écrits profonds prendre une avance sur la gloire.

Je revois tout au fond de ce qui reste de la Notre-Dame antique cette sorte de salon carré qui servait de réfectoire. Ses murailles massives y tenaient, suivant les saisons, chaude la soupe et l'abondance fraîche. Une fenêtre légendaire [1] y entendit maintes

[1] Station pendant le repas des enfants mis au pain sec.

plaintes étouffées d'estomacs vides. Aujourd'hui, vicissitude des choses ! c'est le sanctuaire auguste des belles-lettres et la demeure profonde des disciples d'Euclide.

Il y avait tout proche, à côté du « gaboin [1] », dressé comme les huttes de bergers dans la lande, ou comme les cabanes de pêcheurs au-dessus des eaux, un dortoir aérien que l'hiver glaçait aux quatre faces de son givre fleuri et où l'été entretenait avec tous les parfums de ces sortes d'endroits une chaleur communicative de four public. A des heures inoubliables, des lavabos rustiques y servaient pour les pieds et pour les mains. Pendant d'assez longues années, pour me reposer de ma classe enfantine, matin et soir, j'y fus bonne d'enfant.

Elles sont devenues magasins à chaussures et vestiaire-lavatory, les deux classes, où, peut-être il vous en souvient, cher maître, nous apprenions ensemble le rudiment de Lhomond... Que tout cela est loin! Mais que tout cela dans la réalité que votre présence ce soir lui rend m'apparaît précis et encore plein de vous!

Je revois ainsi la petite chapelle à présent profanée par les abords d'un fourneau, où vos âmes d'enfants, Messieurs, sous l'inspiration d'un saint qui, lui, n'a pas changé, s'ouvraient à la connaissance et à l'amour de Dieu. C'était hier ; et ce soir sous ma parole la chaleur et la lumière vous en reviennent très douces. Ne vous y dérobez pas.

Il y avait à ce moment-là dans la maison un chef illustre à qui il ne manquait que l'audace de mettre en œuvre des qualités supérieures, et des professeurs vénérés, diversement destinés à la fortune, qui furent mes guides et restent mes amis, dont je

[1] Dépôt de provisions pour les élèves.

n'eus qu'à suivre la trace lumineuse de savoir et de vertu pour monter jusqu'au faîte qu'ils m'avaient silencieusement préparé, où l'on me mit de si bonne heure que la crainte de tous, même la mienne, fut ma sauvegarde et mon premier stimulant d'efforts.

Depuis, aidée par des événements et des hommes que la Providence véritablement conduisait et où je n'eus qu'à ne rien contrarier de ses desseins, l'histoire de Notre-Dame est comme un conte de fée, dans lequel les espaces se dilatent, les pierres elles-mêmes se meuvent, les murailles tombent et se refont, les demeures agrandies s'élèvent par enchantement, les ressources affluent, la foule accourt et se presse, les succès se multiplient, la gloire même descend, et l'amour, le vôtre, Messieurs, l'amour fidèle chante à tous les échos un cantique de reconnaissance et d'appel.

Quinze ans, nous avons vécu de cette vie débordante qui emplissait de sa renommée et de son influence la cité et la région tout entière.

Vous êtes, Messieurs, les fils de cette sève active et féconde. Vous avez été les ouvriers et les témoins de cette marche heureuse qu'avec tant de maîtres dévoués, auxquels je renvoie ce soir encore leur légitime part de gloire, nous avons fournie ensemble. Vous êtes — laissez-moi vous le dire avec un orgueil que je ne contiens pas, — vous êtes mon honneur et ma joie...

Et si pour vous donner des espaces plus libres, des demeures plus saines, des enseignements plus autorisés, des exemples de tout et meilleurs et plus sûrs, oui, si pour vous j'ai fait des folies, sans regarder peut-être assez aux ressources matérielles que j'ai toujours traitées comme accessoires, quand il s'agit de former des hommes, vous êtes aujourd'hui, avec vos situations, avec votre science, avec vos convictions, avec vos vertus, avec vos vouloirs gé-

néreux et rédempteurs, vous êtes aux yeux de tous et vous demeurez mon excuse.

En vous voyant à une époque comme celle-ci, menaçante et décisive, dans toutes les carrières, à tous les postes honorables, qui donnent une prépondérance morale dans un pays, en voyant le corps professoral distingué et unique que, pour vous, pour vos enfants, j'ai rassemblé, je ne regrette rien, ni de mes dépenses, ni de mes efforts, ni de mes nuits passées, ni de mes angoisses, ni de tant de paroles jetées dans les sillons ouverts de vos âmes, ni de tant de prières portées jusqu'à Dieu, ni de tant d'amour que je vous garde tout entier, et que vous me rendez sans réserve, je le sens.

La seule chose que je regrette, Messieurs, c'est vous; c'est de ne plus entendre que de loin les joyeux ébats d'enfants qui furent si longtemps miens; c'est de ne plus être l'âme de leurs études, ni le père de leur conscience, ni le guide de leurs pas; c'est, ayant reçu de la confiance d'un Pontife qui a aussi pour Notre-Dame une particulière tendresse, une famille innombrable à conduire, d'avoir perdu le charme domestique du filial petit troupeau que j'ai passionnément aimé.

Pourtant j'ai eu la consolation très rare de lui laisser après moi un pasteur de choix qui doit effacer en vous du moins tous les regrets.

Ce matin à l'église, cher Monsieur le Directeur et ami, vous disiez avec une humilité presque coupable et avec des louanges pour moi trop flatteuses, que vous n'aviez pour prendre ma place rien d'égal que le cœur...

Mais, à mesure que vos paroles ardentes et lumineuses montaient et tombaient sur la foule des enfants et des aînés avides de vous entendre, je me sentais profondément confus du programme sublime qu'à grands traits vous esquissiez et que déjà vous

réalisez avec une compétence qui vous dispenserait de prendre mes conseils, s'il n'y avait pas entre nous le lien étroit et tout-puissant de l'amitié, supérieur mille fois à celui des situations qui se suivent.

Vous l'avouerai-je! Jamais je n'ai pleuré d'émotion et de joie en entendant une parole humaine, comme en écoutant ce matin votre discours qui me rappelait tant de vieilles choses personnelles, vénérées et douces, tant de souvenirs attendrissants, et me donnait aussi tant d'espérances radieuses en l'avenir de notre œuvre, parce que je voyais, parce que je sentais, à l'élan de vos convictions, à la sûreté de vos doctrines, à l'enthousiasme de votre verbe, en quelles mains vaillantes et généreuses j'ai laissé le drapeau de Notre-Dame.

Si la fortune contraire l'agite et le secoue, je suis sûr que vous ne le laisserez pas tomber, et que vous en garderez — sinon les plis qui peuvent ensevelir encore une de nos libertés, — du moins la hampe, pour y rattacher quelque jour la soie de ses couleurs, refaite, Messieurs, par vos virils vouloirs et par vos inlassables énergies.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I

Les Principes

II

Le Modèle

III

Leçons de choses

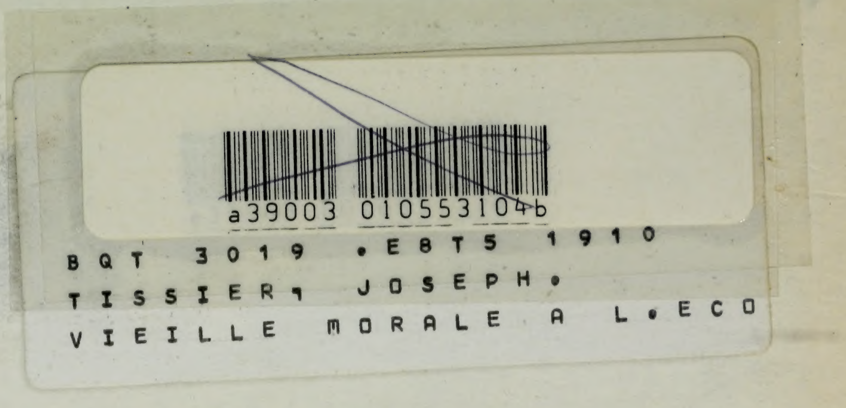
IV

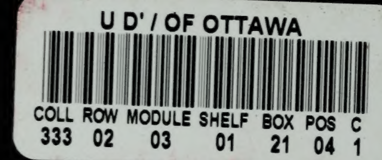
Consignes chrétiennes





Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 01 21 04 1